

Vikas

Swarup



**Les fabuleuses  
aventures d'un  
Indien malchanceux  
qui devint  
milliardaire**

domaine étranger

**10  
—  
18**

# **Sur l'auteur**

Né à Allahabad, en Inde, Wikas Swarup est diplomate. Après avoir travaillé en Turquie, aux États-Unis, en Ethiopie et en Grande-Bretagne, il occupe aujourd’hui un poste au ministère des Affaires étrangères à New Delhi. Les Fabuleuses Aventures d’un Indien malchanceux qui devint milliardaire, son premier roman, a été traduit en quinze langues et adapté au cinéma en 2009 par Danny Boyle.

Vikas Swarup

LES FABULEUSES AVENTURES  
D'UN INDIEN MALCHANCEUX  
QUI DEVINT MILLIARDAIRE

# Slumdog millionaire

*Traduit de l'anglais  
par Roxane Azimi*



10/18  
« Domaine étranger »  
dirigé par Jean-Claude Zylberstein  
BELFOND

Tous les personnages de ce roman sont fictifs et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Titre original : Q *AND* A  
(Publié par Doubleday, a Division of Transworld  
Publishers, Londres.)

© Vikas Swarup 2005. Tous droits réservés.  
© Éditions Belfond, un département de  
Place des éditeurs, 2006, pour la traduction française.  
ISBN 978-2-264-04533-1

À mes parents,  
Vinod et Indra Swarup,  
  
et à feu mon grand-père  
Shri Jagadish Swarup

# Prologue

J'AI ÉTÉ ARRÊTÉ. POUR AVOIR GAGNÉ À UN JEU TÉLÉVISÉ.

On est venu me chercher tard dans la soirée, à une heure où même les chiens errants dorment déjà. Ils ont enfoncé ma porte, m'ont passé des menottes et m'ont escorté jusqu'à la jeep qui attendait en faisant tourner son gyrophare rouge.

Il n'y a pas eu de branle-bas de combat. Aucun de mes voisins n'a bougé dans sa cabane. Seule la vieille chouette sur le tamarinier a hululé pendant qu'on m'emménait.

Les arrestations à Dharavi sont aussi courantes que les pickpockets dans le train local. Il ne se passe pas un jour sans qu'un malheureux se fasse embarquer au poste. Il y en a qui se font traîner manu militari par les agents, qui hurlent et se débattent en chemin. Et il y en a qui suivent calmement. Qui attendent, qui guettent presque l'arrivée de la police. Ceux-là sont soulagés de voir apparaître la jeep au gyrophare rouge.

Avec le recul, je me dis que j'aurais peut-être dû hurler et me débattre. Clamer mon innocence, faire un esclandre, alerter le voisinage. Mais cela n'aurait sans doute pas servi à grand-chose. Même si j'avais réussi à réveiller quelques habitants, aucun n'aurait levé le petit doigt pour me défendre. Ils auraient observé la scène d'un œil torve, lâché une banalité du style « et voilà, encore un ». Ils auraient bâillé et seraient retournés se coucher illico. Mon départ du plus grand bidonville d'Asie ne changera rien à leur existence. Il y aura toujours la queue pour l'eau le matin, et la lutte quotidienne pour attraper le train de sept heures trente.

Personne ne cherchera à connaître le motif de mon arrestation. D'ailleurs, lorsque les deux agents ont fait irruption dans ma cabane, moi non plus je ne me suis pas posé la question. Quand on vit dans l'« illégalité », qu'on flirte avec la misère dans un dépotoir humain où il faut jouer des coudes pour le moindre centimètre d'espace et faire la queue même pour chier, une arrestation est par certains côtés inévitable. On

est conditionné à croire qu'un jour il y aura un mandat avec votre nom dessus, qu'une jeep avec un gyrophare rouge finira par venir vous chercher.

Certains diront que tout ça, c'est ma faute. Je n'avais qu'à ne pas aller à cette émission. Agitant un doigt accusateur, ils me rappelleront les paroles des anciens de Dharavi : il ne faut jamais franchir la frontière qui sépare les riches des pauvres. Après tout, un serveur sans le sou n'a rien à faire dans un quiz télévisé, un jeu qui s'adresse à l'intellect. Le cerveau est un organe que nous n'avons pas le droit d'utiliser. Nous devons seulement nous servir de nos mains et de nos jambes.

Ah ! s'ils m'avaient vu répondre à ces questions ! Après ma prestation, ils m'auraient considéré d'un tout autre œil. Avec respect. Dommage que l'émission n'ait pas encore été diffusée. Pourtant la rumeur a couru que j'avais gagné quelque chose. Comme au loto. En apprenant la nouvelle, les autres serveurs du restaurant ont décidé de donner une grande fête en mon honneur. Nous avons chanté, dansé et bu tard dans la nuit. Pour une fois, nous n'avons pas mangé la nourriture rance de chez Ramzi. Nous avons commandé du poulet biryani et des *seekh kebabs* au cinq étoiles de Marine Drive. Le barman gâteux m'a offert sa fille en mariage. Même le gérant ronchon m'a souri avec indulgence et m'a finalement remis mes arriérés de salaire. Il ne m'a pas traité de sale vaurien, ce soir-là. Ni de chien enragé.

A présent, Godbole m'abreuve de tous ces noms d'oiseaux et même. Je suis assis en tailleur dans une cellule de deux mètres sur trois avec une porte en métal rouillé et une petite fenêtre grillagée qui laisse passer un rayon de soleil poussiéreux. Le cachot est chaud et humide. Des mouches bourdonnent autour des restes moisissus d'une mangue trop mûre, écrasée sur le sol en pierre. Un cafard à la triste figure trottine en direction de ma jambe. Je commence à avoir faim. Mon estomac gargouille.

On me dit qu'on va me conduire sous peu à la salle d'interrogatoire, afin d'être questionné pour la seconde fois depuis mon arrestation. Après une attente interminable, quelqu'un vient me chercher. C'est l'inspecteur Godbole en personne.

Il n'est pas très vieux, Godbole, dans les quarante-cinq ans peut-être. Il a un crâne dégarni et un visage rond affublé d'une grosse moustache en guidon de vélo. Il marche à pas lourds, et sa panse bien nourrie ballotte par-dessus son pantalon kaki.

— Saletés de mouches, jure-t-il.

Il tente d'en chasser une qui lui tournicote sous le nez. Raté.

L'inspecteur Godbole est de mauvais poil aujourd'hui. Les mouches l'incommodent. La chaleur l'incommode. Des filets de sueur ruissellent sur son front. Il les éponge avec sa manche. Mais plus que tout, il est incommodé par mon nom.

— Ram Mohammad Thomas... c'est quoi, ce nom à la noix qui mélange toutes les religions ? Ta mère n'arrivait pas à décider qui était ton père ? demande-t-il pour la énième fois.

Je ne relève pas l'affront. Depuis le temps, j'ai fini par m'y habituer.

Devant la salle d'interrogatoire deux agents se tiennent au garde-à-vous, signe qu'il y a quelqu'un d'important à l'intérieur. Le matin, ils ont mâché du *paan* et échangé des plaisanteries salaces. Godbole me pousse littéralement dans la pièce, où deux hommes sont debout face à un tableau mural recensant le nombre total de meurtres et d'enlèvements commis depuis le début de l'année. Je reconnaiss l'un d'eux. C'est celui qui a des cheveux longs comme une femme – ou une rock star ; il a assisté à l'enregistrement de l'émission, où il transmettait au présentateur des instructions à travers un casque. L'autre, je ne le connais pas. Il est blanc et entièrement chauve. Il porte un costume mauve et une cravate orange vif. Seul un Blanc peut se promener en costume-cravate par une chaleur aussi étouffante. Ça me fait penser au colonel Taylor.

Le ventilateur au plafond tourne à plein régime, mais vu l'absence de fenêtre l'air de la pièce semble confiné. La chaleur se dégage des murs blanchis à la chaux et reste bloquée sous le plafond bas en bois. Une poutre longue et étroite divise la pièce en deux parties égales. Cette pièce est nue à l'exception d'une table rouillée au milieu, avec trois chaises autour. Une suspension métallique accrochée à la poutre surplombe la table.

Godbole me présente à l'homme blanc comme un Monsieur Loyal le ferait avec son lion domestique :

— Voici Ram Mohammad Thomas, monsieur.

L'homme blanc s'essuie le front avec un mouchoir et me regarde comme si j'étais un singe d'une nouvelle espèce.

— C'est donc lui, notre fameux gagnant ! Je dois dire qu'il a l'air plus âgé que je ne l'aurais cru.

Je cherche à situer son accent. Il parle sur le même mode nasillard que les touristes prospères qui pullulent à Agra, ceux qui viennent de lieux lointains comme Boston ou Baltimore.

L'Américain se laisse glisser sur une chaise. Il a des yeux bleu foncé et un nez rose. Les veines vertes sur son front ressemblent à des rameaux.

— Bonjour, me fait-il. Mon nom est Neil Johnson. Je représente NewAge Telemedia, la société qui détient les droits du jeu. Et lui, c'est Billy Nanda, le producteur.

Je garde le silence. Les singes, ça ne parle pas. Et encore moins en anglais.

Il se tourne vers Nanda.

— Il comprend l'anglais, n'est-ce pas ?

— Ça ne va pas, Neil ? lui rétorque Nanda. Comment voulez-vous qu'il parle l'anglais ? Un abruti de serveur d'un restaurant de troisième zone, nom de Dieu !

Le bruit de sirènes qui se rapprochent déchire l'air. Un agent fait irruption dans la pièce et chuchote quelque chose à Godbole. L'inspecteur se rue dehors et revient avec un homme trapu et corpulent en uniforme de haut fonctionnaire de police. Godbole adresse à Johnson un sourire qui révèle ses dents jaunes.

— Monsieur Johnson, le préfet sahib vient d'arriver.

Johnson se lève.

— Merci d'être venu, monsieur le préfet. Vous connaissez déjà Billy, je crois.

Le préfet hoche la tête.

— Je suis venu dès que j'ai eu le message du ministre de l'Intérieur.

— Ah oui... C'est un vieil ami de M. Mikhailov.

— Eh bien, que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur le préfet, j'ai besoin de votre aide pour *QVGM*.

— *QVGM* ?

- Le sigle de *Qui Va Gagner un Milliard* ?
- Et qu'est-ce que c'est ?
- Un jeu télévisé qui vient juste d'être lancé – dans trente-cinq pays – par notre société. Vous avez peut-être vu nos affiches publicitaires, elles sont placardées partout dans Mumbai.
- J'ai dû les rater. Mais pourquoi un milliard ?
- Pourquoi pas ? Vous n'avez jamais regardé *Qui Veut Devenir Millionnaire* ?
- *Kaun Banega Crorepati* ? Cette émission était une obsession nationale. Chez nous, on ne la manquait sous aucun prétexte.
- Pourquoi la regardiez-vous ?
- Mais... parce que c'était intéressant.
- Aurait-elle eu le même intérêt si le premier prix avait été de dix mille au lieu d'un million ?
- Ma foi... peut-être pas.
- Exact. Voyez-vous, la chose la plus convoitée au monde, ce n'est pas le sexe. C'est l'argent. Et plus la somme est élevée, plus la convoitise est forte.
- Je comprends. Et qui est l'animateur de votre émission ?
- Pour la présenter, nous avons fait appel à Prem Kumar.
- Prem Kumar ? L'acteur de série B ? Mais il est deux fois moins connu qu'Amitabh Bachchan, qui animait *Crorepati*.
- Ne vous inquiétez pas, ça va venir. Évidemment, nous avons été en partie obligés de le choisir parce qu'il détient vingt-neuf pour cent des parts dans la filiale indienne de NewAge Telemedia.
- OK. Je vois le tableau. Bon, et ce garçon – quel est son nom, déjà ? – Ram Mohammad Thomas, que vient-il faire là-dedans ?
- Il a participé à notre quinzième édition la semaine dernière.
- Et ?
- Il a répondu correctement aux douze questions, et gagné un milliard de roupies.
- Quoi ? Vous rigolez, non ?

— Non, je ne rigole pas. Nous avons été aussi abasourdis que vous. Ce gamin a remporté le plus gros jackpot de l'histoire. L'émission n'a même pas été diffusée que déjà des tas de gens sont au courant.

— OK. Si vous dites qu'il a gagné un milliard, alors il a gagné un milliard. Où est le problème ?

Johnson marque une pause.

— Pouvons-nous vous parler en privé, Billy et moi ?

Le préfet fait signe à Godbole de sortir. L'inspecteur me lance un regard noir et se retire. Je reste dans la pièce, mais personne ne fait attention à moi. Je ne suis qu'un serveur. Et les serveurs ne comprennent pas l'anglais.

— OK. Dites-moi, fait le préfet.

— Voyez-vous, monsieur, M. Mikhailov n'est pas en mesure de payer un milliard de roupies à l'heure actuelle, dit Johnson.

— Dans ce cas, pourquoi avoir offert cette somme ?

— Eh bien... c'était une astuce commerciale.

— Écoutez, je ne comprends toujours pas. Même si c'était une astuce, votre émission n'a-t-elle pas plus de chances de marcher, maintenant que quelqu'un a remporté le grand prix ? Je me souviens, chaque fois qu'un concurrent gagnait un million dans *Qui Veut Devenir Millionnaire ?*, les chiffres d'audience doublaient.

— C'est le timing, monsieur le préfet, le timing. Une émission comme *QVGM* ne peut être régie par le hasard, ni sur un coup de dés. Elle doit suivre un script. Et, conformément à notre script, nous ne devions pas avoir de gagnant avant huit mois au moins, le temps de récupérer notre mise de fonds par le biais des annonces publicitaires. Sauf que ce type, Thomas, a tout fichu par terre.

— OK, acquiesce le préfet. Que voulez-vous que je fasse ?

— Aidez-nous à prouver que Thomas a triché au cours de l'émission. Qu'il ne pouvait connaître les réponses aux douze questions sans avoir été aidé par un complice. Réfléchissez un peu. Il n'a jamais été à l'école. Il n'a jamais lu un seul journal. C'est totalement impossible qu'il ait gagné le premier prix.

— Eh bien... je n'en suis pas si sûr. (Le préfet se gratte la tête.) Il est déjà arrivé que des garçons issus d'un milieu

défavorisé soient devenus des génies. Einstein lui-même n'a-t-il pas laissé tomber ses études secondaires ?

— Écoutez, monsieur le préfet, nous pouvons vous prouver sur-le-champ que ce gars-là n'est pas Einstein, dit Johnson.

Il fait signe à Nanda. Nanda s'approche en passant ses doigts dans son abondante chevelure. Il s'adresse à moi en hindi.

— Monsieur Ram Mohammad Thomas, puisque vous avez été brillant au point de gagner à notre quiz, j'aimerais que vous nous en donniez une nouvelle preuve, maintenant. Je vais vous poser des questions très simples. N'importe qui de moyennement intelligent serait capable d'y répondre.

Il me fait asseoir sur une chaise.

— Vous êtes prêt ? Voici la question numéro un. Quelle est l'unité monétaire en France ? Vous avez le choix entre : a) le dollar, b) la livre sterling, c) l'euro, d) le franc.

Je garde le silence. Tout à coup, la paume du préfet s'abat sur ma joue.

— Espèce de vaurien, tu es sourd ou quoi ? Réponds ou je te brise la mâchoire, menace-t-il.

Nanda se met à sautiller comme un fou... ou une rock star.

— S'il vous plaaaaît, on pourrait faire ça d'une façon civilisée ?

Il se tourne vers moi.

— Alors ? Quelle est votre réponse ?

— Le franc, dis-je, bougon.

— Faux. La bonne réponse, c'est l'euro. OK, question numéro deux. Qui était le premier homme à avoir posé le pied sur la Lune ? Était-ce : a) Edwin Aldrin, b) Neil Armstrong, c) Youri Gagarine, ou d) Jimmy Carter ?

— Je ne sais pas.

— C'était Neil Armstrong. Question numéro trois. Les pyramides se trouvent : a) à New York, b) à Rome, c) au Caire, ou d) à Paris ?

— Je ne sais pas.

— Au Caire. Question numéro quatre. Qui est le président des États-Unis ? Est-ce : a) Bill Clinton, b) Colin Powell, c) John Kerry, ou d) George Bush ?

— Je ne sais pas.

— C'est George Bush. Je regrette, monsieur Thomas, mais vous n'avez pas donné une seule bonne réponse.

Nanda se retourne vers le préfet et poursuit en anglais :

— Je vous l'avais bien dit, hein, que ce gars-là était un crétin. Il n'a pas pu répondre à nos questions la semaine dernière autrement qu'en trichant.

— Et comment s'y serait-il pris, vous avez une idée ? demande le préfet.

— C'est ça qui me dépasse. Je vous ai apporté deux copies des rushes sur DVD. Nos experts les ont examinées au microscope, mais jusque-là, on a fait chou blanc. On finira bien par trouver quelque chose.

La faim qui me tenaillait le ventre m'est montée à la gorge. Étourdi, je me plie en deux pour tousser.

Johnson, l'Américain chauve, me jette un regard perçant.

— Vous rappelez-vous, monsieur le préfet, le cas de ce major de l'armée qui a remporté un million de livres dans *Qui veut devenir millionnaire* ? Ça s'est passé en Angleterre, il y a quelques années. La société a refusé de payer. La police a mené une enquête et réussi à faire inculper le major. Il s'est avéré qu'il avait un complice, professeur de son état, dans le public, qui lui signalait les bonnes réponses par l'intermédiaire de toussotements codés. À tous les coups, ç'a été la même chose ici.

— Il faudrait donc chercher quelqu'un qui tousse dans le public ?

— Non. Il n'y a aucune trace de toux. Il a dû utiliser un autre signal.

— Peut-être un signal transmis par un pager ou un téléphone mobile ?

— Non. Nous sommes tout à fait certains qu'il n'avait pas de gadgets sur lui. Et ni un pager ni un portable n'aurait fonctionné dans le studio.

Une idée traverse l'esprit du préfet.

— Vous pensez qu'il pourrait avoir une puce à mémoire implantée dans le cerveau ?

Johnson soupire.

— Je crois, monsieur le préfet, que vous regardez trop de films de science-fiction. Écoutez, quoi que ce soit, il faut que vous nous aidiez à le trouver. Nous ignorons qui était le complice. Nous ignorons quel système a été utilisé. Mais je suis sûr à cent pour cent que ce garçon est un escroc. Nous comptons sur vous pour nous aider à le prouver.

— Vous n'avez pas envisagé de le soudoyer ? suggère le préfet avec espoir. Je veux dire, il ne doit même pas savoir combien il y a de zéros dans un milliard. À mon avis, il serait parfaitement heureux si vous lui jetiez deux ou trois mille roupies.

J'ai envie de l'assommer, ce préfet. D'accord, avant l'émission, je ne connaissais pas la valeur d'un milliard. Mais ça, c'était avant. Maintenant, je sais. Et je suis déterminé à toucher mon argent. Avec les neuf zéros au grand complet.

La réponse de Johnson me rassure.

— On ne peut pas faire ça, dit-il. Cela nous exposerait à des poursuites judiciaires. Voyez-vous, soit c'est un gagnant de bonne foi, soit c'est un escroc. Par conséquent, ou il touche un milliard, ou il va en prison. Il n'y a pas de troisième voie. À vous de m'aider à faire en sorte qu'il aille en prison. M. Mikhailov va faire une crise cardiaque s'il doit allonger un milliard séance tenante.

Le préfet plonge son regard dans celui de Johnson.

— Je comprends votre point de vue, fait-il d'une voix traînante. Mais moi, qu'est-ce que j'y gagne ?

Comme s'il n'attendait que ça, Johnson le prend par le bras et l'entraîne dans un coin. De leurs messes basses je ne saisis que trois mots : « dix pour cent ». Visiblement, le préfet a l'air emballé par ce qu'il vient d'entendre.

— OK, OK, monsieur Johnson, c'est comme si c'était fait. Je vais appeler Godbole.

On convoque l'inspecteur.

— Godbole, qu'avez-vous réussi à tirer de lui jusqu'à présent ? s'enquiert le préfet.

Godbole me contemple d'un œil torve.

— Rien, préfet sahib. Ce bâtard continue à répéter la même histoire, comme quoi il « connaissait » les réponses. Il dit qu'il a eu de la chance.

— De la chance, hein ? ricane Johnson.

— Oui, monsieur. Je n'ai pas encore eu recours au troisième degré, autrement il chanterait comme un canari à l'heure qu'il est. Une fois que j'aurai votre permission, monsieur, j'obtiendrai les noms de tous ses complices en un rien de temps.

Le préfet interroge Johnson et Nanda du regard.

— Ça vous convient ?

Nanda secoue vigoureusement la tête, faisant voler ses longs cheveux.

— Pas question. Pas de torture. Les journaux ont déjà eu vent de l'arrestation. S'ils découvrent qu'il a été maltraité, nous sommes cuits. J'ai déjà assez de problèmes comme ça sans me faire assigner en justice par une putain d'association de défense des droits civiques.

Le préfet le gratifie d'une tape dans le dos.

— Vous êtes devenu exactement comme les Américains, Billy. Ne vous en faites pas : Godbole est un professionnel. Il n'y aura pas une seule marque sur le corps du garçon.

La bile me monte à l'estomac à la manière d'un ballon. J'ai envie de vomir.

Le préfet s'apprête à partir.

— Godbole, d'ici demain matin, je veux le nom du complice et le détail du mode opératoire. Prenez toutes les mesures nécessaires pour obtenir les informations. Mais soyez prudent. Rappelez-vous, c'est votre promotion qui est en jeu.

— Merci, monsieur. Merci. (Godbole affiche un sourire en toc.) Et ne vous inquiétez pas, monsieur. Quand j'en aurai fini avec ce garçon, il sera prêt à avouer l'assassinat du Mahatma Gandhi.

J'essaie de me rappeler qui a assassiné le Mahatma Gandhi, dont on raconte qu'il a dit : « *Salut, Ram !* » avant d'expirer. Ça m'est resté parce que je m'étais exclamé : « Mais c'est mon nom ! » Et le père Timothy m'avait gentiment expliqué que c'était le nom du Seigneur Ram, le dieu hindou qui avait été exilé quatorze ans dans la jungle.

Godbole, entre-temps, est revenu après avoir raccompagné le préfet et les deux hommes. Il rentre en soufflant bruyamment dans la salle d'interrogatoire et claque la porte. Puis il fait craquer ses doigts.

— OK, fils de pute, déshabille-toi !

Une douleur aiguë, lancinante, sourd par tous les pores de ma peau. Mes mains sont attachées par une corde rêche à la poutre en bois. Comme la poutre se trouve à trois mètres au-dessus du sol, mes jambes se balancent dans le vide et j'ai l'impression qu'on m'arrache les mains et les pieds. Je suis nu comme un ver. Mes côtes saillent comme chez un bébé africain famélique.

Voilà plus d'une heure que Godbole s'acharne sur moi, et il n'a toujours pas terminé. Toutes les demi-heures ou presque, il exhibe un nouvel instrument de torture. Pour commencer, il m'a introduit un bâton en bois dans l'anus. Avec du piment en poudre dessus. On aurait dit qu'un pieu chauffé à blanc me transperçait. J'ai suffoqué de douleur. Puis il m'a enfoncé la tête dans un seau d'eau et l'a maintenue ainsi jusqu'à ce que mes poumons frôlent l'explosion. J'ai toussé et craché, à deux doigts de me noyer.

Maintenant, il brandit un fil électrique dénudé tel un feu de Bengale pour la fête de Diwali. Il danse autour de moi, on dirait un boxeur ivre, et soudain il bondit. Il pique avec le bout du fil la plante de mon pied gauche. Le courant électrique chavire mon corps comme un poison brûlant. Je me rétracte, en proie à une violente convulsion.

Godbole hurle :

— Tu ne veux toujours pas me dire, fumier, quel truc tu as utilisé pendant l'émission ? Qui t'a soufflé les réponses ? Dis-le-moi, et cette torture prendra fin. Tu auras un bon repas chaud. Tu pourras même rentrer à la maison.

Mais la maison me paraît très loin, en cet instant. Et un repas chaud me ferait vomir. Quand on ne mange pas pendant très longtemps, la faim s'estompe et disparaît, vous laissant l'estomac vaguement barbouillé.

La première vague de nausée me submerge. Je suis en train de perdre connaissance. À travers un épais brouillard, je vois une femme, grande, avec des cheveux noirs qui flottent dans son dos. Le vent se déchaîne autour d'elle, rabattant ses cheveux de jais sur son visage. Du coup, je ne distingue pas ses traits. Elle porte un sari blanc en tissu fin qui tremble et gonfle comme un cerf-volant. Elle ouvre les bras et crie :

— Mon fils... mon fils... qu'est-ce qu'on te fait ?

— Mère ! glapis-je, tendant les mains vers elle par-dessus le gouffre obscur.

Mais Godbole m'empoigne sans ménagement par le cou. J'ai l'impression de courir et de faire du surplace. Il me gifle violemment, et le voile noir se lève.

Une fois de plus, Godbole tient un stylo. Un stylo noir avec une plume à bec doré. De l'encre bleue brille à son extrémité.

— Signe cette déclaration d'aveux, m'ordonne-t-il.

La déclaration en question est très simple. « Je soussigné, Ram Mohammad Thomas, déclare par la présente avoir participé au jeu télévisé *Qui Va Gagner un Milliard* ? Je reconnais avoir triché. Je ne connaissais pas les réponses à toutes les questions. Je renonce donc à revendiquer quelque prix que ce soit. Je supplie qu'on me pardonne. Je fais cette déclaration en toute connaissance de cause et sans aucune pression extérieure. Signé : Ram Mohammad Thomas. »

Je sais qu'il s'agit juste d'une question de temps avant que je signe ce document. Je ne pourrai pas tenir beaucoup plus longtemps. On nous a toujours dit de ne jamais nous colleter avec la police. Un gamin des rues comme moi se situe tout en bas de la chaîne alimentaire. Au-dessus de nous, il y a les petits délinquants du genre pickpockets. Viennent ensuite les escrocs et les usuriers. Puis les parrains de la mafia. Puis le grand business. Mais au-dessus de tout ce monde, il y a la police. Elle dispose d'un pouvoir absolu. Il n'y a personne pour la surveiller. Qui ferait la police vis-à-vis de la police ? Je signerai donc la déclaration. À la dixième, peut-être la quinzième gifle. Et au cinquième ou sixième électrochoc.

Tout à coup, j'entends du remue-ménage à la porte. Les agents crient. On hausse le ton. La porte tremble puis s'ouvre à

la volée. Une jeune femme fait irruption dans la pièce. Fine, de taille moyenne, elle a de belles dents et des sourcils joliment arqués. Au milieu du front, elle arbore un gros *bindi* bleu. Sa tenue vestimentaire se compose d'un *salwar kameez* blanc, d'une *dupatta* bleue et d'une paire de sandales en cuir. Ses longs cheveux noirs sont lâchés. Un sac marron est accroché à son épaule gauche. Elle a une certaine prestance.

Godbole est tellement perturbé qu'il touche le fil électrique et pousse un cri de douleur. Il est sur le point de saisir l'intruse par le col quand il réalise que c'est une femme.

— Qui diable êtes-vous, à débarquer ici comme ça ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

— Mon nom est Smita Shah, annonce-t-elle calmement. Je suis l'avocate de M. Ram Mohammad Thomas.

Elle me regarde, voit mon état et détourne précipitamment les yeux.

Godbole est sidéré. Tellement sidéré qu'il ne remarque pas que je le suis aussi. Cette femme, je ne l'ai jamais vue. Moi qui n'ai même pas de quoi me payer un taxi... Alors vous pensez, un avocat !

— Redites-moi ça ? croasse Godbole. Vous êtes son avocate ?

— Oui. Et ce que vous faites subir à mon client est totalement illégal et inacceptable. J'exige qu'on mette fin immédiatement à ce traitement. Il se réserve le droit de vous poursuivre en vertu des articles 330 et 331 du code pénal. Je veux qu'on me montre les documents concernant son arrestation. Je ne vois aucune trace de procès-verbal d'interrogatoire. Aucun chef d'inculpation n'a été communiqué conformément à l'article 22 de la Constitution, et vous êtes en infraction vis-à-vis de l'article 50 du code d'instruction criminelle. Bien, à moins que vous ne disposiez d'un mandat d'arrêt en bonne et due forme, je vais sortir mon client du commissariat pour une consultation en privé.

— Euh... mmm... il faut que j'en parle au... au préfet. Attendez un instant, s'il vous plaît – c'est là tout ce que Godbole arrive à articuler.

Il regarde la jeune femme d'un air désemparé, secoue la tête et se glisse hors de la pièce.

Je suis impressionné. J'ignorais que les avocats exerçaient un tel pouvoir sur la police. Il va falloir que je revoie la chaîne alimentaire.

Je ne sais pas à quel moment Godbole est revenu dans la pièce, ce qu'il a dit à l'avocate ou ce que l'avocate lui a dit, car je me suis évanoui. De douleur, de faim et de bonheur.

Je suis assis sur un canapé en cuir avec une tasse de thé fumant à la main. Un bureau rectangulaire est jonché de papiers avec, sur le dessus, un presse-papiers en verre et une lampe de lecture rouge. Les murs de la pièce sont peints en rose. Les étagères sont remplies de gros livres noirs avec des lettres dorées au dos. Il y a des diplômes et des certificats encadrés aux murs. Une herbe aux écus pousse de guingois dans un coin de la pièce.

Smita revient avec une assiette et un verre. Ça sent la nourriture.

— J'ai pensé que tu devais avoir faim, alors je t'ai apporté des chapattis, un peu de légumes et un coca. C'est tout ce que j'avais dans mon frigo.

Je m'empare de sa main. Elle est chaude et moite.

— Merci, dis-je.

Je ne sais toujours pas comment elle est arrivée au commissariat de police, ni pourquoi. Elle m'a dit seulement qu'elle avait appris mon arrestation par les journaux et était venue aussitôt. À présent, je suis chez elle, dans sa maison de Bandra. Je ne lui demanderai pas quand elle m'a amené ici, ni pourquoi. Un miracle, ça ne s'analyse pas.

Je commence à manger. Je mange tous les chapattis. Je liquide tous les légumes. Je bois tout le coca. Je mange à m'en faire péter la panse.

C'est le soir, il est tard. J'ai mangé et dormi. Smita est toujours là, à côté de moi, mais maintenant je suis dans sa chambre, assis sur un grand lit avec un couvre-lit bleu. Sa chambre est différente de celle de mon ancienne patronne, la

star de cinéma Neelima Kumari. Au lieu d'immenses miroirs, de trophées et de prix d'interprétation alignés sur les étagères, il y a des livres et un gros nounours brun avec des yeux en verre. Mais comme chez elle, il y a un téléviseur Sony et même un lecteur de DVD.

Assise près de moi au bord du lit, Smita tient un boîtier de disque entre les doigts.

— Regarde, j'ai réussi à avoir une copie de l'enregistrement de ton émission. On va pouvoir la passer au peigne fin. Je veux que tu m'expliques exactement comment tu as fait pour répondre à toutes ces questions. Et je veux que tu me dises la vérité.

— La vérité ?

— Même si tu as triché, je suis là pour te défendre. Ce que tu vas me dire ne pourra être utilisé contre toi dans une cour de justice.

Un début de doute commence à s'insinuer dans mon esprit. Et si c'était trop beau pour être vrai ? Si cette femme était envoyée par le type chauve, Johnson, pour me soutirer des informations compromettantes ? Est-ce que je peux lui faire confiance ?

Il est temps de prendre une décision. Je sors ma fidèle pièce d'une roupie. Face, je coopère avec elle. Pile, je lui dis bye-bye. Je lance la pièce. Elle retombe côté face.

— Vous connaissez Albert Fernandes ? je lui demande.

— Non. Qui est-ce ?

— Il a une entreprise illégale à Dharavi qui fabrique des boucles pour bracelets de montre.

— Et alors ?

— Il joue à la matka.

— La matka ?

— Un jeu de cartes illégal.

— Je vois...

— Bon, donc Albert Fernandes joue à la matka, et mardi dernier, il a fait une partie incroyable.

— Comment ça ?

— Il a eu quinze mains gagnantes d'affilée. Vous imaginez un peu ? Quinze mains d'affilée. Il a empoché cinquante mille roupies, ce soir-là.

— Et alors ? Je ne vois toujours pas le rapport.

— Vous ne voyez pas ? Il a eu de la chance au jeu. Moi, j'ai eu de la chance à l'émission.

— Tu veux dire que tu as répondu au hasard et, coup de chance, tu es tombé juste douze fois sur douze ?

— Non. Je n'ai pas répondu au hasard. Je connaissais les réponses.

— Tu connaissais les réponses ?

— Oui. À toutes les questions.

— Et qu'est-ce que la chance vient faire là-dedans ?

— Eh bien, j'ai eu du bol qu'ils posent des questions dont je connaissais les réponses, non ?

La mine incrédule de Smita se passe de commentaire. Je n'en peux plus. J'explose de colère et de chagrin.

— Je sais ce que vous pensez. Comme Godbole, vous vous demandez ce que je fabriquais dans cette émission. Comme Godbole, vous croyez que je suis tout juste bon à servir du poulet rôti et du whisky dans un restaurant. Que je suis censé vivre comme un chien et mourir comme un insecte. Pas vrai ?

— Non, Ram.

Elle me prend la main.

— Jamais je n'irais imaginer une chose pareille. Mais il faut me comprendre. Si je veux t'aider, je dois savoir comment tu as gagné ce milliard. Et j'avoue que ça me dépasse. Bon sang, même moi je n'aurais pas su répondre à la moitié de ces questions.

— Eh bien, madame, nous les pauvres pouvons aussi poser des questions et exiger des réponses. Et je parie que si les pauvres organisaient un quiz, les riches seraient incapables de donner une seule bonne réponse. Je ne connais pas l'unité monétaire de la France, mais je peux dire combien d'argent Shalini Tai doit à l'usurier du coin. Je ne sais pas qui était le premier homme sur la Lune, mais je peux dire qui était le premier homme à fabriquer des DVD clandestins à Dharavi. Pourriez-vous répondre à ces questions dans mon quiz ?

— Voyons, Ram, ne t'énerve pas. Je ne voulais pas te vexer. Je tiens sincèrement à t'aider. Mais si tu n'as pas triché, il faut que je sache comment tu as su les réponses.

— Je ne peux pas l'expliquer.

— Pourquoi ?

— Vous vous en rendez compte, quand vous respirez ? Non. Vous savez que vous respirez, c'est tout. Je ne suis pas allé à l'école, je n'ai pas lu de livres. Mais, je vous le dis, ces réponses, je les connaissais.

— Il faut donc que je sache tout sur ta vie pour comprendre comment ces réponses te sont venues ?

— Peut-être.

Smita hoche la tête.

— Oui, je crois que c'est ça la clé. Après tout, un quiz est moins un test de connaissances qu'un test de mémoire.

Elle rajuste sa *dupatta* bleue et me regarde droit dans les yeux.

— Je veux entendre tes souvenirs. Tu peux commencer par le commencement ?

— Quoi, l'année de ma naissance ? L'année numéro un ?

— Non. La question numéro un. Mais avant toute chose, Ram Mohammad Thomas, promets-moi de me dire la vérité.

— Vous voulez dire, comme au cinéma : « La vérité, toute la vérité, et rien que la vérité » ?

— Absolument.

Je prends une profonde inspiration.

— Je le promets. Mais où est votre livre de serments ? La Gita, le Coran ou la Bible, n'importe lequel fera l'affaire.

— Je n'ai pas besoin de livre. Je suis ton témoin. Tout comme tu es le mien.

Smita sort le disque brillant de son boîtier et le glisse dans le lecteur de DVD.

# 1 000

## La mort d'un héros

LA TROISIÈME SONNERIE A RETENTI. Le rideau de velours pourpre est sur le point de se lever. Les lumières baissent progressivement, jusqu'à ce qu'il ne reste que les panneaux lumineux SORTIE, luisant comme des braises dans la salle obscure. Les vendeurs de pop-corn et de boissons fraîches commencent à partir. Salim et moi nous nous calons dans nos sièges.

La première chose que vous devez savoir à propos de Salim, c'est qu'il est mon meilleur ami. La seconde, c'est qu'il est fou de cinéma hindi. Mais pas n'importe lequel. Seulement les films avec Armaan Ali.

On dit que d'abord il y a eu Amitabh Bachchan. Ensuite, il y a eu Shahrukh Khan. Maintenant, il y a Armaan Ali. L'ultime héros bondissant. Le dieu grec indien. La coqueluche de millions de spectateurs.

Salim aime Armaan. Plus précisément, il l'idolâtre. Sa minuscule chambre dans le *chawl* est un temple. Elle est tapissée d'affiches de toutes sortes, qui représentent l'idole dans diverses poses. Armaan en blouson de cuir. Armaan sur une moto. Armaan ayant tombé la chemise pour exhiber son torse velu. Armaan avec un fusil. Armaan sur un cheval. Armaan dans une piscine entouré d'une ribambelle de beautés.

Nous occupons les sièges A21 et A22 au tout premier rang de la corbeille du cinéma Regal à Bandra. Normalement, on ne devrait pas être assis là. Les billets dans ma poche ne disent pas : CORBEILLE 150 Rs. Ils disent : ORCHESTRE 25 Rs. Le placeur était de bonne humeur aujourd'hui, il nous a fait une fleur. Il nous a dit d'aller profiter du balcon, vu que l'orchestre était quasiment désert. Même le balcon est presque vide. À part

Salim et moi, il y a tout juste une vingtaine de personnes dans les rangées devant nous.

Quand Salim et moi allons au cinéma, on s'installe généralement à l'orchestre. Ça nous permet de crier et de siffler. Salim croit que la proximité de l'écran le rapproche de l'action. Il dit qu'en se penchant il peut presque toucher Armaan. Il peut compter les veines des biceps d'Armaan, il peut voir le blanc des yeux vert noisette d'Armaan, la barbe naissante sur le menton à fossette d'Armaan, le petit grain de beauté sur le nez ciselé d'Armaan.

Moi, je ne suis pas particulièrement fan d'Armaan Ali. Je trouve qu'il joue de la même façon dans tous ses films. Mais j'aime bien m'asseoir dans les premiers rangs, le plus près possible de l'écran géant. Les seins de l'héroïne paraissent plus voluptueux sous cet angle.

Le rideau est levé, et l'écran s'anime. Tout d'abord, on a les publicités. Quatre financées par des sociétés privées, et une par le gouvernement. On nous dit comment être premier à l'école et devenir champion de cricket en mangeant des corn-flakes au petit déjeuner. Comment conduire des voitures rapides et conquérir des filles sublimes en utilisant Spice Cologne. (« C'est le parfum d'Armaan ! » s'exclame Salim.) Comment obtenir une promotion et porter des habits d'un blanc immaculé en employant le savon Roma. Comment vivre comme un roi en buvant du whisky Red & White. Et comment mourir d'un cancer du poumon en fumant des cigarettes.

Après les pubs, il y a une petite pause pendant qu'on change les bobines. Nous toussons et nous éclaircissons la voix. Puis le certificat de censure apparaît sur l'écran. Il atteste que le film a été classé U/A, qu'il se compose de 17 bobines et que sa longueur totale est de 4639,15 mètres. Le certificat est signé par une certaine Mme M. Kane, présidente du comité de censure. C'est elle qui signe tous les certificats de censure. Salim m'a souvent posé des questions sur cette dame. Il lui envie son boulot. Elle a la possibilité de voir les films d'Armaan avant qui que ce soit.

Le générique commence à défiler. Salim connaît tout le monde dans ce film. Il sait qui est le costumier, qui est le

coiffeur, qui est le maquilleur. Il connaît le nom du directeur de production, du contrôleur financier, du preneur de son et de chaque assistant. Il ne parle pas très bien l'anglais, mais il sait lire les noms, même en tout petits caractères. Il a vu ce film huit fois déjà, et chaque fois il mémorise un nouveau nom. Mais à voir la concentration sur son visage en ce moment même, on croirait qu'il assiste à l'avant-première avec des places achetées au marché noir.

En deux minutes de temps, Armaan Ali fait son apparition en sautant d'un hélicoptère bleu et blanc. Le regard de Salim s'illumine. On y lit la même excitation innocente que quand il a vu Armaan, il y a un an de ça. En chair et en os.

Salim fait irruption dans la pièce et s'écroule à plat ventre sur le lit.

Je m'affole.

— Salim !... Salim ! je crie. Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu rentres de si bonne heure ?

Je le retourne sur le dos. Il est en train de rire.

— Il s'est passé une chose stupéfiante aujourd'hui. C'est le plus beau jour de ma vie, déclare-t-il.

— Quoi ? Tu as gagné à la loterie ?

— Non. Encore mieux que d'avoir gagné à la loterie. J'ai vu Armaan Ali.

Par bribes, je lui extorque toute l'histoire. Comment il a entraperçu Armaan Ali alors qu'il effectuait sa tournée quotidienne à Ghatkopar. La star descendait de sa Mercedes Benz et entrait dans un hôtel cinq étoiles. Salim voyageait en bus pour livrer son dernier panier-repas à un client. Dès qu'il a repéré Armaan, il a sauté du véhicule en marche, manquant se faire renverser par une Maruti, et s'est précipité vers l'acteur qui était en train de franchir la porte à tambour de l'hôtel. Un grand gaillard en uniforme lui a barré le chemin pour l'empêcher de pénétrer dans le hall.

— Armaan ! a appelé Salim, cherchant désespérément à attirer l'attention de la star.

Armaan a entendu le cri, s'est arrêté net et s'est retourné. Son regard a croisé celui de Salim. Il a eu un léger sourire, un

imperceptible hochement de tête, et a poursuivi son chemin à travers le hall. Oubliant son panier-repas, Salim est rentré en courant me raconter son rêve devenu réalité. Un client des Paniers-Repas Gawli a dû avoir faim cet après-midi-là.

— Est-ce qu'il est différent de ce qu'on voit à l'écran ? je demande.

— Non. Il est encore mieux en vrai, dit Salim. Plus grand et plus beau. Mon ambition dans la vie est de lui serrer la main, au moins une fois. Après ça, je risque de ne pas la laver pendant un mois.

Que c'est bon, me dis-je, d'avoir des ambitions simples et sans prétention, comme serrer la main d'une star de cinéma.

Entre-temps, à l'écran, ladite main tient un pistolet pointé sur un groupe de trois policiers. Dans ce film, Armaan joue un gangster. Un gangster au grand cœur. Il dépouille les riches et distribue l'argent aux pauvres. Au passage, il tombe amoureux de l'héroïne, Priya Kapoor, une étoile montante du cinéma, il chante six chansons et exauce le vœu de sa mère bien-aimée en l'emmenant au pèlerinage au temple de Vaishno Devi. Du moins, c'est ce qui arrive avant l'entracte.

L'entrée en scène de Priya Kapoor est saluée par des sifflets. C'est une grande et jolie fille qui a remporté le titre de Miss Monde il y a quelques années. Son corps est sculpté comme celui d'une beauté classique, seins lourds et taille fine. C'est mon actrice préférée, en ce moment. Elle passe son temps à faire la moue et à dire « Ferme-la » à son partenaire. Ça nous fait rire.

— Ton ambition est de serrer la main d'Armaan, dis-je à Salim. Mais à ton avis, quelle est l'ambition d'Armaan dans la vie ? Il a tout pour lui : le physique, la fortune et la gloire.

— Tu te trompes, répond Salim gravement. Il n'a pas Urvashi.

Les journaux ne parlent que de ça, la rupture Armaan-Urvashi, après une idylle éclair qui a duré neuf mois. La rumeur court qu'Armaan a le cœur brisé. Qu'il a cessé de boire et de manger. Qu'il est peut-être au bord du suicide. Urvashi Randhawa est retournée à sa carrière de mannequin.

Je vois Salim pleurer. Ses yeux sont rougis par les larmes et il n'a pas mangé de la journée. Le cadre en forme de cœur qui contient la photo d'Armaan et Urvashi, et qui lui a coûté presque la moitié de son maigre salaire, gît par terre, brisé en mille morceaux.

— Voyons, Salim, ne fais pas l'enfant. Tu n'y peux rien, lui dis-je.

— Si seulement je pouvais rencontrer Armaan. Je voudrais le consoler. Lui tenir la main et le laisser pleurer sur mon épaule. On dit que pleurer rend le cœur plus léger.

— Et ça changera quoi ? Urvashi ne reviendra pas à Armaan.

Salim me regarde soudain.

— Crois-tu que je pourrais lui parler ? Peut-être que j'arriverais à la convaincre de revenir avec Armaan. Lui dire que tout ça était une erreur. Lui dire à quel point il souffre et regrette.

Je secoue la tête. Je n'ai pas envie que Salim sillonne tout Mumbai à la recherche d'Urvashi Randhawa.

— Ce n'est pas une bonne idée de fourrer ton nez dans les affaires des autres, ou de prendre leurs ennuis à ton compte, Salim. Armaan Ali est un grand garçon, il réglera ses problèmes à sa façon.

— Au moins, je vais lui envoyer un cadeau, dit Salim.

Il sort acheter un gros pot de colle et entreprend de recoller les morceaux du cadre. Ça lui prend une semaine, mais finalement le cœur est à nouveau entier ; seul un lacis de traînées noires rappelle les lignes de faille selon lesquelles il s'était cassé.

— Je vais maintenant l'envoyer à Armaan, dit-il, ça lui montrera que même un cœur brisé peut être réparé.

— Avec de la colle ? fais-je.

— Non. Avec de l'amour et de la tendresse.

Salim l'enveloppe dans un chiffon et l'envoie à l'adresse personnelle d'Armaan Ali. J'ignore s'il est arrivé à destination. S'il a été cassé par les services postaux, fracassé par les gardes du corps ou balancé par le secrétaire d'Armaan. L'essentiel est que Salim croie qu'il est parvenu à son héros et l'a aidé à soigner

sa blessure. Que ça a remis Armaan sur pied et lui a permis de recommencer à tourner de grands films d'action comme celui-ci. Que je vois pour la première fois, et Salim pour la neuvième.

Un chant religieux s'élève à l'écran. Armaan et sa mère grimpent vers le temple de Vaishno Devi.

— On dit que si tu demandes sincèrement quelque chose à Mata Vaishno Devi, elle exaucera ton vœu. Tu demanderais quoi, toi ? dis-je à Salim.

— Et toi, tu demanderais quoi ? me rétorque-t-il.

— De l'argent, probablement.

— Je demanderais qu'Armaan soit réuni avec Urvashi, déclare-t-il sans réfléchir ne serait-ce qu'une seconde.

L'écran annonce ENTRACTE en grosses lettres rouges.

Salim et moi nous levons et étirons nos bras et jambes. Nous achetons deux samosas ramollies au marchand de sandwichs. Le garçon qui vend les boissons fraîches regarde les sièges vides d'un œil mélancolique. Il ne fera pas beaucoup de bénéfices aujourd'hui. Nous décidons d'aller aux toilettes. Il y a là-dedans un joli carrelage blanc, des rangées d'urinoirs et des lavabos propres. On a chacun notre endroit préféré. Salim va toujours à l'urinoir de droite, et moi je prends le seul qui se trouve sur le mur de gauche. Je vide ma vessie en lisant les graffiti au mur. BAISE-MOI... TINU A PISSÉ ICI... SHEENA EST UNE PUTE... J'AIME PRIYANKA.

Priyanka ? J'insulte le tagueur qui a défiguré la dernière inscription. Je crache dans ma main et essaie d'effacer les lettres en trop, mais elles ont été tracées au marqueur indélébile et refusent de partir. Finalement, je les gratte avec mes ongles et reconstitue le graffiti tel que je l'avais écrit il y a quatre mois de cela : J'AIME PRIYA.

La deuxième sonnerie retentit. L'entracte est terminé. Le film va reprendre. Salim m'a déjà briefé sur la suite de l'intrigue. Armaan et Priya vont maintenant chanter une chanson en Suisse, avant que Priya ne se fasse assassiner par un gang rival. Puis Armaan tuera des centaines de méchants pour se venger,

dénoncera des politiciens et des policiers véreux et, pour finir, mourra en héros.

Nous regagnons les places A21 et A22. La salle s'obscurcit de nouveau. Soudain, un homme de haute taille entre par la porte du balcon et s'assoit à côté de Salim. Siège A20. Il a le choix entre deux cents sièges vides, mais il choisit A20. Il est impossible de voir son visage, mais je remarque que c'est un vieil homme, avec une longue barbe flottante. Il semble porter un costume pathan.

Cet homme me rend curieux. Pourquoi arrive-t-il au milieu du film ? A-t-il payé sa place moitié prix ? Salim, lui, s'en fiche, il se dévisse la tête en prévision de la scène d'amour entre Armaan et Priya, qui est sur le point de commencer.

Armaan est venu en Suisse, officiellement pour localiser un contact mais en réalité pour courtiser Priya et chanter une chanson, en compagnie de vingt danseuses blanches vêtues de costumes traditionnels qui paraissent bien légers dans ce pays froid et montagneux. Chants et danses terminés, on le retrouve assis dans sa chambre d'hôtel, où un feu crépitant brûle dans la cheminée.

Priya est en train de prendre un bain. On entend le ruissellement de l'eau et la mélodie qu'elle fredonne, puis on la voit : elle se savonne le dos et les jambes. Elle lève une jambe couverte de bulles et se rince à l'aide de la pomme de douche. Nous espérons qu'elle va aussi l'utiliser sur sa poitrine opulente et faire disparaître toutes les bulles, mais elle déçoit notre attente.

Finalement, elle émerge du bain avec juste une serviette rose autour du corps. Ses cheveux de jais lui retombent librement dans le dos, luisants d'humidité. Ses longues jambes sont lisses et glabres. Armaan la prend dans ses bras et couvre son visage de baisers. Ses lèvres descendent dans le creux de son cou. Une musique douce et romantique retentit alors. Priya défait les boutons de la chemise d'Armaan, qui s'en débarrasse langoureusement, exhibant son torse viril. La lueur du feu baigne les deux amants d'un halo doré. Priya gémit doucement. Elle se cambre et offre sa gorge aux caresses d'Armaan. Sa main s'insinue dans son dos et tire sur la serviette. On entrevoit un

bref instant le dos et la cuisse, mais nul plan sur les seins. C'est là, pense Salim, que la censure est intervenue. Voilà pourquoi il envie Mme Kane.

Armaan a emprisonné Priya dans son étreinte. On nous montre le galbe de sa poitrine, sa respiration haletante, la sueur qui perle sur son front. Ça siffle et crie à l'orchestre. Le vieil homme à côté de Salim change gauchement de position et croise les jambes. Je n'en suis pas sûr, mais j'ai l'impression que sa main masse sa bragette.

— Le vioque à côté de toi commence à s'exciter, je glisse à Salim.

Mais il n'entend rien : il contemple bouche bée les deux corps emmêlés dont la musique de fond rythme les soubresauts. La caméra survole le dos d'Armaan qui se soulève en cadence et zoome sur la cheminée, où les flammes jaune d'or lèchent les bûches avec un abandon grandissant. Fondu vers un noir complet.

Il y a un feu de proportions similaires quand je rentre au *chawl*, mais au lieu de bois, Salim utilise du papier.

— Salauds !... Chiens ! murmure-t-il, réduisant en charpie une grosse pile de papier glacé.

— Qu'est-ce que tu fais, Salim ? je demande, alarmé.

— Je me venge des salauds qui ont calomnié Armaan, dit-il, en jetant de nouvelles feuilles de papier dans le brasier.

Je m'aperçois qu'il est en train d'arracher les pages d'un magazine.

— C'est quel magazine, ça ? Il a l'air neuf.

— C'est le dernier numéro de *Starburst*. J'en détruirai autant d'exemplaires qu'il m'en tombera sous la main. J'ai pu en acheter seulement dix au kiosque.

J'attrape un exemplaire qui jusque-là a échappé au massacre. Il montre en couverture Armaan Ali, avec un gros titre proclamant : « LA VÉRITÉ NUE SUR CET HOMME ».

— Mais enfin, ton idole est en couverture. Pourquoi le détruire ? je m'écrie.

— À cause de ce qu'ils racontent sur Armaan.

— Mais tu ne sais pas lire.

— J'en ai lu assez et je ne suis pas sourd. J'ai entendu Mme Barve et Mme Shirke parler des accusations obscènes lancées contre Armaan dans ce numéro.

— Lesquelles ?

— Comme quoi Urvashi l'aurait quitté parce qu'il ne pouvait pas la satisfaire. Parce qu'il est gay.

— Et alors ?

— Tu crois qu'ils peuvent insulter mon héros sans rester impunis ? Je sais que ce reportage est un tas d'âneries. Les rivaux d'Armaan dans le cinéma sont jaloux de son succès. Ils ont monté ce coup pour anéantir sa réputation. Mais je ne les laisserai pas faire. J'irai mettre le feu au siège du *Starburst*.

Salim est fou de rage. Et je sais pourquoi : il déteste les gays. La moindre allusion à l'homosexualité présumée de son idole est l'insulte suprême à ses yeux.

Moi aussi, j'ai entendu parler de pervers et de ce qu'ils font aux garçons trop candides. Dans les salles obscures. Dans les toilettes publiques. Dans les jardins municipaux. Dans les maisons de correction.

Par chance, *Starburst* revient sur ses allégations dans son numéro suivant. Et évite ainsi à un *dabbawallah* de devenir incendiaire.

En attendant, ça chauffe aussi en dehors de l'écran, sur le siège A20. Le vieil homme se rapproche de Salim. Sa jambe effleure par inadvertance la sienne. La première fois, Salim pense que c'est sa faute à lui. La deuxième fois, il croit à un accident. La troisième fois, il est convaincu que c'est volontaire.

— Mohammad, me chuchote-t-il, je m'en vais flanquer un grand coup de pied au salopard assis à côté de moi, s'il n'arrête pas avec sa jambe baladeuse.

— Regarde comme il est vieux, Salim. Il doit avoir la jambe qui tremble, c'est tout.

La séquence de la bagarre a commencé, et Salim est occupé à suivre l'action. Armaan a pénétré dans le repaire du méchant, et ça barde sec. Le héros utilise toutes sortes de feintes et tactiques – boxe, karaté, kung-fu – pour mettre la pâtée à ses adversaires.

Les mains du vieil homme passent elles aussi à l'action. Il presse son coude contre l'accoudoir commun et laisse pendre son bras près de celui de Salim, le touchant légèrement. Salim s'en aperçoit à peine tant il est pris par le film, qui approche de son point culminant.

Ça va être la scène la plus célèbre. Celle où Armaan Ali meurt après avoir tué tous les méchants. Sa veste est trempée de sang. Son corps est criblé de balles. Son pantalon est maculé de boue et de poussière. Il se traîne par terre vers sa mère, qui vient juste d'arriver sur place.

Salim est en larmes. Il se penche en avant et dit d'un ton poignant :

— Mère, j'espère avoir été un bon fils. Ne pleure pas à cause de moi. Rappelle-toi, mourir d'une mort honorable vaut mieux que vivre une vie de lâche.

La tête d'Armaan est sur les genoux de sa mère. Il imite Salim :

— Mère, j'espère avoir été un bon fils. Ne pleure pas à cause de moi. Rappelle-toi, mourir d'une mort honorable vaut mieux que vivre une vie de lâche.

La mère pleure aussi en berçant sa tête ensanglantée sur ses genoux. Les larmes tombent de ses yeux sur le visage d'Armaan Ali. Il saisit sa main, et sa poitrine se convulse.

Des larmes tombent sur mes genoux. Je vois une autre mère qui embrasse son bébé sur le front, encore et encore, avant de le placer dans un coffre à linge et de rajuster les vêtements autour de lui. Au loin, le vent hurle. Les sirènes retentissent. La police arrive, comme toujours, trop tard. Une fois que le héros a fait tout le travail. Ils ne peuvent plus rien pour lui.

Je vois que la main gauche du vieux barbu a bougé. Elle repose tranquillement sur le genou de Salim. Ce dernier est tellement absorbé par la scène de la mort qu'il ne s'en rend pas compte. L'homme s'enhardit. Il frotte sa paume sur le jean de Salim. Tandis qu'Armaan exhale son dernier souffle, l'homme augmente la pression sur la braguette de Salim, jusqu'à l'empoigner presque.

Salim explode.

— Fils de pute ! Espèce de sale pervers ! Je vais te tuer ! hurle-t-il.

Et il gifle l'homme. Fort.

L'homme retire précipitamment sa main et essaie de se lever. Mais le temps qu'il s'extirpe de son siège, Salim l'agrippe. N'ayant pas réussi à le saisir par le col, il l'attrape par la barbe. Il tire, et la barbe lui reste dans la main. L'homme bondit de son siège avec un cri étranglé et se rue vers la sortie, située à six mètres à peine.

Juste à ce moment-là, il y a une panne de courant et le groupe électrogène se met en marche. L'écran redevient blanc, et l'éclairage de secours illumine la salle plongée dans le noir. L'homme est pris de court, comme un chevreuil dans un faisceau de phares. Il pivote, désorienté.

Tout aussi soudainement, le courant revient. L'interruption était momentanée. Le film reprend à l'écran, les lumières s'éteignent. L'homme franchit le rideau noir en direction du panneau de sortie, ouvre la porte à la volée et disparaît.

Mais, durant cette fraction de seconde, Salim et moi avons aperçu, en un éclair, des yeux vert noisette. Un nez ciselé. Un menton à fossette.

Pendant que le générique défile à l'écran, Salim tient dans sa main une masse de cheveux gris emmêlés sentant vaguement l'eau de Cologne et la colle. Cette fois-ci, il ne voit pas le nom du directeur de pub, de l'attaché de presse, des éclairagistes, des figurants, du conseiller en arts martiaux et du cameraman. Il est en train de pleurer.

Armaan Ali, son héros, est mort.

Smita me dévisage d'un air sceptique.

— Cet incident, quand s'est-il produit exactement ?

— Il y a six ans environ. Quand Salim et moi habitions dans un *chawl* à Ghatkopar.

— Et tu comprends la portée de ce que tu viens de me raconter là ?

— Comment ça ?

— Si cet incident était rendu public, il pourrait détruire Armaan Ali, mettre fin à sa carrière d'acteur. Bien sûr, ça n'arrivera que si ce que tu viens de me dire est vrai.

— Alors vous ne me croyez toujours pas ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Je vois le doute dans vos yeux. Si vous ne me croyez pas, tant pis pour vous. Mais vous ne pouvez pas ignorer la preuve qui se trouve sur ce DVD. On regarde la première question ?

Smita hoche la tête et presse le bouton « Lecture » sur la télécommande.

On a baissé les lumières dans le studio. Je distingue à peine le public assis en cercle autour de moi. La salle est éclairée par un seul projecteur au centre, où je me tiens dans un fauteuil en cuir pivotant face à Prem Kumar. Nous sommes séparés par une table en demi-lune. Il y a un grand écran devant moi, sur lequel on va projeter les questions. Le panneau lumineux est allumé. Il dit « SILENCE ».

— On tourne, trois, deux, un, vous êtes à l'antenne.

L'indicatif de l'émission retentit, et la voix tonitruante de Prem Kumar emplit la salle.

— Nous revoici, prêts à découvrir qui va entrer dans l'histoire en empochant le plus gros gain de tous les temps. Oui, mesdames et messieurs, nous sommes prêts à découvrir *Qui Va Gagner un Milliard* !

Le panneau lumineux affiche « Applaudissements ». Le public se met à applaudir. Il y a quelques acclamations et des sifflets aussi.

La musique baisse progressivement. Prem Kumar dit :

— Nous avons trois heureux candidats ce soir, sélectionnés au hasard par notre ordinateur. Candidat numéro trois : Kapil Chowdhary de Malda au Bengale Occidental. Candidat numéro deux : le professeur Hari Parikh d'Ahmedabad. Mais notre premier candidat ce soir est Ram Mohammad Thomas, dix-huit ans, qui vient de chez nous, de Mumbai. Mesdames et messieurs, applaudissez-le bien fort, s'il vous plaît.

Tout le monde applaudit. Une fois le calme revenu, Prem Kumar se tourne vers moi.

— Ram Mohammad Thomas, voilà un nom intéressant. Il traduit la richesse et la diversité de l'Inde. Que faites-vous dans la vie, monsieur Thomas ?

— Je suis serveur au bar-restaurant Chez Jimmy à Colaba.

— Serveur ! Comme c'est intéressant ! Dites-moi, combien touchez-vous par mois ?

— Dans les neuf cents roupies.

— C'est tout ? Et que ferez-vous si vous gagnez aujourd'hui ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?

— Non.

Prem Kumar se renfrogne. Je ne respecte pas le script. Je suis censé « vibrer » et me montrer « plein d'entrain » pendant notre « petite conversation à bâtons rompus ». J'aurais dû dire que je comptais acheter un restaurant, un avion ou bien un pays. J'aurais dû dire que je donnerais une grande fête. Que j'épouserais Miss Inde. Que je partirais pour Tombouctou.

— OK. Laissez-moi vous expliquer la règle du jeu. On va vous poser douze questions, et si vous répondez correctement à chacune, vous serez en position de remporter le plus gros jackpot de la planète : un milliard de roupies ! Bien sûr, vous êtes libre d'abandonner à n'importe quel moment jusqu'à la question numéro neuf, et d'empocher votre gain, mais au-delà de la neuvième question l'abandon sera impossible. Après ça, ce sera Jouer ou Payer. Mais nous en parlerons en temps voulu. Si vous ne connaissez pas la réponse à une question, pas de panique – vous avez deux Bouées de Sauvetage à votre disposition : le Tuyau Ami et Cinquante-Cinquante. Bon, alors allons-y pour la première question à mille roupies. Vous êtes prêt ?

— Oui, je suis prêt, dis-je.

— OK, voici la question numéro un. Une question facile sur le cinéma populaire, je suis sûr que tout le monde dans le public peut y répondre. Nous savons tous qu'Armaan Ali et Priya Kapoor ont formé l'un des plus célèbres couples de cinéma de notre temps. Mais pouvez-vous citer le film à gros budget où Armaan Ali a joué pour la toute première fois avec Priya Kapoor : a) *Le Feu*, b) *Le Héros*, c) *La Faim*, d) *La Trahison* ?

*La musique de fond prend des accents de suspense derrière le bruit d'une bombe à retardement.*

— D. *La Trahison*.

— Vous allez au cinéma ?

Les tambours montent crescendo. La bonne réponse s'affiche à l'écran.

— Absolument, cent pour cent correct ! Vous venez de gagner mille roupies ! Et maintenant, une rapide pause publicitaire, annonce Prem Kumar.

Le panneau lumineux indique « Applaudissements ». Le public applaudit. Prem Kumar sourit. Moi pas.

**2 000**

## **Le fardeau du prêtre**

SI VOUS ÊTES ALLÉ À DELHI EN TRAIN, vous avez dû visiter Paharganj. Très vraisemblablement vous serez arrivé à la bruyante et poussiéreuse gare de Paharganj. En sortant de la gare, vous vous serez certainement dirigé à gauche, vers Connaught Place ; vous serez passé devant le marché populeux, avec ses pensions à prix réduit et ses prostituées bon marché pour touristes. Mais si vous aviez tourné à droite, passé la crèmerie La Mère et l'hôpital J. J. pour femmes, vous auriez vu un édifice rouge, avec une grosse croix blanche. C'est l'église St Mary. C'est là que je suis né il y a dix-huit ans, le jour de Noël. Ou, pour être plus précis, c'est là que j'ai été déposé par une froide nuit d'hiver, un 25 décembre. Planqué dans le grand coffre à linge que les sœurs avaient mis dehors pour les vieux vêtements. Qui m'a laissé là et pourquoi, je l'ignore encore à ce jour. Le doigt du soupçon a toujours pointé sur le service maternité de l'hôpital J. J. Peut-être que je suis né là-bas et que ma mère, pour des raisons connues d'elle seule, a été forcée de m'abandonner.

Souvent j'ai visualisé mentalement la scène. Une jeune femme grande et gracile, vêtue d'un sari blanc, quitte l'hôpital après minuit avec un bébé dans les bras. Le vent hurle. Ses longs cheveux lui cinglent le visage, masquant ses traits. Les feuilles bruissent autour de ses pieds. La poussière vole. Les éclairs illuminent le ciel. Elle marche d'un pas lourd vers l'église, en serrant le bébé sur sa poitrine. Arrivée à la porte, elle actionne le heurtoir en forme d'anneau métallique. Mais le vent est si fort qu'il couvre le bruit. Son temps est compté. Les yeux ruisselant de larmes, elle couvre de baisers le visage du bébé. Puis elle le couche dans le coffre, arrange les vieux vêtements de

façon à ce qu'il soit à l'aise. Elle lui jette un dernier regard, détourne les yeux et s'éloigne de la caméra pour disparaître dans la nuit, en courant...

Les sœurs de St Mary dirigent un orphelinat et une agence d'adoption, j'ai donc été proposé à l'adoption avec une ribambelle d'autres bébés orphelins. Tous les bébés ont été pris, sauf moi. Les parents potentiels, en me voyant, échangeaient un regard. Secouaient imperceptiblement la tête et se dirigeaient vers un autre berceau. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être que j'étais trop foncé. Trop laid. Sujet aux coliques. Peut-être que je n'avais pas un sourire angélique ou que je gazouillais trop. Je suis donc resté deux ans à l'orphelinat. Curieusement, les sœurs n'ont jamais pris le temps de me donner un nom. On m'appelait Bébé... le bébé dont personne ne voulait.

Pour finir, j'ai été adopté par Mme Philomena Thomas et son mari, Dominic Thomas. Originaires de Nagercoil dans le Tamil Nadu, ils vivaient maintenant à Delhi. Mme Thomas travaillait comme femme de ménage à l'église St Joseph, où son mari était jardinier. Comme ils étaient quadragénaires et qu'ils n'avaient pas d'enfants, le père Timothy Francis, le prêtre de la paroisse, les poussait à envisager l'adoption pour remplir le vide dans leur existence. Il les a même envoyés à l'orphelinat St Mary. M. Thomas a dû jeter un œil sur moi et passer illico au bébé suivant, mais Mme Philomena Thomas m'a choisi à l'instant où elle m'a vu. J'allais très bien avec sa peau foncée !

Les Thomas ont mis deux mois à remplir les papiers pour mon adoption, mais trois jours après m'avoir ramené chez eux, et avant même que je sois baptisé, M. Thomas découvrait que le vide dans l'existence de sa femme avait déjà été rempli. Non par moi, mais par un monsieur musulman du nom de Mastan Sheikh, tailleur pour dames spécialisé dans les jupes courtes. Mme Philomena Thomas a plaqué son vieux mari et son bébé nouvellement adopté pour s'enfuir avec le tailleur, à Bhopal, paraît-il. On ne sait toujours pas ce qu'elle est devenue.

En apprenant cela, M. Thomas a piqué une colère. Il m'a traîné avec mon berceau dans la maison du prêtre et m'a abandonné là.

— Mon père, ce bébé est la cause de tous les problèmes de ma vie. Vous m'avez obligé à l'adopter, alors maintenant à vous de décider ce que vous voulez en faire.

Et, avant même que le père Timothy puisse dire « Amen », Dominic Thomas a tourné les talons. La dernière fois qu'on l'a vu, il achetait un billet de train pour Bhopal et avait un fusil de chasse à la main. Voilà comment, bon gré mal gré, je me suis retrouvé à la charge du père Timothy. Il m'a donné à manger, il m'a donné un toit et il m'a donné un nom : Joseph Michael Thomas. Il n'y a pas eu de cérémonie de baptême. Aucun prêtre ne m'a plongé la tête dans les fonts. On ne m'a pas aspergé d'eau bénite. On ne m'a pas enveloppé dans un châle blanc. On n'a pas allumé de cierge. Mais je suis devenu Joseph Michael Thomas. Pour six jours.

Le septième jour, deux hommes sont venus voir le père Timothy. Un gros vêtu d'un *kurta* blanc, et un maigre et barbu vêtu avec un *sherwani*, lui.

— Nous sommes du Comité interconfessionnel, a annoncé le gros homme. Je suis M. Jagdish Sharma. Et je vous présente M. Inayat Hidayatullah. Le troisième membre de notre conseil, M. Harvinder Singh, représentant de la confession sikh, devait venir également, mais malheureusement, il a été retenu à Gurudwara. Nous irons droit au but : on nous a dit, mon père, que vous aviez recueilli un petit orphelin.

— Oui, les parents adoptifs de ce pauvre garçon ont disparu, le laissant sous ma responsabilité, a répondu le père Timothy, qui ne comprenait toujours pas très bien les raisons de cette visite inattendue.

— Quel nom avez-vous donné à ce garçon ?

— Joseph Michael Thomas.

— N'est-ce pas un nom chrétien ?

— Si, mais...

— Comment savez-vous qu'il est né de parents chrétiens ?

— En fait, je n'en sais rien.

— Alors pourquoi lui avoir donné un nom chrétien ?

— Il fallait bien que je lui trouve un nom. Qu'est-ce qui ne va pas avec Joseph Michael Thomas ?

— Tout. Ignorez-vous, mon père, la force de l'opposition à la conversion dans cette région ? Plusieurs églises ont été incendiées par la populace en colère, à qui on a fait croire qu'elles servaient de lieu aux conversions massives au christianisme.

— Mais il ne s'agit pas d'une conversion.

— Écoutez, mon père, nous savons que vous n'aviez aucune arrière-pensée. Mais le bruit court que vous avez converti un petit hindou.

— Comment savez-vous qu'il est hindou ?

— Ça n'aura pas d'importance aux yeux de la foule enragée qui viendra saccager votre église demain. C'est pour ça que nous sommes venus vous aider. Pour calmer les esprits.

— Et que me suggérez-vous ?

— Je vous suggère de changer le nom de ce garçon.

— En quoi ?

— Ma foi... lui donner un nom hindou pourrait régler le problème. Pourquoi ne pas l'appeler Ram, d'après l'un de nos dieux favoris ? a dit M. Sharma.

M. Hidayatullah a toussé discrètement.

— Pardonnez-moi, monsieur Sharma, mais le remède n'est-il pas pire que le mal ? Allons, qu'est-ce qui nous prouve que ce garçon était hindou à sa naissance ? Il était peut-être musulman, vous savez. Pourquoi ne pas l'appeler Mohammad ?

Dans la demi-heure qui a suivi, M. Sharma et M. Hidayatullah ont débattu des mérites respectifs de Ram et de Mohammad. Finalement, le père Timothy a capitulé.

— Écoutez, s'il suffit d'un changement de nom pour éviter une émeute, je le ferai. Et si j'acceptais vos deux propositions et appelais le garçon Ram Mohammad Thomas ? Comme ça, tout le monde y trouverait son compte.

C'est une chance pour moi que M. Singh ne soit pas venu ce jour-là.

Le père Timothy était grand, blanc et d'un certain âge. Il avait une énorme maison dans l'enceinte de l'église, avec un vaste jardin plein d'arbres fruitiers. Durant les six années suivantes, il est devenu mon père, ma mère, mon maître, mon

professeur et mon prêtre, le tout en un. Si j'ai connu quelque chose qui peut ressembler au bonheur dans ma vie, c'est pendant ce temps que j'ai passé chez lui.

Le père Timothy venait du nord de l'Angleterre, d'une ville nommée York, mais il était installé en Inde depuis de nombreuses années. C'est grâce à lui que j'ai appris à lire et à parler l'anglais de la reine. Il m'a fait découvrir les *Contes de ma mère l'Oye* et les comptines pour enfants. Je chantais « Scintille, petite étoile » et « Bêê, bêê, brebis noire » de ma voix épouvantablement fausse, offrant, je suppose, au père Timothy une amusante diversion dans ses fonctions sacerdotales.

En vivant dans l'enceinte de l'église, j'avais l'impression de faire partie d'une famille beaucoup plus grande. Outre le père Timothy, la maison abritait son fidèle serviteur, Joseph, et Mme Gonzalves, la bonne, habitait à proximité. Il y avait également une flopée de gamins des rues, fils de plombiers, cordonniers, balayeurs et blanchisseurs, qui vivaient à côté et n'hésitaient pas à utiliser l'intérieur de l'enclos comme terrain de cricket ou de foot. Le père Timothy m'a enseigné la vie de Jésus, l'histoire d'Adam et Eve, et cette famille élargie m'a inculqué les rudiments d'autres religions. J'ai ainsi entendu parler du Mahabharata et du saint Coran. J'ai appris la fuite du Prophète de La Mecque à Médine, et l'incendie de Lankâ. Bethléem et Ayodhya, Saint-Pierre et le hadj ont tous fait partie de mon éducation.

Cela ne signifie pas pour autant que j'étais particulièrement religieux. J'avais, comme tous les autres enfants, trois préoccupations principales : manger, dormir et jouer. J'ai passé bon nombre d'après-midi avec les gosses du voisinage, à courir après les papillons et à faire peur aux oiseaux dans le jardin du père Timothy. Pendant que le vieux Joseph époussetait les bibelots au salon, je me glissais au-dehors et j'essayais de cueillir les mangues mûres sous l'œil vigilant du jardinier. Si je me faisais prendre, je l'insultais copieusement en hindi. Je dansais avec abandon sous la pluie de la mousson, tentais d'attraper de petits poissons dans les mares d'eau boueuse et finissais toussant et éternuant, au grand dam du père Timothy.

Je jouais au foot avec les gamins des rues, rentrais meurtri et couvert de bleus, et pleurais ensuite toute la nuit.

Le père Timothy menait une vie bien remplie. Il allait se promener tous les matins, jouait au golf, au volley et au tennis, lisait voracement et prenait des vacances trois fois par an pour aller voir sa vieille mère en Angleterre. C'était aussi un violoniste accompli. Le soir, il s'asseyait dans le jardin au clair de lune et jouait les mélodies les plus poignantes que l'on puisse imaginer. Et s'il pleuvait la nuit durant la saison des moussons, je me figurais que le ciel pleurait d'entendre ses airs tristes.

J'aimais bien aller à l'église. C'était un vieil édifice construit en 1878, avec des vitraux et une spectaculaire charpente en bois. Son autel était joliment sculpté. Il était surmonté d'un grand crucifix avec les lettres INRI. Il y avait des statues de la Vierge à l'Enfant trônant et de nombreux saints. Les bancs étaient en teck, mais ils ne se remplissaient que le dimanche. Le père Timothy prononçait de longs sermons depuis la chaire ; je m'assoupissais et m'éveillais seulement quand il distribuait les hosties et le vin. J'aimais aussi écouter l'orgue et le chœur. Je suis tombé amoureux des œufs de Pâques et de l'arbre de Noël, qui n'avaient lieu malheureusement qu'une seule fois par an, et des mariages religieux, célébrés en toute saison. J'attendais que le père Timothy dise : « Et maintenant, vous pouvez embrasser la mariée. » J'étais toujours le premier à lancer les confettis.

Ma relation avec le père Timothy n'a jamais été clairement définie. On ne m'a jamais précisé si j'étais un fils ou un domestique, un parasite ou un animal de compagnie. Du coup, j'ai vécu les premières années de ma vie dans la bienheureuse illusion qu'il était mon véritable père. Mais peu à peu, j'ai commencé à comprendre que quelque chose clochait. D'abord, tous ceux qui venaient à la messe le dimanche l'appelaient « père », et ça m'intriguait qu'il puisse être le père de tant de gens, que j'aie autant de frères et de sœurs, tous tellement plus grands que moi. Le fait qu'il soit blanc et moi pas me rendait également perplexe. Alors, un jour, je lui ai posé la question, et il a fait voler en éclats le monde merveilleux dans lequel j'avais vécu jusque-là. Avec toute la douceur possible, il m'a expliqué

que j'étais un orphelin abandonné par ma mère dans un coffre à linge de l'orphelinat St Mary, voilà pourquoi il était blanc et moi non. C'est à ce moment que j'ai découvert la différence entre père et père. Et cette nuit-là, mes larmes n'avaient rien à voir avec une quelconque douleur physique.

Lorsque j'ai eu pris conscience que je n'avais aucun lien biologique avec le père Timothy et que je vivais à l'église uniquement grâce à sa générosité, j'ai décidé de payer, en partie du moins, la dette que j'avais envers lui. Je me suis attelé à des tâches domestiques, comme transporter le linge du panier à la machine à laver. Assis devant cette machine, je regardais tourner le tambour, me demandant par quel miracle les vêtements en ressortaient aussi propres. Une fois, j'y ai mis aussi des livres poussiéreux. Je lavais les assiettes dans l'évier de la cuisine. Cassant de la porcelaine fine à l'occasion. Je coupais les légumes. Manquant une fois me trancher le doigt.

Le père Timothy m'a présenté à bon nombre de ses paroissiens. J'ai fait la connaissance de la vieille Mme Benedict, qui venait religieusement à la messe tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il vente, jusqu'à ce qu'elle glisse sur le trottoir et meure de pneumonie. J'ai assisté au mariage de Jessica, qui pleurait tellement que son père en a eu une crise cardiaque. On m'a emmené prendre le thé chez le colonel Waugh, attaché militaire d'Australie à Delhi, qui semblait parler au père Timothy dans une langue complètement étrangère. Je suis allé à la pêche avec M. Lawrence, qui n'a rien attrapé et qui a acheté une grosse truite au marché aux poissons pour berner sa femme.

Tous ceux que je rencontrais n'avaient que des mots élogieux pour le père Timothy. C'était, disaient-ils, le meilleur prêtre que ce diocèse ait jamais connu. Je l'ai vu consoler les affligés, soigner les malades, envoyer de l'argent aux nécessiteux et partager son repas même avec des lépreux. Il avait un sourire pour chaque membre de la paroisse, un remède pour chaque problème et une citation de la Bible pour chaque occasion : naissance, baptême, confirmation, première communion, mariage ou décès.

Nous sommes dimanche, et l'église est pleine de gens réunis pour la messe. Mais aujourd'hui, le père Timothy n'est pas seul derrière l'autel. Il y a un autre homme avec lui, portant soutane et col blanc. Il ressemble plus à un boxeur qu'à un prêtre. Le père Timothy le présente :

— ... Et c'est avec un grand plaisir que nous accueillons le père John Little, qui nous a rejoints à l'église St Joseph en tant que prêtre auxiliaire. Le père John, comme vous le voyez, est beaucoup plus jeune que moi, et bien qu'il ait été ordonné il y a trois ans seulement, il a déjà une vaste expérience du sacerdoce. Je suis sûr qu'il établira de meilleurs contacts avec nos plus jeunes paroissiens, qui, ça ne m'a pas échappé, me traitent de « vieille baderne » derrière mon dos.

L'assistance glousse sottement.

Ce soir-là, le père Timothy invite le père John à dîner. Joseph est censé les servir, mais dans mon enthousiasme à impressionner le père Timothy, je m'empare de la lourde soupière dans la cuisine et me dirige en titubant vers la table de la salle à manger. Comme il faut s'y attendre de la part d'un gosse mal dégrossi de sept ans, au lieu de poser la soupière sur la table, je la renverse sur le père John. Il se lève à la hâte, et les premiers mots qui se forment sur ses lèvres sont :

— Putain de bordel !

Le père Timothy hausse un sourcil, mais ne dit rien.

Trois jours plus tard, le père Timothy part en vacances en Angleterre, nous laissant, l'église et moi, entre les mains du père John. Je le croise deux jours après, alors qu'il descend les marches de l'église.

— Bonsoir, mon père, dis-je poliment.

Le père John me toise avec dédain.

— Toi, tu es l'orphelin débile qui a renversé la soupe sur moi, l'autre jour ! Tu as intérêt à bien te tenir en l'absence du père Timothy. Je t'aurai à l'œil.

Joseph m'a envoyé avec un verre de lait dans la chambre du père John. Il est en train de regarder un film à la télé. Il m'invite à entrer.

— Viens, Thomas. Tu veux regarder ce film avec moi ?

Je jette un œil sur l'écran. C'est un film en anglais – une histoire de prêtres, car j'en vois un en soutane noire parlant à un autre en soutane blanche. Je suis soulagé que le père John aime les bons films pieux. Mais la scène suivante me glace le sang, car elle montre une fillette de mon âge assise sur un lit. Elle n'a pas l'air normale : elle a une drôle d'expression, et ses yeux pivotent dans tous les sens. Le prêtre en soutane noire entre dans sa chambre, un crucifix à la main. Il le pointe sur elle, et elle se met à parler le langage le plus ordurier que j'aie jamais entendu, d'une voix d'homme par-dessus le marché. Je me bouche les oreilles ; le père Timothy m'a recommandé de ne pas écouter les gros mots. Soudain, elle s'interrompt et se met à rire comme une folle. Elle ouvre la bouche ; une substance verte et gluante en jaillit comme un jet d'eau d'un tuyau d'arrosage et atterrit sur le prêtre. J'ai envie de vomir. Incapable de regarder davantage, je me sauve en courant dans ma chambre. J'entends le père John qui s'esclaffe.

— Reviens, espèce d'orphelin débile, ce n'est qu'un film, appelle-t-il.

Cette nuit-là, je fais de mauvais rêves.

Trois jours plus tard, je vais faire les courses avec Joseph. Nous achetons de la viande, des œufs, des légumes et de la farine. Tandis que nous rentrons à l'église tard dans la soirée, j'entends le bruit d'une moto derrière moi. Avant que j'aie eu le temps de me retourner, le motard nous rattrape. Il me tape sur la tête et repart en trombe dans un panache de poussière. Je n'entrevois que son dos. C'est un homme trapu, vêtu d'un blouson de cuir et d'un pantalon noir moulant, avec un autre homme, habillé de la même façon, sur le siège du passager. Je me demande qui est ce motard et pourquoi il m'a gratifié d'une calotte. Il ne me vient pas à l'idée que ça pourrait être le père John. Après tout, je ne suis qu'un orphelin débile.

Une semaine plus tard, je dois porter son courrier au père John, mais il est en train de prendre un bain.

— Laisse ça sur la table ! crie-t-il de la salle de bains.

Je m'apprête à partir quand j'aperçois quelque chose qui dépasse de sous son matelas. Je regarde de plus près. C'est un magazine. Je le sors. Et j'en trouve toute une pile sous le matelas. Ils ne sont pas très épais, mais ils ont de jolies couvertures en papier glacé. Et des titres bizarres, comme *Gay Parade* ou *Out* ou *Gay Power*. Sauf que les hommes sur la couverture n'ont pas l'air particulièrement heureux ni gais. Ils sont nus et poilus. Je m'emprise de remettre les magazines sous le matelas et me dirige vers la porte quand le père John émerge de la salle de bains. Il a une serviette nouée autour de la taille. Mais sa poitrine est couverte de motifs étranges tracés à l'encre noire, et il a des serpents peints sur les bras.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me sermonne-t-il. Dégage !

Pourquoi le père John a ces drôles de dessins sur le corps et ces drôles de magazines sous son lit, je ne le sais pas. Je ne suis qu'un orphelin débile.

Je vois souvent des jeunes gens d'allure singulière entrer à l'église la nuit et se rendre dans la chambre du père John. Le père Timothy recevait des visites lui aussi, quelquefois même très tard, mais ses visiteurs à lui ne venaient jamais en moto, vêtus de cuir et avec de grosses chaînes métalliques autour du cou. Je décide de suivre un de ces personnages jusqu'à la chambre du père John. Il frappe et entre, et le père John referme sa porte. Je colle mon œil au petit trou de la serrure. Je sais que c'est très mal, mais je suis dévoré de curiosité. Par le trou de la serrure, je vois le père John et le jeune homme vêtu de cuir assis tous deux sur le lit. Le père John ouvre le tiroir de sa table de chevet et en sort un sachet en plastique, avec de la poudre blanche à l'intérieur. Il verse cette poudre en ligne fine sur le dos de sa main gauche. Puis il fait pareil avec la main gauche de son ami. Ils se penchent tous les deux et inhalent profondément. La poudre blanche semble disparaître dans leur nez. Le père John rit, comme cette fillette folle dans le film. Son ami dit :

— C'est de la bonne, mon vieux ! Beaucoup trop bonne pour un prêtre. Comment tu t'es retrouvé dans cette Église de merde, d'abord ?

Le père John rit.

— J'aimais bien la robe.

Il se lève et tend la main à son ami.

— Allez, viens.

Je bats précipitamment en retraite.

Pourquoi le père John se met du talc dans le nez, je ne sais pas. Mais bon, je ne suis qu'un orphelin débile.

Le père Timothy rentre finalement de ses vacances en Angleterre, et je suis ravi de le revoir. Je suis certain qu'il a entendu des tas de plaintes au sujet du père John, car dans les deux jours suivant son retour une grosse dispute éclate entre eux deux dans le bureau. Le père John quitte la pièce, vexé.

Pâques est passé. J'ai mangé tous mes œufs. Et Mme Gonzalves, la bonne, ricane en douce.

— Qu'est-ce qu'il y a, madame Gonzalves ?

— Tu ne sais pas ? me chuchote-t-elle d'un air de confidence. Joseph a surpris le père John à l'église avec un autre homme. Mais ne le dis à personne, et pas un mot au père Timothy, sinon ça va barder.

Je ne comprends pas. En quoi est-ce mal, que le père John soit à l'église avec un autre homme ? Le père Timothy passe son temps à l'église avec d'autres hommes. Comme quand il les reçoit en confession.

Aujourd'hui, pour la première fois, je suis dans le confessionnal.

— Oui, mon fils, qu'as-tu à me dire ? demande le père Timothy.

— C'est moi, mon père.

Le père bondit presque de son siège.

— Qu'est-ce que tu fabriques là, Thomas ? Ne t'ai-je pas dit que ce n'était pas un lieu pour faire des blagues ?

— Je suis venu me confesser, mon père. J'ai péché.

— Ah bon ? (Le père Timothy se radoucit.) Qu'as-tu fait de mal ?

— J'ai regardé dans la chambre du père John par le trou de la serrure. Et j'ai touché à des affaires à lui sans sa permission.

— Ce n'est pas grave, mon fils. Je ne crois pas que j'ai envie d'écouter ça.

— Mais si, il le faut, mon père.

Et j'entreprends de lui parler des magazines sous le matelas, des dessins sur le corps, des visiteurs nocturnes caparaçonnés de cuir, et du talc qu'ils reniflent.

Ce soir-là, il y a dans le bureau un esclandre monstre entre les deux prêtres. J'écoute à la porte. Ça crie beaucoup. Le père Timothy met fin à la discussion en menaçant de dénoncer le père John à l'évêque.

— Je suis prêtre, dit-il. Et être prêtre, c'est porter un lourd fardeau. Si vous n'en êtes pas capable, retournez donc au séminaire.

Un routard anglais de passage à Delhi est venu à l'église ce matin, et le père Timothy a découvert qu'il était d'York, lui aussi. Du coup, il l'a ramené à la maison et l'a invité à rester quelques jours. Il me le présente :

— Ian, voici Thomas qui vit ici chez nous. Sais-tu, Thomas, que Ian vient d'York ? Toi qui me poses toujours des questions sur la ville de ma mère, tu vas pouvoir l'interroger, lui.

J'aime bien Ian. Il doit avoir quinze ou seize ans. Il a la peau claire, des yeux bleus et des cheveux dorés. Il me montre des photos d'York. Je vois une église monumentale.

— C'est la cathédrale d'York, dit-il.

Il me montre des photos de beaux jardins, de parcs, de musées.

— Tu connais la mère du père Timothy ? je lui demande. Elle aussi habite York.

— Non, mais j'irai la voir à mon retour, maintenant que j'ai son adresse.

— Et ta mère à toi ? Elle vit à York, elle aussi ?

— Elle y a vécu, oui. Mais elle est morte il y a dix ans. Écrasée par une moto.

Il sort de son portefeuille une photo de sa mère et me la montre. Elle a la peau claire, des yeux bleus et des cheveux dorés.

— Et pourquoi tu es venu en Inde ?

— Pour voir mon père.

— Et qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

Ian hésite.

— Il enseigne dans une école catholique à Dehradun.

— Et pourquoi tu ne vis pas avec lui à Dehradun ?

— Parce que je fais mes études à York.

— Alors pourquoi ton papa ne vit pas avec toi à York ?

— Il a ses raisons. Mais il vient me voir trois fois par an. Ce coup-ci, j'ai décidé de venir le retrouver en Inde.

— Tu l'aimes, ton papa ?

— Oui, beaucoup.

— Tu voudrais bien qu'il reste avec toi pour toujours ?

— Oui. Et toi, ton papa ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Je n'ai pas de papa. Je suis un orphelin débile.

Trois soirs plus tard, le père Timothy invite le père John à dîner avec Ian. Ils mangent et discutent jusqu'à une heure avancée, et le père Timothy joue même du violon. Il part après minuit, mais le père John et Ian continuent à bavarder. Couché dans mon lit, j'écoute les rires qui s'échappent par la fenêtre ouverte. J'ai du mal à trouver le sommeil.

C'est une nuit de pleine lune, et un vent fort souffle dehors. Les eucalyptus dans l'enceinte de l'église oscillent dans un bruissement de feuilles. J'ai envie d'aller aux toilettes. En me dirigeant vers la salle de bains, j'aperçois une lumière dans la chambre du père John. Et j'entends du bruit. Je m'approche sur la pointe des pieds. La porte est fermée. Je jette un œil par le trou de la serrure. Un spectacle effarant s'offre à moi. Ian est courbé par-dessus la table, et le père John se penche sur lui. Son pantalon de pyjama est tombé à ses pieds. Je suis complètement désemparé. J'ai beau être un orphelin débile, je me rends compte qu'il se passe quelque chose d'anormal. Je me précipite chez le père Timothy, qui dort à poings fermés.

— Réveillez-vous, mon père ! Le père John est en train de faire du mal à Ian ! je crie.

— À qui ? À Ian ?

Le père Timothy est aussitôt debout. Nous nous ruons tous les deux vers la chambre du père John, où le père Timothy fait irruption. Il voit ce que je viens de voir. Son visage devient si pâle qu'on dirait qu'il va s'évanouir. Il s'agrippe à la porte pour ne pas s'écrouler. Puis il rougit de colère. Il se met à écumer presque. J'ai peur. Je ne l'ai encore jamais vu aussi furieux.

— Ian, va dans ta chambre ! tonne-t-il. Et toi aussi, Thomas. Je fais ce qu'on me dit, plus désemparé que jamais.

Je suis réveillé tôt le lendemain matin par le bruit de deux déflagrations du côté de l'église. Je sens tout de suite qu'il est arrivé un malheur. Je fonce vers l'église et y découvre une scène qui me glace jusqu'à la moelle des os. Le père Timothy est étendu dans une mare de sang près de l'autel, juste sous la statue de Jésus-Christ sur la croix. Il porte la soutane ; on a l'impression qu'il s'était agenouillé pour prier. À dix pas de là gît le corps du père John, éclaboussé de sang. Sa tête semble avoir été déchiquetée, et des morceaux de cervelle sont collés aux bancs. Il est vêtu de cuir. Il y a des dessins de serpents noirs sur ses bras. Dans sa main droite, il serre un fusil de chasse.

À cette vue, je sens l'air désérer mes poumons. Je pousse un hurlement. Un cri perçant qui fait voler en éclats le calme du petit matin, effrayant les corbeaux perchés dans les eucalyptus. Joseph, qui époussette les bibelots dans le salon, s'interrompt et dresse l'oreille. Mme Gonzalves finit rapidement de prendre sa douche. Et Ian, réveillé, arrive en courant dans l'église.

Penché sur le père Timothy, je braille comme un enfant de huit ans qui a tout perdu dans la vie. Ian vient s'asseoir à côté de moi. Il regarde le corps inanimé du père Timothy et se met à pleurer à son tour. Main dans la main, nous pleurons ensemble pendant presque trois heures d'affilée, même après l'arrivée de la jeep au gyrophare rouge, même après que le médecin en blouse blanche débarque avec l'ambulance, même après qu'ils recouvrent les corps d'un drap blanc, même après que l'ambulance les emporte, même après que Joseph et Mme

Gonzalves nous ramènent dans la maison et essaient de nous consoler de leur mieux.

Plus tard, beaucoup plus tard, Ian me demande :

— Pourquoi tu as tant pleuré, Thomas ?

— Parce que, lui dis-je, aujourd’hui je suis devenu orphelin pour de bon. Il était mon père. Tout comme il était un père pour tous ceux qui venaient dans cette église. Mais toi, pourquoi pleurais-tu ? À cause de ce que tu as fait avec le père John ?

— Non, je pleurais parce que moi aussi, j’ai tout perdu. Je suis devenu orphelin, comme toi.

— Mais ton père est en vie. Il est à Dehradun.

— Non, c’était un mensonge. (Il se remet à sangloter.) Maintenant, je peux te dire la vérité. Timothy Francis était peut-être un père pour toi, mais moi, c’était mon papa.

Smita a l’air triste.

— Quelle histoire tragique, dit-elle. Je comprends maintenant ce que le père Timothy entendait par le fardeau du prêtre. C’est incroyable, cette double vie qu’il a menée pendant des années, en tant que prêtre qui était aussi secrètement marié et père de famille. Et Ian, qu’est-ce qu’il est devenu ?

— Je ne sais pas. Il est retourné en Angleterre. Chez un oncle, je crois.

— Et toi ?

— J’ai été placé dans une maison de correction.

— Je vois. Bon, examinons la deuxième question, dit Smita en actionnant la télécommande.

Nous en sommes toujours à la pause publicitaire.

Prem Kumar se penche en avant et chuchote :

— Je vais vous dire la question suivante. Je vous demanderai ce que signifie le sigle FBI. Vous avez entendu parler de cette organisation, n’est-ce pas ?

— Non.

Je secoue la tête. Il grimace.

— J’en étais sûr. Écoutez, nous voudrions vous faire gagner un peu plus d’argent. Je peux remplacer cette question par une autre. Dites-moi vite s’il y a des sigles que vous connaissez ?

Je réfléchis un moment avant de répondre :

- Je ne connais pas FBI, mais je connais INRI.
- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est l'inscription au-dessus d'une croix.
- Ah ! OK, je vais consulter ma banque de données.

Fin de la pause : l'indicatif retentit.

Prem Kumar se tourne vers moi.

— Je suis curieux, monsieur Ram Mohammad Thomas, quant à votre religion. Votre nom a l'air de les contenir toutes. Dites-moi, où allez-vous pour prier ?

— A-t-on besoin d'aller au temple, à l'église ou à la mosquée pour prier ? Je crois à ce que dit Kabir. Hari est à l'est, Allah est à l'ouest. Scrutez votre cœur, et vous y trouverez à la fois Ram et Karim.

— Très bien répondu, monsieur Thomas. Il semblerait que vous soyez un expert dans toutes les religions. Si c'est le cas, la prochaine question devrait vous paraître facile. OK, c'est parti, voici la question numéro deux à deux mille roupies. Quelle est la suite de lettres normalement inscrite sur une croix : a) IRNI, b) INRI, c) RINI ou d) NIRI ? La question est-elle claire, monsieur Thomas ?

Je réponds :

- Oui.
- OK. Voyons votre réponse.
- La réponse est B. INRI.
- Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?
- Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! Vous venez de gagner deux mille roupies.

— Amen, dis-je.

## 5 000

# Une promesse de frère

VOUS DEVEZ EXAMINER UNE QUESTION SOUS TOUS SES ASPECTS avant de prendre une décision. Mettez un petit quelque chose de côté en cas d'urgence. De nouveaux voisins égayeront votre quotidien. Il pourrait y avoir un léger problème d'ordre domestique, mais vous le réglerez rapidement. Ne donnez pas de conseils avisés, à moins qu'on ne sollicite expressément votre avis.

Voilà ce que l'horoscope du *Maharashtra Times* prédit pour la journée d'aujourd'hui à ceux qui sont Capricorne comme moi, nés la dernière semaine de décembre.

Je ne lis pas le *Maharashtra Times*. En fait, je ne lis pas les journaux tout court. Mais à l'occasion, je chipe un numéro dans la poubelle de M. Barve. C'est pratique pour entretenir le feu dans la cuisine, et parfois, quand je n'ai rien d'autre à faire, je feuillette les pages pour tuer le temps, avant qu'elles ne soient réduites en cendres.

Je ne crois pas non plus aux horoscopes. Sinon, je serais déjà mort à l'heure qu'il est, conformément à la prédiction du pandit Ramashankar Shastri. Mais l'horoscope du jour semble contenir un grain de vérité. On a de nouveaux voisins qui emménagent dans la pièce d'à côté, et il y a effectivement un léger problème d'ordre domestique.

Nous venons de rentrer de la matinée au cinéma Regal, et Salim est fou de rage. Il est en train d'arracher tous les posters d'Armaan Ali qui ornent les murs de notre petite chambre depuis près de trois ans. Le poster d'Armaan en blouson de cuir a été mis en pièces. Armaan sur une moto a été démembré avec un couteau. Armaan, le torse à l'air, a fini dans la poubelle.

Armaan avec un fusil a été transformé en confettis, et Armaan et son cheval ont tous deux grillé dans les flammes. Les posters disparus, notre chambre, avec seulement deux lits, paraît plus nue que jamais, et il n'y a plus rien pour masquer les taches de mois sur les murs blanchis à la chaux.

Malgré la mise en garde de l'horoscope, je ne résiste pas à la tentation de donner un conseil avisé à Salim.

— Tu reconnais maintenant la vérité de ce que je t'ai dit il y a dix mois, quand tu t'escrivais à rafistolier la relation d'Armaan avec Urvashi ? Je t'ai dit de ne pas fourrer ton nez dans les affaires des autres, ni de prendre leurs problèmes à cœur. Que ça te serve de leçon, dans le futur.

Salim m'écoute, maussade, en piétinant le poster d'Armaan dans la piscine, entouré d'une brochette de beautés.

J'entends des pas et des voix dans le couloir. On dirait que de nouveaux locataires emménagent enfin dans la pièce voisine. J'en suis tout excité. C'est toujours bon de rencontrer de nouvelles têtes. J'espère que ces gens-là ont des garçons de mon âge. Putul et Dhyanesh sont de bonne compagnie, mais leurs parents leur permettent rarement de venir jouer avec moi le dimanche, le seul jour où je ne travaille pas. Ajay, le frimeur, me tape sur les nerfs. Il s'est moqué de moi devant tout le *chawl* quand je lui ai dit que j'étais entré dans une fonderie. Je sais, travailler dans une fonderie est loin d'être aussi prestigieux que travailler pour une star de cinéma, mais au moins c'est mieux que d'être assis dans la rue.

Après le temps passé chez l'actrice Neelima Kumari, j'avais presque oublié ce que c'était que de vivre dans un *chawl*. Clapiers composés de logements d'une seule pièce, occupés par les classes moyennes aux revenus modestes, les *chawls* sont le dépotoir de Mumbai. Leurs habitants s'en sortent à peine mieux que ceux qui vivent dans des bidonvilles comme Dharavi. Ainsi que me l'a dit un jour M. Barve, les riches qui habitent des cinq-pièces en marbre et granit, ils profitent. Les gens des bidonvilles, entassés dans leurs cabanes sordides, ils souffrent. Et nous, qui logeons dans les *chawls* surpeuplés, on vit, tout simplement.

Habiter dans un *chawl* n'est pas sans avantage. Ce qui est arrivé à Neelima Kumari n'arriverait jamais ici, car dans un *chawl*, tout le monde est au courant de tout. Les résidants partagent le même toit, se lavent et chient au même endroit. Ils ne se rencontrent peut-être pas dans les soirées mondaines, mais ils sont bien obligés de se côtoyer en faisant la queue devant les W.C. D'ailleurs, on raconte que c'est en faisant la queue devant les toilettes que M. Gokhale a connu Mme Gokhale et est tombé amoureux d'elle. Un mois plus tard, ils étaient mariés.

Moi, j'ai peu de chances de tomber amoureux d'une fille du *chawl*. Elles sont toutes grosses et moches, sans comparaison aucune avec mon actrice préférée, Priya Kapoor. Et puis elles aiment des trucs stupides, comme jouer à la poupée, et sont incapables de participer à des jeux dignes de ce nom, genre boxe ou *kabaddi*. Non pas que j'aie beaucoup de temps pour jouer. Toute la journée, je travaille à la fonderie et je ne rentre qu'à six heures du soir. Faire fondre le métal est un dur labeur. Le fer en fusion vous asphyxie par sa chaleur, et vos yeux sont souvent aveuglés par les flammes orange vif.

— Thomas !

Cette voix, c'est celle de M. Ramakrishna, l'administrateur du *chawl*. M. Ramakrishna est un personnage important. C'est à lui qu'on s'adresse chaque fois qu'une ampoule grille ou que la pression d'eau baisse. On le supplie quand on n'a pas de quoi payer le loyer mensuel. On vient de le solliciter pour réparer une portion de la balustrade en bois du premier étage, qui, devenue branlante, pose un problème de sécurité.

Je sors de la chambre et vois M. Ramakrishna au côté d'un petit homme entre deux âges, la mine renfrognée et l'air de n'être pas allé aux toilettes depuis un bon moment.

— Thomas, je te présente M. Shantaram, notre nouveau locataire qui va occuper l'appartement voisin du tien. J'ai dit à M. Shantaram que tu es un garçon responsable ; je compte donc sur toi pour l'aider à s'installer avec sa femme et sa fille. OK, monsieur Shantaram, je vais vous laisser maintenant.

« Oh non, me dis-je. Pas de garçons. » J'essaie d'apercevoir le reste de la famille et entrevois brièvement une femme aux

cheveux gris et une fille plus âgée que moi, aux longs cheveux noirs attachés dans le dos, assise sur le lit. M. Shantaram me voit jeter un œil dans son appartement et s'empresse de fermer la porte.

— Vous travaillez dans quoi ? je lui demande.

— Je suis un scientifique, un astronome. Tu ne vas pas comprendre. Mais ces temps-ci, je fais une pause. Je suis directeur commercial au magasin Vimal. Cette chambre est une solution temporaire. Nous allons déménager bientôt dans un luxueux appartement à Nariman Point.

Je sais que M. Shantaram me ment. Quelqu'un qui peut s'offrir un appartement à Nariman Point n'irait jamais loger dans un *chawl*, même à titre temporaire.

Les cloisons à l'intérieur du *chawl* sont très minces. Si on colle l'oreille contre un mur mitoyen et qu'on se concentre très fort, ou, mieux encore, si on plaque un verre contre la paroi, on peut entendre pratiquement tout ce qui se passe à côté. Salim et moi, on le fait souvent avec nos voisins de gauche, dont la chambre jouxte notre cuisine. M. et Mme Bapat ne sont plus un jeune couple. On murmure même que M. Bapat bat Mme Bapat, mais ils doivent se réconcilier sur l'oreiller, car Salim et moi on entend souvent des halètements, des « ooh » et des « aah », et on ricane doucement.

J'applique une tasse en inox contre le mur qui nous sépare de la chambre de M. Shantaram et enfouis mon oreille à l'intérieur. J'entends Shantaram parler.

— Cet endroit n'est rien d'autre qu'un trou noir. Il est totalement indigne de moi d'habiter ici, mais pour vous deux, j'endurerai cette humiliation jusqu'à ce que je trouve un travail correct. À propos, je ne veux aucun de ces garçons des rues chez moi. Dieu sait de quel trou à rats ils sortent. Il y en a deux juste à côté. Des vauriens de tout premier ordre, je parie. Et, Gudiya, si je t'attrape en train de parler à un garçon dans le *chawl*, je te ferai tâter de ma ceinture en cuir, compris ? rugit-il.

Paniqué, je laisse tomber la tasse.

Les deux semaines suivantes, je vois à peine Shantaram, et sa femme et sa fille encore moins. La fille doit aller à la fac, mais à l'heure où je rentre de la fonderie, elle est déjà cloîtrée chez elle.

Salim ne remarque même pas qu'on a de nouveaux voisins. Son travail de livreur de paniers-repas lui laisse très peu de temps libre. Il se lève à sept heures du matin et s'habille. Il enfile une ample chemise blanche, un pantalon de pyjama en coton et se met une casquette Nehru blanche sur la tête. Cette casquette est le signe distinctif de tous les *dabbawallahs* de Mumbai, et ils sont près de cinq mille. Dans les deux heures qui suivent, il collecte les repas faits maison dans environ vingt-cinq appartements. Puis il se rend à la gare de Ghatkopar. Là, les paniers sont triés selon leur destination, chacun avec un code couleur, des traits et des croix sur le couvercle, et chargés sur des trains spéciaux pour être distribués partout à l'heure de midi aux employés de bureau. Salim lui-même reçoit des paniers-repas par un autre train, qu'il livre dans Ghatkopar après avoir déchiffré les points et les traits qui constituent l'adresse. Il doit faire très attention : la moindre erreur risque de lui coûter son emploi. Pas question de remettre un plat à la viande de bœuf à un hindou, de la viande de porc à un musulman, ou un assaisonnement à l'ail et aux oignons à un végétarien jaïn.

Il est neuf heures du soir, Salim est en train de feuilleter un magazine de cinéma. Agenouillé sur mon lit, j'ai l'oreille gauche dans la tasse en inox plaquée contre le mur. J'entends Shantaram qui parle à sa fille.

— Tiens, Gudiya, regarde à travers l'oculaire. Je viens de régler le télescope. Tu le vois, cet objet rouge vif au milieu ? C'est Mars.

Je chuchote à Salim :

— Vite, va chercher une tasse. Il faut que tu entendes ça.

À son tour, Salim colle l'oreille au mur. Pendant une demi-heure, nous écoutons un compte rendu détaillé sur l'état du ciel. Nous entendons parler de constellations, de galaxies, de comètes. De la Grande Ourse et de la Petite Ourse. De quelque

chose qui se nomme la Voie Lactée et de l'étoile Polaire. Nous découvrons l'existence des anneaux de Saturne et des lunes de Jupiter.

En écoutant Shantaram, je suis envahi d'une étrange nostalgie. Moi aussi, j'aurais aimé avoir un père qui m'aurait fait connaître les planètes et les étoiles. Le ciel nocturne, qui jusque-là n'était qu'une masse noire pour moi, devient soudain un lieu chargé de sens et d'émerveillement. Une fois l'exposé de Shantaram terminé, Salim et moi nous penchons par notre fenêtre du premier étage pour essayer de repérer les jalons célestes qu'il vient d'indiquer. Sans télescope, nous ne voyons que des points blancs dans le ciel sombre, mais nous poussons des cris de joie en reconnaissant les sept étoiles de la Grande Ourse, et le simple fait de savoir que les taches foncées sur la lune ne sont pas des salissures, mais des mers et des cratères, nous remplit de satisfaction, comme si nous avions percé les secrets de l'univers.

Cette nuit-là, je ne rêve pas de la femme en sari blanc. Je rêve d'anneaux autour de Saturne et de lunes autour de Jupiter.

Une semaine plus tard, je suis alerté par un bruit tout à fait nouveau provenant de la chambre de Shantaram. « Miaou ! » Je me précipite vers le mur avec mon mouchard en inox.

J'entends la voix de Gudiya.

— Papa, regarde, j'ai un chat. Il est mignon, non ? C'est mon amie Rohini qui me l'a donné ; sa chatte vient d'avoir des petits. Je peux le garder, dis ?

— Je ne suis pas pour les animaux à la maison, grommelle Mme Shantaram. Il y a tout juste de la place ici pour les humains... où est-ce qu'on va mettre une bête ?

— S'il te plaît, maman, il est minuscule. Papa, je t'en prie, dis oui, implore-t-elle.

— OK, Gudiya, dit Shantaram. Tu peux le garder. Mais comment vas-tu l'appeler ?

— Oh, merci, papa. Je pensais l'appeler Tommy.

— Non, c'est un nom trop commun. Comme c'est le plus petit de la famille, on ne peut l'appeler que Pluton.

— Super, j'aime beaucoup ce nom. Pluton ! Pluton, viens boire ton lait.

— Miaou, répond Pluton.

Ces fragments de vie m'obligent à revoir mon opinion sur Shantaram. Peut-être qu'il n'est pas si mauvais, après tout. Mais, une fois encore, j'apprends que les apparences peuvent être trompeuses, et que la ligne de démarcation entre bon et mauvais est extrêmement ténue.

Je vois Shantaram rentrer un soir, complètement saoul. Son haleine empeste le whisky. Il marche en titubant et a besoin d'aide pour monter les marches. Le lendemain, c'est pareil, et le surlendemain aussi. Bientôt, tout le *chawl* est au courant que M. Shantaram est un ivrogne.

Les ivrognes dans les films hindi sont invariablement comiques. Pensez à Keshto Mukherjee avec une bouteille, et vous éclatez de rire. Hélas, dans la vraie vie, les ivrognes n'ont rien de comique, ils font peur. Chaque fois que Shantaram rentre chez lui éméché, nous n'avons pas besoin de mouchards. Il hurle des insultes à tue-tête, et Salim et moi on frissonne dans notre chambre, comme si sa colère était dirigée contre nous. Ses imprécations sont devenues un rituel, à un point tel qu'on attend de l'entendre ronfler avant de s'endormir. Nous en venons à redouter l'intervalle de temps entre le retour de Shantaram et le moment où il s'écroule sur son lit. Cet intervalle est pour nous une zone de peur.

Nous pensons que c'est une phase passagère, que Shantaram finira par se calmer. Or, ça empire. Il boit de plus en plus et commence à lancer des objets. Au début, ce sont des tasses en plastique et des livres qu'il balance dépité contre le mur. Ensuite, il se met à casser des pots et des casseroles. Le vacarme qu'il engendre rend la cohabitation très pénible. Mais il est hors de question qu'on se plaigne à M. Ramakrishna. Les voix de deux gamins de onze et treize ans, perpétuellement en retard d'un loyer, n'ont pas beaucoup de poids. Du coup, à chaque bombardement du mur mitoyen, nous plongeons dans le lit et nous recroquevillons de peur en entendant le bruit de vaisselle cassée.

Cette phase non plus ne dure pas. Rapidement, Shantaram se met à lancer des objets sur les gens. Les membres de sa famille, essentiellement. Le plus gros de son courroux, il le réserve à sa femme.

— Espèce de salope ! C'est toi qui as causé ma chute. Je pourrais écrire des articles sur les trous noirs, au lieu de quoi je vends des saris et des chemisiers à de misérables ménagères. Je te hais ! Crève, charogne ! beugle-t-il en lançant un moulin à poivre, un verre, une assiette.

Sur sa femme, sa fille, son chat.

Un soir, il dépasse les bornes et jette à sa femme une tasse de thé brûlant. Gudiya s'interpose pour protéger sa mère et reçoit le liquide en plein visage. La douleur lui arrache des cris aigus. Shantaram est tellement saoul qu'il n'est même pas conscient de ce qu'il a fait. Je cours chercher un taxi pour que Mme Shantaram emmène sa fille à l'hôpital. Deux jours plus tard, elle vient me voir et me demande si je veux bien aller rendre visite à Gudiya.

— Elle se sent très seule. Tu pourrais peut-être lui parler.

J'accompagne donc Mme Shantaram ; c'est la première fois de ma vie que je mets les pieds dans un hôpital.

La chose qui frappe d'emblée quand on entre là-dedans, c'est l'odeur. Je me sens écoeuré par l'odeur douceâtre de désinfectant, qui imprègne les salles crasseuses jusque dans les moindres recoins. La deuxième chose qui saute aux yeux, c'est qu'on ne voit guère de gens heureux. Les patients couchés sur leurs lits verts geignent et gémissent, et même le personnel médical a l'air morose. Mais le pire de tout, c'est l'indifférence. Personne ne se soucie vraiment de vous. J'imaginais tout un essaim de médecins et d'infirmières s'affairant autour de Gudiya, or je la retrouve allongée toute seule dans le service des grands brûlés, sans qu'il y ait une infirmière en vue. Son visage est entièrement bandé : on n'aperçoit que ses yeux noirs.

— Gudiya, regarde qui vient te voir, dit Mme Shantaram en me gratifiant d'un grand sourire.

Je me sens tout timide à côté de cette fille. Visiblement elle est beaucoup plus âgée que moi. Je ne suis qu'un voyeur qui a

surpris des bribes de sa vie ; je la connais à peine. Je ne vois pas ses lèvres, mais je devine à ses yeux qu'elle me sourit, et ça rompt la glace entre nous.

Je reste trois heures à son chevet, bavardant de choses et d'autres. Gudiya me demande :

— D'où te vient ce nom inhabituel : Ram Mohammad Thomas ?

— C'est une longue histoire. Je te la raconterai quand tu iras bien.

Elle me parle d'elle. J'apprends qu'elle termine son année de classe préparatoire pour entrer à l'université. Son ambition est de devenir médecin. Elle me pose des questions sur moi. Je passe sous silence mon enfance chez le père Timothy et ce qui m'est arrivé après, mais lui raconte ma vie dans le *chawl*. Je lui décris mon travail à la fonderie. Elle m'écoute, totalement captivée, et me donne l'impression d'être quelqu'un d'important et de désiré.

Un médecin arrive et dit à Mme Shantaram que sa fille a eu de la chance. Elle n'a été brûlée qu'au premier degré et n'en gardera aucune cicatrice. Elle pourra sortir dans le courant de la semaine.

Les trois heures passées avec Gudiya m'ont permis d'apprendre un tas de choses sur son père. Mme Shantaram me dit :

— Mon mari est un scientifique connu. Ou plutôt, c'était un scientifique. Il travaillait à l'institut de recherches spatiales d'Aryabhatta, où il explorait les étoiles à l'aide de télescopes géants. Nous habitions un grand bungalow sur le campus. Il y a trois ans, il a découvert une nouvelle étoile. C'était une importante découverte scientifique, mais l'un de ses collègues astronomes se l'est appropriée. C'a complètement démoli mon mari. Il s'est mis à boire. Il a commencé à se disputer avec ses collègues, et un jour il était tellement en colère qu'il a presque battu à mort le directeur de l'institut. Il a été jeté dehors, et j'ai dû supplier le directeur de ne pas le dénoncer à la police. Après avoir quitté l'institut, mon mari a trouvé un poste de professeur de physique dans une bonne école, mais son goût pour la bouteille et sa nature violente ont pris le dessus. Il rossait les

garçons pour des peccadilles, si bien qu'au bout de six mois il s'est retrouvé à la porte. Depuis, il enchaîne les petits boulots : gérant de cantine en entreprise, comptable dans une usine, et maintenant vendeur dans un magasin de prêt-à-porter. Et comme nous avons épuisé toutes nos économies, nous sommes obligés de vivre dans un *chawl*.

— M. Shantaram ne peut pas arrêter de boire ? je lui demande.

— Mon mari m'avait juré de ne plus toucher à l'alcool, et je commençais à espérer que le pire était derrière nous. Mais il n'a pas réussi à tenir sa promesse, et regarde ce qui est arrivé.

— Rends-moi un service, Ram Mohammad Thomas, dit Gudiya. S'il te plaît, occupe-toi de Pluton jusqu'à ce que je rentre à la maison.

— Ça marche.

Soudain, elle tend le bras et me prend la main.

— Tu es le frère que je n'ai jamais eu. Pas vrai, maman ?

Mme Shantaram hoche la tête.

Je ne sais pas quoi dire. C'est une relation nouvelle pour moi. Je me suis déjà imaginé comme un fils mais jamais comme un frère. Je me contente donc de tenir la main de Gudiya, et je sens un lien tacite se nouer entre nous.

Cette nuit, je rêve d'une femme en sari blanc avec un bébé dans les bras. Le vent hurle derrière elle, rabattant ses cheveux sur son visage. Elle pose le bébé dans une corbeille à linge et s'en va. Juste à ce moment-là, une autre femme apparaît. Grande et gracile elle aussi, mais son visage est couvert de bandages. Elle sort le bébé de la corbeille et l'étouffe de baisers.

— Mon petit frère, dit-elle.

— S-œu-r-e-t-t-e, gazouille le bébé.

— Mia-aou !

Le cri étranglé d'un chat perce le silence de la nuit. Je me réveille et essaie de déterminer si ce cri, je l'ai entendu dans mon rêve, ou s'il venait de la chambre d'à côté.

Le lendemain matin, je découvre le corps mou et disloqué de Pluton dans la poubelle où M. Barve jette son *Maharashtra Times*. Le chat a eu le cou brisé, et je sens une odeur de whisky sur sa fourrure. Shantaram dit à sa femme que Pluton est parti.

Je connais la vérité, mais il ne sert à rien de la révéler. Pluton est parti, en effet. Vers un monde meilleur, je pense.

— J'aime beaucoup Gudiya, dis-je à Salim. Il faut que je m'arrange pour que Shantaram ne recommence pas avec elle.

— Mais qu'est-ce que tu peux faire ? C'est sa famille.

— Ça nous regarde aussi. Nous sommes ses voisins, après tout.

— Tu ne te rappelles pas ce que tu m'as dit ? Que ce n'est pas bon de fourrer son nez dans les affaires des autres, de prendre leurs problèmes trop à cœur, hein, Mohammad ?

Je n'ai rien à répondre à cela.

Gudiya rentre chez elle, mais je ne peux pas la voir, car Shantaram interdit l'accès de sa maison aux garçons. Mme Shantaram me dit que son mari a pris conscience de ce qu'il avait fait et qu'il va s'amender, bien qu'au fond elle se doute qu'il est au-delà de toute rédemption. Pourtant, même elle, elle ignore jusqu'où il est capable d'aller.

Une semaine à peine après le retour de Gudiya, il s'en prend de nouveau à elle. Il essaie de la toucher. Mais pas comme un père. Au début, je ne comprends pas. Tout ce que j'entends, ce sont des allusions au fait que Gudiya est sa lune, puis Mme Shantaram qui pleure et Gudiya qui hurle :

— Papa, ne me touche pas ! S'il te plaît, papa, ne me touche pas !

Quelque chose bascule dans mon cerveau quand j'entends les cris plaintifs de Gudiya. J'ai envie de me précipiter chez Shantaram et de le tuer de mes propres mains. Mais avant même que je parvienne à rassembler mon courage, je distingue ses ronflements sonores. Il s'est écroulé. Gudiya continue à pleurer. Je n'ai pas besoin d'un verre pour entendre ses sanglots.

Ses pleurs m'affectent d'une étrange façon. Je ne sais pas comment un frère doit réagir face à la tristesse de sa sœur, car je n'ai aucune expérience des rapports fraternels. Mais je sais qu'il faut que j'arrive à la consoler. Malheureusement, il n'est pas facile de consoler quelqu'un quand un mur vous en sépare, si mince soit-il. Je remarque alors que tout en bas, là où les

canalisations communiquent avec le logement d'à côté, il y a une ouverture circulaire, suffisamment large pour y passer un bras. Je saute du lit et, couché par terre à plat ventre, glisse la main par l'ouverture.

— Ne pleure pas, ma sœur. Tiens, prends ma main.

Et quelqu'un s'empare de ma main. Je sens des doigts qui me caressent le bras, le coude, le poignet, à la manière d'un aveugle qui explore un visage inconnu. Puis nos doigts s'entrelacent, et je sens un transfert magique de force, d'énergie, d'amour, appelez ça comme vous voulez ; le fait est qu'en cet instant je deviens un avec Gudiya et je ressens sa souffrance comme si c'était la mienne.

Salim, assis sur son lit, observe la scène d'un air ahuri.

— Tu es fou, Mohammad ? m'admoneste-t-il. Tu te rends compte de ce que tu fais ? Ce trou dans lequel tu as passé la main, c'est celui par où les rats et les cafards entrent dans notre chambre.

Mais je ne lui prête aucune attention. Je suis sourd et aveugle à tout ce qui m'entoure. Je ne sais pas combien de temps j'ai tenu la main de Gudiya, mais quand je me réveille le lendemain matin, je suis couché par terre, la main dans le trou, avec une famille de cafards dormant paisiblement dans la poche de ma chemise.

Le lendemain soir, Shantaram rentre de nouveau ivre mort et se met à harceler Gudiya.

— Tu es plus belle que toutes les étoiles et toutes les planètes. Tu es ma lune. Tu es ma Gudiya, ma poupée. Hier tu m'as échappé, mais aujourd'hui, je ne te laisserai pas faire.

— Cesse de te conduire comme ça ! crie Mme Shantaram.

Mais son mari n'écoute pas.

— Ne t'inquiète pas, Gudiya, il n'y a aucun mal dans mon amour pour toi. Même Shah Jahan, le grand empereur, est tombé amoureux de sa propre fille, Jahan Ara. Qui peut dénier à un homme le privilège de cueillir le fruit de l'arbre qu'il a planté lui-même ?

— Tu es un démon, glapit Mme Shantaram.

Shantaram la frappe. J'entends une bouteille qui se brise.

— Non ! hurle Gudiya.

C'est comme si un chalumeau m'avait transpercé le cerveau, et qu'on m'ait versé du métal en fusion sur le cœur. N'y tenant plus, je me rue chez M. Ramakrishna pour lui dire que Shantaram fait des choses horribles à sa femme et à sa fille. Mais Ramakrishna se comporte comme si je lui parlais de la pluie et du beau temps.

— Écoute, me répond-il. Ce qui se passe entre les quatre murs d'un foyer relève de la vie privée, et on ne peut pas s'en mêler. Tu es un jeune orphelin. Tu n'as encore rien vu. Moi, tous les jours j'entends parler de femmes battues par leur mari, de viols et d'incestes qui ont lieu dans les *chawls* un peu partout dans Mumbai. Et personne ne fait rien. Nous les Indiens avons cette sublime faculté de voir la souffrance et la misère autour de nous sans que cela nous affecte. Alors, en vrai Mumbaikar, ferme tes yeux, ferme tes oreilles, ferme ta bouche et tu seras heureux comme moi. Va maintenant, il est l'heure que j'aille me coucher.

Je rentre en courant dans ma chambre. J'entends Shantaram ronfler et Gudiya hurler qu'elle est sale.

— Ne me touche pas ! Personne ne doit me toucher ! J'infecterai quiconque s'approche de moi.

Je crois qu'elle est en train de perdre la tête. Et moi avec.

— Infecte-moi, dis-je en glissant la main à travers le trou dans le mur.

Gudiya l'attrape.

— Je ne vivrai pas beaucoup plus longtemps, Ram Mohammad Thomas, sanglote-t-elle. Je me suiciderai plutôt que de céder à mon père.

Sa douleur irradie par le trou et m'enveloppe de son étreinte.

Je me mets à pleurer.

— Je ne le laisserai pas faire, lui dis-je. C'est une promesse de frère.

Salim me regarde d'un sale œil, comme si je venais de commettre un acte criminel. Mais je me moque de savoir si j'ai tort ou raison. Je sens les doigts osseux de Gudiya, la chair de ses mains, et je sais que nous sommes tous les deux des

animaux traqués, des partenaires de crime. Mon crime à moi, orphelin, est d'avoir osé prendre à cœur les problèmes des autres. Mais quel est le crime de Gudiya ? Simplement le fait qu'elle est née fille et qu'elle a Shantaram pour père.

Je tiens ma promesse le lendemain, quand Shantaram rentre de son travail et grimpe les marches branlantes jusqu'au premier étage. Sa démarche est lente, malhabile. Même ses habits puient le whisky. Au moment où il passe devant la portion de la balustrade qui n'a pas encore été réparée par M. Ramakrishna, je le charge par-derrière. Je m'écrase contre son dos, et lui s'écrase contre la rambarde en bois. Laquelle ne tient plus que par la peinture et ne peut supporter son poids. Elle craque et se fend en éclats. Shantaram perd l'équilibre et bascule dans le vide.

Dans les films, lorsqu'un méchant tombe du toit d'un gratte-ciel, on le voit flotter dans l'air puis gigoter, agiter les bras et hurler : « Aaaaaaaaaah ! » Dans la vie réelle, ça ne se passe pas du tout de cette façon-là. Shantaram tombe comme une pierre. Il ne remue ni les jambes ni les bras. Il atterrit face contre terre, et reste étalé sans bouger.

C'est seulement en voyant son corps inerte en bas que je comprends ce que je viens de faire. Et je visualise les conséquences de mon geste.

Les policiers arrivent sur la scène du crime dans une jeep avec un gyrophare rouge et tracent un contour bien net à la craie. Ils prennent des photos en disant :

— C'est là que le corps est tombé.

Puis ils lèvent les yeux et m'aperçoivent au premier étage. L'inspecteur me montre du doigt.

— Et voici le garçon qui l'a poussé. Qu'on l'arrête !

On m'embarque en prison, où on me déshabille et on me frappe. Ensuite je suis présenté à la cour, où un juge à la mine sévère trône en robe noire sous un ventilateur qui ronronne au plafond. Derrière lui, en lettres d'or poussiéreuses, on lit les mots *Satyameva Jayate* – « La Vérité Triomphe Toujours ». Le juge me jette un regard et prononce son verdict :

— Ram Mohammad Thomas, je vous déclare coupable du meurtre avec prémeditation de M. Shantaram. Conformément à l'article 302 du code pénal indien, je vous condamne donc à la mort par pendaison.

— Non ! je crie.

Je veux m'enfuir, mais j'ai les pieds entravés et des menottes aux poignets. On me met un bandeau sur les yeux et on me conduit à la cellule des condamnés. On place un nœud autour de mon cou, on actionne un levier. Je pousse un cri de douleur tandis que mes jambes se balancent subitement dans le vide et que l'air déserte mes poumons. J'ouvre les yeux et découvre que je suis au paradis. Sauf que le paradis ressemble beaucoup au *chawl* et, regardant en bas, je vois le corps de Shantaram écartelé au sol. Les gens commencent à se masser autour. Quelqu'un crie :

— Appelez la police !

Je n'attends pas une seconde de plus. Je dévale l'escalier et me précipite dehors. Je passe en courant devant le portail, le kiosque du laitier et la tour d'habitation. Je fonce vers la gare locale et saute dans l'express à destination du terminus de Victoria. Je scrute tous les quais à la recherche d'un train en particulier. Je finis par le trouver et grimpe à bord au moment même où il se met en marche.

J'ai quitté Mumbai, j'ai quitté Gudiya, j'ai quitté Salim pour m'enfuir dans la seule autre ville que je connaissais : Delhi.

Pendant tout ce récit, Smita est restée parfaitement silencieuse. Je me rends compte maintenant qu'elle est bouleversée. J'entrevois la trace d'une larme au coin de son œil. Peut-être, en tant que femme, a-t-elle été touchée par le calvaire de Gudiya.

Je m'empare de la télécommande.

— Voyons la question numéro trois, dis-je en appuyant sur « Lecture ».

Prem Kumar pivote dans son fauteuil et s'adresse à moi.

— Monsieur Thomas, vous avez répondu correctement à deux questions, ce qui vous a fait gagner deux mille roupies.

Voyons maintenant si vous pouvez répondre à la troisième question à cinq mille roupies. Vous êtes prêt ?

— Je suis prêt.

— OK. Question numéro trois. Ceci est du domaine de...

Juste à ce moment-là, le projecteur central s'éteint, nous plongeant, Prem Kumar et moi, dans l'obscurité.

— Oups ! Houston, nous avons un problème, dit Prem Kumar.

Le public rigole. Je ne comprends pas la plaisanterie.

— Qu'avez-vous dit là ? je lui demande.

— Oh, c'est une célèbre réplique du film *Apollo Treize*. Je suis sûr que vous ne regardez pas les films anglophones. C'est la phrase qu'on utilise quand on se trouve confronté à un problème majeur, or nous avons un problème majeur sur le plateau. L'émission ne peut pas continuer tant qu'on n'aura pas réparé le projecteur.

Pendant que les techniciens vérifient le câblage, Prem Kumar écoute une voix dans son casque. Puis il se penche et me chuchote à l'oreille :

— OK, vieux, vous avez mangé votre pain blanc avec les deux premières questions, mais ça s'arrête là. La prochaine question est franchement difficile, surtout pour un serveur. J'aurais adoré vous faire gagner davantage, mais le producteur vient de m'informer qu'il aimeraient passer au candidat suivant, le prof de maths. Désolé, c'est pas de bol !

Il boit une gorgée de limonade et se lèche les babines.

Le projecteur est enfin réparé. Le panneau affiche « Applaudissements ».

Une fois que le public a cessé d'applaudir, Prem Kumar me regarde.

— Monsieur Thomas, vous avez répondu correctement à deux questions, ce qui vous a fait gagner deux mille roupies. Voyons maintenant si vous pouvez répondre à la troisième question à cinq mille roupies. Vous êtes prêt ?

— Je suis prêt.

— OK. Notre prochaine question porte sur l'astronomie. Dites-moi, monsieur Thomas, savez-vous combien il y a de planètes dans notre système solaire ?

— J'ai le choix entre quoi et quoi ?

— Ce n'est pas la question, monsieur Thomas. Je vous demande juste si vous connaissez le nombre de planètes du système solaire.

— Non.

— Non ? J'espère que vous connaissez le nom de la planète sur laquelle nous vivons.

Le public rit.

— La Terre, dis-je de mauvaise grâce.

— Bien. Vous connaissez donc le nom d'une planète. Bon, vous êtes prêt pour la question numéro trois ?

— Je suis prêt.

— OK. Voici la question numéro trois. Quelle est la plus petite planète de notre système solaire : a) Pluton, b) Mars, c) Neptune ou d) Mercure ?

Un son s'échappe de mes lèvres avant même qu'on envoie la musique, et c'est « Miaou ! ».

— Pardon ? fait Prem Kumar, stupéfait. Qu'avez-vous dit ? Un instant, j'ai cru entendre un miaulement.

— J'ai dit « A ».

— A ?

— Oui. La réponse est A. Pluton.

— Vous êtes absolument, cent pour cent sûr, que c'est A ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! Pluton est en effet la plus petite planète de notre système solaire. Monsieur Thomas, vous venez de gagner cinq mille roupies !

Le public est impressionné par ma culture générale. Des gens se lèvent pour applaudir.

Smita, elle, se tait.

**10 000**

## **Une pensée pour les infirmes**

LE SOLEIL SEMBLE PLUS PÂLE, LES OISEAUX gazouillent moins fort, l'air est plus pollué, le ciel un brin plus sombre.

Quand on a été transplanté d'un beau et spacieux bungalow, avec un charmant jardin ensoleillé, dans une bâtisse délabrée où l'on est forcé de cohabiter avec des dizaines d'autres gamins dans un dortoir surpeuplé, on n'a plus trop envie de rigoler, ou alors on rit jaune.

D'autant plus jaune qu'on a chopé la jaunisse, la vraie. La jaunisse est une maladie fort désagréable, mais à toute chose malheur est bon. Car on vous retire du dortoir étouffant et on vous met dans une chambre pour vous tout seul. C'est une vaste pièce avec un lit en métal et des rideaux verts. Ça s'appelle la salle de quarantaine.

Je suis cloué au lit depuis les deux dernières semaines. Mais j'ai l'impression d'être tombé malade le jour où l'on est venu me chercher à l'église après la mort du père Timothy. Ce n'est pas une jeep au gyrophare rouge que j'ai vue arriver, mais un fourgon bleu aux vitres grillagées. Comme ceux qui ramassent les chiens errants. Sauf que celui-là, c'était pour les gosses errants.

Si j'avais été plus jeune, on m'aurait probablement envoyé dans un centre d'adoption où l'on m'aurait illico mis en vente. Mais, dans la mesure où j'avais huit ans, on m'a placé dans une maison de correction pour garçons, du côté de Turkman Gate, à Delhi.

L'établissement en question a une capacité d'accueil de soixante-quinze pensionnaires, or il y en a cent cinquante. C'est sale, bruyant et surpeuplé. Il n'y a que deux W-C avec des

cuvettes qui fuient et des latrines crasseuses. Les couloirs et les cuisines grouillent de rats. La salle de classe a des pupitres déglingués et un tableau noir fissuré. Et des professeurs qui n'enseignent plus depuis des années. Il y a un terrain de sport où les guichets de cricket sont noyés dans les hautes herbes et où, si on ne fait pas attention, on peut s'érafler sur des pierres de la taille d'un ballon de foot. Le moniteur sportif, en chemisette blanche à manches courtes et pantalon au pli impeccablement marqué, garde l'équipement de cricket et de badminton dans une belle vitrine et ne nous autorise jamais à y toucher. Le réfectoire est une grande pièce avec un plancher grossier et de longues tables en bois. Mais le chef cuistot grincheux revend la viande et la volaille qui nous sont destinées à des restaurants, et nous devons nous contenter d'un régime de ragoût de légumes et de chapattis carbonisés. Il passe son temps à se curer le nez et à tancer quiconque lui demande du rab. Le directeur, M. Agnihotri, est un brave homme d'âge mûr qui porte un kurta-pyjama empesé en coton *khadi*, mais tout le monde sait que le véritable pouvoir est entre les mains de son adjoint, M. Gupta, surnommé la Terreur de Turkman Gate. Ce type est le pire de tous, velu, court sur pattes, il sent le cuir et mâche du *paan* à longueur de journée. Il arbore deux grosses chaînes en or autour du cou, qui cliquettent à chacun de ses pas, et une canne en bambou pour nous taper quand bon lui semble. On chuchote qu'il convoque des garçons dans sa chambre en pleine nuit, mais personne n'en parle ouvertement. Nous, on a envie de parler de belles choses. Comme pouvoir regarder la télévision dans la salle commune deux heures tous les soirs. Agglutinés autour du Dyanora, avec son écran de cinquante-cinq centimètres, nous suivons les comédies musicales hindi sur Canal V et des feuilletons pour classes moyennes sur Doordarshan. Nous aimons tout particulièrement les films du dimanche.

Ces films-là décrivent un monde merveilleux. Un monde où les gosses ont un père et une mère, et des anniversaires. Un monde où ils vivent dans d'énormes maisons, roulent dans d'énormes voitures et reçoivent d'énormes cadeaux. Nous, on regarde ce monde merveilleux, mais sans perdre la tête pour

autant. On sait bien qu'on n'aura jamais la vie d'un Amitabh Bachchan ou d'un Shahrukh Khan. Le mieux dont on puisse rêver, c'est de devenir l'un de ceux qui règnent sur notre univers. Alors, chaque fois qu'un professeur nous demande : « Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? », personne ne répond : pilote, Premier ministre, acteur ou banquier. Nous disons : cuisinier, homme de ménage, professeur de sport ou, dans le meilleur des cas, directeur d'établissement. La maison de correction nous a rabaisés à nos propres yeux.

J'en suis arrivé à connaître de près bon nombre de garçons. Certains sont plus jeunes que moi, mais la plupart sont plus âgés. J'ai fait la connaissance de Munna, Kallu, Pyare, Pawan, Jashim et Irfan. Me retrouver là-dedans après avoir vécu chez le père Timothy, c'était comme avoir dégringolé du paradis en enfer. Mais une fois que j'ai eu rencontré les autres garçons, j'ai compris que pour beaucoup c'était le paradis. Ils venaient des taudis de Delhi et du Bihar, des bidonvilles de l'Uttar Pradesh, quelquefois même du Népal. J'ai entendu leurs histoires de pères drogués et de mères prostituées. J'ai vu leurs cicatrices, souvenirs d'oncles cupides et de tantes tyranniques. J'ai découvert l'existence du travail non rémunéré et des mauvais traitements en milieu familial. Et j'ai appris à craindre la police. Car c'est elle qui avait expédié la majeure partie de ces garçons en maison de correction. Des garçons pris à voler du pain sur un étal, à essayer de fourguer des places de théâtre achetées au marché noir, et incapables de graisser la patte à l'agent. Ou, le plus souvent, embarqués pour délit de sale gueule.

Beaucoup de ces garçons étaient des « récidivistes » ; autrement dit, ils avaient été remis en maison de correction après avoir été placés par le Comité d'aide à l'enfance. Munna était revenu après avoir été maltraité par sa belle-mère. Jashim avait été chassé par un frère sans cœur. Pawan avait rempilé parce que le parent à qui on l'avait confié l'avait mis à travailler dans un motel miteux, et la police l'avait attrapé. Malgré ces mésaventures, la plupart rêvaient d'être « réinsérés », ils étaient prêts à troquer un enfer pour un autre.

Sans même l'avoir cherché, je suis devenu leur chef. Non pas parce que j'étais plus grand ou plus agressif, mais parce que

je parlais l'anglais. J'étais l'orphelin capable de parler et de lire la langue magique, et l'effet sur le personnel d'encadrement était fulgurant. Le directeur me demandait de temps à autre comment j'allais. Le professeur de sport m'a autorisé à improviser un terrain de cricket dans la cour, où nous avons disputé quatre ou cinq bons matchs jusqu'au jour où Munna a brisé la fenêtre du directeur, et du coup, tous les sports ont été interdits. Le cuistot revêche me laissait me resservir à l'occasion. Gupta ne me convoquait jamais dans sa chambre en pleine nuit. Et le médecin m'a envoyé sur-le-champ en salle de quarantaine, sans observer le délai traditionnel, m'évitant ainsi de contaminer tout le dortoir.

Voilà plus de quinze jours que je profite de mon statut d'exception en salle de quarantaine quand on y installe un second lit. Un nouveau garçon vient d'arriver, me dit-on, dans un triste état. On l'amène dans l'après-midi sur un brancard ; il porte une veste orange déchirée, un short plein de taches et d'accrocs, et un *tabeez* jaune autour du cou. Et c'est comme ça que je rencontre Salim Ilyasi.

Salim est tout ce que je ne suis pas. Il a le teint laiteux et un visage d'ange. Ses cheveux sont noirs et bouclés, et quand il sourit ses joues se creusent de fossettes. Malgré ses sept ans, il a l'esprit curieux et pénétrant. Il me conte son histoire avec des phrases brèves, haletantes.

Il vient d'une famille démunie qui habitait un village du Bihar. Le village se composait principalement de paysans pauvres, mais il y avait aussi quelques riches propriétaires terriens. La population était à prédominance hindoue, plus deux ou trois familles musulmanes, dont celle de Salim. Son père était ouvrier agricole, sa mère femme au foyer, son frère aîné travaillait dans une échoppe de thé. Salim, lui, allait à l'école du village. Ils vivaient dans une cabane au toit de chaume jouxtant le domaine du *zamindar*.

La semaine dernière, par un froid glacial du mois de janvier, un incident a eu lieu au temple de Hanuman du village. Quelqu'un a pénétré dans le saint des saints durant la nuit et a profané la statue du dieu singe. Le prêtre du temple a affirmé

avoir vu de jeunes musulmans rôder dans les parages. *Bas*, mais oui, bien sur ! En entendant cela, les hindous se sont déchaînés. Armés de pioches et de machettes, de bâtons et de torches, ils ont fait une descente dans tous les foyers musulmans. Salim était en train de jouer dehors, et son père, sa mère et son frère prenaient le thé à la maison quand la foule a débarqué. Devant ses yeux, elle a mis le feu à la cabane. Il a entendu les hurlements de sa mère, les cris de son père, les gémissements de son frère, mais la populace ne les a pas laissés sortir. Toute sa famille a été brûlée vive dans la fournaise. Salim s'est précipité à la gare et a sauté dans le premier train en partance. Il est arrivé à Delhi sans nourriture, sans habits, sans croiser un seul visage familier. Pendant deux jours il est resté couché sur le quai, tenaillé par le froid et la faim, délirant de douleur et de fièvre, jusqu'à ce qu'un agent de police le découvre et l'envoie chez nous.

Salim dit qu'il fait des cauchemars la nuit. Il entend le bruit de la foule. Les cris de sa mère résonnent à ses oreilles. Il frissonne quand il imagine son frère en train de se tordre au milieu des flammes. Il dit qu'il en vient à craindre et à haïr tous les hindous. Il me demande mon nom.

— Mohammad, lui dis-je.

Au fil du temps, Salim et moi devenons de très bons amis. Nous avons beaucoup de choses en commun. Nous sommes tous deux orphelins, sans aucun espoir de « réinsertion ». Nous aimons tous deux jouer aux billes. Et nous adorons regarder les films. J'use de mon influence pour lui obtenir un lit à côté du mien, lorsque nous regagnons le dortoir.

Un soir, tard, Salim est convoqué chez Gupta. Gupta, qui est veuf, vit seul dans l'enceinte de l'établissement. Salim est inquiet.

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Aucune idée, dis-je. Je n'ai jamais été chez lui. Mais on va le savoir bientôt.

Salim se rend donc chez Gupta, et je le suis sur la pointe des pieds.

Gupta est assis dans sa chambre, vêtu d'un *kurta* – un pyjama – froissé, quand Salim frappe à la porte.

— Entre... entre, Salim, dit-il d'une voix pâteuse.

Il tient à la main un verre d'un liquide ambré. Il le vide d'un trait et s'essuie la bouche. Ses yeux sont comme deux gros boutons. J'observe la scène par un interstice entre les rideaux sur le pas de la porte. Il caresse le visage de Salim, retrace du doigt les contours de son nez busqué, de ses lèvres minces. Puis il ordonne brusquement :

— Enlève ton short.

Salim est désarçonné par cette requête.

— Fais ce que je te dis, saleté, ou je te cogne, grogne Gupta.

Salim obtempère. Il baisse son short d'un geste hésitant. Je détourne les yeux.

Gupta l'approche par-derrière, tandis que cliquettent ses chaînes en or.

— Bien, marmonne-t-il.

Je le vois dénouer le cordon de son pyjama et j'aperçois son postérieur velu. Salim n'a toujours pas compris ce qui se passe, mais, dans mon cerveau, une brume se lève soudain. Avec une clarté surprenante, je comprends ce qui est arrivé dans la chambre du père John, ce fameux soir. Et ce qui s'est ensuivi le lendemain.

Je pousse un hurlement perçant qui déchire comme une lame le silence de la nuit. Il réveille les garçons qui dorment paisiblement dans le dortoir ; il réveille le cuistot qui ronfle dans la cuisine ; il réveille le directeur dans sa chambre ; il réveille même les chiens errants qui se mettent à aboyer comme des fous.

Gupta ne sait pas ce qui lui est tombé dessus. Il remonte précipitamment son pyjama et tente de chasser Salim. Mais le cuisinier, le directeur et les gardiens sont déjà là. Ils découvrent le secret sordide de Gupta (même s'ils ne font rien). Et Gupta me découvre aussi, caché derrière les rideaux. À partir de ce jour-là, il devient mon ennemi mortel. Salim est secoué, mais indemne. Il a depuis longtemps renoncé à toute hostilité à l'égard des hindous. Mais la peur du harcèlement sexuel le poursuivra toute sa vie.

C'est une belle journée de printemps. Qui paraît plus belle encore parce que nous sommes de sortie. Une ONG internationale nous a emmenés en balade. Nous faisons tout le tour de Delhi dans un autocar avec air conditionné. Nous déjeunons au zoo et rendons visite aux animaux. Pour la première fois nous voyons un hippopotame, des kangourous, des girafes et un paresseux géant. Il y a aussi des pélicans, des flamants roses, un ornithorynque avec un bec de canard. Puis on nous conduit au Qutub Minar, la plus haute tour de l'Inde. Riant et chahutant, nous gravissons les marches et jetons un œil par le balcon du premier étage. Les hommes et les femmes, en bas, ressemblent à des fourmis. Nous crions « Hou-hou ! » et écoutons le son s'évanouir avant d'arriver jusqu'au sol. Finalement, on nous emmène à la porte de l'Inde où se tient une grande fête. On nous donne dix roupies à chacun, à dépenser pour l'attraction de notre choix.

Je veux monter sur la grande roue, mais Salim me tire par la manche vers une autre guérite. « Pandit Ramashankar Shastri, dit l'écriveau. Lignes de la main. Renommée mondiale. Seulement 10 Rs la consultation. » À l'intérieur, il y a un vieil homme vêtu d'un *dhoti kurta*. Il a une moustache blanche, un *tilak* vermillon sur le front, et de grosses lunettes. Un *choti* noir pointe dans sa nuque.

— Je veux lui montrer ma main, dit Salim. C'est seulement dix roupies.

— Ne sois pas stupide, je réponds. Ces gars-là sont des escrocs. Ils ne peuvent pas connaître ton avenir. De toute façon, il n'y a rien qui vaille le coup d'être vu dans notre avenir à nous.

— Je veux quand même lui montrer ma main.

Salim n'en démord pas.

— Très bien. Vas-y, mais moi, je ne dépenserai pas mes dix roupies pour ces conneries.

Salim paie et tend avec empressement sa main gauche. Le pandit secoue la tête.

— Non, pas la gauche. Ça, c'est pour les filles. Les garçons, c'est la main droite.

Vite, Salim lui tend sa paume droite. Le chiromancien l'examine avec une loupe et analyse les lignes sinueuses comme s'il s'agissait de la carte d'un trésor enfoui. Finalement, il repose la loupe et pousse un soupir de satisfaction.

— Tu as une main extraordinaire, petit. Je n'ai jamais vu de ligne de destin plus belle. Tu es promis à un brillant avenir.

— C'est vrai ? (Salim jubile.) Et qu'est-ce que je vais faire ?

M. Shastri n'a visiblement pas réfléchi à ça. Il ferme les yeux pendant dix secondes, puis les rouvre.

— Tu as un beau visage. Tu seras un acteur célèbre, décrète-t-il.

— Comme Armaan Ali ? s'écrie Salim.

— Plus célèbre encore, dit le pandit.

Il se tourne vers moi.

— Toi aussi, tu veux me montrer ta main ? C'est seulement dix roupies.

— Non, merci.

Je m'apprête à partir, mais Salim me barre le chemin.

— Non, Mohammad, il faut que tu montres ta main. Fais-le pour moi, s'il te plaît.

D'un air résigné, je sors mes dix roupies et tends la main droite.

Le pandit, renfrogné, rajuste ses besicles et examine ma paume. Ça dure cinq bonnes minutes. Il prend des notes, se livre à des calculs.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Salim, alarmé.

Le chiromancien fronce légèrement les sourcils et secoue la tête.

— La ligne de la tête est forte, mais la ligne du cœur est faible. Et, surtout, la ligne de vie est courte. Les étoiles ne semblent pas favorables. L'alignement des planètes ne présage rien de bon. Le mont de Jupiter est bien, mais le mont de Saturne l'annihile. Il y a des obstacles, des pièges. Je peux faire quelque chose pour améliorer ton sort, mais ça va te coûter de l'argent.

— Combien ?

— Environ deux cents roupies. Demande donc à ton père. C'est bien à lui, ce gros autocar, non ?

Je me mets à rire.

— Ha ! Panditji, avant de me raconter des salades sur mon avenir, tu aurais dû te renseigner pour savoir qui nous sommes. Nous ne sommes pas des gosses de riches. Nous sommes des orphelins de la maison de correction de Turkman Gate, et ce car n'est même pas à nous. Mais tu as quand même réussi à nous délester de vingt roupies.

Je tire Salim par le bras.

— Allez, viens. On a perdu assez de temps comme ça.

Tandis que nous nous éloignons, le vieil homme m'interpelle :

— Attends ! Je voudrais te donner quelque chose.

Je retourne à la guérite. Le pandit me tend une vieille pièce d'une roupie.

— C'est quoi, Panditji ?

— Une pièce porte-bonheur. Garde-la : tu vas en avoir besoin.

Je la serre dans mon poing.

Salim a envie d'une glace, mais avec une roupie, on n'ira pas bien loin. Nous regardons les autres gamins s'amuser sur les manèges. Je lance distrairement la pièce, elle me glisse des doigts et roule sous un banc. Je me baisse pour la ramasser. Elle est tombée côté face. Tout près d'elle, il y a un billet de dix roupies que quelqu'un a laissé échapper. Comme par magie... Salim et moi achetons des glaces. Je range soigneusement la pièce dans ma poche. Effectivement, elle m'a porté bonheur.

Salim est triste que mon avenir s'annonce moins brillant que le sien, mais en même temps il est tout excité à l'idée de devenir une star de cinéma. Devant nous, il y a une immense affiche d'un nouveau film. Dans des couleurs criardes, elle montre le héros, un fusil dans les mains, du sang sur la poitrine et un bandana noir autour de la tête ; un méchant avec un rictus ; une héroïne avec de gros seins. Salim la contemple, fasciné.

Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu regardes, Salim ?

— J'essaie de voir si un bandeau noir ça m'irait, répond-il.

Nous sommes en classe, mais M. Joshi, notre opulent professeur, spécialiste du rot et du curage de nez, n'est pas en train d'enseigner. Il lit un roman, soigneusement dissimulé dans le manuel scolaire qu'il tient entre les mains. Pour tuer le temps, nous fabriquons des avions en papier, gravons des dessins sur les pupitres en bois et somnolons. Soudain, Munna, chargé de faire le guet dans le couloir, fait irruption dans la salle.

— Masterji, Masterji, dit-il, hors d'haleine. Il y a le directeur sahib qui arrive.

M. Joshi rote bruyamment et s'empresse d'escamoter son roman. Il fait claquer ses doigts et se lève.

— OK, les garçons, de quoi parlions-nous ? Ah oui. Vous me disiez ce que vous vouliez faire plus tard, quand vous serez grands. Qui veut répondre ?

Salim lève la main. C'est bien la première fois.

— Oui, Salim, qu'aimerais-tu faire plus tard ?

— Je serai un acteur célèbre, Masterji. C'est un astrologue qui me l'a prédit, annonce-t-il, triomphant.

La classe pleure de rire.

Deux versions circulent au sujet du personnage. Certains disent que c'est un richissime marchand de diamants qui n'a pas de descendance propre. Du coup, il vient de temps en temps à la maison de correction pour adopter des enfants qu'il emmène dans sa fastueuse demeure à Mumbai. D'autres disent qu'il a une école à Mumbai, où il forme des enfants qu'il juge prometteurs. Une chose est sûre. Si on est choisi par Sethji, on n'a plus de souci à se faire pour l'avenir.

Salim se fiche de savoir si Sethji est un marchand de diamants ou s'il possède une école. Tout ce qui l'intéresse, c'est qu'il vit à Mumbai, la capitale de l'industrie du film. Il est persuadé que Sethji vient le chercher pour l'introduire dans l'univers étincelant de Bollywood. C'est son destin. La prédiction du chiromancien est sur le point de se réaliser.

Nous sommes tous alignés dans la salle du réfectoire en attendant que Sethji nous passe en revue. Salim a pris un bain. Plus exactement, il a pris trois bains, astiquant encore et encore

pour enlever toute trace de saleté. Il a mis ses plus beaux habits. Ses cheveux sont joliment peignés. C'est le garçon le plus présentable de tout l'établissement. Moi, je me fais de la bile pour lui. S'il n'est pas sélectionné, ça va l'anéantir.

Sethji arrive finalement, flanqué de deux autres hommes. Il n'a pas l'air d'un marchand de diamants. Il a davantage l'air d'un gangster. Mais bon, nous n'avons jamais vu de marchands de diamants. Si ça se trouve, ils ressemblent à des gangsters. Il est fortement basané, avec une épaisse moustache noire, comme le dacoït Veerappan. Il porte un costume *bandgala* blanc. Une grosse chaîne en or descend jusqu'à son deuxième bouton. Ses doigts sont chargés de bagues ornées de pierres de différentes couleurs. Des rouges, des vertes, des bleues. Les deux gorilles qui l'accompagnent ont précisément une allure de gorilles. J'apprendrai par la suite qu'ils se nomment Mustafa et Punnoose. Gupta est là aussi, qui ouvre la marche. Ses deux chaînes en or semblent bien modestes comparées à celle de Sethji.

— Sethji, on dirait que tu nous as oubliés, depuis le temps que tu n'es pas venu. Beaucoup de nouveaux garçons sont arrivés depuis ta dernière visite. Je suis sûr que tu trouveras ton bonheur parmi eux, lui dit Gupta.

L'inspection commence. Chacun de nous affiche son plus beau sourire. Sethji nous examine un par un, de la tête aux pieds. Je ne sais pas ce qu'il recherche car il ne pose pas de questions ; il se contente de scruter nos visages. Le premier tour d'inspection est terminé. Il ne m'a accordé qu'un seul bref regard. Il repasse devant la rangée et, parvenu à la hauteur de Salim, s'arrête.

— Quel est ton nom ? fait-il avec un accent prononcé du Sud.

— S... Salim Ilyasi.

Salim en bégaiement d'excitation.

— Quand est-il arrivé ? demande-t-il à Gupta.

— Il y a onze mois environ, de Chhapra dans le Bihar.

— Quel âge a-t-il ?

— Huit ans.

— Il a de la famille ?

— Non, Sethji. Elle a toute été tuée dans un affrontement entre communautés.

— Comme c'est triste, dit Sethji. Mais c'est exactement le genre de garçon qu'il me faut. Vous pouvez vous occuper de la paperasse ?

— Tu n'as qu'un mot à dire, Sethji, et on te réinsère qui tu veux. Pour ce garçon, on inscrira Mustafa comme son oncle. Le Comité d'aide à l'enfance ne nous créera aucun problème. Moins ils ont de gosses sur les bras, mieux ils se portent.

— Très bien. Pour cette fois, on va juste prendre ce gamin-là.

Gupta regarde Salim, puis me regarde moi, qui suis à côté.

— Et celui-ci ?

Il me montre du doigt.

Sethji plonge son regard dans le mien et secoue la tête.

— Trop vieux.

— Mais non, Sethji, il n'a que dix ans. Il s'appelle Thomas et parle un anglais parfait.

— Ça ne change rien pour moi. Je n'ai pas besoin de lui. C'est l'autre que je veux.

— Ils sont comme cul et chemise, ces deux-là. Si tu prends Salim, tu es obligé de prendre Thomas aussi.

Sethji commence à s'impatienter.

— Je te l'ai dit, Gupta, je n'en veux pas, de ton Thomas Womas. J'emmène un seul garçon, et c'est Salim.

— Désolé, Sethji, mais j'insiste. Si tu prends Salim, il faut que tu prennes Thomas. C'est un lot.

— Un lot ?

— Oui. Deux pour le prix d'un. Je ne te demanderai rien pour Thomas.

Gupta sourit, révélant ses dents tachées de *paan*.

Sethji tient un conciliabule avec ses acolytes.

— OK, dit-il à Gupta. Préparez leurs papiers à tous les deux, je viendrai les chercher lundi.

Salim se jette dans mes bras. Il est au comble du bonheur. Cette nuit-là, l'excitation l'empêche de dormir. Il fait des rêves en celluloïd sur la vie à Mumbai. Il rêve de couchers de soleil dorés sur Marine Drive avec Amitabh, et d'aurores rosées dans

Chowpatty avec Shahrukh. Moi non plus, je ne dors pas. Je me tourne et me retourne dans mon lit. Mais je ne rêve pas de gloire et de paradis. Je rêve que je suis un colporteur : je vends des fruits dans la rue. Un homme brun et basané se penche pour m'acheter des mangues. Sa chaîne en or se balance devant mes yeux. Il me jette quelques pièces. Je mets une belle mangue bien juteuse dans son sac, puis y glisse en douce une banane pourrie. Cadeau de la maison.

Le voyage en train jusqu'à Mumbai se déroule sans histoires. Salim et moi voyageons en compartiment couchettes de deuxième classe avec les gorilles Mustafa et Punnoose. Sethji, nous a-t-on dit, est déjà parti en avion. Mustafa et Punnoose portent des *lungis*, fument des *beedis* et passent leur temps à dormir. Ils nous parlent très peu de Sethji. Ils disent que son vrai nom est Babu Pillai, mais que tout le monde l'appelle Maman, ce qui signifie « oncle » dans la langue malayalam. Il est originaire de Kollam dans le Kerala, mais ça fait très longtemps qu'il vit à Mumbai. C'est un homme très gentil, qui dirige une école pour enfants handicapés et les aide à reconstruire leur vie. Maman croit que les enfants handicapés sont plus près de Dieu. Il les récupère dans les maisons de correction qui, selon lui, ne sont rien d'autre que des prisons. Si Maman ne nous avait pas sauvés, nous aurions fini par nettoyer des pare-brise de voitures au feu rouge ou balayer le plancher chez des particuliers. À présent, on va nous enseigner un métier utile et nous préparer à la réussite. Mustafa et Punnoose sont d'excellents vendeurs. À la fin du voyage, même moi je suis convaincu que d'avoir été choisi par Maman est la meilleure chose qui me soit arrivée et que ma vie en sera transformée.

De temps en temps, le train traverse des bidonvilles qui bordent les voies tel un ruban de crasse. Nous voyons des enfants à moitié nus, avec des ventres distendus, qui nous saluent de la main pendant que leurs mères lavent des ustensiles dans l'eau des égouts. Nous leur rendons leur salut.

Le spectacle et les bruits de Mumbai nous subjuguient. La gare de Churchgate est exactement comme dans *Amour* à

*Bombay*. Salim s'attend presque à tomber sur Govinda en train de chanter devant l'église. Mustafa désigne la plage de Marine Drive. Je suis fasciné par l'océan que je vois pour la première fois, par les vagues géantes qui roulent et se fracassent sur les rochers. Salim, lui, ne voit pas les flots majestueux. Il regarde les marchands de sandwichs et de boissons.

— C'est ici que Govinda et Raveena ont pris un *bhel puri* ! s'exclame-t-il.

Nous traversons la *dargah* de Haji Ali. En apercevant le temple, Salim lève les mains vers Allah, exactement comme Amitabh Bachchan dans le film *Coolie*. Nous passons par les quartiers de Worli, Dadar et Mahim ; Mustafa et Punnoose nous montrent les principaux monuments. Devant le fort Mahim, Salim fait signe au chauffeur de taxi de s'arrêter.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Mustafa.

— Rien. Je voulais juste voir l'endroit où les contrebandiers déchargent leur cargaison dans le film *Mafia* !

À l'approche de Bandra, de Juhu et d'Andheri, avec leurs luxueuses résidences de stars du cinéma, leurs murailles d'enceinte et leurs patrouilles de gardes en uniforme, Salim se ramollit complètement. Par les vitres teintées du taxi, nous contemplons bouche bée les immenses bungalows et les tours d'habitation tels des villageois se retrouvant en ville pour la première fois. Nous avons l'impression de voir Mumbai à travers un filtre de couleur. Le soleil semble plus brillant, l'air plus frais, les gens paraissent plus prospères ; la ville entière vibre du plaisir de partager l'espace avec les mégastars de Bollywood.

Nous arrivons à destination à Goregaon. La maison de Maman n'a rien du palais auquel nous nous attendions. C'est une grande bâtisse délabrée avec une cour, un petit jardin et deux palmiers. Elle est entourée d'un haut mur d'enceinte au sommet duquel courent des fils barbelés. Deux hommes à la peau foncée, solidement charpentés, sont assis sur la terrasse, fumant des *beedis*. Ils portent des *lungis* fins et colorés. Ils tiennent à la main d'épaisses cannes de bambou et croisent les jambes ; nous entrevoyons leurs dessous rayés. Ils dégagent une forte odeur d'arak. Punnoose s'adresse à eux dans un

malayalam rapide comme une rafale de mitraillette. Le seul mot que je capte, c'est « Maman ». Ce sont manifestement des gardes au service de M. Babu Pillai.

Comme nous entrons dans la maison, Mustafa désigne une rangée de baraquements en tôle ondulée, au fond de la cour.

— C'est ça, l'école pour enfants infirmes. C'est là qu'ils vivent, d'ailleurs.

— Comment ça se fait que je ne vois aucun enfant ? je lui demande.

— Ils sont tous en stage de formation professionnelle. Ne t'inquiète pas, tu les verras ce soir. Allez, venez, je vais vous montrer votre chambre.

Notre chambre est petite et compacte, avec deux lits superposés et un long miroir encastré dans le mur. Salim prend le lit du haut. La salle de bains située au sous-sol est équipée d'une baignoire et d'un rideau de douche. Ce n'est pas aussi luxueux que les résidences de stars de cinéma, mais il va falloir faire avec. J'ai l'impression que nous sommes les seuls enfants à vivre dans la maison.

Maman vient nous voir dans la soirée. Salim lui dit son excitation d'être à Mumbai et lui confie son désir de devenir un acteur célèbre. Maman sourit en entendant cela.

— La principale condition pour devenir acteur de cinéma, c'est de savoir chanter et danser, répond-il. Tu sais chanter ?

— Non, dit Salim.

— Qu'à cela ne tienne. J'engagerai un professeur de musique renommé pour te donner des leçons. Bientôt, tu seras comme Kishore Kumar.

Salim se retient de se jeter au cou de Maman.

Le soir nous allons dîner à l'école. Son réfectoire ressemble au nôtre, avec du lino bon marché par terre, de longues tables en bois et un chef cuistot qui est la copie conforme de celui qui officie à la maison de correction. On nous installe, Salim et moi, à une petite table ronde au côté de Mustafa. Et on nous sert sans attendre l'arrivée des autres. La nourriture est chaude et savoureuse, ce qui nous change agréablement de notre ordinaire insipide à Delhi.

Un à un, les enfants commencent à gagner le réfectoire, et notre définition de l'enfer s'en trouve sérieusement ébranlée. Je vois des garçons sans yeux, qui avancent à tâtons en s'aidant d'une canne ; des garçons aux membres arqués et difformes, qui se traînent jusqu'à leur table ; des garçons avec deux moignons en guise de jambes, qui marchent avec des béquilles ; des garçons aux bouches grotesques et aux doigts tors, qui mangent le pain en le coinçant entre leurs coudes. Certains ressemblent à des clowns. Sauf qu'ils donnent plus envie de pleurer que de rire. Heureusement, Salim et moi avons pratiquement fini de dîner.

Trois garçons restent dans un coin, à regarder les autres manger. L'un d'eux se pourlèche les babines.

Je demande à Mustafa :

— Qui sont ces garçons ? Pourquoi ne mangent-ils pas ?

— Ils ont été punis pour avoir mal fait leurs devoirs. Ne t'inquiète pas, ils mangeront plus tard.

Le professeur de musique arrive dès le lendemain. C'est un homme encore jeune, avec un visage ovale, rasé de frais, de grandes oreilles et des doigts fins et osseux. Il a apporté un harmonium.

— Appelez-moi Masterji, nous enjoint-il. Maintenant, écoutez ce que je chante.

Assis par terre, nous écoutons avec une attention passionnée.

— *Sa re ga ma pa dha ni sa.*

Puis il explique :

— Ce sont les sept notes de base présentes dans chaque composition. Ouvrez la bouche et chantez-les fort. Il faut que le son provienne non pas de vos lèvres ou de votre nez, mais du fond de la gorge.

Salim s'éclaircit la voix et commence :

— *Sa re ga ma pa dha ni sa.*

Il chante à tue-tête, avec abandon. La pièce résonne de ses notes claires. Sa voix jaillit, pure, sans aucun défaut.

— Très bien. (Le professeur applaudit.) Tu as une voix innée, un don de Dieu. Je ne doute pas qu'en t'exerçant

régulièrement tu seras vite capable de couvrir toute la gamme de trois octaves et demie.

Il se tourne vers moi.

— OK. Chante-moi les mêmes notes.

— *Sa re ga ma pa dha...*

J'essaie, mais ma voix se brise, et les notes s'éparpillent comme une poignée de billes qu'on aurait lâchée brusquement.

Le professeur s'enfonce un doigt dans l'oreille.

— *Hare Ram... Hare Ram...* Tu chantes comme un buffle. Je vais avoir du boulot avec toi.

Salim vient à ma rescousse.

— Non, Masterji, Mohammad a une belle voix, lui aussi. Il hurle très bien.

Pendant quinze jours, Masterji nous apprend plusieurs chants religieux composés par de grands saints. Il nous apprend également à jouer de l'harmonium. Nous retenons par cœur les *dohas* de Kabir et les *bhajans* de Tulsidas et Mirabai. Masterji est un bon professeur. Non seulement il nous enseigne le chant, mais en plus il nous explique les vérités spirituelles qu'il véhicule dans un langage simple, accessible à l'homme de la rue. J'ai un faible pour Kabir, qui dit dans une de ses strophes :

*Maala pherat jug bhaya,  
Mita na man ka pher,  
Kar ka manka chhod de,  
Man ka manka pher.*

*Tu égrènes le chapelet depuis des lustres,  
Mais ton esprit ne cesse de vagabonder,  
Oublie les grains dans ta main,  
Et commence à dévider les grains de ton cœur.*

Le fait que Salim soit musulman n'empêche nullement Masterji de lui enseigner les *bhajans* hindous. Salim lui-même ne s'en préoccupe guère. Si Amitabh Bachchan peut jouer le rôle d'un coolie musulman et Salman Khan interpréter un empereur hindou, Salim Ilyasi peut bien chanter *Thumaki Chalat Ram*

*Chandra Baajat Painjaniya* avec autant de ferveur que le prêtre d'un temple.

Durant cette période, Salim et moi faisons la connaissance d'autres gamins à l'école des infirmes, malgré les efforts subtils de Mustafa et Punnoose pour nous empêcher de frayer de trop près avec ceux qu'ils nomment « les handiclopés ». Nous découvrons la triste histoire de leur vie et nous apercevons qu'en matière de violences familiales et policières Mumbai n'a rien à envier à Delhi. Mais plus nous en apprenons sur ces gamins, et plus la vérité sur Maman apparaît au grand jour.

Nous nous lions d'amitié avec Ashok, un garçon de treize ans au bras déformé, et c'est là que nous recevons notre premier choc.

— Nous ne sommes pas écoliers, nous dit-il. Nous sommes mendiants. Nous faisons la manche dans les trains. Certains d'entre nous sont aussi pickpockets.

— Et l'argent que vous gagnez, où va-t-il ?

— Nous devons le remettre aux hommes de Maman, en échange du gîte et du couvert.

— Tu veux dire que Maman est un gangster ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Ce n'est pas un ange, mais au moins, on a droit à deux vrais repas par jour.

Ma foi en Maman est brisée, mais Salim persiste à croire dur comme fer à la bonté naturelle de l'homme.

Nous discutons avec Raju, un petit aveugle de dix ans.

— Pourquoi as-tu été puni aujourd'hui ?

— Je n'ai pas gagné assez.

— Et combien dois-tu donner chaque jour ?

— Tout ce que je gagne. Mais si tu donnes moins de cent roupies, tu es puni.

— Et qu'est-ce qui se passe, alors ?

— Tu es privé de nourriture. Tu te couches avec l'estomac vide. Les rats te rongent le ventre.

— Tiens, prends ce chapatti. On l'a gardé pour toi.

Nous parlons avec Radhey, onze ans, unijambiste.

— Comment ça se fait que tu n'es jamais puni, toi ? Tu rapportes toujours assez d'argent ?

— Chut... j'ai un secret.

— Ne t'inquiète pas. Avec nous, tu ne risques rien.

— OK. Mais il ne faut pas que les autres sachent. Voilà, il y a une actrice qui vit à Juhu Vile Parle. Chaque fois que je suis un peu raide, je vais la voir. Non seulement elle me donne à manger, mais elle me file de l'argent pour combler le trou.

— Comment elle s'appelle ?

— Neelima Kumari. Il paraît qu'elle a été célèbre en son temps.

— Et comment est-elle, physiquement ?

— Elle a dû être très belle dans sa jeunesse, mais maintenant elle commence à se faire vieille. Elle m'a dit qu'elle avait besoin d'aide à la maison. S'il ne me manquait pas une jambe, je me serais sauvé d'ici pour aller servir chez elle.

Cette nuit, je rêve que je me rends à Juhu Vile Parle. Je sonne à la porte et j'attends. Une femme de haute taille vient m'ouvrir. Elle porte un sari blanc. Un vent fort se met à souffler ; il rabat ses longs cheveux noirs qui lui masquent le visage. J'ouvre la bouche pour dire quelque chose et m'aperçois alors qu'elle est en train de regarder mes pieds. Je baisse les yeux et découvre avec horreur que je n'ai plus de jambes.

Je me réveille trempé de sueur.

On nous présente Moolay, treize ans, amputé d'un bras.

— Je hais ma vie, dit-il.

— Et pourquoi tu ne pars pas ?

— Pour aller où ? Ici, c'est Mumbai, pas mon village. Il n'y a pas de place pour se cacher la tête dans cette immense ville. Il faut avoir des relations, même pour dormir dans un égout. Et une protection contre les autres bandes.

— Les autres bandes ?

— Oui. Deux garçons se sont enfuis le mois dernier. Trois jours après, ils étaient de retour. Ils n'avaient pas réussi à trouver du travail. La bande à Bhiku ne les a pas laissés opérer sur leur territoire. Ici, au moins, on est nourri et logé, et tant

qu'on travaille pour Maman, les autres bandes ne nous embêtent pas.

— Nous, on ne veut faire partie d'aucune bande, lui dis-je.

Et je récite un *doha* :

— *Kabira Khara Bazaar Mein, Mange Sabki Khair ; Na Kahu Se Dosti, Na Kahu Se Bair.* Kabir est sur la place du marché, souhaitant le bien de tous ; Il ne désire ni l'amitié ni l'inimitié de qui que ce soit.

Nous rencontrons Sikandar, le transfuge du Pakistan.

Un murmure d'excitation parcourt la salle du réfectoire. Un nouveau vient d'arriver. Mustafa l'amène, et nous nous pressons autour de lui. Le plus excité de tous, c'est Mustafa lui-même :

— On l'a eu ce matin, avec l'arrivée de Shakeel Rana, annonce-t-il en se tapant sur les cuisses.

Le garçon doit avoir douze ans, pas plus. Nous le touchons comme si c'était un animal en cage. Mais il n'a pas l'air d'un animal. Il ressemble plutôt à l'extraterrestre du spot publicitaire pour les biscuits Britannia : une tête ovale, allongée, des yeux de Chinois, un nez épais et des lèvres minces. Mustafa dit à Punnoose :

— Il vient du temple de Shah Dola dans le Pendjab pakistanais. Ces garçons, on les appelle « les enfants-rats ».

— Et comment ça se fait qu'ils ont cette tête-là ?

— J'ai entendu dire qu'on met des anneaux en fer sur la tête du nourrisson pour l'empêcher de grandir. C'est comme ça qu'on obtient cette forme particulière.

— À mon avis, il a un sacré potentiel. Maman sera content, dit Punnoose.

— Oui, acquiesce Mustafa, un sujet d'une grande valeur.

Bizarrement, le garçon-rat me fait penser à l'ours que j'avais vu un jour avec le père Timothy sur Connaught Place. Il portait un collier serré autour du cou et un masque noir sur le museau. Son propriétaire le poussait avec une canne pointue, et il se levait sur les pattes arrière pour saluer le public massé autour de lui. Les gens lui jetaient alors des pièces. Le propriétaire ramassait l'argent et l'entraînait avec lui pour un nouveau

spectacle. J'avais été frappé par le regard de l'ours ; il semblait si triste que j'avais demandé au père Timothy :

— Est-ce que les ours pleurent ?

Je découvre Jitu, caché dans un placard.

Il tient à la main un sac en plastique avec une substance jaunâtre à l'intérieur. Il y plonge son nez et sa bouche et inhale profondément, pressant l'extrémité du sac contre son visage. Ses habits sentent la peinture et le solvant. Il y a des plaques rouges autour de son nez, et sa bouche est humide et collante. Après l'inhalation, ses yeux mi-clos deviennent vitreux, et sa main se met à trembler.

— Jitu !... Jitu !

Je le secoue.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Lâche-moi, répond-il d'une voix ensommeillée. Je flotte dans les airs. Je dors sur les nuages.

Je lui donne une claque. Il tousse et crache des glaires noires.

— Je suis accro à la colle, m'explique-t-il plus tard. Je l'achète au cordonnier. La colle m'enlève la faim et la douleur. Je vois des couleurs vives, et quelquefois ma mère.

Je lui demande un peu de colle, pour essayer. Une fois que j'ai inhalé, je me sens légèrement étourdi ; le plancher tangue sous mes pieds, et des images apparaissent. Je vois une femme de haute taille, en sari blanc, avec un bébé dans les bras. Le vent se déchaîne, lui rabattant les cheveux sur le visage, masquant ses traits. Mais le bébé tend sa menotte et, doucement, repousse ses mèches pour lui découvrir le visage. Il voit deux yeux caves, hagards, un nez crochu, des dents pointues luisant de sang frais, et des asticots qui grouillent dans les replis de la peau flasque et ridée qui pend par-dessus sa mâchoire. Il hurle de terreur et dégringole de ses genoux.

Je ne toucherai plus jamais à la colle.

Entre-temps, notre formation musicale tire à sa fin. Masterji est extrêmement satisfait des progrès de Salim.

— Tu maîtrises désormais l'art du chant. Il ne nous reste plus qu'une leçon.

— Et c'est quoi ?

— Les *bhajans* de Surdas.

— C'est qui, Surdas ?

— C'est le plus connu de tous les chanteurs de *bhakti* ; il a composé des milliers de chants en l'honneur du Seigneur Krishna. Un jour, il est tombé dans un puits abandonné. Incapable de remonter, il y a passé six jours. Il n'a pas cessé de prier et, le septième jour, il a entendu une voix d'enfant lui disant d'attraper ses mains afin qu'il puisse le tirer hors du puits. Avec son aide, Surdas est sorti du puits, mais l'enfant a disparu. Cet enfant-là n'était autre que le Seigneur Krishna. Après ça, Surdas a consacré sa vie à composer des chants de louanges à Krishna. Avec un *ektara* à une seule corde à la main, il s'est mis à chanter l'enfance de Krishna.

Et Masterji d'entonner :

— *Akhiyan hari darshan Ki Pyasi...* Mes yeux ont faim de ta présence, Seigneur Krishna.

— Pourquoi ils ont faim, ses yeux ? je demande.

— Je ne vous ai pas dit ? Surdas était complètement aveugle.

Le jour de notre dernière leçon de musique, Masterji couvre Salim d'éloges pour avoir chanté un *bhajan* de Surdas à la perfection. Moi, je suis désemparé et de mauvais poil. Les discussions avec les garçons de Maman ont semé le trouble dans mon esprit. Bien que nous soyons tous dans la même galère, ces gamins m'ont l'air d'être particulièrement mal lotis.

Punnoose entre dans la pièce pour parler à Masterji. Ils s'entretiennent à voix basse, puis le gorille sort son porte-monnaie et commence à compter l'argent. Il remet une liasse de billets au professeur de musique, qui la glisse avec gratitude dans la poche avant de son *kurta*. Ils quittent la pièce, me laissant seul avec Salim et l'harmonium.

— Je n'aurais jamais dû venir ici, lui dis-je. Toi, au moins, tu es devenu un bon chanteur, tandis que moi, ce voyage ne m'a rien apporté.

C'est alors que j'aperçois par terre un billet de cent roupies. Punnoose a dû le laisser tomber pendant qu'il comptait l'argent. Mon premier réflexe est de l'empocher, mais Salim me l'arrache des mains et insiste pour qu'on aille le rendre. Nous longeons donc le couloir jusqu'à la chambre qui sert de bureau à Maman, et où Mustafa et Punnoose ont l'habitude de se retrouver.

Tandis que nous nous approchons de la porte, des voix nous parviennent de l'intérieur. Maman est en train de parler à Punnoose.

— Et qu'est-ce qu'il a dit, le maître, à la fin de ses leçons ? Il nous coûte de plus en plus cher.

— Il dit que le plus âgé des deux est nul, mais que l'autre, le petit, a beaucoup de talent. D'après lui, c'est l'élève le plus doué qu'il ait jamais formé.

— Tu crois qu'il peut rapporter trois cents au moins ?

— Trois cents, c'est rien. Quand il chante, c'est de la magie pure. Et sa bouille ? Qui peut résister à sa bouille ? Moi, je dirais facilement un potentiel de quatre à cinq cents. On a décroché le jackpot, Maman.

— Et l'autre gosse ? Le grand ?

— On s'en fout. Il n'a qu'à se débrouiller, l'enfant de salaud. Soit il nous en file cent tous les soirs, soit il reste sans manger.

— OK. À partir de la semaine prochaine, ils feront les trains. On va s'occuper d'eux ce soir. Après le dîner.

Un frisson glacé parcourt mon échine quand j'entends ces mots. Je saisirai Salim par la main et fonce dans notre chambre. Salim est dérouté par la conversation que nous venons de surprendre et par l'allusion aux chiffres. Mais les pièces du puzzle sont en train de se mettre en place dans mon cerveau.

— Salim, il faut qu'on parte d'ici. Et tout de suite.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il va nous arriver malheur ce soir, après le dîner.

— Je ne comprends pas.

— Moi, je comprends tout. Sais-tu pourquoi on nous a appris les *bhajans* de Surdas ?

— Parce que c'était un grand poète ?

— Non. Parce qu'il était aveugle. Et c'est ce qu'on va devenir ce soir, pour être obligés de faire la manche dans les trains. Je suis persuadé maintenant que tous les infirmes qu'on a rencontrés ici ont été délibérément mutilés par Maman et sa bande.

Mais pareille cruauté dépasse l'entendement de Salim. Il veut rester.

— Tu n'as qu'à partir seul, me dit-il.

— Je ne partirai pas sans toi.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ton ange gardien, et qu'on fait partie du même lot.

Salim me serre dans ses bras. Je sors la pièce d'une roupie de ma poche.

— Écoute, Salim. Tu crois au destin, n'est-ce pas ? Que cette pièce décide alors de notre avenir. Pile, on reste, face, on se tire, OK ?

Salim hoche la tête. Je lance la pièce. C'est face.

Salim a fini par accepter l'idée de s'évader de l'antre de Maman, mais il est taraudé par le doute.

— Où irons-nous ? Que ferons-nous ? On ne connaît personne dans cette ville.

— Je sais où on ira. Tu te souviens de cette actrice, Neelima Kumari, dont Radhey nous a parlé ? Elle a besoin d'un domestique. J'ai son adresse, et je sais aussi quel train il faut prendre pour aller chez elle.

— Et si on allait à la police ?

— Tu es fou ou quoi ? N'as-tu donc rien appris depuis Delhi ? Quoi que tu fasses, où que tu ailles, ne t'adresse jamais à la police. Jamais.

À présent, nous sommes dans la salle de bains, au sous-sol. Le silence est entrecoupé du bruit régulier des gouttes tombant d'un robinet qui fuit. Juché sur mes épaules avec un couteau à la main, Salim tente de déboulonner la fenêtre grillagée.

— Dépêche-toi, je chuchote entre mes dents.

Là-haut, les sbires de Maman arpencent notre chambre, ouvrant les placards. On entend des cris et des jurons. Une bouteille se brise, et nos nerfs déjà éprouvés en prennent encore

un coup. Salim est terrifié. Sa respiration est courte, saccadée. Les battements de mon cœur s'accélèrent jusqu'à ce que je l'entende presque cogner dans ma poitrine. Des pas se rapprochent.

— Il n'y en a plus qu'un, dit Salim. Mais il est bloqué. Je ne crois pas que je pourrai l'ouvrir.

— S'il te plaît... s'il te plaît, essaie encore ! C'est une question de vie ou de mort.

Salim s'attaque au boulon avec un regain d'énergie, s'arc-boutant sur le couteau de toutes ses forces. Le boulon finit par céder. Il les retire tous les quatre et soulève le grillage. Dehors, on aperçoit les palmiers qui oscillent doucement dans la brise. La fenêtre est juste assez grande pour qu'on puisse se faufiler au travers. Les hommes de Maman sont sur le point de descendre au sous-sol quand Salim se glisse par l'ouverture. Puis il attrape ma main et m'aide à sortir. Nous nous hissons, pantelants, sur un tas de cailloux et de gravats. La lune est pleine, la nuit calme. Nous aspirons l'air frais à grandes goulées. Ça sent la noix de coco.

Nous sommes assis dans un train local qui nous emporte de Goregaon vers le centre de cette vaste métropole. À cette heure de la soirée, le train n'est pas bondé ; il n'y a que quelques passagers dans notre wagon. Ils lisent le journal, jouent aux cartes, critiquent le gouvernement, pétent. Un marchand de boissons entre dans la voiture, avec une glacière en plastique remplie de bouteilles multicolores.

— Coca, Fanta, Limca, Seven Up ! crie-t-il d'une voix haut perchée.

Les bouteilles sont glacées ; de minuscules gouttelettes d'humidité constellent leur surface. Salim ne quitte pas des yeux les boissons et humecte ses lèvres sèches. Il tâte sa poche et la tapote d'un geste rassurant. Le marchand le regarde avec espoir. Salim secoue la tête, et l'homme s'en va.

Un autre colporteur pénètre bientôt dans le wagon, un vieillard barbu avec des lunettes rondes. Sur un grand plateau suspendu à son cou, il transporte une profusion de boîtes métalliques rouillées, de flacons en verre opaque et de petits

sachets contenant un assortiment de racines noueuses, de feuilles séchées, de poudres et de graines.

— Yusuf Fahim, hakim itinérant, annonce-t-il. J'ai un remède pour tous les maux. Du cancer à la constipation, vous n'avez qu'à dire ce qui vous tracasse.

Malheureusement pour lui, il n'y a aucun malades parmi nous, et il ne tarde pas à partir, laissant derrière lui une odeur âcre de gingembre et de curcuma.

Nous contemplons les lumières scintillantes de la ville tandis que défilent lotissements et stades de sports. Nous entapercevons des gens assis dans leur salon, des gens qui regardent la télé, qui dînent, qui font leur lit. À deux arrêts de notre destination, des pas traînants retentissent à l'autre bout du wagon.

Un petit garçon famélique de sept ou huit ans apparaît. Il porte un maillot bleu et un short poussiéreux. Il marche à l'aide d'une canne ; dans ses mains il tient un *ektara*. Nous ne le reconnaissons pas : ce n'est pas un garçon de Maman.

Il s'arrête à moins de cinq mètres de nous et entonne à gorge déployée « *Sunire Maine Nirbal Ke Balaram...* J'ai ouï dire que Krishna vient au secours des faibles », l'un des plus célèbres poèmes de Surdas.

Nous nous recroquevillons au fur et à mesure que la voix mélodieuse du chanteur cascade à travers le wagon. Les images des garçons de Maman nous submergent. Raju et Radhey, Ashok et Moolay. Salim se blottit contre moi, et je m'enfonce plus profondément dans l'angle de mon siège. Mais tel un radar, la tête du chanteur se tourne vers nous. Ses yeux éteints semblent nous accuser. Pendant cinq minutes, nous sommes sur des charbons ardents, le temps qu'il termine sa chanson. Puis il sort sa sébile et demande l'aumône. Les voyageurs sont peu nombreux, et personne ne se donne la peine de fouiller dans son porte-monnaie.

Alors que le chanteur arrive bredouille à notre hauteur, Salim sort quelque chose de sa poche. Il le serre dans son poing et me regarde d'un air coupable. Je hoche la tête en silence. La mine chagrinée, Salim ouvre son poing au-dessus de la main

tendue du chanteur. Et un billet froissé de cent roupies tombe dans sa sébile.

Smita frissonne involontairement.

— Je n'imagine pas qu'il puisse y avoir encore à notre époque des gens capables de tels sévices sur des enfants innocents.

— C'est triste, mais c'est la vérité. Si Salim et moi ne nous étions pas évadés ce soir-là, nous en serions peut-être encore à chanter dans les trains, comme le petit aveugle.

— Et alors, tu as fini par la décrocher, cette place chez Neelima Kumari ?

— Oui.

— Et Salim, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Neelima Kumari lui a trouvé une chambre dans un *chawl* à Ghatkopar.

— Mais dans l'histoire précédente, ne travaillais-tu pas dans une fonderie et n'habitais-tu pas dans un *chawl* ?

— Ça, c'était après avoir quitté Neelima Kumari... ou plutôt après qu'elle m'avait quitté.

— C'est-à-dire ?

— Vous le saurez bientôt.

Smita secoue la tête et appuie sur la touche « Lecture » de la télécommande.

Prem Kumar fait face à la caméra.

— Passons maintenant à la question numéro quatre, à dix mille roupies. Elle n'est pas compliquée non plus, à condition de connaître les chants sacrés. M. Thomas nous a dit qu'il croyait à toutes les religions. Espérons qu'il s'y connaît en *bhajans*.

Il se tourne vers moi.

— Prêt ?

Je réponds :

— Prêt.

— OK. Question numéro quatre. Surdas, le poète aveugle, était un adepte de quel dieu : a) Ram, b) Krishna, c) Shiva ou d) Brahma ?

La musique retentit.

— B. Krishna.

— Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! Vous venez de gagner dix mille roupies ! proclame Prem Kumar.

Le public applaudit. Prem Kumar a un sourire jusqu'aux oreilles. Pas moi.

**50 000**

## **Comment parler l'australien**

— NOM, SEXE ET ÂGE, S'IL VOUS PLAIT, MONSIEUR, dit l'agent recenseur d'un air timide.

Il porte de grosses lunettes à monture noire, une pile de formulaires sous le bras, et tripote un feutre bleu.

Le colonel Taylor ne cache pas son irritation en commençant les présentations. Il est vêtu d'un costume en lin crème. Il ne quitte jamais ses costumes, hiver comme été car ils mettent en valeur sa haute silhouette. Il a un visage ovale avec une épaisse moustache poivre et sel, des lèvres minces et des joues colorées. Ses cheveux blond-roux sont coiffés en arrière. Toute la famille Taylor, y compris les domestiques, est réunie sur la terrasse comme pour une photo de groupe.

— Je suis le colonel Charles Taylor, sexe masculin, quarante-six ans. Voici mon épouse, Rebecca Taylor, sexe féminin, quarante-quatre ans.

Il désigne Mme Taylor, mince, blonde, vêtue d'une jupe longue.

— Notre fils Roy, sexe masculin, quinze ans.

Roy est en train de faire joujou avec son téléphone portable. Il est grand et dégingandé ; il porte un jean de marque délavé, un T-shirt et une paire de baskets.

— Notre fille Maggie, sexe féminin, dix-sept ans.

Maggie n'est pas aussi grande, mais elle est plutôt mignonne avec son visage rond, ses yeux bleus et ses cheveux dorés. Elle porte une jupe ultracourte.

Le colonel Taylor se redresse de toute sa hauteur et élève la voix :

— Je suis l'attaché militaire australien. Dans la mesure où nous faisons partie du corps diplomatique, je ne pense pas que nous devons figurer dans votre recensement. Les seules personnes qui peuvent vous intéresser ici, ce sont les domestiques. Là-bas, à côté du portail, c'est Bhagwati, notre chauffeur et jardinier, sexe masculin, cinquante-deux ans. Nous avons une bonne, Shanti, sexe féminin, dix-huit ans, je crois, mais elle n'est pas à la maison en ce moment. Lui, c'est Ramu, notre cuisinier, sexe masculin, vingt-cinq ans, et ici, c'est Thomas, sexe masculin, quatorze ans. Ce sera tout ?

— Non, monsieur, j'aurai quelques questions à poser à vos domestiques. Pour ce dernier recensement, monsieur, on a établi un long questionnaire. Avec des choses bizarres, comme les programmes télé que vous regardez, la nourriture que vous mangez, les villes que vous avez visitées, et même, ricane-t-il, la fréquence de vos rapports sexuels.

Mme Taylor chuchote à son mari :

— Oh, Charles, il ne faut pas que Ramu et Thomas perdent leur temps à des bêtises pareilles. Tu ne peux pas te débarrasser de ce crétin ?

Le colonel Taylor tire un paquet de cigarettes de sa poche.

— Écoutez, mon vieux... je ne connais pas votre nom, mes domestiques n'ont vraiment pas le temps de répondre à votre questionnaire. Prenez donc ce paquet de Marlboro et allez interroger les gens d'à côté. Je suis sûr que vous n'êtes pas à quatre personnes près.

L'agent lorgne le paquet et s'humecte les lèvres.

— Eh bien... c'est très gentil à vous, monsieur. Mais voyez-vous, je ne fume pas. Cependant, si vous aviez du whisky Black Label... ou même Red Label, je serais heureux de vous rendre service, monsieur. Après tout, quelle différence ça fait si on enlève quatre gouttes d'un océan ? Qui va remarquer l'absence de quatre personnes sur un milliard ?

Il rit nerveusement. Le colonel Taylor lui jette un regard noir, puis rentre pesamment dans le salon et en revient avec une bouteille de Johnnie Walker Red Label.

— Tenez, prenez ça et déguerpissez. Et qu'on ne vous voie plus.

L'agent recenseur salue le colonel.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. Je ne vous importunerai pas avant dix ans.

Et il s'en va, tout content.

Mme Taylor est contente aussi.

— Ces fichus Indiens, sourit-elle, ils feraient tout et n'importe quoi pour une bouteille de whisky.

Bhagwati, au portail, arbore un grand sourire. Il n'a pas la moindre idée de ce qui se passe. Mais chaque fois que Sahib et Memsahib sourient, il sourit aussi. Ramu sourit également. Il sourit chaque fois qu'il a l'occasion de voir Maggie en jupe courte.

Je suis le seul à ne pas sourire. D'accord, nous les domestiques sommes des êtres invisibles ; on ne nous entend pas dans les soirées ou les fêtes familiales, mais être exclu du recensement de notre propre pays, c'est un peu fort de café. Et j'aimerais bien que les Taylor arrêtent de se référer à « ces fichus Indiens ». C'est peut-être la cinquantième fois que j'entends employer cette expression depuis que je suis ici, et chaque fois mon sang se met à bouillir. OK, le facteur, l'électricien, l'homme qui répare les téléphones, l'agent de police, et manifestement le recenseur, ont un faible pour le whisky. Mais ça ne signifie pas que tous les Indiens sont des alcooliques. Je voudrais pouvoir expliquer cela à Mme Taylor un jour. Mais je sais que je ne le ferai pas. Quand on habite un quartier chic de Delhi, dans une belle maison, qu'on a droit à trois repas chauds par jour et un salaire de mille cinq cents, eh oui, mille cinq cents roupies par mois, on apprend à ravalier sa fierté. Et à sourire chaque fois que Sahib et Memsahib sourient.

Il faut cependant rendre justice aux Taylor : ils ont été très gentils avec moi. Peu de gens engageraient quelqu'un qui surgit un beau jour sur le pas de leur porte, fraîchement débarqué de Mumbai. Qui plus est, j'ai donné toutes les mauvaises références. Le colonel Waugh, qui avait précédé le colonel Taylor à ce poste, a été révoqué à deux reprises. Et, étant anglicans, les Taylor n'avaient rien à voir avec l'Église catholique romaine du père Timothy. Pur coup de chance, ils

avaient besoin d'un domestique – mon prédécesseur venait tout juste de prendre la porte.

Depuis quinze mois que je suis chez eux, cinq autres serviteurs ont été renvoyés. Et tout ça à cause du colonel Taylor. Il est l'Homme Qui Sait. De la même façon qu'il y a un Dieu omniscient là-haut, il y a le colonel Taylor ici-bas. Jagdish, le jardinier, a volé du fertilisant dans la remise, et le colonel Taylor l'a su. Résultat : viré dès le lendemain. Sheela, la bonne, a pris un bracelet dans la chambre de Mme Taylor, et le colonel Taylor l'a su. Résultat : virée dès le lendemain.

Raju, le cuisinier, a ouvert le meuble dans lequel on range les alcools et bu du whisky pendant la nuit. Résultat : battu et viré dès le lendemain. Ajay, le nouveau cuisinier, a échafaudé un plan pour voler de l'argent et en a parlé à un ami au téléphone. Résultat : viré dès le lendemain, et tous les deux, son ami et lui, arrêtés par la police. Basanti, la nouvelle bonne, a essayé une robe de Maggie. Résultat : oui, virée dès le lendemain. Comment le colonel Taylor arrive à savoir toutes ces choses qui ont lieu derrière des portes closes, en pleine nuit ou au téléphone, quand il n'y a personne alentour, reste un véritable mystère.

Je suis le seul à avoir survécu. J'avoue que moi aussi, à l'occasion, je suis tenté de ramasser la monnaie qui traîne sur la coiffeuse de Mme Taylor ou de chiper un de ces délicieux chocolats suisses dans le frigo, mais je me retiens. Car le colonel Taylor est l'Homme Qui Sait. Et la famille me fait confiance. Le fait que je porte un nom chrétien et que je parle anglais y est pour quelque chose. En dehors de Shanti, arrivée il y a deux mois à peine, je suis le seul à avoir accès à leurs appartements privés. Je peux entrer dans toutes les chambres, on m'autorise à regarder la télé et quelquefois à jouer à la Nintendo dans le salon avec Roy. En revanche, je n'ai pas le droit d'entrer dans le bureau du colonel Taylor, qu'on appelle le Cabinet. C'est une petite pièce attenante à leur chambre à coucher, munie d'une solide porte en bois foncé, et protégée par une épaisse grille métallique. Cette grille est fermée par trois verrous : deux petits et un énorme cadenas doré portant l'inscription « Yale. Blindé. Alliage de bore ». Sur le mur à côté du cadenas, il y a un petit

tableau électronique blanc avec une tête de mort et deux tibias, et des chiffres de 0 à 9 comme sur le clavier d'un téléphone. On ne peut ouvrir le cadenas qu'après avoir tapé un code. Si on essaie de le forcer, on se prend une décharge de quatre cent quarante volts et on tombe raide mort. Quand la pièce est fermée, il y a un voyant rouge qui s'allume sur le tableau. Sitôt que le colonel Taylor y entre, le voyant passe au vert. Aucun membre de la maisonnée n'a accès à cette pièce. Pas même Mme Taylor, Maggie ou Roy.

Mon séjour chez les Taylor m'a aidé à oublier les événements traumatisants de Mumbai. Shantaram et Neelima Kumari ne sont plus que des souvenirs douloureux, mais lointains. Durant les premiers mois, j'ai vécu dans la crainte, m'inquiétant chaque fois qu'une jeep de police avec un gyrophare rouge passait dans la rue. Avec le temps, j'ai cessé de me sentir aux abois. Je pensais souvent à Gudiya, me demandant ce qu'elle était devenue, mais il est difficile de conserver un souvenir quand on n'a pas de visage à associer à un nom. Peu à peu, elle a disparu dans les poubelles de mon passé. Salim, en revanche, je n'arrivais pas à l'oublier. J'étais rongé par le remords à l'idée de l'avoir abandonné. Je me demandais comment il s'en sortait, s'il travaillait toujours comme *dabbawallah*, mais je n'osais pas le contacter, de peur que la police ne retrouve ma trace.

En vivant chez les Taylor, j'ai appris à faire usage du barbecue et à préparer la fondue. Je suis devenu expert en cocktails et en dosage du whisky pour le whisky-soda. J'ai goûté au steak de kangourou et aux boulettes de crocodile en provenance directe de Canberra. Je me suis passionné pour le rugby, le tennis et aussi le football australien, qu'on appelle *Aussie Rules* et que je regarde avec Roy. Mais, même après tout ce temps, j'ai du mal avec l'accent australien. Tous les soirs, dans ma chambre, je m'entraîne à parler comme un Australien. Je dis :

— Salout, mon paute, on s'voit à ouit heures porte de l'Ainde.

Et j'éclate de rire.

J'aime tout particulièrement aller faire les courses avec Mme Taylor. La plupart des denrées lui viennent d'Australie. Mais à l'occasion, elle achète des produits importés à Super Bazaar et à Khan Market. Nous prenons du chorizo espagnol, du roquefort, des cornichons en saumure et des piments rouges dans de l'huile d'olive. Le mieux, c'est quand elle emmène Maggie et Roy à Kids Mart, le plus grand magasin pour enfants du monde. On y vend des vêtements, des jouets, des cassettes, des vélos. Maggie et Roy s'achètent des sweat-shirts et des jeans, et moi j'ai droit à un tour de manège gratuit.

Tous les mois, Roy et Maggie reçoivent une revue. Elle s'appelle *Australian Geographic*. Pour moi, c'est la plus belle revue de la terre. Il y a des pages et des pages de photos de paysages magnifiques, et qui se trouvent tous en Australie. Des kilomètres de plages de sable doré. Des îles bordées de gracieux palmiers. Des océans peuplés de requins et de baleines. Des villes hérissées de gratte-ciel. Des volcans crachant une lave dévastatrice. Des montagnes enneigées blotties contre de paisibles vallées vertes. À quatorze ans, ma seule ambition est de visiter ces endroits de rêve. De voir le Queensland, la Tasmanie et la Grande Barrière de corail avant de mourir.

Ma vie chez les Taylor est plutôt agréable car je n'ai pas grand-chose à faire. Contrairement à la maison de l'actrice, où j'étais le seul domestique, ici nous sommes quatre à nous partager le travail. Ramu règne en maître absolu sur la cuisine. Shanti fait les lits et la lessive. Moi, je passe l'aspirateur et m'occupe du ménage. De temps en temps, j'astique aussi l'argenterie, mets en pile les livres dans la bibliothèque du colonel Taylor et aide Bhagwati à tailler les haies. Nous habitons tous l'aile des domestiques où nous avons trois chambres à notre disposition. Bhagwati occupe la grande avec sa femme et son fils. Shanti en a une petite pour elle toute seule. Et moi, je partage la troisième avec Ramu. Il y a deux lits superposés dans cette pièce ; je dors sur celui du haut.

Ramu est un brave gars. Il est entré chez les Taylor il y a quatre mois, et c'est un excellent cuisinier. Son principal titre de gloire est de connaître la cuisine française, car il a travaillé

précédemment pour une famille française. Il sait faire le *gâteau de saumon*, les *crêpes Suzette* et les *crevettes au gratin*<sup>\*1</sup>, qui sont mon plat préféré. Ramu est bien bâti et, s'il n'avait pas le visage grêlé, il serait plutôt beau garçon. Il adore les films hindis – surtout ceux où la riche héroïne s'enfuit avec le héros qui n'a pas le sou. Je soupçonne Shanti d'avoir le béguin pour Ramu. À sa façon de le regarder, en clignant occasionnellement de l'œil, j'ai l'impression qu'elle cherche à lui faire passer un message. Mais Ramu n'a que faire de Shanti, il est amoureux d'une autre. Comme il m'a fait jurer de n'en parler à personne, je ne peux pas vous révéler son nom. Je dirai simplement que c'est une jolie fille aux yeux bleus et aux cheveux dorés.

Même si j'habite dans l'aile des domestiques, les Taylor me traitent pratiquement comme un membre de la famille. Chaque fois qu'ils vont au McDonald's, ils pensent à me rapporter un menu enfant. Quand Roy et Maggie jouent au Scrabble, je suis toujours de la partie. Quand Roy regarde le cricket dans la salle de télé, il m'invite à me joindre à lui (bien qu'il devienne mauvais lorsque l'Australie est en train de perdre). Chaque fois que les Taylor vont en vacances en Australie, ils se font un devoir de me rapporter un petit cadeau : un porte-clés disant I LOVE SYDNEY ou un T-shirt avec une inscription marrante. Parfois, tant de gentillesse me donne envie de pleurer. Lorsque je grignote un morceau d'édam ou que je sirote une boisson gazeuse, j'ai du mal à croire que je suis cet orphelin qui, il y a tout juste cinq ans, mangeait des chapattis carbonisés et une ragougnasse indigeste dans une maison de correction crasseuse pas très loin d'ici. Par moments, je m'imagine faisant réellement partie de cette famille australienne : Ram Mohammad Taylor. Mais quand un domestique est réprimandé ou congédié, ou que le colonel Taylor brandit un doigt menaçant et nous traite de « fichus Indiens », mes rêves volent en éclats, et je me vois plutôt comme une espèce d'animal hybride scrutant à travers les barreaux d'une fenêtre un monde exotique qui n'est pas le sien.

---

1 Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Il y a pourtant une chose qui m'appartient, et c'est le montant cumulé de mon salaire, même si je n'ai encore jamais vu ni touché cet argent. Après une série de mauvaises expériences avec les domestiques, le colonel Taylor a décidé de ne pas me verser de salaire mensuel, étant donné que je suis mineur. Il ne me donne que cinquante roupies par mois à titre d'argent de poche. Je suis censé recevoir le reste, en guise de capital constitué, à la fin de mon contrat de travail. Et ce, uniquement si je me suis bien conduit. Sinon, comme Raju et Ajay, ce sera au revoir sans la paie. Contrairement à moi, Ramu touche son salaire tous les mois. Deux mille roupies tout rond. Il dispose déjà d'un coussin de quatre-vingt mille roupies qu'il garde bien caché dans un creux à l'intérieur de son matelas. Moi, j'ai seulement cent roupies dans la poche, mais j'ai un petit carnet rouge dans lequel j'additionne mon salaire mois après mois. Au jour d'aujourd'hui, les Taylor me doivent 22.500 roupies. Rien que l'idée de posséder autant d'argent me donne le vertige. Toutes les nuits, je rêve d'endroits que j'ai vus dans *Australian Geographic*. Ramu, lui, a de plus grandes ambitions. Il rêve d'épouser une jolie Blanche, de partir en voyage de noces à Sydney et d'ouvrir une chaîne de restaurants français où il servira du gibier et de la *crème brûlée*\*...

Le fripier du coin, le *kabariwalla*, est là. Mme Taylor lui vend tous les journaux et magazines que nous avons amassés ces six derniers mois. Ils ont dû coûter au moins dix mille roupies à l'achat. Mais nous les vendons quinze roupies le kilo. Ramu et moi sortons d'épaisses liasses du *Times of India*, de l'*Indian Express*, de *Pioneer* et *Hindu*. Nous apportons les exemplaires empilés de *India Today*, *Femina*, *Cosmopolitan* et de *The Australian*. Le *kabariwalla* les pèse sur sa balance poussiéreuse. Soudain, Roy fait son apparition.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il à sa mère.

— Rien. On est en train de se débarrasser de toute la vieille presse qui traîne dans la maison, répond-elle.

— Ah bon ?

Il disparaît et revient cinq minutes plus tard avec trente exemplaires d'*Australian Geographic* dans les bras. J'en reste

bouche bée. Comment Roy peut-il envisager de vendre ces revues-là ?

Mais le temps que je réagisse, le *kabariwalla* a déjà pesé les magazines sur papier glacé.

— Ça fait six kilos. Je vous en donne quatre-vingt-dix roupies, dit-il à Roy.

Le garçon hoche la tête. La transaction est achevée. Je me précipite dans ma chambre.

Sitôt que le *kabariwalla* quitte la maison, je l'accoste sur la route.

— Je suis désolé, mais Memsahib veut récupérer ces revues, lui dis-je.

Il hausse les épaules.

— Tant pis. Je les ai déjà payées. C'est un papier d'excellente qualité qui se vendra à un bon prix.

Je n'ai pas d'autre choix que de lui donner mes cent roupies, mais je finis par repartir avec les *Australian Geographic*. Ils sont à moi maintenant. Ce soir-là, je les étale dans ma minuscule chambre et contemple les images de montagnes et de plages, de méduses et de homards, de kangourous et de kookaburras qui flottent devant mes yeux. Curieusement, ces paysages exotiques me paraissent un peu plus accessibles aujourd'hui. Peut-être le fait de posséder ces magazines signifie-t-il que je détiens aussi dans mon cœur une parcelle de leur contenu.

L'autre événement du mois, c'est le début de *Spycatcher* – « Chasseur d'espions » – sur Star TV. Cette série télévisée fait un tabac en Australie. Située dans les années quatre-vingt, c'est l'histoire d'un policier australien nommé Steve Nolan qui est chargé d'attraper les espions. Le colonel Taylor en est complètement accro. Presque tous les soirs, il disparaît dans son Cabinet et n'en ressort que pour dîner. Mais le mercredi, il s'installe dans la salle de télé avec sa canette de bière Foster's et regarde Steve Nolan épinglez de sales étrangers (appelés cocos) qui vendent des secrets à une organisation russe, le KGB. Moi, ce qui me plaît là-dedans, ce sont les poursuites en voiture, les cascades vertigineuses et les gadgets cool, comme le stylo qui cache un appareil photo miniature ou le magnétophone qui se

transforme en arme de poing. Et je suis fasciné par l'auto de Steve Nolan, une Ferrari rouge vif qui sillonne les rues à la vitesse d'une fusée.

Chez les Taylor, les garden-parties sont chose courante durant la saison d'été, mais celle d'aujourd'hui est un peu à part. Elle est donnée en l'honneur d'un général australien en visite et même le HC, le haut-commissaire, sera là. Ramu et moi, et pour une fois Bhagwati, sommes sur notre trente et un : uniforme blanc immaculé avec des boutons ronds et dorés. Nous portons des gants blancs et des chaussures noires. De gros turbans blancs à courts pans sont juchés inconfortablement sur nos petites têtes. C'est le genre qu'arbore un jeune marié lors de la cérémonie de noces. Sauf que nous n'avons pas l'air de jeunes mariés à cheval. Nous avons l'air de serveurs stylés dans une garden-party huppée.

Les invités commencent à arriver. Le colonel Taylor les accueille dans le jardin, sur la pelouse impeccablement taillée. Il est vêtu d'un costume bleu clair. Ramu est occupé à faire griller des brochettes de poulet, de porc, de poisson et de mouton au-dessus de la fosse à barbecue. Bhagwati sert des cocktails sur un plateau en argent. Moi, je tiens le bar. Je suis le seul à pouvoir comprendre les convives quand ils demandent un Campari-soda ou un bloody mary. Shanti aide à la cuisine. Elle aussi a troqué son sari contre une jupe à la mode.

Les invités sont en majorité blancs et travaillent dans les ambassades. Il y a une poignée d'Indiens également : deux journalistes et des fonctionnaires du ministère de la Défense. Les Blancs boivent des cocktails et de la bière Kingfisher. Les Indiens, comme toujours, demandent du whisky Black Label.

La conversation à la garden-party se divise en deux catégories. Les Indiens parlent cricket et politique. Les diplomates et les expatriés échangent des potins sur leurs collègues et leurs domestiques et râlent contre la chaleur.

— Avec cette foutue chaleur, ils devraient nous mettre en congé.

— Ma bonne est partie l'autre jour avec le jardinier, et ce alors que je venais de les augmenter tous les deux.

— Il est si difficile de trouver du bon personnel de nos jours. La plupart de ces fichus domestiques sont des voleurs.

L'arrivée du HC en compagnie d'un homme élégamment vêtu, lequel, me dit-on, se trouve être le général, provoque l'effervescence dans l'assemblée. Mme Taylor manque de se casser la figure dans sa hâte à saluer le HC. S'ensuivent force embrassades et poignées de main. Le colonel Taylor a l'air content, la réception se passe bien.

Vers onze heures, tous les invités sont partis. Seuls les deux journalistes indiens et un fonctionnaire du ministère de la Défense, un dénommé Jeevan Kumar, restent assis avec leur dixième verre de Johnnie Walker à la main. Mme Taylor les regarde avec mépris.

— Charles, dit-elle à son mari, pourquoi as-tu invité ces fichus scribouillards ? Ils sont toujours les derniers à partir.

Le colonel Taylor compatit par des onomatopées. Le fonctionnaire du ministère de la Défense, un homme basané et trapu, entre en titubant dans la maison.

— Puis-je vous dire un mot, monsieur Taylor ?

Le colonel lui emboîte le pas.

Il est minuit passé, et Ramu ne dort toujours pas. Je l'entends se tourner et se retourner dans son lit.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ramu, tu n'arrives pas à dormir ? je lui demande.

— Comment pourrais-je dormir, Thomas, avec ma chérie qui me tourmente ?

— Tu es bête. Combien de fois je t'ai dit de ne pas entretenir cette idée saugrenue ? Si jamais le colonel l'apprend, tu vas te faire massacer.

— Les amants doivent être prêts à se sacrifier pour leur amour. Mais au moins, j'ai maintenant quelque chose de mon amour ici, tout près de moi.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

Je descends de mon lit.

— Chut... Je te le montre seulement si tu me jures de n'en parler à personne.

— OK, OK, je le jure. Allez, fais voir ce que c'est.

Ramu fouille sous son oreiller et en extrait un morceau d'étoffe rouge. Il le porte à ses narines et inhale profondément. Je sens moi aussi une légère odeur de parfum.

— Qu'est-ce que c'est ? Montre-moi.

Ramu le déroule à la manière d'un drapeau. C'est un soutien-gorge rouge. Je sursaute, choqué, et me cogne la tête contre la traverse en bois.

— Oh, mon Dieu ! Mais où as-tu pris ça, bon sang ? Ne me dis pas que c'est à elle.

— Tiens, regarde toi-même.

Ramu me tend le soutien-gorge. Je le tourne dans tous les sens. Ç'a l'air d'être un article de luxe, tout rebrodé de dentelle. Il y a une petite étiquette blanche à côté des agrafes, avec l'inscription « Victoria's Secret ».

Je demande :

— C'est qui, Victoria ?

— Victoria ? Je ne connais pas de Victoria.

— Ce soutien-gorge appartient à Victoria. Il y a son nom dessus. Où tu l'as pris, hein ?

Ramu est déconcerté.

— Mais... je l'ai piqué dans la chambre de Maggie.

— Bon sang, Ramu ! Tu sais bien qu'on n'a pas le droit d'entrer dans les chambres des enfants. Tu risques de gros ennuis, là.

— Écoute, Thomas, tu m'as promis de ne rien dire à personne. S'il te plaît, je te supplie de garder le secret.

J'acquiesce, promis juré craché, et grimpe dans mon lit. Bientôt, Ramu se met à ronfler. Il doit rêver d'une fille aux yeux bleus et aux cheveux dorés. Mais moi, je rêve d'une jeep au gyrophare rouge. Je suis convaincu que Ramu va au-devant des ennuis. Car le colonel Taylor est l'Homme Qui Sait.

De fait, deux jours après, une jeep au gyrophare rouge s'arrête en trombe devant la maison. Un inspecteur de police affublé de lunettes de motocycliste entre d'un pas chaloupé dans le salon. C'est l'inspecteur Tyagi, le même qui a embarqué Ajay. Il demande à voir Ramu. Les agents vont chercher le cuisinier et le traînent dans sa chambre. Je trottine derrière. Après tout, c'est aussi ma chambre. Ils fourragent dans le lit de Ramu et

trouvent l'argent planqué dans son matelas. Ils découvrent également un collier de diamants lové sous son oreiller. Comment il est arrivé là, je n'en ai pas la moindre idée, mais je sais que Ramu n'est pas un voleur. Puis les agents fouillent dans mes affaires et tombent sur mes *Australian Geographic*, soigneusement empilés dans un coin. Ils trouvent mes porte-clés et mes T-shirts. Et un soutien-gorge rouge froissé sous mon matelas. Comment il est arrivé là, je n'en ai pas la moindre idée, mais je sais que c'est le soutien-gorge que Ramu a chipé dans la chambre de Maggie.

On m'amène devant les Taylor comme un malfrat pris sur le fait.

— Taylor sahib, vous parliez d'un truand dans la maison, et nous avons trouvé le collier de diamants et tout un tas d'argent volé dans son lit. Mais regardez ce qu'il y avait dans le lit de ce petit chenapan. Des magazines qu'il a dû voler aux enfants...

Il laisse tomber la pile d'*Australian Geographic* sur le plancher.

— ... et également ceci.

L'inspecteur déploie le soutien-gorge rouge à la manière d'un drapeau.

Maggie se met à pleurer. Ramu semble sur le point de s'évanouir. Le colonel Taylor a une lueur meurtrière dans les yeux.

— Bigre ! Toi aussi, Thomas ? dit Mme Taylor, atterrée.

Soudain furieuse, elle me gifle quatre ou cinq fois.

— Vous autres, fichus Indiens ! fulmine-t-elle. Tous pareils. Une bande de parasites ingrats. On vous habille, on vous nourrit, et c'est comme ça que vous nous remerciez, en essayant de nous dépouiller ?

Le colonel vient à ma rescousse.

— Non, Rebecca, dit-il à sa femme, ne te trompe pas de cible. Thomas est un brave gars. C'est ce vaurien de Ramu qui a caché ça dans son lit. Fais-moi confiance, je sais.

Une fois de plus, le colonel Taylor prouve qu'il est l'Homme Qui Sait. Son omniscience me sauve ce jour-là, et je récupère ma collection d'*Australian Geographic*. Mais les plages du Queensland et la nature sauvage de la Tasmanie ne me font plus

envie. Ramu pleure et confesse le vol du soutien-gorge, mais continue à nier avoir pris le collier. Il pointe un doigt accusateur sur Shanti. Sans grand résultat. L'inspecteur l'emmène dans sa jeep. Il emporte aussi une bouteille de Black Label, offerte par le colonel Taylor, en souriant de toutes ses dents.

— Merci beaucoup, Taylor sahib. Chaque fois que vous avez besoin de mes services, n'hésitez pas à m'appeler. Ce sera un plaisir. Voici ma carte.

Le colonel prend distraitemt la carte et la laisse sur la console du salon.

Toute la maisonnée est en effervescence. Les Taylor ont offert un chien de compagnie à Maggie. Le colonel le tient en laisse. Il est petit et plein de poils, avec une longue queue et une minuscule truffe humide. Il ressemble à une poupée et jappe plus qu'il n'aboie. Maggie dit que c'est un apso. Elle décide de l'appeler Clochard.

C'est encore le branle-bas de combat. Un nouveau cuisinier vient d'arriver. Son nom est Jai. Il s'y connaît deux fois moins que Ramu. Sans parler de la cuisine française, il n'est même pas capable de prononcer *au gratin*\*. Mais il obtient le poste parce que c'est un homme mûr, un père de famille avec une épouse et deux filles qui vivent quelque part dans un village voisin. Je ne suis pas ravi d'avoir à partager ma chambre. J'étais content de dormir seul sur les lits superposés. Certaines nuits, je dormais sur le lit du haut, d'autres, sur celui du bas.

D'emblée, je trouve Jai antipathique. Il a un regard fuyant et fume en cachette dans la chambre (il est interdit de fumer chez les Taylor). Et il me traite comme un domestique.

— C'est quoi, ton ambition dans la vie ? me demande-t-il à l'instar du professeur à la maison de correction.

— Avoir une Ferrari rouge.

Je mens, naturellement.

— Et toi ?

Il allume une autre cigarette et souffle des ronds de fumée par la bouche.

— Je veux ouvrir un garage, mais ça coûte de l'argent. J'ai un ami très riche, Amar, qui m'a promis que, si je trouve cent cinquante mille roupies, il mettra le reste. Combien d'argent crois-tu que ces *firangs* ont dans la maison ?

Je reste muet comme une carpe. Comme ça, dès la première semaine, M. Jai commence à envisager un cambriolage. Heureusement qu'il n'est pas au courant, pour l'Homme Qui Sait... Il le découvrira bien assez tôt.

Le colonel Taylor prend l'habitude d'aller faire un tour, le matin de bonne heure, avec Clochard au jardin de Lodhi, situé près de la maison. Jusqu'à ce que le gouvernement de Delhi promulgue une nouvelle loi obligeant les propriétaires de chiens à ramasser les déjections de leur animal sous peine d'une forte amende. Dorénavant, j'ai ordre d'accompagner le maître et le chien afin de jouer les balayeurs. Je hais cette corvée. Imaginez que vous deviez vous lever à cinq heures et demie du matin pour courir avec une pelle et une balayette derrière un clébard idiot qui chie toutes les deux minutes. Toutefois, le jardin est un lieu agréable pour une promenade matinale. Il y a beaucoup de verdure et un ancien monument en ruine appelé Bara Gumbad au milieu. Le matin, on y rencontre plein de joggeurs. Je vois de vieilles dames bien en chair faire du yoga et des filles anorexiques pratiquer l'aérobic. Je remarque également que, parfois, le colonel Taylor disparaît pendant un bon moment tandis que je suis occupé à ramasser les crottes de Clochard. Intrigué, je décide un matin de laisser Clochard à ses occupations et de suivre le colonel. Je le vois dépasser Bara Gumbad et s'enfoncer dans un bosquet. Caché derrière un épais buisson, je le regarde saluer l'Indien du ministère de la Défense qui était venu à la garden-party.

— Savez-vous, monsieur Kumar, que je vous ai suivi hier soir depuis votre maison à South Ex jusqu'au bureau de tabac et que vous n'avez rien remarqué ? dit le colonel Taylor.

Jeevan Kumar sue à grosses gouttes. Il a l'air agité. Et contrit en même temps.

— Je suis vraiment navré, colonel sahib. À l'avenir je serai plus prudent. Je sais qu'il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Évidemment, monsieur Kumar, cela va sans dire. Mais si vous continuez à être aussi peu soucieux de votre sécurité, nous serons obligés de mettre un terme à nos tête-à-tête. Retenez donc cette règle simple : BLP SVP.

— BLP SVP ?

— Oui. Brouillez les Pistes, Semez vos Poursuivants. Ce n'est pas compliqué. Ça signifie qu'il ne faut jamais se rendre directement à sa destination. Changez de trajet, changez de voiture, entrez dans une boutique, sortez d'une autre, tout pour brouiller les pistes. Une fois que c'est fait, il sera extrêmement difficile de vous suivre. Quiconque vous prend en filature finira par abandonner.

— OK, colonel sahib, je m'en souviendrai. Mais j'ai une bonne nouvelle pour vous. Je pense que je vais pouvoir vous remettre ce que vous attendez depuis tout ce temps. Retrouvez-moi vendredi 14 sur le parking derrière Balsons, à South Ex. C'est assez désert, en général. À vingt heures. OK ?

— OK.

Le rendez-vous prend fin. Je me dépêche de rejoindre Clochard avant le retour du colonel.

Le vendredi 14, j'ai les yeux grands ouverts et l'oreille aux aguets. Le colonel Taylor dévoile ses plans à sa femme tôt dans la matinée.

— McGill, le nouvel attaché commercial, voudrait que je lui fasse visiter la ville après le boulot. Du coup, je serai un peu en retard, Rebecca. Ne m'attendez pas pour dîner.

— C'est bon. La femme du HC m'a invitée à une soirée bridge, je ne serai pas là non plus, répond Mme Taylor.

Je ne suis pas bête. Pourquoi le colonel a-t-il menti à sa femme à propos de son rendez-vous ? Ce jour-là, il baisse considérablement dans mon estime. Et j'éprouve une immense tristesse à l'égard de Mme Taylor.

Après Ramu, c'est le tour de Roy. Le colonel l'a surpris en train d'embrasser Shanti dans sa chambre. Shanti jure sur la tête de sa défunte mère qu'il n'y a rien entre elle et Roy *baba* et que c'est la première fois que Roy l'embrassait... par erreur, qui

plus est. Rien n'y fait. Le résultat est par trop prévisible : renvoi immédiat. Mais au moins, elle touche son salaire. Roy va probablement se faire engueuler pour avoir frayé de trop près avec ces « fichus Indiens », et il pourra dire adieu au shopping à Kids Mart. Par mesure de précaution, je décide de ne pas aller faire le ménage dans la chambre de Maggie les dix jours suivants.

Si je l'avais fait, je l'aurais peut-être sauvée. Car deux semaines à peine après Roy, c'est sa sœur qui se retrouve sur la sellette. L'Homme Qui Sait a recueilli la preuve irréfutable qu'elle fumait dans sa chambre, en dépit d'une interdiction formelle. Maggie essaie de nier, mais le colonel Taylor exhibe la cartouche de cigarettes qu'elle avait cachée dans son *almirah* et même les mégots qu'elle avait oublié de jeter. Pour Maggie aussi, c'est la fin des virées shopping à Kids Mart.

Croyez-le ou non, deux mois plus tard le colonel surprend quelqu'un d'autre en train de tricher. Sa propre femme. Mme Rebecca Taylor. Il se trouve qu'elle le trompe avec un membre du personnel de l'ambassade.

— Espèce de sale pute ! hurle-t-il dans leur chambre. Je vais vous régler votre compte, à toi et à ton abruti de jules.

J'entends le bruit d'une gifle et quelque chose qui se brise, un vase probablement. Ce soir-là, Mme Taylor ne descend pas dîner. Maggie et Roy se tiennent eux aussi à distance respectueuse de leur père. Je ne peux pas m'empêcher de plaindre Mme Taylor. Son mari a découvert son incartade, mais elle-même n'a pas la moindre idée du sordide secret de M. Taylor. J'ai bien envie de vendre la mèche. De révéler ses rendez-vous avec ce vieux Jeevan Kumar dans les parkings déserts. Mais avant d'accabler les autres, il faut balayer devant sa porte, et je suis hanté par la peur que l'Homme Qui Sait découvre ce que j'ai fait à Shantaram. Et qu'il puisse connaître des choses sur moi dont je ne suis pas même au courant.

Pendant que la maison Taylor tremble sur ses fondations, Jai commence à me taper sur les nerfs. De mauvaise, sa cuisine devient franchement infecte. Ses bouillons sont dénués de goût, ses currys m'inquiètent, et même Clochard refuse de manger ses

steaks. Il m'ennuie à mourir avec ses histoires à la noix au sujet de son futur garage et des cent cinquante mille roupies qu'il lui reste à trouver. J'en suis presque à me plaindre au colonel Taylor quand un malheur vient frapper la famille. La mère du colonel décède à Adélaïde. Tout le monde est très triste. Pour la première fois, nous entrevoyons le côté humain de l'officier de l'armée.

— Nous allons nous absenter pour une semaine, dit-il à Jai d'une voix blanche. La maison sera fermée à clé. Thomas et vous pourrez manger dehors.

Maggie et Roy sont en larmes. Mme Taylor a les yeux rouges. Bien entendu, Bhagwati pleure aussi. Même moi, j'ai les yeux qui picotent. Il n'y en a qu'un qui sourit, matois, derrière le mur de la cuisine. Et c'est Jai.

Cette nuit-là, il pénètre par effraction chez les Taylor. Il ne monte pas dans les chambres. Il va directement au Cabinet. Tout d'abord, il coupe l'électricité. Ensuite, il court-circuite le tableau électronique, scie le cadenas avec une tronçonneuse, ouvre la grille métallique et pousse la porte en bois.

Je suis réveillé par des hurlements venant de chez les Taylor. À trois heures du matin, je me précipite dans la maison et découvre le travail de Jai. Il est dans le Cabinet, en train de se taper la tête contre le mur.

— Les salopards ! Ils vivent comme des rois et n'ont pas un sou dans la maison, grince-t-il.

Une sonnette d'alarme retentit dans mon esprit. Je suis persuadé que l'Homme Qui Sait apprendra la trahison de Jai même en assistant à des funérailles à quinze mille kilomètres d'ici. Et que je serai accusé de complicité.

— Jai, espèce de crétin, qu'as-tu fait ? je crie.

— Rien de plus que ce que je suis venu faire ici. Je suis voleur professionnel, Thomas. J'ai passé huit ans à la prison de Tihar. Je pensais qu'avec tout ce système de sécurité, ce salaud de Taylor gardait les bijoux de famille dans cette pièce. Mais il n'y a pas un penny, ici. Six mois d'efforts pour des prunes. OK, je remets le courant et je me tire. J'emporte le lecteur de VCD et le combi qui est dans la salle de télé. Ce n'est pas grand-chose, mais je dois être à la hauteur de ma profession. Tu peux

nettoyer après moi. Et si tu t'avises d'appeler la police, je te briserai tous les os.

Après le départ de Jai, je jette un coup d'œil sur la pièce. Elle est remplie de curieux gadgets : des micros pareils à de minuscules tournesols et des caméras miniatures comme des yeux désincarnés. Il y a des carnets portant l'inscription « Chiffre » avec des combinaisons insensées de lettres et de nombres. Je découvre aussi des livres : *L'Art de l'espionnage*, *Le B.A.-BA du bon agent de renseignements*, *L'Espionnage pour les nuls*. Il y a des papiers libellés « Top secret » ou « Strictement confidentiel », des dessins de toutes sortes, dont l'un s'intitule « Plan du réacteur nucléaire du navire à technologie avancée » et un autre « Sous-marin : schémas ». Et il y a un tiroir plein de minividéocassettes, rangées par ordre alphabétique. Je regarde les étiquettes : Ajay, Bhagwati, HC, Jeevan, Jones, Maggie, McGill, Raj, Ramesh, Rebecca, Roy, Shanti, Stuart. Et Thomas. Caché dans le deuxième tiroir, il y a un magnétoscope portable. Les mains tremblantes, je sors ma cassette et l'insère dans le lecteur. Ma chambre apparaît à l'écran. Je me vois allongé sur mon lit, en train d'écrire sur mon calepin rouge, de parler à Ramu, de dormir. Je fais défiler les images pour voir s'il n'y en a pas une de Shantaram. J'insère ensuite la cassette avec le nom de Mme Taylor. Elle est assise sur son lit. Un homme entre subrepticement et la prend dans ses bras. Je ne vois que son dos. Il l'embrasse longuement, fougueusement. Soudain, on frappe à la porte ; l'homme fait volte-face et c'est comme s'il me regardait droit dans les yeux. Je manque défaillir de frayeur : c'est le haut-commissaire. Je m'empresse de sortir la cassette et d'éteindre l'appareil. Pendant deux minutes, je reste sans bouger, inquiet à l'idée qu'une caméra cachée fonctionne en ce moment même dans la pièce. Puis je respire profondément. Je comprends maintenant comment le colonel Taylor est devenu l'Homme Qui Sait. Il a truffé de mouchards la maison entière et sans doute tout le haut-commissariat. C'est un espion. Sauf que moi, je ne suis pas Steve Nolan. Je gagne 1.500 roupies par mois, et le total de mon salaire s'élève à 43.500 roupies dans mon calepin rouge. Je n'ai pas envie que tout cet argent reste seulement dans le calepin.

J'ai envie de toucher les liasses de billets, de sentir la surface lisse des coupures flambant neuves. Je resterai donc muet comme une tombe. Et chaque fois que Sahib et Memsahib souriront, je sourirai aussi.

J'appelle le colonel Taylor sur son portable.

— Pardon de vous déranger, monsieur, mais il y a eu un cambriolage dans la maison. J'ai pris le lecteur de VCD et le combi. Il est aussi entré dans le Cabinet.

— Quoi ???

— Oui, monsieur. Je suis désolé, monsieur.

— Écoute-moi, Thomas, voici ce que tu vas faire. Je veux que tu fermes le Cabinet sur-le-champ. Enlève le cadenas cassé. Tu n'as pas besoin d'entrer dans la pièce. Mets n'importe quel verrou sur la porte et ne laisse personne y pénétrer. Surtout n'appelle pas la police. Si l'alarme se déclenche, tu n'as qu'à taper le code suivant : 0007. Tu as compris ? 0007 et ça va s'arrêter. Je prends le premier avion... je devrais être à Delhi demain après-midi. D'ici là, arrange-toi pour que personne n'entre dans le Cabinet. Suis-je clair ?

— Oui, monsieur.

Le colonel Taylor rentre à Delhi sans même avoir assisté à l'enterrement de sa mère. Sitôt que son taxi freine devant la maison, il se précipite dans le Cabinet. Il en ressort l'air soulagé.

— Dieu merci, on ne m'a rien pris. Bien joué, Thomas. Je savais que je pouvais compter sur toi.

Les six mois suivants, ma vie reprend son cours habituel. Le nouveau cuisinier n'a pas fréquenté de près ni de loin la prison de Tihar. Bhagwati est renvoyé pour avoir emprunté la voiture sans autorisation afin de se rendre à un mariage dans sa famille. En découvrant l'existence de James, le nouveau petit ami de Maggie, on lui interdit l'accès de la maison. Roy, surpris en train de se droguer, se fait engueuler copieusement. Mme Taylor et son mari continuent à se parler avec une courtoisie glaciale. Le colonel Taylor, je présume, continue à rencontrer Jeevan Kumar dans des allées solitaires et des parkings déserts.

Maggie et Roy sont en train de jouer au Scrabble dans le salon. Ils me proposent de me joindre à eux. J'ai appris des tas de mots en jouant à ce jeu avec eux, des mots comme « frichti », « mandale », « foirer » et « roustons ». C'est toujours Maggie qui gagne, elle a un très bon vocabulaire. Elle est la seule à connaître des mots de huit lettres, et une fois, elle a même fait un neuf lettres. Moi, je suis le plus nul. Je fais des mots comme « va », « dors », « dans » et « bon ». Tous les trente-six du mois, j'arrive à trouver un mot de six ou sept lettres, mais au bout du compte, je suis toujours à la traîne. Quelquefois, j'ai l'impression que Roy m'invite à jouer avec eux pour ne pas être perdant. Aujourd'hui, je n'ai pas de chance. Je n'ai que des X, des J, des K et des F. La partie tire à sa fin. Maggie a 203 points, Roy 175, et moi 104. Mes dernières lettres sont G, N, E, E, S, P et A. Je pense à « page » ou « âne ». À ce moment-là, Roy profite d'un O dans un mot de Maggie pour composer « ion », et je saute immédiatement sur l'occasion. Je place E, S et P avant le I, et N, A, G et E après le N. « Espionnage ». Ça me fait un total de 17 points ; qui plus est, le mot compte triple, et je gagne 50 points supplémentaires pour avoir utilisé mes sept jetons. 101 points. Prends-toi ça, Maggie !

Toute la journée, je guette à côté du téléphone. Maggie, qui attend un coup de fil de James, m'a chargé de répondre avant que son père ne décroche dans le Cabinet. Le téléphone sonne finalement à sept heures et quart. Je bondis sur le combiné. Mais le colonel Taylor m'a coiffé au poteau.

— Allô, dit-il.

À l'autre bout du fil, quelqu'un respire bruyamment. Puis la voix de Jeevan Kumar me parvient à travers la friture :

— Rendez-vous demain, jeudi, vingt heures, au Kwality Ice Cream Shop près de la porte de l'Inde. Ce que j'ai là, c'est de la dynamite.

— Bien, répond le colonel Taylor, et il coupe la communication.

Installé au salon avec sa canette de Foster's, le colonel regarde le dernier épisode de *Spycatcher*. Cette fois, Steve Nolan se trouve confronté à un réel dilemme. Il a découvert que

son meilleur ami, qui a fait la même fac que lui, qui a été témoin à son mariage, est un espion communiste. Nolan est triste, il ne sait pas quoi faire. Assis dans un bar, et passablement débraillé, il écluse whisky sur whisky. Le barman lui dit : « Le monde est sale, mais si personne ne veut faire le nettoyage, c'est tout le pays qui finira dans les chiottes. » Du coup, Steve Nolan se lève, regonflé à bloc. Il monte dans sa Ferrari rouge et fonce chez l'espion communiste. « Tu es un type bien, mais tu fais un sale boulot, dit-il à son ami avant de sortir son arme. L'amitié, c'est important. Mais la priorité, c'est notre pays. Je regrette. » Et il l'abat.

Le lendemain, une jeep de la police et une voiture de l'ambassade arrivent en trombe devant la maison à dix heures du soir. L'inspecteur qui a arrêté Ramu descend, accompagné du préfet de police. Et du colonel Taylor, qui ressemble à Steve Nolan au bar. En l'espace de dix minutes, le haut-commissaire est là aussi, la mine sombre.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il au préfet de police. Pourquoi le colonel Taylor a-t-il été déclaré *persona non grata* par le ministère des Affaires étrangères et sommé de quitter le territoire dans les quarante-huit heures ?

— Votre Excellence, nous avons les preuves que votre officier se livrait à des activités incompatibles avec son statut de diplomate. Malheureusement, il doit quitter le pays, répond le préfet.

— Mais de quoi l'accuse-t-on ?

— Nous l'avons pris en flagrant délit alors qu'il recevait des documents hautement confidentiels des mains d'un dénommé Jeevan Kumar qui travaille au ministère de la Défense.

Le colonel Taylor est livide. Il ne dit pas que ces Indiens sont de fichus menteurs. Tête basse, il reste planté au milieu du salon.

Le haut-commissaire pousse un soupir.

— J'avoue que c'est la première fois de ma longue carrière qu'un de mes officiers est frappé d'expulsion. Croyez-moi, Charles n'est pas un espion. Mais bon, s'il doit partir, il partira.

Puis il prend le préfet à part.

— Monsieur Chopra, je ne compte plus les caisses de Black Label que je vous ai fait parvenir depuis des années. Vous voudrez bien avoir la gentillesse de répondre à une question ?

— Certainement.

— Juste pour information, comment avez-vous su, pour le rendez-vous de ce soir ? C'est ce type, Kumar, qui vous a prévenu ?

— C'est drôle que vous me demandiez ça. Non, ce n'est pas Jeevan Kumar. Curieusement, c'était un de vos gars. Il a appelé l'inspecteur Tyagi ce matin et lui a dit d'aller à la porte de l'Inde à vingt heures pour surprendre le colonel Taylor en train de récupérer des documents secrets.

— J'ai du mal à le croire. Comment pouvez-vous être si sûr qu'il s'agissait d'un Australien ?

— À cause de l'accent, intervient l'inspecteur Tyagi. L'accent, monsieur l'ambassadeur. Il n'y avait aucun doute possible. Il a dit quelque chose comme : « Salout, mon paute, va ce soir à ouit heures porte de l'Ainde. » Qui d'autre qu'un Australien aurait parlé comme ça, hein ?

Le lendemain, le colonel Taylor embarque seul à bord d'un vol Qantas. Mme Taylor et les gosses suivront plus tard. Je pars, moi aussi. Je quitte les Taylor avec trois porte-clés, six T-shirts, trente *Australian Geographic* que je vais fourguer à un *kabariwalla*. Et 52.000 roupies. En coupures flambant neuves.

Je fais mes *hooroos* à la famille Taylor. Roy a complètement disjoncté. Depuis qu'il se drogue, il a un kangourou au plafond. Maggie roule de gros patins à James. Et je ne suis pas inquiet pour Mme Taylor. Avec le HC dans les parages, je sais qu'elle sera au poil. Quant à moi, je vais retrouver Salim à Mumbai. Qu'est-ce qu'on va s'éclater !

Smita regarde sa montre. Celle-ci indique une heure trente du matin.

Je lui demande :

— Vous êtes sûre que vous voulez continuer ?

— Est-ce qu'on a le choix ? rétorque-t-elle. D'ici demain, ils auront réuni des chefs d'inculpation contre toi.

Et elle presse la touche « Lecture ».

Nouvelle pause publicitaire. Prem Kumar tambourine sur son bureau.

— Vous savez quoi, monsieur Thomas, vous avez mangé votre pain blanc, là. Je suis prêt à parier que vous ne pourrez pas répondre à la prochaine question. Alors préparez-vous à utiliser une de vos Bouées de Sauvetage.

Le jingle de l'émission retentit.

Prem Kumar se tourne vers moi.

— Nous allons passer maintenant à la question numéro cinq, question à cinquante mille roupies. Celle-ci se rapporte au monde de la diplomatie. Quand un gouvernement déclare un diplomate étranger *persona non grata*, cela signifie que : a) le diplomate va être honoré, b) son mandat va être prolongé, c) le diplomate est reconnaissant, d) le diplomate est jugé indésirable ? Avez-vous compris la question, monsieur Thomas ?

— Oui.

— OK. Voyons donc votre réponse. Rappelez-vous, les deux Bouées de Sauvetage sont toujours à votre disposition. Vous pouvez bénéficier d'un Tuyau Ami ou vous pouvez demander Cinquante-Cinquante, et j'enlèverai deux mauvaises réponses, vous laissant choisir entre deux solutions. Qu'en dites-vous ?

— Je dis D.

— Pardon ?

— J'ai dit D. Le diplomate est jugé indésirable.

— Est-ce une supposition ? N'oubliez pas, vous risquez de perdre les dix mille roupies que vous avez gagnées si ce n'est pas la bonne réponse. Alors, si vous préférez, vous pouvez abandonner maintenant.

— Je connais la réponse. C'est D.

Des exclamations étouffées retentissent dans la salle.

— Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! Vous venez de gagner cinquante mille roupies ! déclare Prem Kumar.

Le public se lève pour m'acclamer.

Prem Kumar éponge la sueur de son front.

— Je dois avouer que c'est assez remarquable, fait-il tout haut. On dirait que M. Thomas est bel et bien l'Homme Qui Sait !

# 100 000

## Attention à vos boutons

— *KHALLAS.* TERMINE, DIS-JE, M'EXPRIMANT quasiment en morse. Plus de whisky. Le bar est fermé. Rentrez chez vous.

— No-o-on. Chiouplât, dites pas ça. Alle-e-ez, servez-moi encore un c-coup. Un p'tit d-ernier pour la route, implore le client en tendant son verre vide.

Je regarde ma montre : minuit quarante-cinq. Officiellement, le bar reste ouvert jusqu'à une heure. Avec une grimace, je sors la bouteille de rhum Black Dog.

— Cent roupies, s'il vous plaît.

L'homme tire un billet froissé de la poche de sa chemise, et je verse une dose soigneusement mesurée dans son verre.

— Merchi, b-b-barman.

Il avale une gorgée et s'écroule sur la table, envoyant valdinguer son verre, renversant la bouteille de soda et le bol de chutney à la menthe. Dans deux secondes il va se mettre à ronfler. Maintenant, non seulement il va falloir que je nettoie derrière lui, mais en plus je serai obligé d'appeler un taxi, de le mettre dedans et de le renvoyer chez lui. Et, bien que j'aie eu la présence d'esprit de lui faire payer ses consommations à l'avance, je peux d'ores et déjà dire adieu à mon pourboire.

C'est peut-être bien ma faute, si j'en suis arrivé là. Ce client manifestait tous les signes d'un effondrement imminent. Mais j'ai cru qu'il tiendrait le coup. Je me suis trompé, comme d'habitude.

Au bout de deux mois au bar-restaurant Chez Jimmy, je ne suis toujours pas capable d'évaluer la résistance d'un buveur. Mais bon, j'ai quand même réussi à établir une sorte de classement. En tête de liste viennent les bourrins. Ceux-là

peuvent ingurgiter jusqu'à huit verres sans bafouiller. Ensuite, il y a les ânes qui se mettent à braire et à radoter après deux ou trois verres, ou alors ils font dans la guimauve et fondent en larmes. Puis il y a les chiens. Plus ils boivent, plus ils cherchent la bagarre. Certains vont jusqu'à batifoler avec Rosie. Au-dessous, il y a les ours que l'alcool fait dormir. Et, tout en bas de l'échelle, il y a les porcs. Ceux qui vomissent après le dernier verre. Ce classement n'est pas figé. J'ai vu des clients commencer comme des bourrins et finir comme des porcs. Et des chiens se transformer en ours. Dieu merci, ce client-ci a viré à l'ours plutôt qu'au porc.

Je me débarrasse du poivrot et consulte l'horloge murale. Il est une heure dix. Depuis que Rosie et son papa se sont tirés en vacances à Goa, je regagne le cagibi qui me sert de logement à Dharavi tous les soirs après minuit. C'est en partie ma faute. Si je n'avais pas dit au gérant que je savais préparer les cocktails et doser le whisky, que je connaissais la différence entre un Campari-soda et un bloody mary, on ne m'aurait pas chargé d'officier au bar en l'absence d'Alfred.

Le bar-restaurant Chez Jimmy à Colaba a des gravures défraîchies aux murs, des glaces derrière le bar, un mobilier en bois massif et la meilleure carte de tout le sud de Mumbai. La cuisine y est si bonne et les prix y sont si bas qu'on croise ici des clients qui arpencent tous les sentiers de la vie. Quel que soit le jour, on peut trouver au bar un cadre supérieur cramponné à son verre à côté d'un ouvrier. Le gérant insiste pour qu'on fasse la conversation aux consommateurs car les gens boivent davantage quand ils ont de la compagnie. Le papa de Rosie, le barman gâteux Alfred D'Souza, est passé maître dans l'art de baratiner le client. Il appelle la plupart des habitués par leur nom et reste des heures avec eux, à écouter le récit de leurs malheurs et à faire grandir leur addition. Rosie elle-même est en train de devenir une barmaid accomplie. Assise au comptoir en jupe moulante et chemisier entrouvert, elle se penche occasionnellement pour offrir une vue plongeante sur son décolleté et encourage les clients à commander du whisky d'importation, beaucoup plus cher que les marques indiennes. Quelquefois, son manège lui attire des ennuis avec des rustres

qui la prennent pour une fille facile. Dans ces cas-là, je suis censé jouer les videurs.

Persuadé qu'il se trame quelque chose entre Rosie et moi, M. Alfred D'Souza me surveille d'un œil de lynx chaque fois qu'elle est dans les parages. Il se trompe complètement. Rosie est une gentille fille. Elle est petite, avec une poitrine opulente. À sa manière de pencher la tête et de m'adresser des clins d'œil, j'ai l'impression qu'elle cherche à me faire passer un message. Mais mon cerveau n'est pas en état de le capter. Il déborde de souvenirs d'une personne, et d'une seule : Nita. Les médecins à Agra ont dit qu'il lui faudrait au moins quatre mois pour se remettre de ses blessures. Et je sais que Shyam ne me laissera jamais la voir. C'est pour ça que je suis revenu à Mumbai : pour exorciser les fantômes d'Agra, ceux des vivants comme ceux des morts. Mais je ne peux échapper à mon propre passé dans cette ville. À chaque carrefour des souvenirs m'assailgent. Shantaram, l'astronome raté, me nargue dans les rues. Neelima Kumari, l'actrice, m'appelle dans les trains du réseau urbain. Et Salim, mon ami, me fait face sur toutes les affiches. Mais j'ai pris la décision de ne pas le recontacter. Je n'ai pas envie qu'il se fasse aspirer dans le tourbillon de ma vie et de mes projets fous.

J'habite un coin de Mumbai qui se nomme Dharavi, dans une cabane exiguë de neuf mètres carrés, sans aération ni lumière naturelle, avec, au-dessus de ma tête, une plaque de tôle ondulée en guise de toit. Elle vibre violemment chaque fois qu'un train passe là-haut. Je n'ai ni eau courante ni sanitaires. Mais c'est tout ce que je peux me payer. Je ne suis pas tout seul à Dharavi. Il y a là un million de personnes comme moi, entassées sur un terrain vague marécageux en forme de triangle de deux cents hectares, où nous vivons comme des animaux et mourons comme des insectes. Des miséreux venus des quatre coins du pays jouent des coudes pour avoir accès à leur propre fragment de ciel dans le plus grand bidonville d'Asie. Des accrochages ont lieu tous les jours – pour quelques centimètres d'espace, pour un seau d'eau –, et parfois ça tourne au drame. Les habitants de Dharavi viennent des coins reculés du Bihar, de l'Uttar Pradesh, du Tamil Nadu et du Gujarat. Ils arrivent à

Mumbai, la cité de l'or, avec des rêves plein la tête : ils rêvent de décrocher le gros lot et de vivre comme des bourgeois. Mais cet or-là s'est depuis longtemps transformé en plomb, laissant dans son sillage des cœurs rouillés et des esprits gangrenés. Comme le mien.

Dharavi n'est pas un endroit pour les âmes sensibles. La maison de correction à Delhi nous a amoindris, mais ce spectacle de la misère urbaine anesthésie et avilit. Des égouts à ciel ouvert pullulent de moustiques. Des latrines pestilentielles et tartinées d'excréments sont infestées de rats, si bien qu'on pense moins à l'odeur qu'à protéger ses fesses. Des montagnes de détritus se dressent à chaque coin, dont les chiffonniers arrivent encore à extraire des choses utiles. Par moments, il faut retenir son souffle en se faufilant dans ses ruelles lépreuses. Mais les habitants affamés de Dharavi se sentent ici chez eux.

Parmi les tours modernes et les enseignes lumineuses des centres commerciaux, Dharavi se loge telle une tumeur cancéreuse au cœur de Mumbai. Et la ville refuse de la reconnaître. Du coup, elle suit ses propres lois. Toutes les maisons de Dharavi sont des « constructions illégales », passibles de démolition du jour au lendemain. Mais comme leurs habitants se soucient uniquement de survivre, ça leur est égal. Ils vivent donc dans des maisons illégales, utilisent de l'électricité illégale, boivent de l'eau illégale et regardent une télé illégale par câble. Ils travaillent dans les innombrables fabriques et boutiques illégales de Dharavi et voyagent même illégalement – sans billet – dans les trains locaux qui passent en plein milieu de la colonie.

La ville a peut-être choisi d'ignorer la morbide prolifération de Dharavi, mais on n'arrête pas un cancer simplement en le déclarant hors la loi. Il continue à tuer à petit feu.

Chaque jour, je me rends de Dharavi au bar-restaurant Chez Jimmy. Le seul avantage de mon travail, c'est que je n'ai pas besoin d'y aller avant midi. Mais ça ne rachète pas les longues soirées passées à servir des brutes imbibées d'alcool et à écouter leurs histoires pathétiques. La conclusion que j'en ai tirée est que tous les hommes sont égaux devant le whisky. On peut être

un publicitaire de haut vol ou bien un ouvrier fondeur, si on ne tient pas l'alcool, on n'est rien d'autre qu'un poivrot.

Après mon expérience traumatisante avec Shantaram, j'ai cru que je ne supporterais plus jamais la vue d'un homme ivre. Mais Chez Jimmy est le seul établissement à m'avoir offert un travail. Je me console en me disant que l'odeur du whisky est moins envahissante que la puanteur des latrines situées à côté de ma cabane, et qu'écouter un ivrogne est moins pénible qu'entendre les récits déchirants de viols, de coups, de maladie et de mort qui émanent quotidiennement des taudis de Dharavi. J'ai appris à feindre l'intérêt et à ponctuer de « Hmm », de « Oui », de « Pas possible ! » et de « Eh ben ! » les histoires de femmes infidèles et de patrons grippe-sous, tout en encourageant les clients à commander une autre assiette de poulet frit et un autre bol de noix de cajou salées pour accompagner leur boisson. Et tous les jours, j'attends une lettre de QVGM afin de savoir si j'ai été sélectionné pour participer à l'émission. Mais le facteur arrive toujours les mains vides.

Un sentiment de défaite commence à m'obscurcir l'esprit. Je sens que ce pour quoi je suis venu à Mumbai est en train de m'échapper. Je nage à contre-courant. Et je ne peux pas lutter contre la puissance des flots. Mais quand j'entends les cris de ma chère Nita et les sanglots de Neelima Kumari, ma volonté refait surface. Il faut que j'aille à cette émission. En attendant, je continuerai à écouter leurs histoires d'ivrognes. Il y en a de bonnes. De mauvaises. De drôles. De tristes. Et une carrément bizarre.

Il est minuit passé, mais le buveur solitaire refuse de bouger du bar. Il est arrivé dans une Mercedes avec chauffeur, qui est garée dehors. Voilà deux heures qu'il lève le coude : il en est à son cinquième verre. Son chauffeur en uniforme est en train de ronfler dans la voiture. Il sait peut-être que son maître ne partira pas de sitôt. L'homme, âgé d'une trentaine d'années, est vêtu d'un élégant costume sombre avec cravate en soie et chaussures en cuir verni.

— Mon cher frère, mon cher frère, répète-t-il toutes les deux minutes, entre les gorgées de whisky Black Label et les bouchées de shhammi kebab.

Le gérant fait claquer ses doigts.

— Thomas, va t'asseoir à côté de lui et parle-lui de son frère. Tu ne vois pas que le pauvre gars est au trente-sixième dessous ?

— Mais... patron sahib, il est plus de minuit. On devrait lui dire de partir, autrement je vais rater le train de minuit et demi.

— Ne discute pas ou je te brise la mâchoire, grince-t-il. Allez, va lui faire la conversation. Débrouille-toi pour qu'il commande le single malt écossais qu'on nous a livré hier. Il roule bien en Mercedes, non ?

Je regarde le gérant d'un œil torve, comme un écolier face à un camarade qui sème la terreur sous le préau. Puis je retourne de mauvaise grâce au bar et me glisse à côté du client.

— Oh, mon cher frère, j'espère que tu me pardonneras, gémit-il en grignotant son shhammi kebab.

Il se conduit comme un âne, mais au moins il est dans la phase lucide, malgré quelques verres dans le nez et les mots qui se bousculent sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre frère ? je lui demande.

L'homme lève la tête et me scrute de ses yeux mi-clos.

— Pourquoi veux-tu savoir ? Ça ne fera que raviver la douleur, répond-il.

— Parlez-moi de votre frère, monsieur. Peut-être que ça vous soulagera.

— Non. Rien ne pourra me soulager. Même pas votre whisky.

— Très bien, monsieur. Si vous ne voulez pas parler de votre frère, je n'insisterai pas. Et si vous me parliez de vous ?

— Tu ne sais donc pas qui je suis ?

— Non, monsieur.

— Je suis Prakash Rao. Directeur général des Manufactures Surya. Le plus gros fabricant de boutons de l'Inde.

— De boutons ?

— Oui. Des boutons de chemises, de pantalons, de manteaux, de jupes. C'est nous qui les fabriquons. Nous faisons

toutes sortes de boutons à partir de toutes sortes de matières. Nous utilisons surtout des résines de polyester, mais nous avons aussi des boutons en tissu, en plastique, en cuir et même en os de chameau, en écaille et en bois. Tu n'as pas vu notre publicité dans les journaux ? « Pour une gamme complète de boutons – depuis les vêtements jusqu'aux tiroirs – venez chez Surya. Les boutons, c'est nous. » Je suis sûr que cette chemise que tu as sur le dos a des boutons fabriqués par nos soins.

— Et votre frère, comment s'appelle-t-il ?

— Mon frère ? Arvind Rao. Oh, mon pauvre frère. Oh, Arvind.

Et le voilà reparti à geindre.

— Qu'est-il arrivé à Arvind ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il était le patron des Manufactures Surya. Jusqu'à ce que je le remplace.

— Et pourquoi l'avez-vous remplacé ? Tenez, je vous sers un single malt qui nous vient droit d'Ecosse.

— Merci. Ça sent bon. Je me souviens de mon voyage de noces à l'île Maurice, à Port Louis, où j'ai goûté au single malt pour la première fois.

— Vous disiez que vous aviez remplacé votre frère.

— Ah oui. Mon frère était quelqu'un de bien. Mais il a fallu le remplacer à la tête des Manufactures Surya parce qu'il est devenu fou.

— Fou ? Comment ça ? Tenez, voici un bol de noix de cajou.

— C'est une longue histoire.

Je recours alors à l'une des tactiques de Rosie.

— On a toute la nuit devant nous. La bouteille est pleine. Vous n'avez qu'à commencer.

— Tu es mon ami ? demande-t-il, dardant sur moi un regard vitreux.

— Bien sûr que je suis votre ami.

Je souris de toutes mes dents.

— Dans ce cas, je vais te raconter mon histoire. Je suis saoul, tu sais, l'ami ? Et un homme saoul dit toujours la vérité. N'est-ce pas, l'ami ?

— Tout à fait.

— Eh bien, voilà, l'ami, mon frère, mon cher, cher frère Arvind, était un grand homme d'affaires. Il a bâti les Manufactures Surya à partir de rien. Autrefois, nous vendions des perles au marché de Laadbazaar, dans le vieux Hyderabad. Tu sais, celui qui est à côté de Charminar. C'est lui qui, à la sueur de son front, a construit l'empire financier dont j'ai hérité.

— Mais vous avez dû l'aider dans ses affaires.

— À peine. J'étais un raté. Je n'ai même pas réussi à entrer à l'université. Mon frère a eu la générosité de me prendre sous son aile et de m'offrir un poste au service marketing de son entreprise. J'ai fait de mon mieux, et sa confiance en mes capacités s'est accrue avec le temps. Pour finir, il m'a nommé directeur du service exportation et m'a envoyé à New York où se trouve notre siège international.

— New York ! Eh ben ! Ça devait être super !

— Oui, New York est un endroit super. Mais je travaillais dur : je sortais tous les jours, je voyais des grossistes et des distributeurs, je traitais les commandes, je supervisais les livraisons. J'étais occupé du matin au soir.

— OK. Et qu'est-il arrivé ensuite ? Attendez une minute, je vais vous chercher une autre assiette de shammie kebabs.

— Merci, l'ami. C'est à New York que j'ai rencontré Julie.

— Julie ? Qui est-ce ?

— Son vrai nom était Erzulie de Ronceray, mais tout le monde l'appelait Julie. Elle avait la peau foncée et elle était lascive, avec d'épais cheveux bouclés, une bouche pulpeuse et une taille fine. Elle travaillait comme femme de ménage dans l'immeuble où je louais mes bureaux. C'était une immigrée clandestine, elle venait d'Haïti. Tu as déjà entendu parler d'Haïti ?

— Non. Où est-ce ?

— C'est un tout petit pays des Caraïbes, pas loin du Mexique.

— Ah bon. Donc, vous avez rencontré Julie.

— Oui, on se saluait à l'occasion. Un jour, les services d'immigration l'ont chopée en train de travailler sans carte verte. Elle m'a supplié de la faire passer pour mon employée afin de régulariser son séjour aux États-Unis. Dans un accès de

générosité, j'ai accepté de la prendre sous ma protection. En retour, elle m'a donné de l'amour, du respect, et m'a fait vivre des nuits comme je n'en avais jamais connu. Crois-moi. Je suis saoul. Et un homme saoul dit toujours la vérité, n'est-ce pas ?

— Absolument. Je vous sers un autre verre ? Ce single malt écossais est vraiment très bon, vous ne trouvez pas ?

— Merci, l'ami. Tu es très gentil. Bien plus gentil que Julie. Elle m'a manipulé, tu sais. Elle a profité de ma faiblesse. Un homme seul dans une grande ville. De fil en aiguille, j'ai fini par l'épouser.

— C'est là que vous êtes parti en voyage de noces à Port Louis, exact ?

— Exact. Mais à mon retour, j'ai découvert un côté différent, plus obscur, de Julie. Je suis allé chez elle pour la première fois depuis notre mariage et j'y ai trouvé plein d'objets bizarres : des bouteilles de rhum décorées de perles et de paillettes, toute une ribambelle de poupées qui avaient une drôle d'allure, des pierres de formes diverses, des croix, des grelots et même un parchemin en peau de serpent. Elle avait aussi un chat noir nommé Bossu, qui était une vraie teigne.

» En fait, j'ai découvert la face cachée de Julie quand j'ai été agressé dans le Bronx par un type armé d'un couteau. J'ai eu de la chance de m'en tirer vivant, mais mon bras était profondément entaillé. Julie n'a pas voulu que j'aille à l'hôpital. Elle a appliqué des herbes sur la plaie et récité des incantations ; deux jours plus tard, la blessure était complètement guérie, il ne restait même pas une cicatrice. C'est là qu'elle m'a dit qu'elle était une prêtresse vaudoue.

— Vaudou ? C'est quoi, ça ?

— Il vaudrait mieux pour toi, mon ami, que tu ne le saches pas. Le vaudou est une religion haïtienne. Ses adeptes idolâtrent des esprits appelés *loas* et croient que dans l'univers tout est lié. Chaque chose en affecte une autre. Rien n'est dû au hasard, et tout est possible. C'est pourquoi les gens qui pratiquent le vaudou peuvent accomplir des choses incroyables. Comme ressusciter des morts, par exemple.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout. Ces morts, on les appelle des zombies. Je te le répète, je suis saoul. Et un homme saoul dit toujours la vérité, n'est-ce pas ?

— C'est sûr.

Totalement captivé par son histoire, j'en oublie de le ravitailler en whisky et en noix de cajou.

— Julie a chamboulé ma vie. Elle qui avait été une pauvre femme de ménage voulait maintenant faire partie de la haute société. Elle oubliait qu'elle était mariée au frère d'un riche industriel, pas à l'industriel lui-même, et elle me réclamait de l'argent tout le temps. Et je ne pouvais pas le lui donner car cet argent n'était pas à moi. Il était à mon frère, à sa société.

» Elle m'a obligé à voler. C'a commencé par de petites choses... quelques dollars empochés grâce à un faux reçu de taxi. Puis c'a pris de l'ampleur. La somme provenant d'un client et qui n'apparaissait pas dans les comptes... Un contrat signé, l'avance touchée et non transmise au siège... Au fil des ans, le montant détourné a atteint un demi-million de dollars. Et mon frère, qui vivait ici, à Mumbai, s'en est aperçu.

— Oh, mon Dieu ! Et alors ?

— À ton avis ? Mon frère était furieux. S'il avait voulu, il aurait pu me livrer à la police. Mais la voix du sang a été la plus forte. J'ai imploré son pardon, et il me l'a accordé. Naturellement, il m'a transféré dans un petit bureau à Hyderabad et a insisté pour que je rembourse au moins la moitié des sommes détournées sur mon salaire pendant une période de vingt ans.

» J'ai accepté ces conditions avec joie. J'étais prêt à tout pour ne pas aller en prison. Mais Julie était hors d'elle. « Comment ton frère peut-il te traiter de la sorte ? Tu as autant d'intérêts que lui dans cette société. Il faut te battre pour défendre tes droits. »

» À force, son harcèlement constant a fini par porter ses fruits. Je me suis mis à considérer Arvind comme quelqu'un de retors et de sournois, qui ne m'avait pas fait de cadeau. Un jour, Arvind est venu me rendre visite à mon bureau de Hyderabad. Il a trouvé de nouvelles preuves de malversations, et ça l'a fait sortir de ses gonds. Il m'a insulté devant le personnel, me

traitant de tous les noms ; il a dit que j'étais un bon à rien et m'a menacé de mettre fin à notre association au sein de l'entreprise.

» J'étais anéanti. Pour la première fois, j'ai eu envie de lui rendre la monnaie de sa pièce. J'ai raconté l'incident à Julie ; elle était folle de rage. « Il est temps de donner une leçon à ton frère, m'a-t-elle dit. Tu es prêt maintenant à te venger ? » J'ai répondu oui, tellement j'avais été blessé par ses insultes. « Très bien, alors rapporte-moi un bouton d'une chemise sale de ton frère et une petite mèche de ses cheveux. – Et où vais-je trouver une mèche de ses cheveux ? ai-je demandé. – Débrouille-toi », m'a dit Julie. Eh, tu me ressers un coup à boire ?

Je m'empresse de remplir son verre.

— Alors, comment avez-vous fait pour vous procurer un bouton de chemise et des cheveux de votre frère ?

— Facile. Je suis allé le voir chez lui, à Mumbai, et j'ai arraché le bouton d'une chemise qu'il venait de mettre dans le panier à linge. Ensuite, je suis allé trouver son coiffeur et je l'ai soudoyé pour qu'il me garde une mèche de cheveux, la prochaine fois que mon frère irait se faire coiffer chez lui. J'ai dit que c'était pour une offrande au Seigneur Venkateswara à Tirupati.

» En l'espace d'un mois, j'ai donc rapporté à Julie le bouton et les cheveux. Ce qui s'est passé ensuite est proprement ahurissant. Elle a pris une poupée homme, une poupée de chiffon zébrée de lignes noires de partout. Elle a cousu le bouton sur sa poitrine et collé les cheveux au sommet de sa tête. Puis elle a tué un coq et vidé son sang dans une casserole. Elle a trempé la tête de la poupée dans le sang du coq. Après quoi, elle l'a emportée dans sa chambre, a récité toutes sortes d'incantations et frotté la poupée avec des herbes et des racines bizarres. Puis elle a sorti une épingle noire et dit : « La poupée vaudoue est prête. Je lui ai insufflé l'esprit de ton frère. Désormais, quoi que tu fasses à la poupée avec cette épingle noire, ton frère le ressentira à Mumbai. Par exemple, si je pique la tête de la poupée avec l'épingle, ton frère aura une migraine épouvantable. Et si je l'enfonce profondément dans le bouton, ton frère souffrira d'une forte douleur à la poitrine. Tiens, essaie. » Je croyais qu'elle plaisantait, mais pour lui faire plaisir,

j'ai planté l'épingle noire dans le bouton blanc sur la poitrine de la poupée. Deux heures plus tard, j'ai eu un appel de Mumbai disant qu'Arvind venait d'être hospitalisé pour une crise cardiaque sans gravité.

— Mon Dieu ! C'est incroyable !

— Oui. Tu imagines ma stupeur. Pas parce qu'Arvind a eu une crise cardiaque, mais parce que j'avais la preuve que Julie avait réellement créé une poupée vaudoue aux pouvoirs magiques.

» Les deux mois suivants, cette poupée est devenue mon joujou secret. J'y ai déversé toute ma frustration et mon ressentiment latent à l'égard de mon frère. Je prenais un plaisir pervers à le faire souffrir. Ça m'amusait follement. J'emportais la poupée à Mumbai et regardais Arvind se tordre sur sa pelouse pendant que je taquinais le bouton sur la poupée avec l'épingle noire. Petit à petit, j'ai commencé à recourir à la poupée en présence de tiers. Je l'avais sur moi quand je suis allé à l'hôtel cinq étoiles où Arvind recevait des clients japonais. Je me suis assis discrètement dans un coin. J'entendais mon frère qui disait : « Oui, monsieur Harada, nous projetons d'ouvrir une succursale au Japon, mais la réaction de la Compagnie du Bouton Nippone n'a pas été très positive. Nous sommes également... » Brusquement, j'ai planté l'épingle dans la tête de la poupée. « Aaaaouououou ! », a hurlé mon frère, se prenant la tête entre les mains. Ses clients étrangers sont partis sans dîner.

» J'ai emporté la poupée à un mariage dans la famille, qui avait lieu à Bangalore et où j'avais été invité avec mon frère. Juste au moment où Arvind s'apprêtait à bénir les mariés, je me suis servi de l'épingle. « Que Dieu vous bénisse tous les aaaaaaaaaaaaaououououou ! » a-t-il hurlé, gratifiant le marié d'un coup de tête sous le regard scandalisé des convives. Beaucoup de gens m'ont exprimé leur commisération ce soir-là, affligés qu'ils étaient de voir Arvind sombrer dans la folie.

» Je me suis rendu avec la poupée à une réception au cours de laquelle mon frère devait recevoir le prix du meilleur entrepreneur. Il était en train de prononcer le discours de remerciement, avec le trophée de cristal étincelant entre ses mains. « Mes amis, je suis vraiment très honoré de tenir ce

trophée dans mes mains. Toute ma vie, j'ai cru à la devise qu'un dur labeur et aaaaaaaaouououououou ! » Le trophée a glissé de ses mains et s'est brisé en mille morceaux.

» Arvind est allé voir un médecin qui lui a fait passer une IRM et n'a rien trouvé d'anormal. Il lui a conseillé de consulter un psychiatre.

» Pour finir, j'ai emporté la poupée à la réunion annuelle des actionnaires, et je me suis assis au dernier rang. Arvind était en train de présenter son bilan. « Mes chers actionnaires, je suis heureux de vous annoncer que les bénéfices bruts de ce dernier trimestre ont sensiblement progressé en aaaaaaaaaauououououou ! » Il y a eu un tollé général : les actionnaires agités réclamaient la démission immédiate du PDG fou. Mon frère a dû quitter ses fonctions ; j'ai pris sa place à la tête de l'entreprise, et il a été interné dans un asile d'aliénés.

» Il y est resté deux ans. Entre-temps, je suis devenu riche au-delà de toutes mes espérances. Julie avait enfin tout ce qu'elle désirait. Elle a fait venir sa mère et son frère de Port-au-Prince pour les loger chez nous, à Mumbai. Mais à mesure que je m'installais dans cette existence d'homme riche, j'ai commencé à réfléchir à ma vie et aux moyens que j'avais employés pour acquérir cette fortune. Là-dessus, j'ai rencontré Jyotsna.

— Qui est-ce ?

— Officiellement, c'est ma nouvelle secrétaire, mais en fait, elle est bien plus que cela. C'est mon âme sœur. J'ai tant de choses en commun avec elle, des choses que je ne pourrai jamais partager avec une étrangère comme Julie. Elle est à l'opposé de Julie. C'est Jyotsna qui m'a fait prendre conscience de la terrible injustice que j'avais commise envers mon frère aîné. J'ai donc décidé de sortir Arvind de son asile d'aliénés.

— Et vous avez réussi ?

— Non. Il était trop tard. Mon frère a été torturé à l'asile, on lui a fait subir des électrochocs. Il est mort il y a quinze jours.

— Quoi ?

— Mon pauvre frère est mort, gémit-il. Mon cher frère est mort.

Il se prend la tête dans les mains.

— Et c'est moi qui l'ai tué.

Je sors brusquement de ma torpeur. D'âne, M. Rao est en train de se transformer en chien.

— Cette salope de Julie, je vais la dénoncer. Je mettrai sa dondon de mère à la porte et je virerai son vaurien de frère. Je tuerai son sale chat puis je la chasserais de Mumbai. Qu'elle aille pourrir en enfer à Haïti. Ha !

— Et comment envisagez-vous de faire tout ça ?

Une lueur rusée illumine l'œil de Prakash.

— Tu es mon ami, et je suis saoul. Un homme saoul dit toujours la vérité. Sache donc que j'ai déjà rencontré un avocat et établi les papiers du divorce. Si Julie accepte, tant mieux, sinon j'ai autre chose en réserve. Tiens.

Il tire un objet de la poche de son pantalon. C'est un revolver petit et court, très compact, guère plus gros que mon poing. Le métal est lisse et brillant, sans la moindre éraflure.

Il se met à hurler de douleur, porte la main à son cœur et s'affaisse sur la table, renversant la bouteille de single malt et éparpillant les noix de cajou.

J'ai l'impression que pour le pourboire, c'est encore loupé.

La jeep au gyrophare rouge arrive au bout d'une demi-heure. Suivie d'une ambulance avec un médecin en blouse blanche qui constate le décès de Prakash Rao, foudroyé par une crise cardiaque. La police fouille dans ses poches et trouve un portefeuille plein de billets de banque, la photo d'une jeune et jolie Indienne, une liasse de documents avec le mot « Divorce ». Mais pas d'arme. De toute façon, les morts n'ont pas besoin d'une arme.

Smita me regarde d'un air amusé.

— Tu n'imagines tout de même pas que je vais croire à cette histoire abracadabrante, hein ?

— Je ne porte pas de jugement. Je vous ai simplement rapporté ce que m'a raconté Prakash Rao. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.

— Mais enfin, ça ne peut pas être vrai.

— Moi, je dis seulement que parfois la vérité dépasse la fiction.

— Je n'arrive pas à croire que Rao a été tué par quelqu'un qui piquait une poupée vaudoue. À mon avis, tu l'as inventé.

— Libre à vous de ne pas me croire, mais alors comment expliquez-vous ma réponse à la question suivante ?

Smita appuie sur « Lecture ».

Prem Kumar tambourine sur son bureau.

— Mesdames et messieurs, nous allons passer maintenant à la question suivante, question numéro six qui vaut un *lakh* de roupies. C'est une question qu'on rencontre invariablement dans tous les quiz. Oui. Je veux parler de pays et de capitales. Monsieur Thomas, vous vous y connaissez en capitales ? Tenez, quelle est la capitale de l'Inde ?

Le public glousse. Il est prêt à croire qu'un serveur puisse ignorer la capitale de son propre pays.

— New Delhi.

— Très bien. Et la capitale des États-Unis d'Amérique ?

— New York.

Prem Kumar rit.

— Non. C'est faux. OK, quelle est la capitale de la France ?

— Je ne sais pas.

— La capitale du Japon ?

— Je ne sais pas.

— Et la capitale de l'Italie ? Vous avez une idée ?

— Non.

— Eh bien, dans ce cas, je ne vois pas comment vous pourriez répondre à la prochaine question sans avoir recours à l'une de vos Bouées de Sauvetage. Voici donc la question numéro six à cent mille roupies. Quelle est la capitale de la Papouasie-Nouvelle-Guinée : a) Port Louis, b) Port-au-Prince, c) Port Moresby ou d) Port Adélaïde ?

La musique retentit, pour entretenir le suspense.

— Avez-vous, monsieur Thomas, l'ombre d'une idée quant à la réponse à cette question ?

— Oui, je sais quelles sont les réponses incorrectes.

— Ah bon ? fait Prem Kumar, incrédule.

Dans la salle, les spectateurs commencent à chuchoter entre eux.

— Je sais que ce n'est pas Port-au-Prince qui est la capitale d'Haïti, ni Port Louis qui se trouve à l'île Maurice. Ce n'est pas non plus Port Adélaïde car Adélaïde, c'est en Australie. C'est donc forcément C. Port Moresby.

— Incroyable. Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! C'est Port Moresby. Vous venez de gagner cent mille roupies, vous êtes maintenant un *lakhpatri* ! déclare Prem Kumar.

Le public se lève pour m'acclamer. Prem Kumar s'éponge le front.

— On jurerait, à la façon dont vous répondez à ces questions, que c'est de la magie !

Smita rigole.

— Ce n'est pas de la magie, espèce de crétin, dit-elle à Prem Kumar sur l'écran. C'est du vaudou !

Soudain, ses yeux glissent sur quelque chose qu'elle a repéré sur la moquette de la chambre. Elle se baisse pour le ramasser. C'est un petit bouton avec quatre trous. De ceux qu'on trouve sur les chemises. Elle regarde ma chemise. Effectivement, il me manque le troisième bouton. Elle me le tend.

— Tiens. Mieux vaut faire attention à tes boutons.

**200 000**

## **Le meurtre de l'Ouest-Express**

LA GARE DE PAHARGANJ À NEW DELHI résonne de bruits et grouille de monde. Les quais gris sont baignés de lumière blanche. Les locomotives crachent de la fumée et sifflent tels des taureaux impatients.

Si vous deviez me chercher dans ce dédale surpeuplé, où iriez-vous regarder ? Probablement parmi les hordes d'enfants des rues, étendus sur le sol de ciment lisse dans différentes postures de sommeil et de repos. Vous me verriez peut-être en jeune colporteur, vendant des bouteilles en plastique remplies d'eau du robinet puisée dans les toilettes de la gare, aussi pure que l'eau minérale de l'Himalaya. Vous pourriez m'imaginer parmi les balayeurs en chemise sale et pantalon déchiré, qui traînent les pieds, armés d'un long balai, et balancent les saletés sur les voies. Ou vous pourriez me chercher parmi les bataillons de porteurs en uniforme rouge, qui vont et viennent avec de lourdes charges sur la tête.

Eh bien, réfléchissez encore, car je ne suis ni vendeur à la sauvette, ni porteur, ni balayeur. Aujourd'hui, je suis un passager comme les autres, me rendant à Mumbai, en wagon-lit, pas moins, avec une réservation en bonne et due forme. Je porte une chemise blanche amidonnée, cent pour cent coton, et un jean Levi's... oui, un jean Levi's, acheté au Marché tibétain. Je me dirige résolument vers le quai numéro cinq pour monter à bord du Paschim-Express à destination de Mumbai. Un porteur trotte à côté de moi, avec une valise marron clair sur la tête. C'est moi qui l'ai engagé, et la valise qu'il transporte est la mienne. Elle contient quelques vêtements, de vieux jouets, une pile *d'Australian Geographic* et un jeu électronique pour Salim. Il n'y a pas d'argent dans la valise. J'ai entendu trop d'histoires

de brigands dans les trains, qui vous droguent la nuit et se volatilisent avec vos biens, pour prendre le risque d'y laisser mon trésor le plus précieux : le salaire que j'ai touché chez les Taylor. L'enveloppe kraft remplie de billets craquants de mille roupies – cinquante en tout –, je l'ai sur moi, cachée dans un endroit où personne ne peut la voir. Elle est à l'intérieur de mon slip. Les deux mille qui restent ont servi à financer mon voyage. Avec ça, j'ai payé mes habits, mon billet de train et le jeu de Salim ; je dois encore régler le porteur et m'acheter un casse-croûte. Je jette un rapide coup d'œil sur les petites coupures fourrées dans ma poche de devant. J'aurai juste assez pour prendre un auto-rickshaw de la gare de Bandra jusqu'au *chawl* de Salim à Ghatkopar. J'imagine sa tête quand il me verra arriver dans un triporteur. Et quand il découvrira le jeu, j'espère seulement qu'il ne s'évanouira pas de bonheur.

Le quai numéro cinq est bondé, encore plus que Super Bazaar. Les marchands ambulants sont aussi nombreux que les racoleurs à l'entrée d'une administration. Les passagers scrutent la grille des réservations à la recherche de leur nom avec la ferveur d'étudiants venus consulter des résultats d'examens. Je m'aperçois que le service des chemins de fer a complètement déformé mon nom : on m'a inscrit comme T. M. Ram. Je suis cependant heureux de constater qu'on m'a octroyé la couchette du bas numéro trois, voiture S7.

La voiture se trouve presque au bout du long convoi et, le temps d'y arriver, le porteur est fatigué et en nage. Je m'installe sur ma couchette qui est juste à côté de la porte, et range soigneusement ma valise dans l'espace en dessous. Je donne vingt roupies au porteur. Il insiste pour avoir plus, prétextant la distance depuis l'entrée de la gare jusqu'à ma voiture, et je lui donne deux roupies supplémentaires. Une fois débarrassé de lui, je jette un œil autour de moi.

Mon compartiment compte six couchettes au total. Une au-dessus de moi, deux en face et deux sur le côté. Une famille de quatre personnes est déjà installée sur la couchette d'en face : le père, la mère et deux enfants, un garçon de mon âge et une fille un peu plus âgée. Le père, un homme d'affaires marwari d'âge moyen, porte un gilet noir de marque et un bonnet noir. Il a des

sourcils en broussaille, une fine moustache et un visage sévère. Sa femme, qui doit avoir le même âge, a l'air tout aussi peu avenante. Elle est vêtue d'un sari vert et d'un corsage jaune, et me regarde avec suspicion. Le garçon, grand et dégingandé, me semble plutôt sympa, mais c'est la fille, assise près de la fenêtre, qui attire mon attention comme un aimant. Mince, la peau claire, elle porte un *salwar kameez* bleu avec le *chunni* rabattu sur sa poitrine. Ses yeux sont expressifs et soulignés de khôl. Elle a un teint de pêche et de jolies lèvres. C'est la plus belle fille que j'aie vue depuis longtemps. Elle mérite un deuxième coup d'œil. Et un troisième. J'ai l'impression de me perdre dans son regard ensorcelant. Mais mes réflexions sont interrompues par un bébé qui se met à brailler. C'est un petit garçon, quelques mois à peine, assis sur les genoux de sa mère sur la couchette latérale. La mère, jeune, l'air morose, porte un sari rouge et froissé. Apparemment, elle voyage seule. Elle essaie de calmer le bébé à l'aide d'une tétine, mais il continue à pleurer. Finalement, elle remonte son corsage et lui offre le sein. Il tête avec satisfaction, et elle le berce pour l'endormir. De ma place, j'entrevois le dessous de son sein brun et rebondi et j'en ai la bouche sèche. Soudain, je surprends le regard de l'homme d'affaires marwari qui me fixe, et je lève les yeux sur la vitre derrière elle.

Un marchand de thé entre dans le compartiment. Je suis le seul à en prendre. Il verse du thé tiédasse dans un récipient en terre qui sent vaguement la boue. Il est suivi par le vendeur de journaux. L'homme d'affaires achète le *Times of India*. Son fils choisit une BD, *Archie*. Et moi, le dernier numéro de *Starburst* : ma réserve de monnaie est en train de fondre à vue d'œil.

Le train lâche un ultime coup de sifflet et se met en branle, avec une heure et demie de retard sur l'horaire. Je regarde ma montre, même si je vois clairement que son écran à affichage digital indique 18 : 30. Je secoue et tourne mon poignet, espérant que les autres, la fille surtout, auront remarqué ma montre Casio flambant neuve, made in Japan, achetée pour la somme astronomique de deux cents roupies à Palika Bazaar.

Le père se plonge dans son journal, le fils dans sa bande dessinée. La mère entame les préparatifs du dîner. La jeune

maman s'est endormie, avec le bébé toujours scotché à son sein. Je fais mine de lire le magazine de cinéma. Il est ouvert au milieu, sur la photo du dernier sex-symbol, Poonam Singh, vêtue d'un bikini, mais ses charmes me laissent de glace. Je coule des regards furtifs en direction de la fille, qui contemple distraitemment le paysage urbain défilant derrière la vitre. Elle ne m'a pas regardé une seule fois.

À huit heures, un contrôleur en tunique noire entre dans le compartiment, et il demande nos billets. J'exhibe le mien avec panache, mais il ne l'examine même pas. Il se contente de le poinçonner avant de me le rendre. Aussitôt après son départ, la mère ouvre des boîtes en carton rectangulaires contenant de la nourriture. Des quantités de nourriture. Je vois des *puris* ratatinés, des patates jaunes, des piments marinés, des sucreries. L'arôme alléchant de *gulab jamuns* et de *barfees* maison emplit le compartiment. Je commence à avoir faim moi aussi, mais le garçon de service n'est toujours pas venu prendre la commande pour le dîner. J'aurais peut-être mieux fait d'acheter quelque chose à la gare.

La famille marwari mange de bon cœur. Le père engouffre *puri* sur *puri*. La mère fait un sort aux patates dorées, accompagnant chaque bouchée d'un piment juteux. Le fils se jette sur les moelleux *gulab jamuns* et aspire même le sirop sucré. Seule la fille mange légèrement. Je me pourlèche les babines en silence. Curieusement, le garçon m'offre deux *puris*, mais je décline avec politesse. J'ai entendu assez d'histoires de bandits déguisés en passagers qui proposent de la nourriture droguée à leurs compagnons de voyage, puis prennent le large avec leur argent. Et il n'y a aucune raison pour qu'un garçon qui lit *Archie* ne soit pas un bandit. Quoique si c'était la fille qui m'avait offert à manger, j'aurais probablement – non, sûrement même – accepté.

Après avoir fini de dîner, le garçon et la fille se mettent à jouer à un jeu de société nommé Monopoly. Assis côte à côte, le père et la mère bavardent. Ils discutent des derniers feuillets à la télé, d'achats immobiliers et de vacances à Goa.

Je tapote doucement mon ventre, où cinquante mille roupies en coupures toutes neuves reposent sous l'élastique de

mon slip, et le pouvoir de tout cet argent infuse insidieusement mon estomac, mes intestins, mon foie, mes poumons, mon cœur et mon cerveau. La faim qui me ronge disparaît comme par miracle.

En regardant le tableau de famille en face de moi, je n'ai plus l'impression d'être un intrus. Je ne suis plus un marginal en train d'épier leur univers exotique ; je suis leur égal, capable de leur parler dans leur propre langage. Comme eux, je peux maintenant regarder des feuilletons à la télé, jouer à la Nintendo et faire des courses à Kids Mart le week-end.

Les voyages en train sont lourds de possibilités. Ils entraînent un changement d'état. On peut se faire de nouveaux amis en chemin, ou retrouver de vieux ennemis. On peut attraper la diarrhée pour avoir mangé des samosas rances, ou le choléra pour avoir bu de l'eau contaminée. Et, oserai-je le dire, on peut même rencontrer l'amour. Assis sur la couchette n°3 dans la voiture S7 à bord du train 2926A, avec cinquante mille roupies à l'intérieur de mon slip, la possibilité excitante qui titillait mes sens et m'exaltait le cœur, c'était que peut-être, seulement peut-être, j'allais tomber amoureux d'une ravissante voyageuse en *salwar kameez* bleu. Et quand je parle de l'amour, il ne s'agit pas d'amour à sens unique, de l'amour sans aucun espoir de retour qu'on peut nourrir pour une célébrité ou une star de cinéma. Non, je parle d'un amour réel, concret, possible. Un amour qui ne se termine pas dans les larmes sur l'oreiller, mais qui peut aboutir à un mariage. À des enfants. À des vacances en famille à Goa.

Je n'avais que cinquante mille roupies, mais chacune d'elles était porteuse d'un rêve en technicolor, et elles se multipliaient sur l'écran en cinémascope de mon cerveau pour devenir cinquante millions. Je retenais mon souffle afin que ce moment-là dure le plus longtemps possible, car un rêve éveillé est toujours plus fugace que ceux qu'on fait en dormant.

Le frère et la sœur finissent par se lasser de leur jeu. Le garçon vient s'asseoir à côté de moi. On commence à discuter. J'apprends qu'il s'appelle Akshay, et que sa sœur c'est Meenakshi. Ils habitent Delhi et se rendent à Mumbai pour assister au mariage d'un onde. Akshay est passionné par sa

PlayStation 2 et ses jeux vidéo. Il me pose des questions à propos de MTV, de navigation sur Internet, et mentionne des sites pornos. Je lui raconte que je parle l'anglais, que je lis *Australian Geographic*, que je joue au Scrabble, et que j'ai sept petites amies, dont trois étrangères. Je dis que j'ai une console PlayStation 3, un ordinateur avec Pentium 5 et que je surfe sur Internet nuit et jour. Je lui explique que je vais à Mumbai voir mon meilleur ami, Salim, et que je prendrai un taxi de la gare de Bandra jusqu'à Ghatkopar.

J'aurais dû me douter qu'il est plus difficile de berner un gamin de seize ans qu'un homme de soixante. Akshay n'est pas dupe de mes histoires.

— Ha ! Tu n'y connais rien, aux ordinateurs. Et la PlayStation 3 n'est même pas encore sortie. Tu n'es qu'un gros menteur, se moque-t-il.

Je ne résiste pas à la tentation.

— Ah oui, tu crois que tout ça est un gros mensonge, hein ? Eh bien, monsieur Akshay, laissez-moi vous dire que là, tout de suite, j'ai cinquante mille roupies dans ma poche. Tu as déjà vu autant d'argent dans ta vie ?

Akshay refuse de me croire. Il me défie de lui montrer l'argent. La perspective de l'impressionner est beaucoup trop tentante. Je me tourne, glisse la main dans mon pantalon et sors l'enveloppe kraft, légèrement humide et sentant l'urine. J'en tire subrepticement la liasse de billets de mille roupies et l'agite triomphalement sous son nez. Puis je les range rapidement et remets l'enveloppe à sa place.

Vous auriez dû voir les yeux d'Akshay. Ils lui sortaient littéralement de la tête. C'était une victoire à savourer pour l'éternité. Pour la première fois de ma vie, j'avais quelque chose de plus tangible qu'un rêve pour appuyer mes déclarations. Pour la première fois de ma vie, je voyais autre chose dans les yeux qui me regardaient. Cette autre chose, c'était du respect. J'en ai tiré une leçon extrêmement précieuse : les rêves n'ont de pouvoir que sur votre propre esprit. Alors qu'avec de l'argent, on a le pouvoir sur l'esprit des autres. Une fois de plus, ces cinquante mille dans mon slip me donnaient l'impression d'être cinquante millions.

Il est dix heures du soir, et tout le monde s'apprête à aller se coucher. La mère d'Akshay sort des draps d'un fourre-tout vert et commence à faire les lits pour toute la famille. La jeune mère s'est endormie avec le bébé sur sa couchette, sans se soucier de couvertures ni d'oreillers. Comme je n'ai pas de literie et que je n'ai pas vraiment sommeil, je m'assieds à côté de la vitre et offre mon visage à la caresse froide du vent en regardant le train filer dans le noir. La couchette en face de la mienne est occupée par la mère d'Akshay ; celle du dessus, par Meenakshi. Le père grimpe sur la couchette au-dessus de la mienne, et Akshay prend la couchette latérale, au-dessus de la mère et de l'enfant.

Le père s'endort sur-le-champ : on peut l'entendre ronfler. La mère tourne sur le côté et remonte son drap. Je me démanche le cou pour essayer d'apercevoir Meenakshi, mais je ne vois que sa main droite, avec un jonc en or au poignet. Soudain elle se redresse et se penche dans ma direction pour faire tomber ses chaussures. Son *chunni* a glissé, et par le col en V de son *kameez* bleu je vois clairement le haut de ses seins. Ce spectacle fait naître un frisson de plaisir involontaire qui me parcourt l'échine. Je crois qu'elle surprend mon regard, car elle rajuste précipitamment son *chunni* sur sa poitrine et me jette un coup d'œil réprobateur.

Au bout d'un moment, je m'assoupis à mon tour, bercé par des rêves petits-bourgeois dans lesquels je m'achète un million de choses, notamment une Ferrari rouge et une jolie fiancée en *salwar kameez* bleu. Le tout pour cinquante mille roupies.

Je suis réveillé par quelque chose qui s'enfonce dans mon ventre. J'ouvre les yeux et aperçois un homme basané avec une épaisse moustache noire qui me pousse du bout de sa canne en bois. Mais ce n'est pas la canne qui me gêne. C'est le pistolet qu'il tient dans la main droite, même s'il n'est pas pointé sur moi.

— Ceci est un braquage, annonce-t-il calmement, sur le ton de quelqu'un qui dirait : « Aujourd'hui, nous sommes mercredi. »

Jeune, cheveux longs, chemise blanche et pantalon noir, il a l'air d'un Roméo des rues ou d'un étudiant. Mais il faut dire que je n'ai jamais vu un dacoït en dehors d'une salle de cinéma. Peut-être qu'ils ressemblent tous à des étudiants.

— Je veux que vous descendiez de vos couchettes, doucement, dit-il. Si personne ne cherche à jouer les héros, tout se passera bien. N'essayez pas de vous enfuir car mon associé couvre l'autre sortie. Si tout le monde coopère, dans dix minutes, ce sera terminé.

Akshay, Meenakshi et leur père sont incités pareillement, à petits coups de canne, à quitter leur couchette. Ils sont groggy et désorientés. Quand on est réveillé brusquement en pleine nuit, le cerveau met un certain temps à réagir.

Nous sommes tous assis maintenant sur les couchettes du bas. Akshay et son père à côté de moi, Meenakshi, sa mère et la femme avec le bébé, en face. Contrarié d'être réveillé, le bébé se remet à pleurer. La mère tente de le calmer, mais il s'égosille de plus belle.

— Donne-lui ton lait, lui dit le dacoït d'une voix bourrue.

Perturbée, la mère remonte son corsage et expose les deux seins, au lieu d'un. Le dacoït sourit et fait mine de lui en attraper un. Elle pousse un cri et se couvre à la hâte. L'homme rigole. Cette fois, je ne suis pas émoustillé : un pistolet chargé à deux doigts de votre tête, c'est bien plus fascinant qu'un sein nu.

Maintenant qu'il a l'attention générale, le dacoït passe à l'action. Sans lâcher son arme, il brandit un sac de jute de la main gauche.

— OK, vous allez me remettre tous vos objets de valeur. Jetez-les dans ce sac. Je veux que les hommes me donnent leur portefeuille, leur montre et tout l'argent qu'ils ont dans les poches ; les dames donneront leur sac à main, leurs bracelets et leurs chaînes en or. Quiconque n'obéit pas à mes instructions sera abattu immédiatement.

En entendant cela, la mère de Meenakshi et la jeune maman hurlent de concert. D'autres cris nous parviennent de l'extrémité du wagon. L'associé du dacoït doit être en train de dispenser des instructions similaires de son côté.

Le dacoït fait le tour du compartiment avec le sac ouvert. Il commence par la mère du bébé. Terrifiée, elle sort son sac à main en cuir marron, l'ouvre rapidement pour retirer une tétine et un biberon de lait et le laisse tomber dans le sac de jute. Son bébé, interrompu alors qu'il était en train de téter, braille à nouveau. Meenakshi a l'air pétrifiée. Elle enlève son jonc en or, mais au moment où elle s'apprête à le mettre dans le sac, le dacoït lâche le sac et lui agrippe le poignet.

— Tu es beaucoup plus jolie qu'un bracelet, ma chérie, dit-il tandis qu'elle essaie désespérément de se dégager de sa poigne de fer.

Le dacoït libère son poignet et la saisit par le *kameez*. Il attrape la chemise par le col ; Meenakshi se recule, et la chemise se déchire pratiquement en deux, dévoilant son soutien-gorge. Nous regardons tous, horrifiés. N'y tenant plus, le père de Meenakshi s'écrie :

— Espèce de salaud !

Il essaie de frapper le dacoït, mais l'homme a des réflexes de panthère. Il lâche la chemise de Meenakshi et cogne son père avec la crosse de son pistolet, lui entaillant profondément le front. Le sang apparaît. La mère de Meenakshi se remet à hurler.

— La ferme, grogne le dacoït, ou je vous tue tous.

Ses paroles ramènent instantanément le calme ; plus personne ne bouge. La peur me serre la gorge, j'ai les mains froides. J'écoute les autres respirer péniblement. Meenakshi sanglote sans bruit. Sa mère jette ses bracelets et son sac à main dans le sac en toile. Les doigts tremblants, son père se défait de sa montre et de son portefeuille. Akshay demande s'il doit donner sa bande dessinée. Le dacoït se met en colère.

— Tu crois que c'est une blague ? siffle-t-il.

Et il gifle le garçon. Akshay glapit de douleur et se frotte la joue. Étrangement, je trouve cet échange assez drôle, comme un interlude comique dans un film d'horreur. Le dacoït m'engueule :

— Qu'est-ce que tu as à ricaner ? Montre-moi ce que tu as.

Je sors les billets qui me restent et les jette avec la monnaie dans le sac, laissant seulement ma pièce d'une roupie porte-

bonheur. Je commence à retirer ma montre, mais le dacoït la regarde et dit :

— C'est une fausse, je n'en veux pas.

Apparemment satisfait du butin récolté dans notre compartiment, il s'apprête à partir quand Akshay l'interpelle :

— Attendez, vous avez oublié quelque chose.

J'observe la scène comme si elle se déroulait au ralenti. Le dacoït fait volte-face. Akshay me montre du doigt :

— Ce garçon a cinquante mille roupies sur lui !

Il parle doucement, mais j'ai l'impression que la rame tout entière l'a entendu.

Le dacoït le foudroie du regard.

— C'est encore une de tes plaisanteries ?

— N-non, répond Akshay. Je le jure.

Le dacoït jette un œil sous ma couchette.

— C'est dans cette valise marron ?

— Non, il l'a caché dans un paquet, à l'intérieur de son slip, dit Akshay avec un petit sourire goguenard.

— Ah ha ! exhale le dacoït.

Je tremble... de colère ou de peur, je ne saurais le dire. L'homme s'approche de moi.

— Tu vas me donner l'argent tranquillement ou je dois t'obliger à te déshabiller devant tous ces gens ? demande-t-il.

— Non ! C'est mon argent !

Instinctivement, je me protège le bas-ventre comme un footballeur qui cherche à bloquer un coup franc.

— Je l'ai gagné, je ne vous le donnerai pas. Je ne connais même pas votre nom.

Il laisse échapper un rire rauque.

— Tu ne sais donc pas ce que font les dacoïts ? Nous prenons l'argent qui ne nous appartient pas, à des gens qui ne connaissent pas notre nom. Bon, alors tu me le files, ce paquet, ou je dois te déculotter pour me servir moi-même ?

Il agite le pistolet sous mon nez.

Tel un guerrier vaincu, je capitule devant la puissance de l'arme. Lentement, je glisse la main dans mon pantalon et en retire l'enveloppe kraft, moite de sueur et exhalant l'odeur de

l'humiliation. Le dacoït me l'arrache et l'ouvre. Il siffle en voyant les billets de mille roupies flambant neufs.

— Putain, où as-tu eu tout ce fric ? me demande-t-il. Tu as dû le voler quelque part. De toute façon, je m'en fiche.

Il le jette dans le sac de jute.

Personne ne bouge pendant que je vais voir les autres passagers de cette voiture.

Je regarde, hébété, mes rêves à cinquante millions partir dans un sac de toile brune, parmi les bracelets et les portefeuilles de la petite bourgeoisie.

Le dacoït est passé dans le compartiment voisin, mais aucun de nous n'ose tirer le signal d'alarme. Nous restons vissés à nos places, comme dans une veillée funèbre. Il revient au bout de dix minutes, avec le sac bien ficelé sur le dos et le pistolet dans sa main droite.

— OK, fait-il, soulevant le sac pour nous montrer qu'il est lourd et bien plein.

Il me regarde et sourit, tel un sale gosse qui vient de s'emparer du jouet d'un petit camarade. Puis il se tourne vers Meenakshi. Elle s'est couverte avec son *chunni*, mais le tissu vaporeux laisse entrevoir le soutien-gorge blanc. Il clappe de la langue.

Son associé crie :

— Je suis prêt. Tu es prêt ?

— Oui, répond notre dacoït.

Tout à coup, le train commence à ralentir.

— Grouille-toi !

L'autre dacoït saute du train en marche.

— J'arrive dans une seconde. Tiens, prends le sac.

Notre dacoït balance le sac — et les rêves à cinquante millions — par la portière. Sur le point de sauter à son tour, il se ravise à la dernière minute et revient dans notre compartiment.

— Vite, donne-moi un baiser, dit-il à Meenakshi en brandissant son arme.

Terrorisée, Meenakshi se recroqueville sur son siège.

— Tu n'as pas envie de m'embrasser ? OK, dans ce cas, enlève ton *chunni*. Fais-moi voir tes seins, ordonne-t-il.

Tenant le pistolet à deux mains, il gronde :

— Dernier avertissement. Vite, montre-moi un peu de peau ou je te fais sauter la cervelle avant de partir.

Le père de Meenakshi ferme les yeux. Sa mère s'évanouit.

Meenakshi, en pleurs, commence à dérouler son *chunni*. En dessous, il n'y aura qu'un peu de tissu blanc. Avec deux bretelles et deux bonnets.

Mais ce n'est pas ce que je vois. Moi, je vois une femme de haute taille aux cheveux dénoués. Le vent hurle derrière elle, rabattant ses cheveux de jais sur son visage, masquant ses traits. Elle porte un sari blanc dont la fine étoffe vibre et frémit comme un cerf-volant. Elle tient un bébé dans les bras. Un homme s'approche d'elle, un homme aux cheveux longs, avec une épaisse moustache, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir. Il pointe un pistolet sur elle et sourit de toutes ses dents. « Ouvre ton sari », aboie-t-il. La femme se met à pleurer. Un éclair illumine le ciel.

La poussière vole. Les feuilles s'éparpillent. Soudain, le bébé bondit sur l'homme et le griffe au visage. L'homme hurle et le repousse, mais le bébé revient à la charge. L'homme et le bébé roulent sur le sol, tandis que la femme en sari se lamente en arrière-plan. L'homme dégage sa main et pointe son pistolet sur le bébé, mais aujourd'hui le bébé est doté de pouvoirs surnaturels. De ses doigts minuscules, il écarte le canon du pistolet, le retournant contre l'agresseur. Ils luttent, soudés dans l'étreinte de la mort. Par moments, c'est l'homme qui a le dessus ; à d'autres, c'est le bébé qui a l'air de gagner. Finalement, l'homme parvient à dégager la main qui tient le pistolet. Ses doigts se crispent sur la détente. Le canon se trouve juste en face de la poitrine du bébé. L'homme est sur le point d'appuyer sur la détente, mais à la dernière seconde, le bébé réussit à retourner l'arme contre lui. On entend une explosion assourdissante, et l'homme est projeté en arrière, comme par un souffle puissant. Une tache écarlate apparaît sur sa chemise blanche.

— Oh, mon Dieu !

J'entends la voix d'Akshay à la manière d'un écho dans une caverne. Le dacoït gît à terre, à quelques centimètres de la porte,

et j'ai un revolver à la main. Une fine volute de fumée s'élève au plafond. Le train reprend de la vitesse.

Je n'ai toujours pas bien compris ce qui s'est passé. Quand on est brusquement réveillé en plein rêve, le cerveau met du temps à réagir. Mais avec un revolver fumant à la main et un homme mort à vos pieds, il n'y a pas trente-six solutions. La chemise du dacoït est trempée de sang : la tache sombre ne cesse de s'élargir. Ce n'est pas du tout ce qu'on voit au cinéma, où une balle laisse une petite marque rouge qui ne bouge pas jusqu'à ce qu'on emmène le corps dans une ambulance. Non. Au début, le sang ne coule même pas. Il se met à sourdre très progressivement. D'abord, il y a un minuscule point rouge, pas plus gros qu'une punaise, ensuite il s'agrandit jusqu'à atteindre la taille d'une pièce de monnaie, puis d'une soucoupe, puis d'une assiette, et ça continue jusqu'au moment où le sang se transforme en torrent. Je commence à suffoquer ; le compartiment tout entier est à deux doigts de sombrer dans une rivière rouge quand le père d'Akshay me secoue violemment par les épaules.

— Reprends-toi, te dis-je ! crie-t-il.

Et le voile rouge se lève.

Je suis assis sur ma couchette avec une foule de gens autour de moi. Presque tout le wagon est venu voir ce qui s'est passé. Hommes, femmes et enfants se dévissent le cou. Ils voient un dacoït mort, un homme dont personne ne connaît le nom, couché par terre avec une tache sombre sur sa chemise blanche, un père de famille avec une plaie au front, une jeune mère terrifiée dont le lait a été aspiré jusqu'à la dernière goutte par un bébé affamé, un frère qui ne lira plus jamais *Archie* dans un train, une sœur qui aura des cauchemars jusqu'à la fin de ses jours. Et un gamin des rues qui, l'espace d'un court instant, a eu un peu d'argent et qui ne rêvera plus de bonheurs petits-bourgeois.

L'éclairage jaune dans le compartiment semble inhabituellement cru. Je cligne des yeux et serre mollement le revolver dans mes mains. Il est petit et compact, avec une carcasse en métal argenté et une poignée noire. Il porte une inscription gravée, « Colt », flanquée d'un cheval bondissant de

part et d'autre. Je le retourne. Là, sur la gueule, c'est marqué « Léger », mais moi je le trouve incroyablement lourd. Il y a d'autres lettres et chiffres gravés dans le métal, à moitié effacés. J'arrive à décrypter « Conn USA » et « DR 24691 ».

Meenakshi me jette des coups d'œil furtifs. Elle me regarde comme Salim regarde les stars de cinéma. Je sais qu'en ce moment même elle est amoureuse de moi. Si je la demandais en mariage, elle dirait oui sans hésiter et serait heureuse de porter mes enfants. Même sans les cinquante mille roupies. Mais je ne réagis pas. Car tout a changé. Je n'ai d'yeux que pour mon revolver et le visage du dacoït mort, dont je ne connais pas le nom.

Il aurait pu mourir d'un tas de façons. Abattu au milieu d'un marché populeux lors d'une altercation avec la police. Massacré par une bande rivale alors qu'il sirotait son thé dans une buvette à ciel ouvert. Il aurait pu mourir à l'hôpital du choléra, d'un cancer ou bien du sida. Mais non, il est mort d'une balle tirée par moi. Et je ne connaissais même pas son nom.

Les voyages en train sont lourds de possibilités. Mais un trou dans le cœur, ç'a un côté irrévocable. Finis les voyages, pour le cadavre. Un dernier peut-être, jusqu'au bûcher funéraire, mais il est certain qu'il ne rencontrera plus de marchands ambulants ni de contrôleurs. Moi, en revanche, j'ai toutes mes chances de croiser des marchands ambulants et des contrôleurs, mais aussi la police. Comment me traitera-t-on ? Comme un héros qui a voulu défendre la pudeur d'une jeune fille et débarrasser le monde d'un dacoït notoire, ou comme un assassin de sang-froid qui a tué un homme sans même connaître son nom ? Une chose est sûre : je ne peux pas prendre le risque de le découvrir par moi-même. Soudain, les paroles du colonel Taylor éclatent comme la foudre dans mon esprit. « BLP SVP, Brouillez les Pistes, Semez vos Poursuivants. » Je sais exactement ce que j'ai à faire.

Juste au moment où le train s'apprête à entrer dans la prochaine gare, où à tous les coups un cordon de police sera là pour m'accueillir, je saute par la portière, le revolver toujours à la main. Je traverse les voies en courant et grimpe dans un train en partance. Je ne vais pas m'asseoir dans un compartiment ; je

reste à la portière. Alors que nous traversons un pont cantilever, je balance le revolver dans l'eau noire de la rivière. À l'arrêt suivant, je descends et remonte dans un autre train. Je fais ça toute la nuit, passant de train en train, de gare en gare.

Les villes défilent dans un brouillard. J'ignore si je me dirige vers le nord, vers le sud, vers l'est ou vers l'ouest. Je ne connais même pas les noms des trains. Je me contente d'en changer. Je sais seulement que je ne peux pas aller à Mumbai. Akshay a pu parler de Salim à la police, et on pourrait m'arrêter à Ghatkopar. Je ne veux pas non plus descendre dans une gare pourrie et déserte pour attirer sur moi l'attention. J'attends d'arriver dans une gare pleine de lumière, de bruit et de gens.

À neuf heures du matin, le train dans lequel je voyage s'arrête dans un nuage de fumée devant un quai grouillant de monde. Je saute à terre, vêtu d'une chemise cent pour cent coton déchirée et à laquelle il manque trois boutons, d'un jean Levi's maculé de crasse et de suie, et avec une montre de contrefaçon au poignet. Cette ville m'a l'air parfaite pour s'y planquer pendant quelque temps. J'aperçois un grand panneau jaune au bout du quai, avec son nom. On y lit en grosses lettres noires : « AGRA. Altitude : 169 m au-dessus du niveau de la mer. »

Smita porte sa main à sa bouche.

— Oh, mon Dieu ! Tu as donc vécu toutes ces années avec la culpabilité d'avoir tué un homme ?

— Deux hommes. N'oubliez pas que j'ai poussé Shantaram.

— Mais dans le train, c'était un accident. Tu pourrais même justifier ton geste en invoquant la légitime défense. D'ailleurs, on va commencer par voir si une enquête a été ouverte. Je doute que les autres passagers aient cherché à t'impliquer. Tu les as sauvés, non ? Au fait, qu'est-ce qu'elle est devenue, Meenakshi ? Tu l'as revue ?

— Non. Jamais. Bon, on revient à l'émission ?

Les lumières ont baissé dans le studio.

Prem Kumar se tourne vers moi.

— On va passer à la question numéro sept, question à deux cent mille roupies. Prêt ?

Je réponds :

— Prêt.

— OK. Voici la question numéro sept. Qui a inventé le revolver : a) Samuel Colt, b) Bruce Browning, c) Dan Wesson, d) James Revolver ?

La musique retentit. Je m'absorbe dans une profonde réflexion.

— Avez-vous déjà entendu ces noms-là ? me demande Prem.

— L'un d'eux me dit quelque chose.

— Alors, vous vous retirez ou vous tentez votre chance ?

— Je pense que je vais tenter ma chance.

— Réfléchissez encore. Vous risquez de perdre le *lakh* de roupies que vous avez gagné jusqu'à maintenant.

— Je n'ai rien à perdre. Je suis prêt à jouer.

— OK. Quelle est donc votre réponse ?

— A. Colt.

— Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! C'est bien Samuel Colt qui a inventé le revolver en 1835. Vous venez de doubler vos gains en remportant deux *lakhs* de roupies !

Je n'arrive pas à le croire. J'ai récupéré mes cinquante mille roupies au quadruple. Grâce à un dacoït basané dont je ne connais pas le nom.

Il y a des « Oooh ! » et des « Aaah ! » dans la salle. L'indicatif repart, mais le seul bruit qui résonne à mes oreilles, c'est l'inexorable mouvement de piston du train qui va de Delhi à Mumbai, via Agra.

Prem Kumar bondit soudain de son siège et se précipite pour me serrer la main, qu'il trouve molle et inerte. Quand on est pris par surprise en plein jeu télévisé, le cerveau met un certain temps à réagir.

# 500 000

## L'histoire d'un soldat

AVEC UNE RÉGULARITÉ D'HORLOGE, la sirène du raid aérien retentit à vingt heures trente précises, provoquant une activité frénétique dans le *chawl*. Les habitants suivent les instructions qui ont été dispensées par haut-parleur toute la semaine dernière, en prévision de l'ouverture des hostilités. Éteignez les lumières, débranchez tous les appareils électroniques, fermez le gaz, verrouillez la porte et descendez en file et dans le calme à l'abri.

L'abri est situé sous le bâtiment de l'école. C'est une grande salle rectangulaire à l'éclairage tamisé. Au sol il y a une moquette rouge, poussiéreuse et passée ; quant à l'ameublement, il se compose de deux chaises bancales et d'une vieille table métallique avec un téléviseur de trente-cinq centimètres. Il fait une chaleur suffocante à l'intérieur ; on frôle la claustrophobie, mais comme c'est pour se protéger, on n'a pas vraiment à se plaindre. Bien que, à en croire les rumeurs, l'abri de Pali Hill soit équipé d'une télévision de quatre-vingts centimètres, de coussins Dunlopillo et d'air conditionné.

Les habitants se massent devant le téléviseur branché sur la chaîne des infos. Je regarde autour de moi. Presque tout le *chawl* est là. Les Gokhale, les Nene, les Bapat, M. Wagle, M. Kulkarni, Mme Damle, M. Shirke, Mme Barve... Seul l'administrateur, M. Ramakrishna, manque à l'appel. Il doit être occupé à compter ses récépissés de loyer, à changer les ampoules, à réparer les robinets qui fuient et les balustrades branlantes.

D'abord, il y a les pubs. Cette guerre est sponsorisée par le dentifrice Mother India et le thé Jolly Tea. Puis on nous diffuse le discours du Premier ministre. Les forces indiennes sont en

train de gagner, nous annonce-t-il avec conviction, et la reddition complète de l'ennemi n'est qu'une question de jours. Nous nous battrons jusqu'au bout, dit-il d'une voix haut perchée. Nous mettrons fin au terrorisme. À la faim. À la pauvreté. Envoyez vos dons au Fonds de secours mutuel des armées.

Après le Premier ministre, une jeune actrice apparaît à l'écran et explique la même chose, mais dans un style filmique. Les femmes restent bouche bée devant elle. Ce qu'elle a l'air jeune, disent-elles, comme elle est jolie. Et son sari, c'est de la soie ou de la mousseline ? Comment fait-elle pour garder une peau aussi douce ? Quel savon utilise-t-elle ? Elle a le teint tellement clair. Elle n'a pas besoin de crèmes de beauté.

Les hommes sont en colère. Ces salopards nous ont causé assez d'ennuis comme ça, disent-ils. Trop, c'est trop. Cette fois, on devrait raser le Pakistan entièrement.

M. Wagle est notre expert maison en ce qui concerne la guerre. Maître de conférences à l'université, c'est le plus instruit de tous les habitants du *chawl*. Le Pakistan possède des missiles et des bombes atomiques, nous explique-t-il. C'est pour ça que nous sommes dans cet abri – pour nous protéger des radiations.

Mais il n'existe pas de véritable protection contre la bombe atomique. Lorsqu'elle explosera, dit-il, l'eau se transformera en air. L'air deviendra feu. Le soleil disparaîtra. Un immense champignon montera dans le ciel. Et nous mourrons tous, conclut-il gravement.

Mais la mort est difficile à envisager quand on a douze ans comme Putul et moi, ou dix ans comme Salim et Dhyanesh. C'est notre première guerre. Nous débordons d'enthousiasme et de curiosité. Nous campons devant le téléviseur, hypnotisés par les images du front.

Nous ne savons rien et nous nous moquons des radiations. Il y a des choses bien plus importantes qui suscitent notre intérêt. Telles que :

Quel bruit fait une bombe atomique ?

Peut-on voir les avions qui survolent nos maisons ?

Est-ce que ça ressemble à Diwali ?

Ce serait sympa, hein, si un missile atterrissait à côté de notre *chawl* ?

C'est la troisième nuit de guerre. La vie dans l'abri s'organise. Les femmes viennent avec leur tricot et leurs légumes. Assises en groupe, elles tranchent tomates et pommes de terre, tricotent des pulls, trient les lentilles, effeuillent les épinards et la coriandre et échangent les derniers potins. Savez-vous que Mme Goswami a acheté une nouvelle télé de soixante-deux centimètres ? On se demande où son mari trouve tout cet argent ! Visiblement, M. Bapat et sa femme ont eu une grosse dispute l'autre soir. Tout le voisinage a dû les entendre. Vous avez vu le dernier *Starburst* ? Il dit qu'Armaan Ali pourrait être gay !

Les hommes écoutent attentivement les informations et commentent les rumeurs. Est-il vrai qu'on est sur le point de décréter l'état d'urgence ? Il paraît que Pathankot a été entièrement détruit par les bombardements. Il y a eu beaucoup de morts parmi les civils. Mehta a appris de source sûre, directement du ministère, que l'essence va être rationnée. Les oignons et les tomates ont pratiquement disparu des marchés. Mieux vaut commencer à stocker le lait.

Nous, les gosses, formons une bande à part. Nous courons à travers la salle en hurlant et en nous faisant des croche-pieds, à la grande consternation des femmes. Nous jouons aux devinettes jusqu'à ce que tout le monde s'en lasse. Putul invente alors un nouveau jeu. Ça s'appelle, en toute logique, Guerre et Paix. La règle est simple. Nous sommes divisés en deux équipes, l'une dirigée par un général indien, et l'autre par un général pakistanais. On doit toucher le plus d'adversaires possible. Celui qui est attrapé devient prisonnier de guerre et ne peut être libéré qu'en échange d'un prisonnier de l'équipe adverse. Le général, lui, compte pour deux prisonniers. L'équipe qui a capturé le plus de prisonniers gagne. Il n'y a qu'un problème : personne ne veut être le général pakistanais. Pour finir, ils s'emparent de Salim.

— Tu es musulman, lui dit-on. C'est donc toi, le Pakistanais.

Salim refuse, au début, puis se laisse acheter par la promesse de deux paquets de chewing-gum. Je me joins à son équipe, et nous mettons la pâtée aux Indiens.

Après avoir fini de jouer, nous nous rassemblons dans un coin pour nous reposer de l'effort physique, et parlons de la guerre.

— J'aime cette guerre, dis-je. C'est tellement excitant. Et ma patronne, Neelima Kumari, m'a donné ma semaine à cause du couvre-feu.

— Oui, acquiesce Putul. Moi aussi, mon école est fermée pour une semaine.

— Si seulement on avait une guerre tous les mois, ajoute Dhyanesh.

— Arrêtez ces bêtises, voulez-vous ! tonne quelqu'un derrière notre dos.

Nous nous rentrons, alarmés, et apercevons un vieux sikh avec des béquilles. L'homme est grand et maigre, avec une petite moustache drue dans un visage tanné. Il porte un turban vert olive assorti à son uniforme de l'armée avec des tas de poches et un gros ceinturon. Nous toisant d'un air sévère, il brandit un doigt accusateur.

— Comment osez-vous parler de la guerre de cette façon ? La guerre est une affaire très sérieuse. On peut y laisser la vie.

Alors seulement nous nous rendons compte qu'il lui manque une jambe.

C'est ainsi que nous faisons la connaissance du caporal (à la retraite) Balwant Singh. Nous apprenons qu'il a récemment emménagé dans notre *chawl*, qu'il vit seul et qu'il a perdu sa jambe au combat.

Après nous avoir rappelés à l'ordre, Balwant Singh s'éloigne en clopinant sur ses béquilles et va s'asseoir sur une chaise juste en face du téléviseur. L'écran est baigné d'une lueur verdâtre et montre un lance-roquettes avec une roquette à l'intérieur. Un soldat presse un bouton, et la roquette part dans un éclair de feu. Au bout d'une trentaine de secondes, on voit une traînée de lumière vert-jaune dans le lointain et on entend le bruit d'une explosion.

— Nous avons parfaitement touché la cible, annonce un officier de l'armée, à côté du lance-roquettes.

Il découvre ses dents dans un sourire. Elles ont l'air inhabituellement vertes. En l'espace de dix secondes, une autre roquette est tirée. Le journaliste se tourne et déclare à la caméra :

— C'était notre reportage exclusif en direct du front dans le secteur du Rajasthan. Sunil Vyas de Star News, depuis les tranchées de la 5<sup>e</sup> division. À vous, les studios.

On ne nous dit pas quelle était la cible, si elle a été touchée, combien de personnes sont mortes dans l'attaque, et combien ont survécu. Un chanteur célèbre apparaît et entonne avec ferveur un vieux chant patriotique.

Le caporal (à la retraite) Balwant Singh se lève de sa chaise.

— Ce n'est pas une vraie guerre, ça, dit-il, dégoûté. C'est une plaisanterie. On est en train de vous diffuser un feuilleton télé.

M. Wagle, ça ne le fait pas rire.

— C'est quoi, une vraie guerre, d'après vous ? demande-t-il.

Balwant le regarde avec le mépris d'un soldat pour un civil.

— Une vraie guerre n'a rien à voir avec ce film pour enfants. Une vraie guerre, c'est du sang et des tripes. Une vraie guerre, ce sont des cadavres, des mains coupées par des baïonnettes ennemis et des jambes arrachées par des éclats d'obus.

— Dans quelle guerre avez-vous combattu ? s'enquiert M. Wagle.

— Je me suis battu pendant la dernière vraie guerre, celle de 1971, répond Balwant Singh fièrement.

— Dans ce cas, racontez-nous comment c'est, une vraie guerre, fait Mme Damle.

— Oui, racontez-nous, grand-père, clamons-nous.

Balwant Singh se rassied.

— Vous voulez vraiment savoir ce que c'est, une vraie guerre ? Très bien, alors voici mon histoire. Celle de quatorze glorieuses journées qui nous ont valu notre plus grande victoire sur le Pakistan.

Nous nous agglutinons autour du vieux soldat comme des enfants aux yeux écarquillés devant leur aïeul.

Balwant Singh se lance dans son récit. Son regard se fait songeur, lointain, comme lorsqu'on parle d'un passé depuis longtemps révolu.

— Je vous invite à vous reporter en 1971. La période la plus décisive dans l'histoire du peuple indien.

Les conversations s'arrêtent dans l'abri. M. Wagle baisse le son de la télé. Personne ne proteste. Un reportage télévisé de deuxième main ne peut se comparer au récit de première main d'un vrai soldat.

— La dernière vraie guerre a éclaté le 3 décembre 1971. Si je me souviens si bien de cette date, c'est parce que le jour même j'ai reçu une lettre de Pathankot, de mon épouse bien-aimée, m'annonçant qu'elle venait de mettre au monde un petit garçon, notre premier-né. Ma femme me disait dans sa lettre : « Tu n'es pas à mon côté, mais de savoir que tu te bats pour notre mère patrie emplit mon cœur de joie et de fierté. Je prierai pour que tu t'en sortes sain et sauf, et tous deux, ton fils et moi, nous attendrons ton retour victorieux. »

» J'ai pleuré en lisant cette lettre, mais c'étaient des larmes de bonheur. J'étais heureux d'aller combattre avec la bénédiction de ma femme et fortifié par l'arrivée de mon fils nouveau-né.

— Comment a-t-elle appelé votre fils ? demande Mme Damle.

— Oh ! nous avions décidé longtemps avant la naissance que si c'était une fille, nous l'appellerions Durga, et si c'était un garçon, ce serait Sher Singh. Donc il a été prénommé Sher Singh.

— Comment la guerre a-t-elle commencé ? demande M. Shirke.

— La nuit du 3 décembre, il y avait une nouvelle lune. À couvert de l'obscurité, l'ennemi a lâchement lancé une série de frappes aériennes contre un certain nombre de nos terrains d'aviation dans le secteur ouest : Srinagar, Avantipur, Pathankot, Uttarlai, Jodhpur, Ambala, Agra ont tous été bombardés. Ces raids aériens ont été suivis d'une offensive contre le secteur stratégique de Chhamb dans le nord.

— Et où étiez-vous stationné quand la guerre a éclaté ? demande M. Wagle.

— Là-bas, à Chhamb précisément, avec la 13<sup>e</sup> division d'infanterie. J'appartiens au régiment sikh, et mon bataillon — le 35<sup>e</sup> Sikh — était déployé à Chhamb parmi d'autres brigades. Une chose qu'il faut que vous compreniez, c'est pourquoi le Pakistan nous a attaqués à Chhamb. Car ce n'est pas qu'un village sur la berge occidentale de la rivière Munawar Tawi. C'est aussi la porte d'accès aux districts d'Akhnoor et de Jaurian. Quiconque s'empare de Chhamb représente une menace pour l'État tout entier.

» Cette nuit-là, donc, le Pakistan a lancé une triple attaque contre nous. Ils ont débarqué avec toute leur artillerie lourde. Fusils et mortiers. Les tirs étaient si intenses qu'au bout de quelques heures, presque tous nos bunkers ont été endommagés, et trois de nos patrouilles frontalières liquidées.

» Je commandais un avant-poste avec trois hommes quand ils ont attaqué. L'ennemi nous était largement supérieur en nombre. N'oubliez pas que nous avions seulement trois bataillons sur les berges de la Munawar Tawi, face à une division de l'infanterie pakistanaise, la 23<sup>e</sup> division d'infanterie, avec une brigade de blindés, environ cent cinquante tanks et neuf ou dix régiments d'artillerie. Le Pakistan avait plus d'artillerie à Chhamb que sur tout le front de l'est.

» Les trois hommes sous mes ordres à ce moment-là étaient Sukhvinder Singh de Patiala, Rajeshwar de Hoshiarpur et Karnail Singh de Ludhiana. Karnail, c'était le meilleur de tous, un grand gaillard musclé avec une voix de stentor et un sourire contagieux. Il n'avait pas peur de la guerre. En revanche, une crainte le rongeait jour après jour.

— Qu'est-ce que c'était ? demande M. Kulkarni.

— La crainte d'être enterré. Voyez-vous, on avait entendu dire que les Pakistanais ne rendaient jamais les corps des soldats indiens. Ils les enterraient délibérément selon le rite musulman, même si ces soldats étaient hindous. Karnail était un homme pieux et très croyant ; l'idée que s'il mourait au combat son corps serait enseveli six pieds sous terre au lieu d'être brûlé le terrifiait. « Promettez-moi, monsieur, m'a-t-il dit

une semaine avant le début de la guerre, de veiller à ce que je sois incinéré correctement si je meurs. Autrement, mon âme ne trouvera pas la paix et devra errer dans les enfers pendant trente-six mille ans. » J'ai tenté de le rassurer, disant qu'il n'allait pas mourir, mais il n'a pas voulu en démordre. Du coup, pour qu'il cesse de me harceler, je lui ai dit : « OK, Karnail, si tu meurs, je promets de te faire incinérer selon toutes les règles du rituel hindou. »

» La nuit du 3 décembre, donc, nous sommes dans le bunker de l'avant-poste – Karnail, Sukhvinder, Rajeshwar et moi – quand les tirs commencent...

Le récit est interrompu par Putul.

— Dites, grand-père, est-ce qu'il y avait la télé dans votre bunker ?

Le soldat rit.

— Non, fiston. Notre bunker n'était pas aussi luxueux. Il n'y avait ni moquette ni télévision. C'était petit et exigu. Seules quatre personnes pouvaient y entrer à quatre pattes. Il était infesté de moustiques, et parfois même des serpents venaient nous rendre visite.

Balwant reprend son sérieux.

— Je ne sais pas s'il y en a parmi vous qui connaissent la topographie de Chhamb. C'est une région plate, réputée pour ses pierres grises et sa *sarkanda* – l'herbe à éléphant –, tellement haute et drue qu'elle peut camoufler un tank. À travers cette herbe épaisse, l'ennemi a fondu sur nous en profitant de l'obscurité. D'un coup d'un seul, les mortiers se sont mis à cracher du feu à droite et à gauche. Il faisait noir comme dans un four, on n'y voyait goutte. Une grenade a été lancée dans notre bunker, mais nous avons réussi à sortir avant qu'elle n'explose. Lorsque nous avons émergé, on a été accueillis par une rafale de mitrailleuse. Tout doucement nous avons avancé, à la queue leu leu, en essayant de déterminer l'origine des tirs. Nous étions presque arrivés au bunker pakistanaise d'où ils étaient dirigés, quand un obus de mortier a explosé juste derrière moi. Sukhvinder et Rajeshwar ont été tués sur le coup ; Karnail, lui, a été blessé par un éclat au ventre. J'étais le seul à n'avoir été que superficiellement touché. J'ai rapidement

informé mon commandant des pertes que nous venions de subir. J'ai aussi signalé la présence d'armes automatiques légères tirant en rafale depuis le bunker ennemi et prévenu des dégâts qu'elles risquaient de causer à la compagnie si nous n'interventions pas. Le commandant m'a répondu qu'il n'avait aucune autre sous-unité à sa disposition et m'a demandé de me débrouiller pour neutraliser la position ennemie. « Je vais vers le bunker, ai-je dit à Karnail. Couvre-moi. » Mais il m'a barré le passage. « C'est une mission suicide, monsieur. – Je sais, Karnail, ai-je dit. Mais il faut bien que quelqu'un le fasse. – Alors laissez-moi y aller, monsieur, a-t-il dit. Je me porte volontaire pour neutraliser la mitrailleuse ennemie. » Et il a ajouté : « Saab, vous avez une femme. Et un fils qui vient de naître. Moi, je n'ai personne. Ni chez moi, ni au front. Je suis peut-être déjà en train de mourir de ma blessure. Laissez-moi faire quelque chose au service de ma patrie. Mais n'oubliez pas votre promesse, monsieur. » Et, avant que j'aie pu dire un mot, il s'est rué en avant. « *Bharat Mata ki Jai...* Longue vie à notre mère l'Inde », a-t-il crié en chargeant le bunker ennemi, passant trois de leurs soldats à la baïonnette et faisant taire la mitrailleuse. Mais tandis qu'il se tenait là, le fusil dans les mains, il a reçu une balle en pleine poitrine et s'est effondré sous mes yeux, sans lâcher son fusil.

Un grand silence se fait dans la salle. Nous essayons de nous représenter la violence de la bataille. Les coups de feu et les tirs de mortier semblent résonner entre les quatre murs. Balwant poursuit :

— Je suis resté cloué au sol pendant près de deux heures. J'avais ordre de regagner la compagnie, mais la promesse que j'avais faite à Karnail ne cessait de me hanter. Son corps gisait maintenant en territoire ennemi, et j'ignorais combien de soldats pakistanais il pouvait y avoir dans les parages. Dans ma section, il ne restait plus que moi.

» À trois heures du matin, les tirs se sont arrêtés et un silence de mort leur a succédé. Un soudain coup de vent a fait bruire les feuillages des arbres alentour. Lentement, je me suis rapproché du bunker pakistanais, distant d'une soixantaine de mètres à peine. Tout à coup, devant moi, j'ai entendu un bruit

de pas étouffés. J'ai dressé l'oreille, le cœur battant, et levé mon fusil. Je l'ai armé, prêt à faire feu, tout en espérant ne pas avoir à m'en servir. Car tirer dans le noir, ça produit un éclair qui risquait de trahir ma position. J'ai essayé de réprimer jusqu'au bruit de ma propre respiration. Quelque chose de fin et de glissant s'est insinué dans mon dos. Un serpent. Mon premier réflexe a été de me secouer mais, craignant d'alerter l'ennemi, j'ai fermé les yeux et prié pour qu'il ne me morde pas. Après un temps qui m'a paru interminable, il s'est faufilé le long de ma jambe, et j'ai poussé un soupir de soulagement. J'avais le dos trempé de sueur et les bras endoloris. Mon fusil semblait être fait de plomb. Les pas ont repris, de plus en plus proches. J'ai scruté l'obscurité, cherchant à distinguer la silhouette de l'ennemi, mais je ne voyais rien. Je savais que la mort était à portée de main. C'était tuer ou être tué. Une brindille a craqué, et j'ai même entendu respirer légèrement. J'étais sur des charbons ardents. J'hésitais entre faire feu et attendre que l'ennemi se manifeste le premier. Soudain, j'ai vu flamber une allumette et une tête m'est apparue, tel un esprit désincarné, à trois mètres de moi. Alors j'ai chargé, baïonnette au clair. C'était un soldat pakistanais, sur le point d'uriner. J'allais le culbuter quand il s'est retourné, a lâché son fusil et m'a imploré en joignant les mains : « S'il vous plaît, ne me tuez pas. Je vous en supplie. – Combien êtes-vous par ici ? lui ai-je demandé. – Je ne sais pas. Je me suis écarté de mon unité. Je voulais justement rentrer. S'il vous plaît, je vous en prie, ne me tuez pas. – Et pourquoi devrais-je t'épargner ? ai-je rétorqué. Tu es mon ennemi, non ? – Mais je suis aussi un être humain, comme vous, a-t-il dit. Mon sang est de la même couleur que le vôtre. J'ai une femme qui m'attend à Mirpur. Et une petite fille née il y a seulement dix jours. Je ne voudrais pas mourir sans avoir vu son visage. » En entendant cela, je me suis radouci. « Moi aussi j'ai une femme, et un petit garçon que je n'ai pas encore vu », ai-je dit au soldat ennemi. Puis je lui ai demandé : « Qu'aurais-tu fait à ma place ? » Il s'est tu un moment, avant de répondre d'une voix entrecoupée : « Je vous aurais tué. – Tu vois, lui ai-je dit, nous sommes des soldats. On doit faire honneur à notre profession. Mais je te promets une chose. Je ferai enterrer ton

corps comme il convient. » Là-dessus, sans sourciller, j'ai planté ma baïonnette dans son cœur.

— *Beuh... chi chi...*

Mme Damle ferme les yeux, écœurée.

M. Shirke est perturbé, lui aussi.

— Vous n'avez pas besoin d'entrer dans le détail, dit-il à Balwant, s'efforçant vainement de couvrir les oreilles de Putul avec ses paumes. Toutes ces tueries, ce sang... j'ai peur que mon fils n'en fasse des cauchemars.

Balwant s'esclaffe.

— Ha ! La guerre, ce n'est pas pour les mauviettes. Ça leur fera du bien, à ces jeunes, de comprendre de quoi il retourne. Ils devraient savoir que la guerre est une affaire sérieuse. On peut y laisser sa vie.

— Et qu'est-il arrivé ensuite ? demande M. Wagle.

— Pas grand-chose. J'ai gagné le bunker ennemi, où j'ai trouvé trois soldats pakistanais gisant aux côtés de Karnail. Je l'ai hissé sur mes épaules et je suis parti rejoindre ma compagnie. Le lendemain matin, il a été incinéré.

Balwant a les larmes aux yeux.

— J'ai raconté au commandant son ultime acte de bravoure et, sur sa recommandation, Karnail Singh a été décoré d'un MVC à titre posthume.

— C'est quoi, un MVC ? demande Dhyanesh.

— *Maha Vir Chakra*. L'une des plus hautes distinctions militaires dans notre pays, répond Balwant.

— Et quelle est la plus haute ?

— Le PVC, le *Param Vir Chakra*. On le reçoit presque toujours à titre posthume.

— Et vous, demande Dhyanesh encore, quelle médaille vous avez eue ?

Balwant a l'air peiné.

— Cette fois-ci, aucune. Mais je n'ai pas fini mon histoire. Il faut que je vous raconte la fameuse bataille du pont de Mandiala.

M. Wagle jette un œil à sa montre.

— Oh, mon Dieu, il est minuit passé. *Chalo chalo*, je crois qu'on a eu assez d'émotions pour la journée. Le couvre-feu est levé, il est temps de rentrer chez nous.

Nous nous dispersons à contrecœur.

Le lendemain, nous voilà de nouveau réunis dans l'abri. Aujourd'hui, le fils de M. Bapat, Ajay, est là aussi. Il a dû revenir de chez sa grand-mère. C'est un frimeur impénitent : il nous saoule avec ses jouets, son ordinateur, ses patins et ses innombrables petites copines. Tout le monde le déteste, mais on garde ça pour nous. On n'a pas envie de se disputer avec un garçon de quinze ans qui en paraît dix-sept. Il est venu avec un album. Il appelle ça un carnet d'autographes. Il montre des gribouillis aux autres enfants.

— Ça, c'est Amitabh Bachchan ; celui-ci, c'est Armaan Ali ; là, c'est Raveena, et ça, c'est la signature du célèbre batteur Sachin Malvankar.

— Et celui-là ? demande Dhyanesh en désignant une espèce de hiéroglyphe noir, totalement illisible.

Ajay réfléchit et répond, penaud :

— Ça, c'est ma mère qui essayait le stylo.

Putul aussi a apporté quelque chose, mais ce n'est pas un carnet d'autographes. C'est un cahier de devoirs. Son papa lui a dit que pas d'école ne signifie pas ne plus étudier. À partir de maintenant, tous les jours il devra écrire une rédaction. Le sujet d'aujourd'hui est « Ma vache », même si Putul n'a pas de vache.

À la télé, un porte-parole de l'armée fait le point de la situation.

Les frappes pakistanaises qui visaient nos bases aériennes à Ambala, Gorakhpur et Gwalior ont été neutralisées avec succès. Les forces indiennes ont pris Baghla et Rahimyar Khan. Les postes avancés pakistanais à Bhawalpur, Sukkur et Nawabshah ont été entièrement rasés, et le saillant de Shakargarh est sous notre contrôle. Dans le secteur de Chhamb, nos soldats ont repoussé une offensive visant la prise du pont de Mandiala.

Les acclamations fusent. On applaudit, on se serre la main. Balwant Singh est assis tout comme la veille devant le poste.

— Ils ont encore attaqué Mandiala, dit-il en secouant la tête. Décidément, ces Pakis sont incapables de tirer une leçon de leurs erreurs.

J'ai l'impression qu'il attend qu'on lui pose des questions sur le pont de Mandiala, mais personne ne saisit la perche.

La chaîne diffuse maintenant un débat. Sur le plateau, des experts parlent de la guerre. Un barbu avec des lunettes est en train de dire :

— Tout le monde sait que le Pakistan possède une quarantaine d'ogives nucléaires. Une seule bombe atomique de quinze kilotonnes explosant au-dessus d'une zone urbaine avec une densité de population de vingt-cinq mille personnes au kilomètre carré suffirait à faire environ deux cent cinquante mille victimes. Si on étend ce principe à Mumbai, où...

M. Wagle dit :

— L'eau se transformera en air. L'air deviendra feu. Un nuage en forme de champignon montera dans le ciel. Nous mourrons tous.

M. Kulkarni éteint le téléviseur.

— C'est trop déprimant, tout ça. Si on écoutait plutôt l'histoire passionnante de notre héros de la dernière guerre ? Balwantji, vous avez parlé hier de la bataille du pont de Mandiala. S'il vous plaît, racontez-la-nous.

Balwant s'anime, étire ses bras et retrousse ses manches. Il gratte le moignon de sa jambe, fait pivoter la chaise face à son auditoire et commence :

— Il y a un très haut escarpement sur l'autre berge de la Munawar Tawi appelé Mandiala Nord. C'est là que l'ennemi a attaqué les nuits du 3 et 4 décembre, et comme nous n'avions pratiquement personne pour garder cette position-là, nos postes ont été pris d'assaut. Après quoi, les Pakis se sont dirigés avec tanks et infanterie vers le passage de Mandiala, où j'étais stationné avec le 35<sup>e</sup> Sikh, au côté d'un commando de dix-neuf paras.

» À ce moment-là, nous avions déjà compris que l'objectif de la 23<sup>e</sup> division pakistanaise était de s'emparer du pont de Mandiala. Auquel cas nous serions forcés d'abandonner Chhamb et toute la zone à l'ouest de la Tawi. Du coup, le

4 décembre à midi, nous avons entrepris de fortifier notre position. Le 31<sup>e</sup> de cavalerie a reçu le renfort d'un escadron du 27<sup>e</sup> régiment de blindés, et le 37<sup>e</sup> Kumaon a été dépêché depuis Akhnoor pour lancer une contre-offensive et reprendre Mandiala Nord. Par malheur, le commandant du 37<sup>e</sup> Kumaon a été tué par un obus pakistanais avant même d'avoir pu nous rejoindre. Le bataillon sans chef n'a donc atteint la Tawi qu'à la tombée de la nuit. Il a été détourné sur la berge est, au-dessus du passage de Mandiala. Cette nuit-là donc, il n'y avait que le 35<sup>e</sup> Sikh et le commando de dix-neuf paras pour garder le passage de Mandiala, ainsi que les tankistes du 31<sup>e</sup> de cavalerie qui tenaient Mandiala Sud.

» Deux bataillons pakistanais – le 6<sup>e</sup> POK et le 13<sup>e</sup> POK – ont lancé une attaque féroce à travers la Tawi le 5 décembre à trois heures du matin. Ils arrivaient avec leurs tanks américains Patton et leurs T-59 chinois, dont les canons crachaient le feu à tout va. Les avions militaires pakistanais survolaient la zone, lâchant des bombes de cinq cents kilos sur nos positions. J'ai vu des véhicules brûler, des obus exploser, des chars avancer sur nous tels des insectes d'acier géants dans la haute herbe à éléphant. Le tir d'artillerie était tellement soutenu qu'en l'espace de cinquante minutes il a balayé l'ensemble de nos positions. Le 13<sup>e</sup> POK s'est heurté à notre 29<sup>e</sup> unité Jat et l'a dispersée. Au cours de leur avancée, ils ont pris le point 303 après avoir tué le commandant. Le 35<sup>e</sup> Sikh était également chargé de défendre cet objectif, mais malheureusement, certains de mes compatriotes n'ont pas répondu à l'appel du devoir. Face au tir incessant de l'artillerie ennemie, ils se sont enfuis, purement et simplement. Après avoir pris le contrôle du point 303, les Pakistanais ont fait venir leurs réservistes pour consolider la tête de pont. À l'aube, le pont de Mandiala était tombé entre leurs mains. Seul un miracle, semblait-il, pouvait nous sauver. Quelqu'un peut-il m'apporter un verre d'eau ?

Balwant Singh est un conteur accompli. Il accentue les mots qu'il faut, marque une pause aux endroits adéquats et demande à boire au meilleur moment, quand le suspense devient insoutenable.

On s'empresse de lui apporter un gobelet en plastique rempli d'eau. Nous tendons le cou. Balwant boit une gorgée et reprend :

— C'est à ce stade que le commandant de la 368<sup>e</sup> brigade nous a rejoints d'Akhnoor. À son arrivée, un spectacle de destruction et de confusion totales s'offrait à ses yeux. Les soldats fuyaient à toutes jambes le champ de bataille. Le sol était labouré de cratères, jonché de cadavres, de débris et d'épaves en feu de nos tanks. Ça brûlait partout. Les eaux de la Tawi étaient rouges de sang. C'était un véritable enfer. Rien à voir avec ce qu'on vous montre à la télé : on presse un bouton, on lance une roquette et on boit son thé.

» Le commandant, qui me connaissait, m'a dit : « Que se passe-t-il, Balwant Singh ? Où sont tous nos hommes ? » Et moi j'ai répondu, le cœur lourd : « Je suis au regret de vous informer, monsieur, que beaucoup ont déserté le champ de bataille et couru se mettre à l'abri. Ils ne faisaient pas le poids face à la force déployée par l'ennemi. » Nous avions perdu trois tanks et bon nombre d'hommes.

» Le commandant a dit : « Si tout le monde commence à raisonner de la sorte, comment allons-nous gagner cette guerre ? » Et il a ajouté dans un soupir : « À mon avis, la situation est désespérée. Il va falloir battre en retraite. »

» J'ai immédiatement protesté : « Monsieur, la devise de notre régiment est *Nischey Kar Apni Jeet Karon* – Je combats avec la certitude de gagner. Je n'abandonnerai jamais sans me battre. »

» « Bien parlé, Balwant. » Le commandant m'a tapé dans le dos et m'a dit de rassembler les hommes qui restaient. Comme mon chef de section avait également déserté, le commandant m'a nommé à la tête de la section. Notre bataillon a reçu l'ordre d'avancer et de reprendre le pont sur-le-champ. La compagnie Delta d'infanterie légère de Gurkhas était prête à passer à l'attaque de son côté, ainsi que les tanks restants du 31<sup>e</sup> de cavalerie.

» La matinée résonnait du tir des canons et des mitrailleuses. Le passage de Mandiala était devenu une fournaise, un chaudron de feu, de commotions et d'explosions.

Avec les balles des tireurs embusqués qui sifflaient au-dessus de nos têtes, les mitrailleuses qui nous arrosaient de manière continue, les avions ennemis qui bourdonnaient dans le ciel et les bombes qui s'écrasaient tout autour, nous avons chargé à la baïonnette en lançant le cri de guerre des sikhs : « *Bole So Nihal, Sat Sri Akal.* » Nous nous sommes portés à la rencontre de l'ennemi et en avons embroché plus d'un dans un corps à corps sanglant. Cet acte de courage a complètement démoralisé les troupes pakistanaises. Le vent a tourné en notre faveur et nous avons commencé à repousser l'ennemi.

» C'est là qu'il a décidé de faire traverser la rivière à ses tanks. Jusqu'alors, ils étaient restés sur l'autre berge. S'ils franchissaient le pont et arrivaient de notre côté, nous allions être complètement exposés. Il était donc vital de leur barrer le passage. Nos tanks T-55 appartenant au 31<sup>e</sup> de cavalerie et au 27<sup>e</sup> régiment de blindés sont alors entrés en action. Au début, ils ont bien résisté à l'assaut, mais quand les Patton pakistanais se sont engagés sur le pont, deux de nos gars ont abandonné leurs tanks et se sont enfuis.

» Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je me suis précipité vers l'un des tanks désertés, j'ai ouvert la trappe et je me suis glissé à l'intérieur. Je connaissais les tanks, mais je n'en avais encore jamais conduit. Il ne m'a fallu que quelques minutes pour étudier les commandes, et très vite j'ai mis le T-55 en mouvement. En avançant, mon tank a essuyé un tir soutenu de la part de l'ennemi caché dans les bunkers. Je l'ai donc dirigé sur leur tranchée. Ils croyaient que j'allais capituler face à l'intensité de leur tir de barrage, mais j'ai continué jusqu'à ce qu'ils sortent et partent en courant. L'un d'eux a tenté de grimper sur mon tank. J'ai aussitôt fait pivoter la tourelle et, avec le canon de 100 mm, je l'ai balayé comme une mouche de la surface du lait. Entre-temps, nos autres tanks avaient pris l'ennemi pour cible et, au bout de vingt minutes, il ne restait plus qu'un Patton du côté pakistanais. Il a essayé de fuir, et je l'ai pris en chasse. Touché par un tir direct, mon engin a pris feu. Mais le canon fonctionnait toujours. J'ai poursuivi le Patton et tiré sur lui, à cinquante mètres de distance. Il s'est arrêté net et s'est renversé ; sa tourelle tournait sur elle-même comme un

homme ivre. Finalement, elle s'est immobilisée, et le tank a explosé, se transformant en boule de feu. J'ai joint le commandant par radio et lui ai annoncé : « Huit tanks ennemis détruits, monsieur. Nous contrôlons la situation. »

» Le pont de Mandiala était désormais à portée de main. L'ennemi s'était dispersé. Ses tanks étaient détruits, mais il restait encore quelques poches de résistance. L'ennemi avait positionné des mitrailleuses et des lance-roquettes aux environs du pont, qui marchaient encore. Et, le plus important, le drapeau pakistanais flottait toujours au-dessus du pont. Il fallait que je l'arrache. Étourdi par le choc, égratigné, le corps en sang, par des éclats de métal, je me suis faufilé vers le bunker pakistanais. Tout autour de moi, le sol labouré et boueux était couvert de cadavres. À dix mètres du bunker ennemi entouré de barbelés, j'ai balancé une grenade fumigène à l'intérieur, et trois corps ensanglantés de soldats pakistanais ont dégringolé au-dehors. Il en restait un quatrième. Je l'ai mis en joue, mais je me suis alors aperçu que mon fusil s'était enrayé. Le soldat ennemi s'en est rendu compte également. Il a souri et appuyé sur la détente. Une pluie de balles m'a transpercé la jambe gauche. Je suis tombé. Il a pointé le fusil sur mon cœur. J'ai dit mes prières et me suis préparé à mourir. Mais au lieu d'une déflagration, il n'y a eu qu'un faible déclic. Son chargeur était vide. « *Narai Takbir... Allah Ô Akbar!* » a-t-il hurlé, se précipitant sur moi avec sa baïonnette. J'ai répondu en criant : « *Jai Hind* » et j'ai habilement esquivé son attaque. Puis je l'ai frappé à mort avec la crosse de mon fusil. Enfin, j'ai bondi sur le drapeau ennemi et je l'ai arraché et remplacé par le drapeau tricolore. Quand j'ai vu nos couleurs flotter sur le pont de Mandiala, ç'a été le plus beau moment de ma vie, même si j'avais conscience d'avoir perdu une jambe.

Balwant Singh s'interrompt ; ses yeux sont baignés de larmes.

Pendant presque une minute, personne ne bouge. Finalement, Putul s'approche de Balwant et lui tend son cahier d'exercices.

Le soldat s'essuie les yeux.

— Arrey, qu'est-ce que c'est ? Je ne peux pas faire tes devoirs de maths à ta place.

— Ce n'est pas pour que vous fassiez mes devoirs, dit Putul.

— C'est pour quoi faire, alors ?

— Je voudrais votre autographe. Vous êtes notre héros.

Tout le monde applaudit.

Dhyanesh revient à la charge :

— Et quelle médaille avez-vous reçue pour cette bataille ?

Balwant se tait, comme si on avait touché un point sensible.

Puis il dit amèrement :

— Aucune. Le 35<sup>e</sup> Sikh s'est vu décerner deux MVC et deux PVC. Trois de mes camarades ont été décorés de la médaille Sena, et un mémorial a été érigé à Jaurian. Mais moi, je n'ai même pas été cité à l'ordre du jour. Ma valeur n'a pas été reconnue.

Il pousse un soupir.

— Rassurez-vous, je tire satisfaction de la flamme que je vois brûler au-dessus d'Amar Jyoti, le mémorial du Soldat inconnu. J'ai l'impression qu'elle brûle pour des gens comme moi.

Philosophe, il récite un poème en ourdou :

— « Sans nous annoncer, nous arrivons dans ce monde. Sans nous annoncer, nous le quittons. Mais tant que nous sommes en ce monde, nous accomplissons des actes que, même si cette génération ne s'en souvient pas, la prochaine ne pourra oublier. »

De nouveau, le silence se fait. Soudain, Mme Damle se met à chanter :

— *Sare jahan se achcha Hindustan hamara...*

Bientôt, tout le monde se joint à elle pour entonner ce chant patriotique. Je ne sais pas ce qui nous prend, à nous les gosses, mais nous improvisons une parade spontanée. Nous défilons devant Balwant Singh, le poing levé en hommage à ce vaillant guerrier.

C'était notre guerre. Il était notre héros.

Submergé par l'émotion, Balwant se met à pleurer.

— *Jai Hind !* s'écrie-t-il.

Il sort en clopinant et nous laisse seuls avec le bruissement de l'herbe à éléphant, le bruit des bombes qui explosent, l'odeur acre de la cordite et la puanteur de la mort.

M. Wagle prend la parole :

— Chers amis, j'ai l'honneur de vous informer que demain nous allons recevoir la visite de représentants du Fonds de secours mutuel des armées. Notre Premier ministre bien-aimé a lancé un appel à tous les Indiens pour qu'ils contribuent généreusement à l'entretien de nos soldats, qui sacrifient leur vie pour que nous puissions vivre libres dans l'honneur et la dignité. J'espère que vous donnerez tous sans compter au profit du Fonds.

— Et notre soldat à nous ? Ne devrait-on pas faire quelque chose pour l'aider, lui aussi ? crie M. Shirke.

On l'approuve bruyamment.

— Oui, vous avez parfaitement raison. Mais je pense que le plus grand service à rendre à Balwantji serait de faire reconnaître ses exploits durant la guerre de 1971. Nous remettrons une note aux personnes qui viendront nous voir demain.

Tout le monde est très excité. Enfin, nous aussi, nous contribuons à l'effort de guerre.

Ils sont trois. Un grand, un petit et un gros. Tous d'anciens officiers : le grand vient de la marine, le petit de l'armée de terre et le gros de l'armée de l'air. Le petit fait un long discours. Il nous dit que nos soldats accomplissent un travail extraordinaire. Notre pays est extraordinaire. Notre Premier ministre est extraordinaire. Nous sommes extraordinaires. Et nos dons devraient être extraordinaires aussi. Ils font circuler une corbeille. Les gens mettent de l'argent. Cinq roupies pour certains, dix pour d'autres, et pour d'autres encore, cent. Une dame y jette ses bracelets en or. Salim n'a pas d'argent. Il donne deux paquets de chewing-gum. Balwant Singh n'est pas là. Il a envoyé un mot pour dire qu'il avait la grippe.

Puis l'interrogatoire commence.

— Vous-même, vous avez fait la guerre ? demande Kulkarni à l'homme de l'armée de terre, un colonel en retraite.

— Bien sûr. J'ai pris part à deux grandes guerres, celle de 65 et celle de 71.

— Et où avez-vous servi pendant la guerre de 1971 ?

— À Chhamb, qui a probablement été le théâtre des plus grandes batailles.

— Et dans quel régiment ?

— J'étais dans l'infanterie. Le grand régiment sikh.

— Avez-vous été décoré durant la guerre de 1971 ?

— Pour ne rien vous cacher, j'ai reçu un Vir Chakra. Ç'a été un grand honneur.

— Et ce grand honneur vous a été décerné pour quoi ?

— Pour la grande bataille du passage de Mandiala, dans laquelle le 35<sup>e</sup> Sikh s'est particulièrement distingué.

— Mais quel genre d'homme êtes-vous ? Vous acceptez des médailles pour vous et en refusez à ceux sans qui vous n'auriez jamais repris ce pont.

— Désolé, je ne comprends pas. De qui parlez-vous ?

— Nous parlons de notre soldat à nous, un héros de la guerre de 1971 qui a perdu une jambe à Chhamb. Il aurait dû recevoir un Param Vir Chakra, mais tout ce qu'il a, ce sont ses yeux pour pleurer. Écoutez, colonel sahib, nous sommes des civils. Nous ignorons le règlement que vous suivez dans l'armée, seulement une grave injustice a été commise dans le cas présent. Ne pouvez-vous pas faire quelque chose, même aujourd'hui ? Il n'est jamais trop tard pour honorer un valeureux soldat.

— Où est-elle, cette grande âme ?

— Ici même, dans notre *chawl*.

— C'est vrai ? Formidable. J'aimerais beaucoup lui présenter mes respects.

— Nous l'escortons donc chez Balwant Singh. Nous lui indiquons la porte et restons là, à traîner dans le couloir, incapables de contenir notre curiosité.

— Nous entendons des éclats de voix, comme lors d'une dispute. Puis un claquement. Au bout d'une dizaine de minutes, le colonel sort en trombe, fou de rage.

— C'est ça, l'homme que vous plaignez de n'avoir pas eu un PVC ? C'est la pire crapule que j'aie jamais vue. J'aurais voulu lui tordre le cou, à ce porc.

— Comment osez-vous parler ainsi de notre héros de la guerre ? l'admoneste Mme Damle.

— Lui, un héros de la guerre ? Alors là, c'est la meilleure. C'est un salopard de déserteur. Au premier signe de troubles dans le secteur de Chhamb, il a pris la fuite. Je vous le dis, c'est la honte de son régiment.

— Il méritait quatorze ans d'emprisonnement au régime sévère. Malheureusement les cas de désertion tombent sous le coup de la prescription au bout de cinq ans, sans quoi je l'aurais dénoncé, même aujourd'hui.

Nous sommes abasourdis.

— Que dites-vous là, colonel ? Il nous a narré par le menu ses exploits à Chhamb. Il a même perdu une jambe dans les combats.

— C'est complètement faux. Je vais vous la raconter, la vraie histoire, qui d'ailleurs est assez pitoyable.

Le colonel rajuste son ceinturon.

— Balwant Singh n'était pas dans une bonne disposition d'esprit quand la guerre a éclaté, car sa femme venait juste de donner le jour à leur premier enfant à Pathankot. Son seul souhait, c'était d'être auprès des siens. Tant et si bien qu'à la première salve, quand les Pakistanais ont attaqué à l'artillerie lourde à Jaurian, il a déserté son poste et s'est enfui. Il a réussi à atteindre Pathankot et s'est caché dans la maison de ses ancêtres. Il croyait peut-être avoir laissé la guerre loin derrière lui, mais la guerre, elle, ne l'avait pas lâché. Deux jours après son arrivée, l'armée de l'air pakistanaise a bombardé la base aérienne de Pathankot. Aucun de nos avions n'a été touché, mais deux bombes de cinq cents kilos sont tombées sur une maison voisine du terrain d'aviation. Cette maison, c'était celle de Balwant. Sa femme et son fils nouveau-né sont morts sur le coup, et lui a eu une jambe arrachée.

— Mais... comment a-t-il fait pour nous décrire les scènes de bataille avec autant de détails ?

Le colonel grimace.

— J'ignore ce qu'il vous a raconté, mais vingt-six ans, c'est amplement suffisant pour se documenter sur les hauts faits de guerre. Le salopard est sorti du bois après tout ce temps pour vous berner, vous autres, et se faire mousser à bon compte par ses soi-disant récits de bravoure. Cette rencontre a salement gâché ma journée. Au revoir.

Le colonel secoue la tête et quitte le *chawl*, flanqué de ses deux compagnons, le grand et le gros. Nous regagnons l'abri. Notre journée à nous a également été gâchée. On se demande ce que fait Balwant Singh. Il ne sort pas ce soir-là.

On le trouve le lendemain matin, dans son logement composé d'une seule pièce. Une boîte de lait et un journal sont posés, intacts, sur le pas de sa porte. Ses béquilles sont soigneusement rangées contre le mur. Le lit en bois a été poussé dans un coin. Il y a une tasse vide sur la table de nuit, avec un reste de feuilles de thé noir. L'unique chaise gît, renversée, au milieu de la pièce. Il s'est pendu au ventilateur du plafond avec un morceau de chiffon rose. Il porte son sempiternel uniforme vert olive ; sa tête tombe sur sa poitrine. Son corps se balance doucement de gauche à droite, rythmé par les craquements du ventilateur.

Une jeep de la police arrive ; le gyrophare rouge clignote. Les agents fouillent dans ses affaires. Ils bavardent entre eux, gesticulent, interrogent rudement les voisins. Un photographe prend des clichés à l'aide d'un flash. Un médecin en blouse blanche débarque avec une ambulance. Une grande foule s'est massée devant la porte de la chambre de Balwant.

Ils sortent son corps sur une civière, recouvert d'un drap blanc frais. Les habitants du *chawl* le regardent partir en silence. Cachés derrière leur dos, Putul, Dhyanesh, Salim et moi risquons un œil au-dehors. Nous contemplons obscurément le cadavre et hochons la tête, avec crainte, tristesse et remords, tandis qu'un rai de lumière filtre timidement à travers nos esprits hébétés. Ceux d'entre nous dont c'était la première guerre ont fini par comprendre. Que la guerre est une affaire très sérieuse. On peut y laisser sa vie.

Smita a la mine grave et sombre.

Je lui demande :

— Où étiez-vous pendant la guerre ?

— Ici même, à Mumbai.

Et elle s'empresse de changer de sujet.

— Voyons la question suivante.

Prem Kumar pivote sur son siège et s'adresse à moi.

— Monsieur Thomas, vous avez répondu correctement à sept questions et remporté ainsi deux *lakhs* de roupies. Voyons si vous arrivez à répondre à la huitième question, question à cinq cent mille roupies. Prêt ?

— Prêt, dis-je.

— OK. Question numéro huit. Quelle est la plus haute distinction qui récompense des actes de bravoure dans l'armée indienne : a) Maha Vir Chakra, b) Param Vir Chakra, c) Shaurya Chakra ou d) Ashok Chakra ?

La musique retentit, lourde de suspense. Le tic-tac de la bombe à retardement se fait plus fort.

Un brouhaha monte de la salle. Le public me regarde avec sympathie, s'apprêtant à faire ses adieux au gentil petit serveur.

— B. Param Vir Chakra.

Prem Kumar hausse les sourcils.

— Vous connaissez la réponse ou est-ce une simple supposition ?

— Je connais la réponse.

— Et vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Le roulement des tambours va crescendo. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! s'écrie Prem Kumar.

Le public exulte. Les gens applaudissent à tout rompre et crient :

— Bravo !

Je souris. Prem Kumar, non.

Smita hoche la tête d'un air entendu.

# 1 000 000

## Permis de tuer

NOMBRE DE PÉRILS GUETTENT CELUI QUI FLÂNE distraitemment dans les rues de Mumbai. Il peut glisser par inadvertance sur une peau de banane et partir en vol plané. Il peut constater que, sans crier gare, son pied s'est enfoncé dans une crotte de chien bien molle. Il peut être brutalement bousculé par une vache errante, qui lui donne un grand coup de tête par-derrière. Ou un ami depuis longtemps perdu de vue et qu'il a soigneusement évité peut surgir miraculeusement de la circulation chaotique et le serrer dans ses bras.

C'est ce qui m'est arrivé le samedi 17 juin, devant l'hippodrome de Mahalaxmi, quand je suis tombé sur Salim Ilyasi. Cinq ans après.

En quittant Agra pour Mumbai trois mois auparavant, j'avais résolu de ne pas contacter Salim. C'avait été une décision difficile. Il m'avait manqué à l'époque où je travaillais chez les Taylor et du temps de mes errances à Agra, et me trouver dans la même ville que lui sans le voir m'était un véritable supplice. Mais j'étais déterminé à ne pas le mêler à mon projet de participer au jeu télévisé.

— Mohammad ! s'est exclamé Salim à l'instant où il m'a vu. Qu'est-ce que tu fais à Mumbai ? Depuis quand es-tu là ? Où étais-tu passé pendant toutes ces années ?

Retrouver un ami depuis longtemps perdu de vue, c'est un peu comme savourer son plat préféré après une longue interruption. On ne sait pas comment nos papilles réagiront après tout ce temps, si le plat sera toujours aussi bon. Mes sentiments, en revoyant Salim après ces cinq longues années, étaient plutôt mitigés. Nos retrouvailles seraient-elles aussi

chaleureuses que l'avait été notre amitié ? Serions-nous toujours aussi sincères l'un à l'égard de l'autre ?

On n'a pas dit grand-chose au début. On s'est assis sur le banc le plus proche. On n'écoutait pas les cris des mouettes qui tournoyaient au-dessus de nos têtes. On ne faisait pas attention aux petits garçons qui jouaient au foot sur la chaussée. On ne regardait pas la file de pèlerins qui se rendaient à la *dargah* de Haji Ali. On s'est étreints et on a pleuré. On pleurait le temps passé ensemble, le temps perdu loin l'un de l'autre. Après, on a parlé de tout ce qui nous était arrivé ces dernières années. Ou plutôt Salim a parlé, et j'ai écouté.

Salim est devenu plus grand, plus beau. À seize ans, il a l'allure d'une star de Bollywood. La dure vie citadine ne l'a pas corrompu, contrairement à moi. Il aime toujours les films hindi et vénère les acteurs de Bollywood (à l'exception évidente d'Armaan Ali). Il continue à aller prier chaque vendredi au temple de Haji Ali. Et, surtout, la prédiction du chiromancien est sur le point de se réaliser. Il ne travaille plus comme *dabbawallah*, à livrer des paniers-repas aux petits employés de Mumbai, car il est entré dans une école réputée d'art dramatique où il apprend les ficelles du métier d'acteur.

— Et tu sais qui me paie les cours ? demande-t-il.

— Non.

— C'est Abbas Rizvi.

— Le célèbre producteur qui a fait tous ces films à succès ?

— Lui-même. Il m'a offert le premier rôle dans son prochain film, dont le tournage débutera dans deux ans, juste quand j'aurai atteint l'âge de dix-huit ans. D'ici là, il me fait suivre une formation.

— Mais c'est merveilleux, Salim. Comment ça t'est arrivé ?

— C'est une longue histoire.

— Aucune histoire n'est trop longue pour moi, Salim. Vite, raconte-moi tout depuis le début.

Voici donc le récit de Salim, tel que je l'ai entendu de sa propre bouche.

— Après que tu es parti si brusquement, je me suis retrouvé tout seul dans le *chawl*. Les quatre années suivantes, j'ai continué à travailler comme *dabbawallah*, à ramasser et à livrer les paniers-repas, sans pour autant renoncer à mon rêve de devenir acteur.

» Un jour, alors que je venais chercher un panier-repas chez la femme d'un client nommé Mukesh Rawal, j'ai remarqué que les murs de sa maison étaient ornés de photos de lui en train de poser avec des acteurs célèbres. J'ai demandé à Mme Rawal si son mari travaillait dans l'industrie du film. Elle m'a répondu qu'il était commercial dans un labo pharmaceutique, mais qu'à côté de ça il faisait de la figuration au cinéma.

» Sidéré d'entendre cela, j'ai foncé l'après-midi même au bureau de Mukesh Rawal pour savoir si je pouvais faire de la figuration comme lui. Il a rigolé, disant que j'étais trop jeune pour devenir acteur, mais qu'ils cherchaient parfois du monde pour des rôles d'écoliers ou de gamins des rues, et que là je pourrais peut-être faire l'affaire. Il a promis d'en toucher deux mots à maître Pappu, le directeur de casting pour qui il travaillait, et m'a dit de lui apporter plusieurs photos de moi, format quinze sur vingt, sur papier brillant, et dans différentes poses. Si mes photos plaissaient à Pappu, il me confierait peut-être un bout de rôle dans un film. D'après Mukesh, un figurant n'avait pas besoin d'avoir des talents d'acteur : il suffisait que j'aie l'air élégant dans un costume, menaçant dans un accoutrement de voyou et charmant dans un uniforme d'écolier. Il a souligné que les photos devaient être prises en studio, par un professionnel.

» Je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit. Le lendemain matin, je suis allé chez un photographe pour m'enquérir du prix des photos. Il m'a cité une somme astronomique, presque l'équivalent de mon salaire mensuel. Je lui ai dit : « *Arrey baba*, je n'ai pas les moyens de me payer ça. » Du coup, il m'a conseillé d'acheter un de ces appareils jetables bon marché et de me prendre en photo moi-même, après quoi il me ferait des agrandissements. C'est ce que j'ai fait. J'ai acheté un appareil et demandé à des passants de me photographier. Je me suis perché sur une moto garée devant Churchgate en essayant

d'avoir l'air aussi cool qu'Amitabh Bachchan dans le film *Muqaddar ka Sikandar*. J'ai posé à cheval sur la plage de Chowpatty, exactement comme Akshay Kumar dans *Khel*. Je me suis posté à l'entrée de l'hôtel Sun' n' Sand, comme Hrithik Roshan dans *Kaho Na Pyar Hai*. J'ai tenu une bouteille vide de Johnnie Walker à la main en m'efforçant de paraître aussi saoul que Shahrukh Khan dans *Devdas*. J'ai souri devant la fontaine de Flora comme le fait Govinda dans tous ses films. J'avais une vingtaine de photos de moi, mais le rouleau en comptait trente-six, et il fallait finir la pellicule avant de la faire développer. J'ai donc décidé de photographier des gens et des bâtiments intéressants. J'ai pris la gare de Victoria et la porte de l'Inde, une jolie fille dans Marine Drive, un vieillard à Bandra et même un âne en gros plan à Colaba. Mon dernier cliché a été celui d'un homme basané, assis sur un banc à Mahim en train de fumer. Ses doigts étaient ornés de bagues de toutes les couleurs. C'est seulement après avoir pressé le bouton que j'ai réalisé qui je venais de photographier, et ça m'a cloué au sol.

— Que veux-tu dire ? je demande à Salim. C'était une star de cinéma ? Ce porc d'Armaan Ali, peut-être ?

— Non, Mohammad, c'était quelqu'un que tu connais aussi bien que moi. C'était M. Babu Pillai, dit Maman. L'homme qui nous a ramenés ici et qui a failli nous rendre aveugles.

— Oh, mon Dieu !

Je plaque ma main sur ma bouche.

— Est-ce qu'il t'a reconnu ?

— Oui. « Tu es Salim, hein ? Le garçon qui s'est enfui de chez moi. Mais cette fois, tu ne m'échapperas pas. » Et il s'est jeté sur moi. Sans réfléchir, je me suis précipité sur la route. Il y avait un bus qui partait, et j'ai sauté dedans juste à temps, laissant Maman, pantelant, sur la chaussée. J'étais assis dans ce bus, songeant à la chance que j'avais eue, quand devine ce qui s'est passé ?

— Quoi ?

Le bus s'est arrêté à un feu rouge, et un groupe de voyous est monté à bord. Ils portaient des bandéaux autour de la tête et étaient armés d'épées, de lances et de tridents.

— Oh non ! Ne me dis pas que c'était une bande.

— Si. J'ai compris alors que nous avions atterri au milieu d'une émeute communautaire. Juste devant nous, il y avait l'épave d'un véhicule carbonisé. Les boutiques avaient été saccagées, on voyait des traces de sang sur le bitume ; pierres, bâtons et chaussures jonchaient la rue. Notre chauffeur a aussitôt pris la poudre d'escampette. J'étais pétrifié de peur. J'avais cru ne jamais revoir un spectacle aussi terrifiant. J'ai entendu des choses que je pensais avoir oubliées. Les cris de ma mère et de mon frère résonnaient à mes oreilles. Je me suis mis à grelotter. Les voyous nous ont dit qu'une bande de musulmans avait incendié des maisons hindoues et qu'ils étaient là pour se venger. J'ai su plus tard que tout est parti d'une simple dispute autour d'un robinet d'eau dans un bidonville. Mais les esprits sont tellement échauffés par la haine qu'en l'espace de quelques heures on en est arrivé à brûler des bus, à mettre le feu aux habitations et à massacer des gens.

» « Chacun de vous va donner son nom. Tous les hindous pourront descendre, mais les musulmans devront rester assis », ont décrété les voyous. Un par un, les passagers tremblants ont décliné leur identité. Arvind. Usha. Jatin. Arun. Vasanti. Jagdish. Narmada. Ganga. Milind. Le bus commençait à se vider. Les voyous surveillaient chaque passager d'un œil de lynx. Ils vérifiaient la présence du vermillon en écartant les cheveux des dames, interrogeaient certains hommes pour s'assurer de leur religion ; ils ont même forcé un petit garçon à ouvrir son short. Ces méthodes barbares me donnaient envie de vomir, mais je n'en frissonnais pas moins sur mon siège. Finalement, il n'est plus resté que deux passagers dans le bus : moi et un homme assis deux sièges plus loin.

» Tu sais, Mohammad, quand une chose pareille arrive au cinéma, le héros se lève et en appelle à l'humanité de la bande. Il leur dit que le sang des hindous et des musulmans est de la même couleur. Qu'il n'est pas écrit sur notre visage à quelle religion nous appartenons. Que l'amour est préférable à la haine. Je connaissais tellement de dialogues, j'aurais pu réciter n'importe lequel d'entre eux devant ces voyous, mais quand dans la vie réelle on se trouve confronté à tant de sauvagerie, on oublie tous les mots. On ne pense qu'à une chose : vivre. Je

voulais vivre pour pouvoir réaliser mon rêve de devenir acteur. Or, en cet instant, le rêve et le rêveur étaient sur le point de partir en fumée dans un bus de Mumbai.

» « Tu t'appelles comment ? » m'a demandé leur chef.

» J'aurais pu dire Ram ou Krishna, mais j'étais incapable de proférer un son. L'un des agresseurs a désigné le *tabeez* autour de mon cou. « Ce bâtard est un musulman, c'est sûr. Tuons-le », a-t-il déclaré.

» « Non, le tuer serait trop facile. On va le brûler vif dans ce bus, ce fils de pute. Ça leur apprendra, à lui et aux siens, à s'attaquer à nos maisons », a répondu le chef en riant. Un autre homme a ouvert un bidon d'essence et s'est mis à asperger l'intérieur du bus. J'aimais l'odeur de l'essence avant, mais depuis ce jour je l'associe à la chair brûlée.

» L'homme assis derrière moi s'est levé brusquement. « Vous ne m'avez pas demandé mon nom. Je vais vous le dire, moi. Je m'appelle Ahmed Khan. Et j'aimerais voir le salopard qui osera toucher à ce garçon. »

» Il y a eu un moment de silence. Puis le chef de la bande a dit : « Tiens, alors comme ça, tu es musulman, toi aussi. Parfait, tu vas griller en même temps que le même. »

» Mais l'homme n'a pas bronché.

» « Avant d'allumer le brasier, regardez ceci. » Et il a sorti un revolver qu'il a pointé sur les voyous.

» Tu aurais vu leur tête ! Les yeux exorbités, ils ont laissé tomber tridents et épées et ont pris leurs jambes à leur cou. J'étais sauvé. J'en ai versé des larmes de gratitude.

» L'homme m'a vu pleurer et a demandé : « Quel est ton nom ? »

» « Salim... Salim Ilyasi », ai-je répondu en sanglotant.

» « Tu ne sais donc pas mentir ? Quoique j'apprécie les gens qui disent la vérité, même quand ils regardent la mort en face. »

» Il m'a expliqué qu'il dirigeait une affaire d'import-export et vivait seul dans une grande maison, dans la localité de Byculla. Justement, il cherchait quelqu'un pour faire le ménage et la cuisine, et s'occuper de la maison en général lorsqu'il partait en déplacement. Je trouvais un peu bizarre qu'un homme d'affaires comme lui se balade avec une arme, mais il

m'a promis le double de ce que je gagnais avec mes paniers-repas, et j'ai aussitôt accepté d'entrer à son service.

» La maison d'Ahmed était grande, trois chambres, une cuisine spacieuse et un séjour équipé d'une télé avec un écran de quatre-vingt-dix centimètres. Je préparais à manger, nettoyais et époussetais les meubles, mais je n'avais pas oublié mon ambition de devenir acteur. En un sens, travailler pour Ahmed avait du bon, car il était dehors presque toute la journée et parfois même s'absentait pendant une semaine ou deux. J'en profitais alors pour faire la tournée des studios. J'ai développé ma pellicule et obtenu d'excellents agrandissements de quinze sur vingt. Je les ai donnés à Mukesh Rawal, qui à son tour les a montrés à maître Pappu. Crois-le ou non, mais trois mois plus tard, j'ai reçu ma première proposition de rôle.

— C'est vrai ? je m'exclame. Quel genre de rôle et dans quel film ?

— Je devais jouer un étudiant dans le film d'Abbas Rizvi *Mauvais garçons*, avec Sunil Mehra.

— Viens, on file au cinéma. J'aimerais beaucoup te voir à l'écran et entendre tes répliques.

— C'est-à-dire...

Salim hésite, baisse les yeux sur ses chaussures.

— Tu comprends, mon rôle a été coupé à la dernière minute. Du coup, je n'apparaissais que trois secondes dans le film, assis dans une salle de classe avec trente autres étudiants. Le seul dialogue dans cette scène, c'est entre le héros, Sunil et le professeur.

— Quoi ? je me récrie, désappointé. Seulement trois secondes ? Tu parles d'un rôle !

— C'est ça, le boulot de figurant. On n'est pas des personnages principaux. On fait partie du décor. Tu te souviens des grandes fêtes dans les films ? Les figurants, ils sont là avec un verre à la main, pendant que le héros et l'héroïne valsent sur la piste de danse. Nous sommes les passants quand le héros poursuit le méchant dans la rue. Nous sommes ces gars qui applaudissent dans une discothèque quand le héros et l'héroïne remportent un concours de danse. Mais ça ne me gênait pas de faire de la figuration. Ça m'a permis de réaliser mon rêve :

pénétrer dans les coulisses. Et de rencontrer le producteur, Abbas Rizvi. Ma tête lui a plu, et il a promis de me donner un rôle plus important dans son prochain film.

» Durant les six mois qui ont suivi, j'ai découvert un tas de choses au sujet d'Ahmed. L'un dans l'autre, c'était un type assez étrange. Ses seuls centres d'intérêt dans la vie étaient la bouffe et la télévision. À la télé, il regardait deux choses : le cricket et *Scène du crime à Mumbai*. C'était un fana de cricket. Chaque fois qu'il y avait un match – avec ou sans l'Inde –, il fallait qu'il le regarde. Il se levait à trois heures du matin pour un match aux Antilles, et à minuit si ça se passait en Australie. Il suivait même les matchs entre équipes débutantes, genre Kenya ou Canada.

» Il tenait un journal où il notait tous les résultats de cricket, connaissant par cœur la moyenne de chaque batteur, les performances de chaque lanceur, le nombre de balles attrapées par un joueur de champ, les destructions faites par un gardien de guichet. Il pouvait citer le plus gros et le plus faible score de l'histoire du cricket, le nombre maximal de courses effectuées dans une série de six balles, les plus grandes marges de victoire et les plus étroites.

» Il recueillait toutes ces informations dans un but bien précis : les paris sur des matchs de cricket. J'ai découvert cela à l'occasion de la série de rencontres Inde-Angleterre. Ahmed était en train de regarder le match à la télé tout en essayant de joindre quelqu'un sur son portable. Je lui ai demandé : « Que faites-vous, Ahmed *bhai* ? – Je m'apprête à jouer au *satta*, m'a-t-il répondu. – Le *satta* ? Qu'est-ce que c'est ? – C'est l'autre nom des paris illégaux. Le *satta* est géré par de puissantes organisations de la pègre locale, avec un chiffre d'affaires quotidien de millions de roupies. On parie des millions sur chaque match, des milliers sur chaque balle. Cette maison que tu vois là, cette télé haut de gamme, le micro-ondes dans la cuisine, le climatiseur dans la chambre à coucher, tout a été payé avec mes gains au *satta*. Il y a trois ans, j'ai fait un carton lors du match Inde-Australie. Tu te rappelles le fameux match à Eden Gardens ? Au moment où la cote en était à mille contre un en faveur de l'Australie, j'ai misé sur Laxman et l'Inde et

empoché dix *lakhs* de roupies ! – Dix *lakhs* ! » Les yeux me sortent de la tête. « Oui. Aujourd’hui, je parie seulement dix mille sur l’Inde. J’essaie d’avoir mon bookmaker pour connaître la cote, mais ça sonne tout le temps occupé. »

» Il a frappé son portable, consulté impatiemment sa montre et composé le numéro encore une fois. Ce coup-ci, quelqu’un a répondu. « Allô, Sharad *bhai* ? AK à l’appareil. Code 3563. Quels sont les cours pour ce match ? »

» La voix du bookmaker a grésillé dans le téléphone. En arrière-plan, on entendait le commentaire : « L’Inde a déjà 175 points d’avance sur l’Angleterre. Une fois que ce score aura dépassé 250 points, la situation aura tourné au net avantage de l’Inde. À moins de 250 points, on en reste à cinquante-cinquante, mais au-dessus du seuil de 250, la cote sera trois contre un en faveur de l’Inde. »

» « Et en cas de victoire de l’Angleterre ? a demandé Ahmed. – Vous êtes fou ou quoi ? a rétorqué le bookmaker. L’Angleterre n’a aucune chance de gagner ; au mieux, ils peuvent espérer faire match nul. Mais si vous voulez savoir la cote, c’est huit contre un. Vous désirez parier maintenant ? – Oui. Dix mille sur la défaite de l’Inde. »

» Ça m’a soufflé d’entendre Ahmed engager ce pari, avec l’Inde en tête. Mais manifestement il en savait plus que le bookmaker, car c’est l’Angleterre qui a fini par remporter le match, et les drapeaux anglais ont fleuri sur le terrain du Lord’s tandis qu’Ahmed exultait en brandissant les poings : « Yes ! Yes ! Yes ! »

» Il a rappelé le bookmaker. « *Kyun Sharad bhai*, n’avais-je pas raison ? Combien je touche ? Quatre-vingt mille ? Ha ! Pas mal comme gain pour quelques heures de travail ! » Puis il est allé chercher une bouteille remplie d’un liquide mousseux, et ce soir-là, j’ai bu ma première gorgée de champagne.

» Je t’ai dit que l’autre intérêt d’Ahmed dans la vie était de regarder *Scène du crime à Mumbai*. Tu as déjà vu cette émission ?

Je secoue la tête.

— Non, on n’avait pas ça à Delhi.

— C'est assez ennuyeux, en fait. Un peu comme un bulletin d'informations, sauf qu'on n'y parle ni d'inondations, ni d'émeutes, ni de guerre ni de politique. Il n'y est question que de crimes violents. Qui a été tué, qui a été violé, quelle banque a été cambriolée, qui s'est évadé de prison, des choses comme ça.

» Ahmed s'installait devant la télé avec une assiette de *seekh kebabs* et rigolait tout haut chaque fois qu'il entendait les infos dans *Scène du crime à Mumbai*. Je ne sais pas pourquoi, il trouvait ça très drôle.

» De temps à autre, il recevait une grande enveloppe jaune par coursier. J'avais l'ordre strict de ne pas toucher à son courrier et de le déposer sur la table de la salle à manger. Un après-midi, le garçon de courses a apporté une grande enveloppe jaune juste au moment où je prenais le thé. Par accident, j'ai renversé du thé sur l'enveloppe et j'ai paniqué. Ahmed serait fâché de voir que j'avais abîmé son courrier. L'enveloppe contenait peut-être des documents de valeur. Je me suis assis et, avec précaution, j'ai soulevé le rabat gommé. J'ai glissé mes doigts à l'intérieur, sorti les documents et... sifflé de surprise.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ?

— Pas grand-chose. L'enveloppe contenait une seule photo de quinze sur vingt, sur papier brillant, et une demi-page de renseignements soigneusement tapés à la machine. Même moi, j'ai réussi à les lire. Ça disait :

Nom : Vithalbhai Ghorpade

Âge : 56

Adresse : 73/4 Marve Road, Malad

» Et c'était tout.

» J'ai pensé que c'étaient les coordonnées d'un homme d'affaires qui devait travailler avec Ahmed, et je n'ai pas cherché plus loin. J'ai bien refermé le rabat et posé l'enveloppe sur la table de la salle à manger. Le soir, en rentrant, Ahmed l'a ouverte. Peu après, il a eu un coup de fil. « Oui, j'ai bien reçu le paquet », c'est tout ce qu'il a dit.

» Deux semaines plus tard, il était assis devant la télé à regarder *Scène du crime à Mumbai*. Moi, j'étais dans la cuisine en train de couper les légumes, mais j'entendais la voix du présentateur. «... Nouvel incident macabre à Malad, la police recherche des indices sur le meurtre d'un important homme d'affaires, Vithalbhai Ghorpade, retrouvé assassiné dans sa maison de Marve Road. » Ce nom-là me disait quelque chose. J'ai jeté un œil sur la télé et failli me trancher le doigt, car la photo à l'écran était la même que celle de l'enveloppe jaune. Le présentateur poursuivait : « M. Ghorpade, âgé de cinquante-six ans, a été abattu à bout portant alors qu'il se trouvait seul chez lui. Il laisse une épouse et un fils. D'après la police de Malad, il s'agirait d'un cambriolage qui a mal tourné : la maison a été mise à sac, et beaucoup d'objets de valeur ont disparu. »

» J'ai remarqué qu'Ahmed a ri quand il a entendu cela. Ce qui m'a également surpris. Qu'est-ce qu'il y avait de drôle, dans la mort d'un partenaire en affaires ?

» Un mois plus tard, une autre enveloppe jaune est arrivée. Ahmed était absent, et je n'ai pas résisté à la tentation de jeter un coup d'œil sur son contenu. Cette fois, je l'ai ouverte à l'aide de la vapeur pour ne laisser aucune trace. J'ai soulevé le rabat et sorti encore une photo sur papier brillant. J'ai vu un jeune homme avec une grosse moustache et une longue cicatrice qui allait de l'œil gauche à la racine du nez. Sur la feuille dactylographiée, on lisait :

Nom : Jameel Kidwai

Âge : 28

Adresse : 35 résidence Shilajit, Colaba

» J'ai mémorisé le nom et remis la photo dans l'enveloppe.

» À son retour, Ahmed l'a regardée ; il y a eu un coup de fil, comme la fois précédente, et il a accusé réception du paquet. Exactement huit jours après, j'ai entendu dans *Scène du crime à Mumbai* qu'un jeune avocat nommé Jameel Kidwai avait été abattu en descendant de voiture devant son immeuble. « La police soupçonne un règlement de compte, disait le présentateur, car M. Kidwai a défendu plusieurs parrains de la

mafia devant les tribunaux. Une enquête a été ouverte, mais pour le moment, on ne dispose d'aucun indice. » Ahmed, assis avec son verre de whisky, s'est esclaffé en entendant ces mots.

» Je commençais à m'inquiéter sérieusement. Pourquoi Ahmed recevait-il des photos de gens par courrier, des gens qui mourraient peu de temps après ? Ça restait un mystère pour moi. Alors, quand l'enveloppe suivante a été déposée trois semaines plus tard, non seulement j'ai regardé la photo, qui représentait un homme âgé, mais j'ai aussi noté l'adresse. C'était une maison individuelle dans Premier Road à Kurla. Le lendemain, j'ai suivi Ahmed. Il a pris un train local jusqu'à Kurla et s'est rendu à pied dans Premier Road. Mais il n'est pas entré dans la maison. Il est juste passé trois ou quatre fois devant, comme pour repérer les lieux. Quinze jours après, *Scène du crime à Mumbai* annonçait l'assassinat du vieil homme, retrouvé mort chez lui, dans Premier Road à Kurla.

» Je ne suis pas stupide. J'ai tout de suite compris que c'était Ahmed qui l'avait tué et que je vivais chez un tueur à gages. Mais je ne savais pas quoi faire. Ahmed m'avait sauvé la vie, et il était hors de question de le dénoncer à la police. Entre-temps, Abbas Rizvi m'a rappelé pour me proposer un second rôle dans son prochain film. Quand j'ai appris ça, j'ai couru jusqu'au temple de Haji Ali, j'ai pressé mon front contre l'étoffe qui recouvre le tombeau et j'ai prié pour que Rizvi ait une longue vie.

» Les deux mois suivants, j'ai mené tant bien que mal une double vie. Si Ahmed était un tueur à gages se faisant passer pour un homme d'affaires, moi, j'étais un acteur me faisant passer pour un domestique. Ahmed avait le permis de tuer, mais un jour ou l'autre il allait se faire descendre à son tour. J'espérais juste ne pas être pris dans la fusillade. Puis tout s'est déglingué.

— Comment ça ?

— C'était il y a quatre mois... le 20 février, pour être exact. Je me souviens bien de la date car c'était la dernière rencontre de la série Inde-Australie, et Ahmed venait d'engager un nouveau pari. Il pariait sur tout : pas seulement sur l'équipe qui allait remporter le match, mais aussi sur le premier guichet

renversé, le lanceur qui y parviendrait le premier, qui allait gagner au tirage au sort, s'il allait pleuvoir ou non pendant le match. Quelquefois, il pariait pratiquement sur chaque balle – pour savoir si ce serait une balle à quatre, six ou un point. Ce matin-là, il avait parlé à son bookmaker. « Sharad *bhai*, code 3563. Comment le terrain va-t-il se comporter, d'après vous ? Hier il était plat, mais croyez-vous que la balle va commencer à tourner, à partir d'aujourd'hui ? Les prévisions météo sont bonnes, mais pensez-vous qu'il pourrait pleuvoir plus tard dans la journée ? » Puis il a dicté son pari. « Je parie que Sachin Malvankar va boucler sa trente-septième centaine aujourd'hui. Quelle est la cote ? – Il en est déjà à soixante-dix-huit, a dit le book, donc les cent, tout le monde considère que c'est gagné d'avance. Du coup, la cote n'est pas très prometteuse. Le mieux que je puisse faire, c'est treize contre un. – OK, a répondu Ahmed, je vais mettre dix *lakhs*. Comme ça, j'en tirerai au moins trois *lakhs* de bénéfice. »

» Tout l'après-midi, il est donc resté devant la télé à regarder Malvankar jouer et à saluer chacun de ses runs par des sifflets stridents. Plus Malvankar se rapprochait de la centaine, et plus l'excitation d'Ahmed grandissait. Le temps qu'il franchisse la barre de quatre-vingt-dix, Ahmed n'était plus qu'une loque : il se rongeait les ongles, priait avant chaque lancer, tiquait chaque fois que Malvankar ratait une balle. Mais Malvankar jouait comme un dieu. Il est passé de quatre-vingt-onze à quatre-vingt-quinze grâce à un magnifique coup droit à quatre points. Ensuite, une course lui a permis d'atteindre quatre-vingt-seize points. Encore une course, quatre-vingt-dix-sept points. Puis Gillespie a lancé une balle courte que Malvankar a majestueusement renvoyée vers la limite du terrain. Hayden a couru à sa poursuite pour l'empêcher de traverser la ligne. Malvankar et son coéquipier, le batteur Ajay Mishra, couraient rapidement entre les guichets. Ils ont effectué un run. Quatre-vingt-dix-huit points. Ils se sont élancés une nouvelle fois. Quatre-vingt-dix-neuf. Hayden a intercepté la balle à quelques centimètres de la limite et l'a expédiée en vrille non pas à Adam Gilchrist, le gardien de guichet, mais à l'endroit où se tenait le lanceur. Voyant le coup venir, Malvankar a crié

« Noooooon ! » à Mishra, qui courait vers lui pour le troisième run. Mais ce crétin de Mishra a continué à foncer à travers le terrain. En désespoir de cause, Malvankar a été obligé de partir pour terminer le troisième run. Il était presque arrivé à l'extrême où se trouvait le lanceur quand la balle de Hayden a atterri directement sur les piquets ! Surpris seulement à quinze centimètres en dehors de sa zone, Malvankar s'est fait éliminer par le troisième arbitre. À quatre-vingt-dix-neuf points.

» Tu peux imaginer la réaction d'Ahmed. Il avait misé dix *lakhs* sur Malvankar et sa trente-septième centaine de points, et à une course près il avait tout perdu. Il a maudit Gillespie, Hayden, et par-dessus tout Mishra. « J'ai bien envie de le buter, ce salaud », a-t-il grogné avant de sortir en trombe. Sans doute pour aller noyer son chagrin dans un bar.

» Le même après-midi, une autre enveloppe jaune nous a été livrée. J'étais inquiet à l'idée qu'elle puisse contenir la photo d'un certain batteur indien, mais quand j'ai vu ce qu'il y avait dedans, j'ai failli mourir.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que c'était ? Dis-moi vite.

— Cette enveloppe contenait une photo sur papier brillant, format quinze sur vingt, du producteur Abbas Rizvi, et une feuille dactylographiée avec son adresse. Je savais qu'il serait la prochaine victime d'Ahmed, et que sa mort serait aussi celle de mon rêve de devenir acteur. Il fallait que je le prévienne. Seulement, si Ahmed l'apprenait, il me liquiderait également sans aucun scrupule. Puisqu'il était tueur professionnel, avec un permis de tuer.

— Alors, qu'as-tu fait ? je demande en retenant ma respiration.

— J'ai fait ce que j'avais à faire. Je suis immédiatement allé trouver Rizvi et je lui ai parlé de cette histoire de meurtre commandité. Comme il ne me croyait pas, je lui ai montré la photo et l'adresse arrivées par coursier. La vue de la photo a dissipé ses doutes. Il m'a dit qu'il allait filer à Dubaï et s'y planquer pendant au moins un an. Compte tenu de la dette qu'il avait envers moi, il a promis qu'à son retour il me donnerait le rôle principal dans son prochain film, et qu'en attendant il assurerait ma formation. C'est pour ça qu'il me paie les cours

d'art dramatique et que je compte les jours jusqu'à mes dix-huit ans.

— Mon Dieu, quelle histoire, Salim, dis-je en retenant mon souffle. Mais tu as pris un risque en portant ce paquet à Rizvi, non ? Ahmed a dû recevoir un coup de fil ce soir-là et s'apercevoir de l'absence de l'enveloppe.

— Non, je n'ai pas pris de risque car en rentrant, Ahmed a bel et bien trouvé une enveloppe sur la table de sa salle à manger.

— Mais... dans ce cas, il aurait tué Rizvi.

— Non, parce que l'enveloppe contenait une autre photo et une autre adresse, que j'ai fait taper à l'école de dactylos voisine.

— Génial ! Tu veux dire que tu lui as donné une fausse adresse ? Mais comment as-tu fait pour te procurer une fausse photo ?

— Je n'ai rien fait de tel. J'ai donné à Ahmed une vraie photo avec une vraie adresse, et il a rempli sa mission. Mais avant qu'il ne découvre qu'il s'était trompé de cible, je lui ai raconté que je devais partir d'urgence dans le Bihar et j'ai quitté son service. Je me suis caché ici et là, je n'ai pas remis les pieds à Byculla, j'ai même cessé d'aller à Haji Ali qui se trouve juste en face. Or la semaine passée, j'ai vu dans *Scène du crime à Mumbai* que la police avait abattu un redoutable tueur à gages nommé Ahmed Khan au cours d'une fusillade près de la gare de Churchgate. Du coup, aujourd'hui je suis venu à Haji Ali pour remercier Allah, et sur qui je tombe en sortant ! Sur toi.

— Oui, c'est fou comme coïncidence. J'ai juste encore une question. De qui étaient la photo et l'adresse que tu as données à Ahmed ?

— Du seul individu qui le méritait. Je lui ai donné la photo sur papier brillant, format quinze sur vingt, de M. Babu Pillai, ainsi que l'adresse de Maman !

Smita bat des mains.

— Fabuleux ! Je savais déjà que tu étais un petit malin, mais j'ignorais que Salim aussi était un génie. Un permis de tuer par procuration... et la cible idéale ! Et ensuite ? As-tu parlé à Salim de ton inscription au quiz ?

— Non. Je ne lui ai pas révélé pourquoi j'étais venu à Mumbai. J'ai juste dit que je travaillais comme domestique à Delhi, et que j'étais de passage pour un ou deux jours.

— Donc Salim n'avait pas la moindre idée de ta participation à QVGM ?

— Non. J'allais le mettre au courant, mais je me suis fait embarquer par la police.

— Je comprends. Bon, voyons maintenant comment cette rencontre inopinée avec Salim t'a aidé pour la suite du jeu.

On vient de baisser les lumières dans le studio.

Prem Kumar s'adresse à la caméra :

— Nous allons passer à la question numéro neuf, question à un million de roupies.

Il se tourne vers moi.

— Prêt ?

Je réponds :

— Prêt.

— OK. Voici la question numéro neuf. Celle-ci est tirée de l'univers du sport. Dites-moi, monsieur Thomas, quel sport pratiquez-vous ?

— Aucun.

— Aucun ? Et comment se fait-il que vous soyez en aussi bonne forme ? Regardez-moi, tout ce lard que j'ai emmagasiné alors que je vais tous les matins à la salle de gym.

— Vous aussi, vous seriez en forme si vous deviez travailler comme serveur et faire trente kilomètres par jour pour aller à votre boulot.

Le public glousse. Prem Kumar se renfrogne.

— Bien, voici donc la question numéro neuf relative au cricket. Combien de fois au cours des test-matchs le plus grand batteur de l'Inde Sachin Malvankar a-t-il marqué cent points ? Vous avez le choix entre a) 34, b) 35, c) 36 et d) 37.

La musique retentit.

— Je peux poser une question ?

— Bien sûr, allez-y.

— Est-ce que l'Inde a joué contre un autre pays depuis la récente série de rencontres avec l'Australie ?

— Non, pas que je sache.  
— Alors je connais la réponse. C'est C. 36.  
— C'est votre dernier mot ? N'oubliez pas que vous jouez pour un million de roupies.

— Oui, c'est C. 36.

— Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche.

— Absolument, cent pour cent correct ! Sachin Malvankar a en effet marqué cent points dans trente-six test-matchs. Vous venez de gagner un million de roupies ! Mesdames et messieurs, nous allons marquer maintenant une brève pause publicitaire.

— Coupez ! dis-je.

# 10 000 000

## La grande tragédienne

UN DRAME FAMILIAL AVEC UN ZESTE D'ACTION et de comédie, et une fin tragique. En jargon cinématographique, c'est ainsi que je décrirais mon séjour chez Neelima Kumari. Elle était actrice. Et j'ai travaillé trois ans chez elle, à Juhu Vile Parle.

Tout a commencé le soir où Salim et moi avons échappé aux griffes de Maman et de ses acolytes. Nous avons pris le train local et atterri à Juhu. Nous sommes allés chez Neelima Kumari, nous avons sonné à sa porte et attendu.

Au bout d'un long moment, la porte s'ouvre.

— Oui ?

Une dame se tient devant nous. Radhey, le petit boiteux, avait raison. Elle est grande et belle, comme une héroïne de film, mais elle est plus âgée. Salim tombe à ses pieds.

— Arrey.

Elle recule précipitamment.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici à une heure aussi tardive ?

— Nous sommes des amis de Radhey, dis-je en joignant les mains. On a appris par lui que vous cherchiez un domestique et on est venus vous proposer nos services. Nous savons que vous êtes une très gentille dame. Nous avons désespérément besoin d'un toit et nous ferons tout ce que vous nous demanderez, c'est promis.

— J'ai besoin d'un domestique, c'est vrai, mais je ne peux pas prendre quelqu'un d'aussi jeune.

— Madame, nous sommes jeunes en apparence seulement. Nous pouvons faire le travail de quatre hommes. En plus, je parle l'anglais. S'il vous plaît, donnez-nous une chance.

— Mais je n'ai pas besoin de deux serviteurs. Je n'ai de la place que pour un seul.

Salim et moi échangeons un regard.

— Alors, prenez au moins l'un d'entre nous, dis-je.

— Comment t'appelles-tu ? demande-t-elle à Salim.

— Salim.

— Ah, tu es donc musulman ?

Il hoche la tête.

— Je regrette, mais ma vieille mère qui vit chez moi ne mangera jamais d'aliments touchés par un musulman. Personnellement, je ne crois pas à ces bêtises de pollution par contact, mais qu'y faire ?

Elle hausse les épaules. Salim a l'air abattu.

— Puis elle se tourne vers moi.

— Et toi ? Quel est ton nom ?

— Ram, lui dis-je.

J'ai donc obtenu la place, et c'est là que j'ai découvert que la vie chez une star de cinéma n'est pas aussi génial qu'on pourrait le croire. Ces gens-là, quand on les voit sans maquillage, on s'aperçoit qu'ils sont exactement comme vous et moi, avec les mêmes peurs et angoisses. La seule différence est que notre souci principal à nous, c'est l'argent, ou l'absence d'argent, alors qu'eux sont essentiellement préoccupés de gloire. Ou de l'absence de gloire.

Ils vivent dans un aquarium. Au début, ça les insupporte, mais plus on les idolâtre, plus ils en viennent à aimer ça. Et lorsqu'on cesse de s'intéresser à eux, ils s'étiolent et meurent.

Neelima Kumari occupe un appartement spacieux et moderne, meublé avec goût ; le sol est recouvert d'une luxueuse moquette, les murs sont ornés de tableaux. La plus grande chambre, avec sa salle de bains adjacente, est celle de Neelima ; sa mère a une chambre un peu plus petite. À ma connaissance, Neelima n'a pas d'autre famille.

La chambre de Neelima est la plus belle pièce de l'appartement. Elle a un immense lit au milieu, avec un couvre-lit en velours. Les murs, tapissés de carreaux de miroir, vous renvoient mille fois votre reflet. Il y a une coiffeuse avec des tas

de parfums et de fioles. À côté, on trouve un téléviseur Sony avec un écran de soixante-douze centimètres, un magnétoscope et un lecteur de VCD dernier cri. Un magnifique lustre est suspendu au plafond et un climatiseur silencieux fait régner une délicieuse fraîcheur dans la pièce. Des étagères en verre sont chargées de trophées et récompenses de toutes sortes. Une autre étagère croule sous les vieilles revues de cinéma. Avec Neelima Kumari en couverture. En regardant tout cela, je me sens privilégié de travailler chez elle. En son temps, elle a dû être l'actrice la plus célèbre de l'Inde.

La mère de Neelima est une véritable enquiquineuse. Malgré ses quatre-vingts ans elle a l'énergie d'une quadragénaire, et je l'ai en permanence sur le dos. Je suis le seul domestique à temps plein. Il y a une brahmane de Maharashtra qui vient tous les soirs faire la cuisine et la vaisselle, et une bonne qui s'occupe de la lessive. Moi, je fais tout le reste : le ménage, le repassage, le thé du soir, les commissions. J'achète le lait et je paie les factures courantes. Mais la mère de Neelima n'est jamais contente, même si je l'appelle très respectueusement « Maaji ». « Ram, tu n'as pas été chercher mon lait, dit-elle. Ram, tu n'as pas repassé mon drap de lit... Ram, tu as mal fait la poussière dans cette pièce... Ram, tu es encore en train de bayer aux corneilles... Ram, tu n'as pas chauffé mon thé... » À force de l'entendre pinailleur, j'ai quelquefois envie de lui scotcher la bouche.

Neelima, bien qu'il lui arrive d'être à côté de ses pompes, est moins difficile. Elle veut que je m'installe à demeure chez elle. Il y a plein de chambres vides dans son appartement, mais sa mère refuse d'avoir un « homme » sous son toit. On me relègue donc dans un *chawl* à Ghatkopar, d'où je me rends tous les jours chez Neelima. C'est elle qui paie mon loyer. En un sens ça m'arrange, car ainsi je peux partager ma chambre avec Salim.

Je suis en train de faire les courses avec Neelima. Comme elle n'a pas de voiture, nous prenons un taxi. Je n'aime pas trop sortir avec elle. Elle n'achète que des vêtements ou des produits de beauté, et ses sacs lourds, c'est moi qui les porte. Jamais elle

ne va au McDo ou chez Pizza Hut. Et surtout, jamais elle ne m'achète quoi que ce soit.

Aujourd'hui, nous sommes chez Cuff Parade, une boutique de saris ultrachère. Elle en examine des centaines pendant deux heures, avant d'en acheter trois pour cinquante mille roupies, l'équivalent pour moi de presque deux ans de salaire. Tandis que nous émergeons du show-room climatisé, un groupe de filles en uniforme scolaire l'aborde. Elles ont l'air très excitées.

— Excusez-moi, vous n'êtes pas l'actrice Neelima Kumari ? demande l'une d'elles.

— Si, acquiesce Neelima, visiblement contente.

— Vous voyez, piaille la fille à l'adresse de ses copines, je vous avais bien dit que c'était Neelima.

Elle se retourne vers nous.

— Neelimaji, nous sommes de grandes fans. Vous voir en vrai, c'est comme un rêve devenu réalité. Nous n'avons pas de carnets d'autographes, mais vous voulez bien signer nos cahiers ?

— Bien sûr, avec plaisir, dit Neelima, sortant un stylo de son sac à main.

Une à une, les filles, aux anges, lui tendent leurs cahiers. Neelima demande son nom à chacune, puis trace de son ample écriture : « À Ritu, avec mon affection, Neelima. » « À Indu, avec mon affection, Neelima. » « À Malti, avec mon affection, Neelima. » « À Roshni, avec mon affection, Neelima. » Les filles lisent ces inscriptions et poussent de petits cris de joie.

Neelima rayonne littéralement face à leur admiration. C'est la première fois que je vois quelqu'un la reconnaître dans la rue, et l'effet que cela a sur elle me laisse coi. Soudain, elle me regarde avec inquiétude, transpirant en pleine chaleur, chargé d'un lourd sac de courses.

— Ram, tu dois avoir faim à l'heure qu'il est. Allez, viens, on va manger une glace, dit-elle.

Je pousse un petit cri de joie.

De temps en temps, Neelima m'explique comment on fait un film. Elle me parle de différents techniciens présents sur le tournage.

— Les gens croient qu'un film, ça se fait juste avec des acteurs et un réalisateur. Ils ignorent qu'il y a des milliers de personnes dans les coulisses, sans lesquelles un film ne verrait jamais le jour. C'est seulement après que ces techniciens ont fait leur travail qu'un réalisateur peut claquer des doigts et dire : « Lumière, caméra, action ! »

Elle me décrit le décor, les accessoires, les éclairages, le maquillage, les cascadeurs et les figurants.

Ensuite elle me parle des genres.

— J'ai horreur des films qu'on fait aujourd'hui... ces espèces de fourre-tout où l'on mélange tragédie, comédie, action et mélodrame. Non. Un bon film doit respecter son genre. J'ai toujours choisi mes films avec soin, après avoir pleinement compris le scénario et ce que ça impliquait pour moi. Tu ne me verras jamais chanter et danser dans une scène, puis mourir deux bobines plus tard. Non, Ram. Un personnage doit être cohérent. Tout comme un grand peintre qu'on identifie grâce à son style personnel et unique, un acteur est connu pour son crâneau individuel. Un genre bien à lui. Un grand artiste n'est pas quelqu'un qui colle à un genre, c'est quelqu'un qui définit le genre. Tu as vu le papier consacré à ce nouveau film, *Liens du cœur*, dans le *Times of India* ? Le critique a écrit que l'actrice, Pooja, a complètement loupé la scène de la mort. « Quel dommage que Neelima Kumari n'ait pas joué dans ce film, elle aurait su faire honneur au personnage. Les jeunes actrices d'aujourd'hui devraient apprendre leur métier auprès de légendes comme elle. » Ces lignes m'ont fait chaud au cœur. Être cité en exemple, représenter la quintessence d'un genre, c'est le meilleur compliment qu'un acteur puisse recevoir. Je vais faire encadrer cet article.

— Et alors, quel était votre style à vous ?

Elle sourit.

— Tu es trop jeune pour savoir que Neelima Kumari est considérée comme la plus grande tragédienne de l'Inde. Viens, je vais te montrer quelque chose.

Elle m'emmène dans sa chambre et ouvre une *almirah* en métal. J'ai les yeux qui me sortent de la tête : l'*almirah* est pleine à craquer de vidéocassettes.

— Tout ceci, figure-toi, ce sont des films dans lesquels j'ai joué.

— C'est vrai ? Et combien y en a-t-il là-dedans ?

— Cent quatorze. C'est le nombre de films que j'ai tournés en plus de vingt ans de carrière.

Elle désigne la première rangée de cassettes.

— Ceux-là, ce sont mes débuts. La plupart sont des comédies dans le genre grosse farce. Tu sais ce que c'est, une comédie, n'est-ce pas ?

Je hoche vigoureusement la tête.

— Oui. C'est comme les films de Govinda.

Neelima montre les deux rangées suivantes.

— Ça, ce sont les films de ma période intermédiaire. Principalement des drames familiaux. Mais j'ai tourné également dans le célèbre thriller *Le Nom de l'assassin* et le film d'horreur classique *Trente ans après*.

Finalement, elle indique les quatre dernières rangées.

— Et tout ça, ce sont des tragédies. Tu as vu les centaines de prix et de récompenses que j'ai reçus depuis des années ? Presque tous, je les ai eus pour ces films-là. Mon préféré, c'est celui-ci.

Elle tapote une cassette. Je lis l'étiquette. Elle indique *Mumtaz Mahal*.

— C'était le rôle de ma vie, celui de la femme de l'empereur Shah Jahan, Mumtaz Mahal. J'ai même reçu le Prix national pour ma prestation. Tu vois ce trophée, au milieu ? Je l'ai reçu des mains du président de l'Inde.

— C'était donc, madame, le plus grand rôle que vous ayez jamais joué ?

Elle soupire.

— C'était un bon rôle, c'est sûr, avec un fort potentiel émotionnel, mais j'ai l'impression qu'il me reste encore à jouer le plus grand rôle de ma vie.

La mère de Neelima n'est plus très en forme. Elle tousse et geint beaucoup. Son acrimonie devient insupportable. Elle se plaint constamment de son état de santé et n'épargne pas même Neelima, lui rappelant sans cesse ses obligations envers celle

qui l'a mise au monde. À mon avis, Neelima commence à en avoir assez. En plus de mes autres corvées, je dois maintenant passer la moitié de la journée à acheter des médicaments pour Maaji et à veiller à ce qu'elle prenne ses cachets, gélules et gouttes bien à l'heure.

La maison est en effervescence. Doordarshan, la chaîne de télévision nationale, diffuse ce soir un film de Neelima intitulé *La Dernière Épouse*. Il s'agit d'une de ses fameuses tragédies, et elle veut que tout le monde la regarde au salon avec elle. À vingt heures tapantes, nous nous rassemblons devant la télé. La cuisinière, la bonne et moi sommes assis sur le tapis. Maaji, elle, est étendue sur le canapé près de Neelima. Le film commence. Ce n'est pas franchement ma tasse de thé, cette histoire d'une famille désargentée qui doit faire face à un tas de problèmes. On y pleure et on y gémit beaucoup. Sans compter Maaji qui y va de ses propres plaintes. Ce film-là dépeint la vie sous un angle trop réaliste. Moi, je trouve ça ridicule. À quoi bon aller au cinéma si on peut voir la même chose chez le voisin d'en face ? Neelima, toutefois, a l'air jeune et belle dans ce film, et elle joue vraiment bien. Quelle étrange sensation que de regarder un film avec l'héroïne assise juste derrière vous. Je me demande ce qu'elle ressent quand elle se voit à l'écran. Se rappelle-t-elle les maquilleuses, les éclairagistes et les preneurs de son qui œuvraient dans les coulisses ?

Dans le film, Neelima meurt après avoir prononcé un discours chargé d'émotion. Le film s'arrête à sa mort. Nous nous relevons pour nous dégourdir les jambes. Soudain, je m'aperçois que Neelima est en larmes.

Je demande, inquiet :

— Madame, qu'y a-t-il ? Pourquoi pleurez-vous ?

— Ce n'est rien, Ram. Je me suis senti un lien de parenté avec mon personnage à l'écran, voilà tout. Regarde, je souris maintenant.

— Vous, les acteurs, comment faites-vous pour rire puis pleurer la minute d'après ?

— C'est le propre des meilleurs d'entre nous. Sais-tu pourquoi on m'a surnommée la Reine de la Tragédie ?

— Pourquoi, madame ?

— Parce que je n'ai jamais utilisé de glycérine pour pleurer dans mes films. Je pouvais avoir des larmes aux yeux sur commande.

— Qu'est-ce que c'a de si extraordinaire ? Moi non plus, je n'ai jamais eu besoin de glycérine pour avoir des larmes aux yeux, dis-je à la bonne une fois que Neelima est hors de portée de voix.

Plus je côtoie Neelima, mieux je comprends pourquoi on l'appelle la Reine de la Tragédie. Il y a comme une aura de mélancolie autour d'elle. Même son sourire cache une pointe de tristesse. Je me pose des questions sur sa vie, me demandant pourquoi elle ne s'est jamais mariée. Elle n'a pas l'air d'avoir de véritables amis. Mais elle sort de temps en temps et rentre tard le soir. Je me demande qui elle voit. Je doute que ce soit un amant ou un petit ami, car elle n'est jamais radieuse à son retour. Elle arrive hagarde et déprimée, et va directement dans sa chambre. Ça, c'est un mystère que j'aurais bien envie de résoudre.

Ce qui me surprend également, c'est son obsession de la beauté. La beauté physique. Bien qu'elle soit très séduisante, elle passe des heures à se maquiller et à se rengorger devant le miroir. Sa coiffeuse est remplie de crèmes. Un jour, j'essaie de lire les étiquettes. Il y a des crèmes antirides, des crèmes anticellulite, des lotions anti-âge. Il y a des gels éclat intense, des crèmes hydratantes défense antivieillissement, des crèmes de nuit revitalisantes, des gels raffermissants. Sa salle de bains regorge de savons au parfum bizarre, de masques faciaux et d'exfoliants censés vous rajeunir. Son armoire à pharmacie contient autant de médicaments pour elle que pour Maaji. Il y a là des hormones de croissance, des crèmes raffermissantes pour le buste, de la mélatonine de synthèse et des antioxydants.

Je finis par lui dire un jour :

— Madame, puis-je vous demander, sauf votre respect, pourquoi vous avez besoin de tout ce maquillage ? Puisque vous ne tournez plus.

Elle me regarde dans les yeux.

— Nous autres gens du cinéma, nous devenons très futiles. Nous avons tellement l'habitude de nous voir maquillés que nous n'avons plus le courage d'affronter notre vrai visage dans le miroir. N'oublie pas qu'un acteur le reste toute sa vie. Un film, c'a peut-être une fin, mais le spectacle continue.

Je me demande si ça vient d'elle ou si elle m'a juste récité un texte tiré d'un de ses rôles.

Une chose tout à fait merveilleuse nous est arrivée aujourd'hui. Maaji est morte dans son sommeil. À quatre-vingt-un ans.

Neelima verse quelques larmes, puis s'attelle à la tâche pratique d'organiser les obsèques. On a l'impression que toute l'industrie du film vient lui présenter ses condoléances. Stoïque, elle reste assise sur le canapé du salon, légèrement maquillée et vêtue d'un sari blanc. Je reconnaiss pas mal de gens parmi ses visiteurs. Il y a des acteurs et des actrices, des producteurs et des réalisateurs, des chanteurs et des auteurs de chansons. Le salon est noir de monde. Je me démanche le cou pour essayer d'entrevoir les stars que j'ai vues dans *Starburst* et aussi à l'écran. Dommage que Salim ne soit pas là. D'un autre côté, il serait déçu, car les visiteurs ont l'air beaucoup moins glamour qu'au cinéma. Ils ne portent ni maquillage ni habits luxueux. Tous vêtus de blanc immaculé, ils arborent une mine grave et sombre. Même ceux qui se sont rendus célèbres dans des rôles comiques.

Je ne sais pas comment Neelima a pris la mort de sa mère. Mais pour moi, la disparition de Maaji est un véritable soulagement, comme au sortir d'un film déprimant.

Moins d'un mois après le décès de Maaji, Neelima me demande de venir vivre chez elle. Sachant que Salim partage ma chambre dans le *chawl*, elle continuera à payer son loyer. Je m'installe donc chez elle. Mais on ne me donne pas l'une des quatre chambres libres. On me met dans la minuscule pièce de repassage.

Je constate que depuis la mort de Maaji, Neelima commence à sortir davantage le soir ; quelquefois, elle ne prend même pas la peine de rentrer. Je suis persuadé qu'elle a

quelqu'un dans sa vie. Peut-être qu'il y aura bientôt un mariage...

Je suis réveillé par un raclement en provenance du salon. Le bruit est faible, mais il suffit à troubler mon sommeil. Je me frotte les yeux et regarde le réveil à côté de mon lit : deux heures et demie du matin. Je me demande ce que Neelima peut bien bricoler dans l'appartement à une heure pareille. Soudain, je me dis que son amant est peut-être venu lui rendre visite. Tout émoustillé, je me glisse dans le couloir sur la pointe des pieds et me dirige vers le salon.

La pièce est plongée dans le noir, mais il y a un homme là-dedans. Et il ne ressemble pas à un amant. Il porte un masque noir avec deux fentes pour les yeux. Dans sa main gauche, il tient un sac noir, dans sa main droite, une torche pointée sur le magnétoscope. Il débranche promptement les câbles, s'empare de l'appareil et l'enfouit dans le sac noir. Je sais maintenant qu'il n'a rien à voir avec un amant. C'est juste un voleur. Et je hurle. Mon hurlement perçant déchire le silence de la nuit. Il réveille Neelima Kumari qui accourt dans le salon. Mon cri déstabilise complètement le voleur qui lâche le sac et la torche et plaque ses mains sur ses oreilles. Et il fait voler en éclats une statuette en verre délicatement posée sur le meuble de la télé.

— Que se passe-t-il ? demande Neelima, hors d'haleine.

Elle allume la lumière, aperçoit le voleur et pousse un cri, elle aussi. Le voleur, devenu sourd entre-temps, tombe à genoux et commence à nous supplier :

— S'il vous plaît, madame, je ne suis pas un cambrioleur. J'étais seulement venu jeter un œil sur votre maison.

— Ram, apporte-moi le téléphone. J'appelle immédiatement la police, me dit Neelima.

Je vais chercher fissa le combiné.

L'homme arrache son masque. Il est plutôt jeune, avec un bouc.

— S'il vous plaît, madame, s'il vous plaît, nappelez pas la police. Je ne suis pas un voleur. Je suis étudiant de dernière année à St Xavier. Je suis un de vos plus grands fans. Je voulais juste voir comment vous viviez.

Neelima, je le remarque, s'adoucit visiblement en entendant cette histoire de fan.

— Ne l'écoutez pas, madame, l'avertis-je. Ce type est un voleur. Si c'est un fan, pourquoi a-t-il pris notre magnétoscope ?

— Je vais vous dire pourquoi, Neelimaji. J'ai acheté les cassettes de tous vos films. Les cent quatorze, de la première à la dernière. Je regarde au moins un de vos films par jour. À force, mon magnétoscope est tombé en panne. Je l'ai donné à réparer. Mais je ne supporte pas de passer une journée sans avoir vu un de vos films. Le simple fait de les regarder sur votre magnétoscope allait rendre l'expérience nettement plus mémorable. J'avais l'intention de vous rapporter votre appareil une fois que j'aurais récupéré le mien. Je vous supplie de me croire, madame. Je vous jure sur mon défunt père que je ne mens pas.

— C'est un mensonge, madame, je crie. Vous feriez mieux d'appeler la police.

— Non, Ram. Je vais d'abord mettre cet homme à l'épreuve, pour voir s'il dit la vérité. S'il a vu l'intégrale de mes cent quatorze films, alors il peut bien répondre à quelques questions. OK, jeune homme, dites-moi dans quel film j'ai joué le rôle d'une villageoise nommée Chandni.

— Oh, comment pourrais-je l'oublier, Neelimaji ? C'est un de mes films préférés. C'est *Le Retour au village*, n'est-ce pas ?

— Exact. Mais ça, c'était trop facile. Dites-moi, pour quel film ai-je obtenu le Filmfare Award en 1982 ?

— Encore plus facile. Pour *La Nuit noire*, à coup sûr.

— Mon Dieu, vous avez raison. OK, dites-moi dans quel film j'ai joué avec Manoj Kumar.

— C'était dans ce film patriotique, *L'Appel de la nation*.

— Oh, vous avez même vu celui-là ?

— Je vous l'ai dit, Neelimaji, je suis votre plus grand fan sur cette terre. Expliquez-moi, pourquoi avez-vous accepté ce rôle à quatre sous dans *Éternel amour* ? J'ai toujours pensé que le réalisateur ne vous avait pas rendu justice.

— C'est incroyable que vous me parliez *d'Éternel amour*. Moi aussi, j'ai le sentiment que je n'aurais pas dû accepter ce

rôle. Tout le mérite de ce film est revenu à Sharmila, et moi, on ne m'a pas fait de cadeau.

— Mais vous avez été extraordinaire dans *Il pleut sur Bombay*. Ce monologue dans le temple, après la mort de votre père, est la scène la plus mémorable de tout le film. Vous auriez dû recevoir le Filmfare Award pour ce rôle-là, mais ils ont préféré vous le donner pour *Femme*.

— Oui. À choisir entre *Femme* et *Il pleut sur Bombay*, moi aussi j'aurais probablement opté pour ce dernier. Je dois reconnaître que vous en connaissez un rayon sur mes films. Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Ranjeet Mistry. J'ai vingt-quatre ans. J'ai toujours voulu vous interroger sur *Mumtaz Mahal*, qui est à mes yeux le plus grand film de tous les temps. La scène de l'accouchement, quand vous êtes en train de mourir et que Dileep Sahib, qui joue l'empereur, est assis à votre chevet, vous lui arrachez une promesse, puis vous retirez votre bracelet en or... seulement, vous ne le lui donnez pas. Pourquoi avez-vous fait ça ?

— C'est stupéfiant. Vous avez disséqué ce film dans ses moindres détails. Je vais vous l'expliquer. Mais que faites-vous, assis sur la moquette ? Venez donc sur le canapé. Et toi, Ram, qu'as-tu à rester planté là, avec le téléphone à la main ? Ne vois-tu pas qu'on a un invité ? Allez, va nous chercher deux tasses de thé et des petits gâteaux. Bien, comme je vous le disais, en élaborant le concept de *Mumtaz Mahal*...

Quand je reviens avec deux tasses de thé, Neelima et le voleur rigolent et plaisantent comme deux vieux amis. Je secoue la tête d'un air incrédule. Cet homme est venu la cambrioler, et elle lui sert du thé avec des petits gâteaux juste parce qu'il a vu quelques-uns de ses films.

Ce qui a commencé comme un thriller a finalement tourné au drame familial.

Un soir, elle m'appelle.

— Ram, je veux que tu rentres au *chawl* demain. Juste pour la journée. J'ai besoin d'être tranquille.

— Mais pourquoi, madame ?

— Ne pose pas de questions, rétorque-t-elle, agacée. Fais ce qu'on te dit, c'est tout.

Elle me fait le même coup trois fois en l'espace de trois mois. Je sais bien qu'en mon absence elle reçoit son amant, et qu'elle ne veut pas que je sois au courant. Aussi, quand elle m'ordonne à nouveau de rester à Ghatkopar et de revenir le lendemain, je n'obéis pas complètement. Je rentre à Ghatkopar pour la nuit, mais au lieu de regagner son appartement à sept heures du matin, j'arrive à cinq heures et traîne devant la porte. Je ne m'étais pas trompé : à six heures, la porte s'ouvre et un homme sort. Il est grand et il aurait l'air correct, n'étaient ses yeux injectés de sang et ses cheveux en bataille. Vêtu d'un jean et d'une chemise blanche, il tient une liasse de billets et une cigarette allumée dans la main gauche et joue avec des clés de voiture. Son visage me paraît vaguement familier, mais je ne parviens pas à le situer. Sans un regard pour moi, il descend l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. J'attends sept heures pour entrer.

Mon premier choc, je l'ai en voyant l'état du salon. Il y a des mégots de cigarettes et des traces de cendres partout. Un verre renversé gît sur la table du milieu, ainsi qu'une bouteille de whisky vide. La moquette est jonchée de cacahuètes. Une forte odeur d'alcool règne dans la pièce.

Le second choc, c'est la vue de Neelima Kumari. Son visage est couvert de bleus, et elle a un œil au beurre noir.

— Oh, mon Dieu, madame, je crie, mais qu'est-ce qui vous arrive ?

— Ce n'est rien, Ram. J'ai glissé du lit et je me suis fait mal. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Je sais qu'elle ment. L'homme que j'ai vu sortir tout à l'heure, c'est lui qui a fait ça. En retour, elle lui a donné des cigarettes, du whisky et aussi de l'argent. Je me sens triste, en colère et impuissant à la protéger.

À partir de ce jour-là, un changement subtil se produit chez Neelima. Elle s'isole, se referme sur elle-même. À mon avis, elle se met à boire car je capte des relents de whisky dans son haleine.

Un matin, je la retrouve avec un nouveau coquard et une brûlure de cigarette sur le bras. Je ne peux pas supporter ça plus longtemps.

— Madame, ça me rend très malheureux de vous voir dans cet état. Qui vous a fait ça ?

Elle aurait pu répondre : « Ça ne te regarde pas. » Mais ce matin-là, elle est d'humeur songeuse.

— Tu sais, Ram, on dit que mieux vaut avoir aimé et perdu que n'avoir pas aimé du tout. Parfois, je me demande si c'est vrai. Moi aussi j'ai aimé. Je ne suis pas encore sûre d'avoir perdu, mais j'ai beaucoup souffert. Il y a un homme dans ma vie. Par moments, je pense qu'il m'aime. À d'autres moments, je crois qu'il me hait. Il me torture lentement, à petit feu.

— Mais alors ! je m'exclame, pourquoi vous ne le quittez pas ?

— Ce n'est pas aussi simple. Il y a du plaisir jusque dans la douleur. Une douce volupté. Parfois, je me dis que si la douleur peut être aussi exquise, combien la mort doit être délicieuse, alors. Quand il me torture avec des mégots de cigarettes, je n'ai pas envie de crier. J'ai envie de réciter ce passage mémorable de mon film *Femme*. La scène de la mort. « Que tu es inconstante, ô vie ! C'est la mort qui est ma véritable amante, ma fidèle compagne. Viens, mort, prends-moi dans tes bras, souffle le doux murmure du silence à mes oreilles, emporte-moi au pays de l'amour éternel. »

— Mais ce n'est qu'un film, madame !

— Chut ! Aurais-tu oublié ce que je t'ai dit un jour : un acteur le reste toute sa vie ? Rappelle-toi, je serai à jamais connue comme la plus grande tragédienne de ce pays. Or, on ne devient pas une grande tragédienne juste en récitant le texte que vous donne le scénariste. J'ai vécu la vie de mes personnages. Ghalib n'est pas devenu un grand poète tragique simplement en écrivant quelques lignes sur un cahier. Non. On doit ressentir la souffrance, l'expérimenter, la vivre au quotidien avant d'être une grande tragédienne.

— Dans ce cas, je peux devenir un grand tragédien ? dis-je avec la candeur émerveillée de mes douze ans.

Elle ne répond pas.

Neelima donne une interview à une journaliste de *Starburst* dans son salon. J'entre avec un plateau de *gulab jamuns* et de samosas.

— OK, Neelimaji, nous avons évoqué le passé, venons-en maintenant au présent. Pourquoi avez-vous quitté le cinéma ?

J'observe la journaliste tandis qu'elle tripote son magnétophone. Elle est jeune et jolie, sa peau est claire et ses cheveux noirs sont mi-longs. Elle porte un élégant pantalon noir avec un *kurti* imprimé et des escarpins noirs à hauts talons.

— Parce que le cinéma n'est plus ce qu'il était. Il n'y a plus de passion, plus d'engagement. Les acteurs d'aujourd'hui ne sont que des produits de grande consommation, tous interchangeables, récitant leur texte à la manière d'un perroquet. Sans aucune profondeur. Nous, on tournait un film à la fois. Maintenant, je vois des acteurs qui courent d'un plateau à l'autre dans la même journée. C'est ridicule.

Neelima agite les deux mains.

— Pardonnez-moi de vous dire ça, mais j'ai cru comprendre que si vous vous êtes retirée, c'est en partie parce qu'on ne vous offrait plus de rôles.

Son visage s'enflamme de colère.

— Qui vous a raconté ça ? C'est totalement faux. On m'a proposé plusieurs rôles que j'ai refusés. Ils n'étaient pas assez puissants. Et ne tenaient pas suffisamment compte de l'héroïne.

— Vous voulez dire par là qu'on ne vous propose plus le rôle principal, mais celui d'une sœur aînée ou d'une tante ?

— Comment osez-vous dénigrer mon travail ? Laissez-moi vous dire que les journalistes d'aujourd'hui n'ont plus de savoir-vivre. Vous ne voyez donc pas les prix et les trophées sur ces étagères ? Comment croyez-vous que je les ai gagnés ? Vous pensez que j'ai mérité mon titre de Reine de la Tragédie en chantant sous les arbres, comme ces héroïnes de pacotille qui ont l'air de figurantes devenues célèbres du jour au lendemain ?

— Mais... mais nous ne parlons pas de votre carrière pass...

— Je sais exactement de quoi vous parlez. Allez-vous-en immédiatement. Ram, raccompagne cette dame à la porte et ne lui ouvre plus jamais.

Neelima se lève et quitte le salon, drapée dans sa dignité. J'escorte la journaliste déboussolée vers la sortie.

Je serais incapable de dire si ça, c'était une comédie, un drame ou une tragédie.

Il y a beaucoup de photos encadrées dans l'appartement de Neelima. Mais on n'y voit qu'elle, et elle seule. Neelima en train de recevoir un prix, Neelima en train de couper un ruban, Neelima au spectacle, Neelima remettant un prix. Il n'y a aucune autre star de cinéma, à l'exception de deux portraits dans sa chambre, deux jolies femmes, l'une blanche, l'autre indienne.

— Qui sont ces femmes ? je lui demande un jour.

— À gauche, c'est Marilyn Monroe, et à droite, Madhubala.

— Qui sont-elles ?

— Toutes deux étaient des actrices très célèbres qui sont mortes jeunes.

— Et pourquoi vous gardez leurs photos ?

— Parce que moi aussi je veux mourir jeune. Je n'ai pas envie de finir vieille et hagarde. Tu as vu la photo de Shakeela dans le *Film Digest* de cette semaine ? C'était une grande star des années cinquante. Aujourd'hui, elle doit avoir quatre-vingt-dix ans. Regarde comme elle a l'air vieille et desséchée. C'est cette image-là que les gens retiendront d'elle après sa mort. L'image d'une vieille femme ridée et hagarde. Mais Marilyn Monroe et Madhubala resteront toujours jeunes dans leur souvenir parce qu'elles sont mortes jeunes. Comme Madhubala, je veux laisser derrière moi le souvenir d'une jeunesse et d'une beauté intactes, d'une grâce et d'un charme intemporels. Je ne veux pas mourir à quatre-vingt-dix ans. J'aimerais parfois arrêter toutes les horloges du monde, briser tous les miroirs et figer mon visage juvénile dans le temps.

Une étrange tristesse s'empare de moi quand j'entends cela. En un sens, Neelima est orpheline comme moi. Mais, contrairement à moi, elle a une famille élargie : ses fans, ses producteurs, ses réalisateurs. Et pour eux, elle est prête au sacrifice suprême. Afin de rester éternellement jeune à leurs yeux.

Pour la première fois, je m'estime heureux de ne pas être une star de cinéma.

Un producteur célèbre est attendu à la maison. Neelima est tout excitée. Elle croit qu'il vient lui offrir un rôle et qu'elle va se retrouver de nouveau face aux caméras. Elle passe la journée à se maquiller et à essayer différentes tenues.

Le producteur arrive dans la soirée. C'est un petit bonhomme chauve et bedonnant. On me dit d'apporter des *gulab jamuns*, des samosas et du jus de fruits glacé.

— ... C'est un grand rôle pour vous, Neelimaji, est en train d'expliquer le producteur. J'ai toujours aimé ce que vous faites. J'ai vu *Femme* quinze fois. La scène de la mort. Oh ! mon Dieu, je pourrais mourir en la regardant. C'est pour ça que j'ai résolu de vous faire sortir de votre retraite. Ce film, pour lequel j'ai déjà engagé un réalisateur de renom, est un film de femmes. Je vous offre là un rôle en or.

— Qui est-ce, le réalisateur que vous avez choisi ?

— C'est Chimpu Dhawan.

— Mais sa spécialité, ce sont les comédies, non ?

— Et alors ? De toute façon, il y aura un élément comique dans ce film. Pour les rôles principaux, je viens de faire signer un contrat à Shahrukh Khan et Tabu.

— Je ne comprends pas. Vous avez déjà votre héroïne. Vous comptez en avoir deux ou quoi ?

— Non, pas du tout.

— Et Tabu, que va-t-elle faire ?

— C'est elle, l'héroïne.

— Mais alors, quel est ce rôle que vous me proposez ?

— Oh, je n'ai pas été clair ? Je vous offre le rôle de la mère de Shahrukh Khan.

Le producteur se fait jeter dehors dans la seconde.

Il s'en va, écumant de rage.

— Espèce de sale garce capricieuse, non mais pour qui elle se prend ? Elle se voit toujours en jeune première. Est-ce qu'elle s'est regardée dans la glace ? Elle a de la chance que je ne lui aie pas proposé de jouer les grands-mères. Ha !

Je me suis dit que ça faisait une bonne scène de comédie.

Son amant est encore venu la voir. Cette fois-ci, c'est plus grave. Elle est au lit avec une profonde entaille au-dessus du sourcil gauche et la joue tuméfiée. Elle a du mal à parler.

— Il faut appeler la police, madame, pour qu'ils arrêtent ce porc.

J'essaie de la convaincre tout en appliquant de la pommade antiseptique sur ses bleus.

— Non, Ram. Ça va aller.

— Dites-moi son nom, au moins.

Elle laisse échapper un rire rauque.

— Pour quoi faire ? Ne t'inquiète pas, cet homme ne remettra plus les pieds ici. J'ai finalement rompu avec lui. C'est pour cette raison qu'il m'a fait ça. Et si jamais il revient, je lui crachera dessus.

— Combien de temps encore allez-vous souffrir en silence ? Regardez ce qu'il a fait à votre visage.

— Le destin d'une femme est de souffrir en silence. Et ce qu'il a fait à mon visage n'est rien comparé à ce qu'il a fait à mon corps. Tu veux voir ? Regarde.

Elle déboutonne son chemisier et dégrafe son soutien-gorge. C'est la première fois de ma vie que je vois les seins d'une femme. Les siens sont gros et tombants et pendent comme les pis d'une vache. J'ai un mouvement de recul en apercevant les brûlures de cigarette qui parsèment sa poitrine tels de petits cratères noirs sur la chair blanche et lisse. Je me mets à pleurer.

Elle pleure aussi.

— Je n'ai plus envie de vivre avec un masque. J'ai eu assez de liftings, j'ai usé assez de produits de beauté. Pour une fois, je voudrais être une vraie femme. Viens ici, mon enfant.

Et elle attire mon visage contre sa poitrine.

J'ignore à quoi elle pensait, Neelima, quand elle a fait ça. A-t-elle vu en moi un fils ou un amant, l'a-t-elle fait pour oublier sa douleur ou simplement pour s'offrir un frisson à bon compte ? Mais en me nichant entre ses seins, j'ai perdu toute conscience du monde extérieur. D'un seul coup, je ne me sentais plus orphelin. J'avais l'impression d'avoir une vraie mère, une mère dont je pouvais voir le visage, toucher le corps. Et quand le

goût salé de mes larmes s'est mêlé à la sueur et à l'odeur de sa peau, j'ai cru vivre l'instant le plus émouvant de mes treize ans d'existence. Toute la douleur et la souffrance, toutes les insultes et les humiliations que j'avais endurées pendant des années se sont évanouies comme par enchantement. J'avais envie d'arrêter le temps, de graver ce moment dans l'éternité. Car, malgré sa fugacité, la sensation née de ces quelques secondes a été tellement authentique qu'aucun jeu d'acteur n'aurait pu prétendre rivaliser avec elle.

C'est pourquoi je ne tenterai pas de définir cet épisode comme un thriller ou une tragédie. Il est et il restera inclassable.

Neelima et moi n'avons jamais reparlé de cette matinée-là. Et ça ne s'est jamais reproduit non plus. Mais l'un comme l'autre, nous avons le sentiment que notre vie a changé de manière irréversible.

Elle veut jeter son masque, mais elle n'a pas la force morale de le faire. Et elle refuse mon aide. Son inexorable destin de grande tragédienne se rappelle à elle avec une insistance redoublée. Elle sombre dans la dépression, boit jusqu'à ne plus avoir conscience de ce qui l'entoure, congédie la cuisinière et la bonne. Il n'y a plus que moi dans l'appartement. Après quoi, elle se prépare au plus grand rôle de sa vie.

Neelima Kumari me charge d'empiler soigneusement toutes les revues de cinéma avec sa photo en couverture. Elle réarrange personnellement ses prix et trophées : le platine au premier rang, puis l'or et l'argent. Elle revêt son plus luxueux sari et se pare de ses plus beaux bijoux. Elle passe trois heures devant le miroir pour se faire une beauté des grands jours. Puis elle jette toutes ses crèmes dans les toilettes. Elle va à l'armoire à pharmacie et se débarrasse de tous ses produits de soins. Elle ouvre un flacon de cachets anti-douleur prescrits à sa mère et en avale je ne sais pas combien.

Pour finir, elle va dans sa chambre et insère la cassette du film *Mumtaz Mahal* dans le magnétoscope. Elle s'assied sur le lit et appuie sur la touche « Lecture » de la télécommande. Le film démarre. Elle m'ordonne d'aller chercher des légumes au marché et s'installe pour attendre.

Je la retrouve le soir même, à mon retour du marché, l'air d'une ravissante jeune mariée endormie sur le lit. Je n'ai pas besoin de toucher sa peau glacée pour savoir qu'elle est morte. À la main elle tient un trophée. Avec l'inscription « Prix de la meilleure actrice. Remis à Neelima Kumari pour son rôle dans *Mumtaz Mahal*, 1985 ».

Ce que j'ai là sous les yeux ne pourrait être décrit que comme l'apogée du drame.

Je contemple le cadavre de Neelima Kumari, ne sachant que faire. Une chose est sûre : je n'irai pas à la police. Ils seraient bien capables de me faire porter le chapeau et de m'arrêter pour meurtre. J'opte donc pour la seule solution rationnelle. Je me réfugie dans le *chawl* à Ghatkopar.

— Que viens-tu faire ici ? me demande Salim.

— J'ai été renvoyé, exactement comme la bonne et la cuisinière.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? Comment va-t-on payer le loyer ?

— Ne t'inquiète pas, madame a déjà réglé deux mois d'avance. D'ici là, j'aurai sûrement retrouvé du boulot.

Chaque jour que je passe dans le *chawl*, j'ai peur de voir arriver une jeep au gyrophare rouge, mais mes craintes se révèlent vaines. Les journaux ne parlent pas de la mort de Neelima Kumari. Entre-temps, je trouve du travail dans une fonderie.

On découvre son corps au bout d'un mois, et encore, parce qu'un voisin se plaignait de l'odeur. On fracture donc sa porte pour pénétrer dans l'appartement. Il n'y a rien dans le salon ni dans les quatre premières chambres. Finalement, dans la grande chambre à coucher, les secours tombent sur un cadavre pourri. Le sari a l'air neuf, les bijoux étincellent, mais le visage et le corps sont rendus méconnaissables par la putréfaction. Équipés de masques blancs, les hommes sortent le cadavre sur une civière et jettent le trophée à la poubelle. On n'arrive à l'identifier que grâce à sa dentition. Et quand on apprend qui elle était, on publie la photo de son corps

décomposé à la une de tous les journaux. « Neelima Kumari, grande tragédienne d'antan, s'est donné la mort. Elle était âgée de quarante-quatre ans. Son corps en état de décomposition avancée n'a été découvert chez elle qu'un mois après son suicide. »

Alors là, c'est ce que j'appelle une tragédie, une vraie.

Smita exhale un long soupir.

— Pas étonnant que les stars de cinéma soient aussi névrosées ! Tu sais, j'ai vu *Mumtaz Mahal* et moi aussi je voulais percer le mystère du bracelet en or. Je me demande ce que Neelima Kumari a raconté à son voleur.

— Malheureusement, le mystère reste entier. Dites, on continue à parler de Neelima Kumari, ou bien je vous explique ce qui s'est passé ensuite pendant le quiz ?

À contrecœur, Smita appuie sur « Lecture ».

Une certaine effervescence règne dans le studio. Nous sommes au milieu d'une longue pause. Le producteur de l'émission, un homme de haute taille avec des cheveux longs comme une femme – ou une rock star – tient un conciliabule avec Prem Kumar dans un coin. Après son départ, Prem Kumar me fait signe de le rejoindre.

— Écoutez, monsieur Thomas, jusqu'à présent vous vous êtes sorti à merveille. Un million de roupies vous est tombé dans l'escarcelle. Dites-moi, qu'avez-vous l'intention de faire maintenant ?

— Comment ça ?

— Eh bien, souhaitez-vous vous retirer ou allez-vous jouer pour un milliard ? Je vous le rappelle, désormais c'est Jouer ou Payer.

— Dans ce cas, je me retire. J'ai eu de la chance jusque-là, mais ma chance risque de tourner.

— Voilà qui serait très dommage, monsieur Thomas. Nous pensons que si vous continuez à gagner, vous pourrez devenir un formidable exemple pour la jeunesse de notre pays. Alors nous, dans *QVGM*, nous avons décidé de vous donner un petit coup de pouce. Vous vous souvenez que je vous ai aidé pour la

deuxième question ? Si je n'avais pas changé la question, vous seriez reparti sans une roupie en poche. Je voudrais faire la même chose pour les trois questions suivantes. Je vous promets que, si vous relevez le défi Jouer ou Payer, nous vous aiderons à gagner parce qu'on a envie que vous gagniez. C'est le mieux qui puisse nous arriver dans cette émission.

— À quel genre de questions pensez-vous ?

— Ça n'a pas beaucoup d'importance, dans la mesure où nous vous soufflerons les réponses au préalable. Si vous m'avez fait confiance sur la question numéro deux, je suis sûr que vous me ferez confiance sur les questions dix, onze et douze. Alors, marché conclu ?

— Ma foi, si vous me garantissez la victoire, je peux difficilement vous dire non. OK, quelle est la prochaine question ?

— Excellent.

Prem Kumar frappe dans ses mains.

— Billy, dit-il au producteur, M. Thomas accepte de relever le défi du Jouer ou Payer.

Il se retourne vers moi et chuchote :

— Bon, alors pour la prochaine question, je vous demanderai : « Quelle est la longueur du détroit de Palk entre l'Inde et le Sri Lanka ? » Vous aurez le choix entre a) 64 km, b) 94 km, c) 137 km et d) 209 km. La bonne réponse est C. Vous avez compris ?

— Oui. Mais comment puis-je être sûr que c'est la bonne réponse ?

— Ah, vous n'avez donc pas confiance en nous, monsieur Thomas ? Allez, je ne vous en veux pas. Après tout, nous parlons d'un milliard de roupies. Je vais vous le prouver. Tenez, regardez là-dedans. Vous êtes certainement capable de lire les chiffres.

Et il sort un carnet rempli, page après page, de questions et de réponses. Il pointe le doigt sur une question. C'est celle qu'il vient de me poser. La réponse est : 137 km.

— Ça y est, vous êtes convaincu que je ne cherche pas à vous embobiner ?

Je hoche la tête.

— OK. Retournez à votre place, je serai à vous dans une seconde.

L'indicatif retentit, et le panneau lumineux affiche « Applaudissements ». Prem Kumar s'adresse au public :

— Mesdames et messieurs, nous arrivons à un tournant historique de notre émission. Nous avons ici un candidat qui a atteint le nombre magique d'un million de roupies. À lui de décider maintenant s'il reste en lice pour essayer de remporter le grand prix ou s'il se retire du jeu. L'heure de vérité a sonné, monsieur Thomas. Quelle est votre décision ? Allez-vous jouer pour gagner, ou allez-vous partir ? Rappelez-vous, si vous restez, vous risquez de perdre tout ce que vous avez gagné jusqu'à présent. Alors, que dites-vous ?

Il me sourit, rassurant.

— Je reste, dis-je doucement.

— Pardon ? Pourriez-vous répéter ça un peu plus fort, s'il vous plaît ?

Je déclare d'un ton ferme et assuré :

— Je reste.

Des exclamations fusent dans la salle. Quelqu'un lâche :

— Oh, mon Dieu !

Et un autre :

— Quel crétin !

— C'est votre décision ultime et irrévocable ?

Prem Kumar me sourit de nouveau.

— Oui.

— Nous allons entrer dans l'histoire, mesdames et messieurs, exulte-t-il. Nous avons ici un candidat prêt à tout remettre en jeu. On en a déjà eu un dans le passé, qui a joué... et perdu. On va voir aujourd'hui si M. Thomas mérite de figurer dans le livre des records en remportant le plus gros gain de l'histoire. Bien, nous sommes prêts pour les trois dernières questions du Jouer ou Payer. Applaudissez-le très fort, s'il vous plaît.

Roulement de tambours. Les mots « Jouer ou Payer » clignotent sur l'écran. Le public se lève et applaudit avec enthousiasme.

Une fois que la musique s'est tue, Prem Kumar se tourne vers moi.

— OK, monsieur Thomas, vous avez remporté un million de roupies, et vous voilà maintenant devant un parcours en mort subite qu'on nomme ici Jouer ou Payer. Vous allez soit partir avec un milliard, soit perdre tout ce que vous avez gagné jusqu'ici. La question numéro dix est à dix millions de roupies ; oui, nous avons dix millions de roupies en jeu. La voici. La grande tragédienne Neelima Kumari s'est vu décerner le Prix national...

— Mais ce n'est pas la ques...

— S'il vous plaît, monsieur Thomas, évitez de m'interrompre au milieu d'une phrase. Je reprends, ajoute-t-il sèchement. Je disais donc que la grande tragédienne Neelima Kumari s'est vu décerner le Prix national en : a) 1984, b) 1988, c) 1986 ou d) 1985 ?

Je le fusille du regard. Il a un petit sourire en coin. Je comprends mieux maintenant. Ce qu'il m'a dit pendant la pause, c'était une ruse pour m'obliger à continuer. Mais c'était sans compter avec ma chance... Qui ne me lâche toujours pas.

— Je connais la réponse. C'est D. 1985.

— Quoi ?

Prem Kumar est abasourdi. Il en oublie même de me demander si j'en suis à cent pour cent sûr. Il appuie machinalement sur le bouton, et la bonne réponse s'affiche. C'est D.

Prem Kumar a l'air d'avoir vu un fantôme.

— Monsieur... monsieur Thomas... vient... de gagner d-dix millions de roupies, bafouille-t-il, complètement déboussolé.

La salle se déchaîne. Tout le monde se lève pour m'acclamer et des gens dansent dans les allées.

Prem Kumar s'éponge le front et boit une grande gorgée de limonade.

Ce qui aurait dû être une tragédie a tourné à la farce.

# **100 000 000**

## **X Gkrz Opknu (ou une histoire d'amour)**

LA NOURRITURE. C'EST TOUT CE QUE J'ENTENDS, JE VOIS, pense et respire dans la gare surpeuplée où je reste planté depuis deux heures, en chemise blanche et jean Levi's. Quand on ne mange pas pendant quelque temps, la faim s'estompe et disparaît d'elle-même. Mais je n'ai rien avalé depuis hier après-midi, et mon cerveau me joue des tours. Partout autour de moi, des gens mangent et boivent. Mon nez suit la nourriture à la trace, comme un chien qui aurait flairé un os. L'arôme de *jalebis*, *puris* et *kachoris* frais me fait tourner la tête. Même quelque chose d'aussi simple qu'un œuf dur, que pourtant je n'ai jamais aimé, me fait saliver. Mais en fouillant dans ma poche, je découvre seulement une pièce de une roupie, et après en avoir perdu cinquante mille la nuit dernière, je n'ai pas l'impression qu'elle continue à me porter bonheur. J'humecte mes lèvres gercées et me demande que faire pour tromper ma faim.

Je suis à deux doigts d'échanger ma montre digitale Casio contre une assiette de *chhole bhature* quand mon regard tombe sur un panneau publicitaire à côté de la cafétéria de la gare. Il dit simplement : « M... à un kilomètre d'ici ». Je sais aussitôt où je peux trouver de la nourriture. Gratis.

Je sors de la gare d'Agra et me mets en quête du grand M rouge. Je me trompe de chemin une fois ou deux, demande aux commerçants et finis par le trouver au cœur d'un marché huppé. Les serveurs fringants de chez McDonald's m'observent d'un œil méfiant, mais ne me chassent pas. On ne refuse pas un client qui porte un jean Levi's, si dépenaillé soit-il. Je me positionne

près de la poubelle en bois, celle avec le couvercle rabattable. Profitant de ce que personne ne regarde, je plonge la main à l'intérieur et attrape tous les jolis sacs en papier brun qui sont à ma portée. Et je ressors, après m'être rendu dans les toilettes propres pour me débarbouiller un peu.

Faire les poubelles m'a réussi du premier coup. Je m'assieds dehors sur un banc en bois vert et me régale d'un burger végétarien à moitié mangé, de nuggets au poulet, de deux cornets de frites quasi pleins et d'un demi-Seven Up. Faire les poubelles fait partie du programme de survie d'un gamin des rues. J'ai connu des garçons qui se nourrissaient de restes trouvés dans la voiture climatisée du Rajdhani-Express. Et d'autres qui étaient accros à la pizza au chorizo de chez Pizza Hut et qui se débrouillaient pour extraire au moins sept ou huit belles part chaque soir de la poubelle du point de vente. Mais tout ce monde s'accordait à dire que la meilleure façon de manger à l'œil était de se faufiler dans un cortège nuptial. Salim était un spécialiste en la matière. Une seule condition : porter des vêtements propres et être convenablement chaussé. On se mêle alors aux convives qui font la queue devant le buffet. La famille de la mariée croit que vous êtes du côté du marié, et celle du marié pense que vous faites partie de l'entourage de la mariée. On en profite pour boire dix ou quinze bouteilles de soda, savourer un copieux festin, et on finit sur un large éventail de desserts. On peut même partir avec un choix de beaux couverts en inox. Salim s'était constitué ainsi presque toute une ménagère. Mais il a laissé tomber après un incident à Nariman Point : il s'était incrusté dans un mariage où les deux familles se sont disputées au point d'en venir aux mains. Salim s'est cette fois-là pris des coups des deux côtés.

Une fois ma faim assouvie, je décide d'explorer cette ville inconnue, de déambuler dans les ruelles populeuses, où les piétons se fraient un passage entre vaches et pousse-pousse. J'admire les treillis tarabiscotés des vieux *havelis*, hume avec ravissement les odeurs de nourriture venant de chez les marchands de kebabs et les *dhabas* cent pour cent végétariens, et fronce le nez devant la puanteur des tanneries et des égouts à

ciel ouvert. Je lis les affiches géantes qui occupent le moindre espace vide et invitent les gens à aller voir un nouveau film ou à voter pour de vieux hommes politiques. Je vois des artisans âgés et rabougris en train de sculpter le marbre dans leurs échoppes délabrées, et des jeunes gens sémillants qui vendent des téléphones portables dans des boutiques climatisées. Je m'aperçois que les riches d'Agra ne sont guère différents de ceux de Delhi et de Mumbai, vivant dans leurs maisons en marbre et plexiglas avec gardiens et alarmes. Et que les taudis d'Agra ne sont pas différents non plus de ceux que je connais. On y rencontre les mêmes plaques de tôle ondulée qui font office de toiture, les mêmes enfants nus, au ventre bombé, batifolant dans la boue avec les cochons pendant que leurs mères lavent les casseroles dans l'eau des égouts.

Je longe une route qui serpente, poussiéreuse, quand soudain j'entrevois une rivière. Elle est d'un jaune verdâtre, et boueuse. Le niveau d'eau est bas, signe que la mousson n'est pas encore arrivée. Des morceaux de bois et des déchets en plastique dérivent sur les courants tourbillonnants. En un autre lieu, j'aurais suivi des yeux son tracé sinueux, je me serais penché pour voir le niveau des hautes eaux sur la berge, j'aurais tendu le cou, tentant d'apercevoir un cadavre flottant à la surface. Mais pas ici, pas maintenant. Mon regard est hypnotisé par quelque chose que je viens de voir sur l'autre rive. Un édifice d'un blanc éclatant dont le dôme émerge d'une base carrée, avec des arcs en ogive et des fenêtres en retrait. Il est flanqué sur les quatre côtés de minarets pointus. Et il scintille au soleil, sur fond de ciel turquoise, telle une lune d'ivoire. Sa beauté me subjugue.

Après un temps interminable, je me tourne vers le premier passant, un homme entre deux âges qui a un panier-repas à la main.

— Excusez-moi, pouvez-vous me dire quel est ce bâtiment sur l'autre rive ?

Il me regarde comme s'il avait affaire à un demeuré.

— Arrey, si tu ne sais pas ça, qu'est-ce que tu fais à Agra ? C'est le Taj Mahal, imbécile.

Le Taj Mahal. La Huitième Merveille du Monde. J'en avais entendu parler, mais je ne l'avais jamais vu en photo. Je reste là, fasciné par le spectacle, tandis que les nuages qui passent projettent des ombres sur le dôme ; sous la lumière changeante, le marbre lisse vire du crème pâle à l'ocre, puis à l'albâtre. La perte de mes cinquante mille roupies, la question permanente du comment manger et où dormir, la peur d'être arrêté par la police me semblent tout à coup dérisoires face à la pureté de sa perfection. Je décide alors que je dois voir le Taj Mahal aujourd'hui même. De près.

Trente minutes de marche rapide le long de la berge me conduisent devant un immense portail en grès rouge. Sur un grand panneau blanc, on peut lire : TAJ MAHAL. ENTRÉE – INDIENS 20 RS, ÉTRANGERS 20 \$. FERMÉ LE LUNDI, GRATUIT LE VENDREDI. Je consulte ma montre Casio avec affichage de la date et du jour de la semaine. Elle indique *vendredi 12 juin*. On dirait qu'aujourd'hui est mon jour de chance.

Je franchis le portique de sécurité, traverse la cour en grès rouge avec son arche et là, face à moi, le Taj Mahal se dresse dans toute sa beauté et sa splendeur, miroitant dans la brume de chaleur. Je contemple le jardin paysager avec des fontaines et de larges allées, le bassin avec le reflet du Taj dansant sur ses eaux, et alors seulement j'aperçois la foule des touristes. Il y a des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, des Indiens et des étrangers. Les flashs crépitent, ça babille dans la cour pendant que des policiers à la mine sévère, armés de matraques, tentent de faire régner l'ordre.

Au bout d'une demi-heure d'exploration sans but, je remarque un groupe de touristes occidentaux munis de jumelles et de caméscopes, en train d'écouter avec attention un guide au pied du dôme. Discrètement, je me joins à eux. Désignant la coupole en marbre, le vieux guide déclare d'une voix râpeuse :

— Je vous ai décrit l'architecture de la cour en grès rouge, le Chowk-i Jilo Khana, que nous venons de traverser à l'instant. Maintenant, je vais vous parler brièvement de l'histoire du Taj Mahal.

» Un jour de l'an 1607, le prince Khurram de la maison royale moghole se promenait dans le Meena Bazaar de Delhi quand il aperçut une jeune fille qui vendait de la soie et des perles de verre dans une petite guérite. Frappé par sa beauté, il est aussitôt tombé amoureux d'elle. Mais il lui a fallu cinq ans pour pouvoir enfin l'épouser. La jeune fille s'appelait Arjuman Banu, mais il lui a donné le nom de Mumtaz Mahal. À l'époque elle avait dix-neuf ans, et lui en avait vingt. Mumtaz Begum était la nièce de Noor Jahan, alias Mehrunnisa, l'épouse de Jahangir, qui elle-même était une nièce de la reine persane Bilgis Begum. Mumtaz et Khurram se sont mariés en l'an 1612, et dans les dix-huit années suivantes ont eu quatorze enfants. Inséparable de son époux, Mumtaz l'accompagnait dans tous ses voyages et campagnes militaires. Elle était son amie, sa conseillère et lui inspirait des actions charitables envers les faibles et les nécessiteux. Elle est morte en couches le 7 juin 1630 à Burhanpur, trois ans seulement après la montée de Khurram sur le trône moghol sous le nom de l'empereur Shah Jahan. C'est sur son lit de mort que Mumtaz Mahal a arraché quatre promesses à l'empereur : premièrement, qu'il érige un monument qui soit digne de sa beauté ; deuxièmement, qu'il ne se remarie pas ; troisièmement, qu'il soit gentil avec leurs enfants ; et quatrièmement, qu'il se rende sur sa tombe le jour anniversaire de sa mort. L'empereur a été anéanti par sa disparition : on raconte que, du jour au lendemain, ses cheveux sont devenus gris. Si grand était son amour pour sa femme qu'il a ordonné la construction du plus beau mausolée du monde pour honorer sa mémoire. Les travaux ont débuté en 1631. Il a fallu vingt-deux ans et les efforts conjoints de plus de vingt mille ouvriers et maîtres artisans de Perse, de l'Empire ottoman et même d'Europe pour parachever l'édifice que vous avez à présent devant vous, le Taj Mahal décrit par Rabindranath Tagore comme « une larme sur la joue du temps ».

Une fille en minishort lève la main.

— Excusez-moi, qui est Tagore ?

— Ah, c'est un grand poète indien, lauréat du prix Nobel. On pourrait le comparer, disons, à William Wordsworth, répond le guide.

— William qui ?

— Peu importe. Bien, comme je vous le disais, l'ensemble architectural du Taj Mahal se compose de cinq éléments principaux : la *Darwaza* ou grand portail, la *Bageecha* ou jardin, le *Masjid* ou mosquée, la *Naqqar Khana* ou hostellerie, et la *Rauza* ou mausolée central. Le tombeau lui-même se trouve à l'intérieur du Taj : nous le verrons d'ici une minute. Là, je vous montrerai les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah gravés sur la sépulture de Mumtaz, et le plumier enchâssé dans la tombe de Shah Jahan, qui est le trait distinctif du souverain mâle. Ces cénotaphes, conformément à la tradition moghole, ne sont que les représentations des véritables cercueils, lesquels reposent dans la même position à l'intérieur d'une crypte souterraine, nue et humide. La superficie globale du mausolée est de 57 mètres carrés. Le dôme central mesure 24,5 mètres de hauteur et 17,7 mètres de diamètre ; il est coiffé d'une coque externe qui atteint presque 61 mètres de hauteur. Les minarets sur les quatre côtés sont hauts de 40 mètres. Vous pourrez constater le raffinement de l'art de cette époque car même un élément décoratif de trois centimètres contient plus de cinquante gemmes incrustées. Vous remarquerez également que les caractères des versets coraniques gravés le long des arcs paraissent identiques, indépendamment de leur hauteur.

» En tant que monument à l'amour éternel, le Taj dévoile ses subtilités à celui qui sait apprécier la beauté. Vous noterez que sa base rectangulaire symbolise en elle-même les différentes façons d'admirer une belle femme. Le grand portail est comme un voile sur le visage d'une femme, qu'il faut soulever très doucement la nuit des noces. Tel un joyau, le Taj brille au clair de lune, lorsque les pierres semi-précieuses incrustées dans le marbre blanc du mausolée central captent sa lumière. Il est rosé le matin, d'un blanc laiteux le soir et doré quand la lune se lève. Ces changements, dit-on, reflètent les différentes humeurs de la femme. Je vais maintenant vous conduire à l'intérieur du mausolée. S'il vous plaît, retirez vos chaussures et déposez-les ici.

Les touristes se déchaussent et pénètrent dans le mausolée. Resté dehors, j'essaie d'assortir les couleurs changeantes du

dôme aux changements d'humeur que j'avais pu observer chez Neelima Kumari.

Quelqu'un me tapote légèrement sur l'épaule. Je pivote et me retrouve face à un étranger à lunettes, flanqué d'une femme et de deux gamins. Il est bardé de toutes sortes de gadgets, du caméscope numérique au minilecteur de CD.

— Excusez-moi, vous parlez anglais ? me demande-t-il.

— Oui.

— S'il vous plaît, vous pouvoir parler un peu Taj Mahal ? Nous sommes des touristes. Du Japon. Nous venons juste d'arriver votre ville.

J'ai envie de lui rétorquer que moi aussi, je viens juste d'arriver, mais la curiosité peinte sur son visage me touche. Imitant le ton sérieux du guide, je commence à lui réciter ce que j'ai retenu :

— Le Taj Mahal a été construit par l'empereur Khurram pour sa femme Noorjahan, également connue sous le nom de Mumtaz Begum, en 1531. Il l'a rencontrée alors qu'elle vendait des bracelets dans un jardin et il est tombé amoureux d'elle, mais il ne l'a épousée que dix-neuf ans après. Elle a combattu avec lui dans toutes les batailles et lui a donné dix-huit gosses en quatorze ans.

Le Japonais m'interrompt.

— Dix-huit gosses en quatorze ans seulement ? Vous êtes sûr ? hasarde-t-il.

— Évidemment ! Il a dû y avoir des jumeaux dans le tas. Bref, à la naissance du dix-neuvième enfant, Mumtaz est morte à Sultanpur le 16 juin. Mais avant de mourir, elle a demandé quatre faveurs au roi. Un, construire le Taj Mahal ; deux, ne pas taper leurs enfants ; trois, teindre ses cheveux en gris ; quatre... je ne me rappelle plus, mais ça n'a pas d'importance. Bien, comme vous pouvez le constater, le Taj Mahal se compose d'un portail, d'un jardin, d'un hôtel et d'une tombe.

Le Japonais acquiesce avec enthousiasme.

— Oui. Oui. Nous avons vu portail et jardin. Maintenant nous voyons tombe. Mais où est hôtel ?

Je lui jette un regard noir.

— Vous ai-je dit que les vraies tombes étaient sous terre ? Donc, tout ce qu'il y a au-dessus, c'a dû être l'hôtel. À l'intérieur du mausolée, vous trouverez les tombes de Mumtaz et de l'empereur. N'oubliez pas d'aller voir le stylo-plume avec quatre-vingt-dix-neuf gemmes dessus, et tous les trois centimètres, vous verrez cinquante noms de Dieu gravés sur les murs. Les versets sur les murs signifient tous la même chose, quels que soient leurs caractères. N'est-ce pas merveilleux ? Rappelez-vous que le dôme mesure cent soixante mètres de hauteur, et les minarets dix-sept. Et si vous regardez le Taj Mahal sous des angles différents, vous apercevrez les différents voiles d'une femme le soir de ses noces. Essayez, vous allez voir. Avant que j'oublie, je dois aussi vous dire que Tagore, notre grand poète, a remporté le prix Nobel pour son poème sur le Taj Mahal, appelé « Une claque sur la joue de William Wordsworth ».

— C'est vrai ? Waouh ! Très intéressant ! Rien de tout ça dans notre guide.

Il se tourne vers sa femme et baragouine en japonais à toute vitesse. Puis il me traduit :

— Je dis ma femme c'est bien n'avoir pas pris coûteuse visite guidée officielle. Vous gentiment tout nous expliquer.

Il m'adresse un grand sourire.

— Merci beaucoup. Arigato.

Il s'incline et me glisse quelque chose dans la main. Je m'incline aussi. Tandis qu'il s'éloigne, j'ouvre mon poing et découvre un billet tout neuf, soigneusement plié, de cinquante roupies. Pour cinq minutes de boulot à peine !

Je sais deux choses à présent : je veux rester dans la ville du Taj Mahal, et je ne verrais pas d'inconvénient à travailler comme guide touristique.

Le soir tombe lorsque je m'arrache enfin au monument en marbre, baigné maintenant d'une lueur rougeâtre. Il faut que je trouve un endroit pour dormir. J'accoste un jeune garçon. Il a mon âge, porte un T-shirt blanc, un pantalon gris et a des claquettes bleues aux pieds. Immobile, il est en train d'observer une altercation dans la rue. Je lui tapote gentiment l'épaule.

— Excuse-moi.

Il pivote et pose sur moi un regard empreint de bonté, comme je n'en ai encore jamais vu dans ma vie. Dans ses yeux bruns expressifs on lit de l'amitié, de la curiosité, de la chaleur et de la bienveillance. Je reprends :

— Excuse-moi, je suis nouveau dans cette ville. Pourrais-tu m'indiquer un endroit où loger ?

Le garçon hoche la tête et dit :

— Uzo Q Fiks X Ckka Lgxyz.

— Pardon ?

— Ykhz Sqpd Hz. Q Fiks X Ckka Lgxyz, répète-t-il en agitant les mains.

— Désolé, je ne comprends pas cette langue. Excuse-moi de t'avoir dérangé. Je vais demander à quelqu'un d'autre.

— Ejop Bkggks Hz, insiste-t-il en me prenant par le bras.

Il me tire en direction du marché. Je songe à me dégager, mais son visage est tellement amical que je me laisse faire. Il marche d'une drôle de façon, presque sur la pointe des pieds. Il me conduit par un dédale de ruelles étroites et de passages sinueux, et au bout de quinze minutes nous arrivons devant une grande demeure. « Palais Swapna », dit la plaque en cuivre à côté d'une immense porte en fer. Il pousse la porte et nous entrons. Je vois une allée courbe et une vaste pelouse avec une balançoire peinte et une fontaine. Deux jardiniers s'affairent dans l'herbe. Un chauffeur en uniforme est occupé à astiquer une vieille voiture, une Contessa. Mon ami est visiblement connu ici, car personne ne cherche à l'arrêter tandis qu'il m'entraîne vers la porte d'entrée en bois sculpté et appuie sur la sonnette. Une jeune et jolie bonne vient nous ouvrir. Elle regarde mon ami et dit :

— Ah, c'est toi, Shankar. Pourquoi t'obstines-tu à passer par ici ? Tu sais que Madame n'aime pas ça.

Shankar me montre du doigt.

— Dz Izzao X Nkkh.

La bonne m'examine de pied en cap.

— Comme ça, Shankar nous amène un nouveau locataire ? Je ne crois pas qu'il reste des chambres libres dans les communs, mais je vais chercher Madame.

Elle s'engouffre dans la maison.

Puis une femme entre deux âges apparaît sur le seuil. Elle porte un luxueux sari en soie et des tonnes de bijoux en or. Elle est très maquillée. Elle a dû être belle dans sa jeunesse, mais, contrairement à Neelima Kumari, son visage a perdu son éclat. Et ses lèvres pincées lui donnent un air passablement sévère. D'instinct, je la trouve antipathique.

Shankar, lui, semble tout excité de la voir.

— Q Gkrz Ukj Hjhhu, dit-il avec un large sourire.

Mais la femme ne lui prête aucune attention.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle en scrutant ma tenue. Et pourquoi êtes-vous venu avec Shankar ?

Je commence à me ratatiner sous son regard.

— Je m'appelle Raju Sharma, dis-je.

Pas question que je donne mon véritable nom, alors que je viens de tuer un inconnu dans un train.

— Oh, vous êtes brahmane ? fait-elle, encore plus méfiante.

J'aurais dû me douter qu'un brahmane à la peau foncée, ça ne court pas les rues.

— Oui. Je viens d'arriver à Agra. Je suis à la recherche d'un logement.

— Nous avons des communs que nous louons.

Je remarque qu'elle utilise le pluriel de majesté.

— Pour l'instant, toutes les chambres sont occupées, mais si vous pouvez attendre une semaine, nous allons vous en trouver une. Cela vous coûtera quatre cents roupies par mois, payables d'avance au début du mois. Si ça vous convient, Lajwanti peut vous faire visiter les communs. Mais vous devrez vous débrouiller pour loger ailleurs pendant huit jours.

Je lui réponds en anglais :

— Merci, madame. Je prendrai la chambre et vous paierai les quatre cents roupies la semaine prochaine.

En m'entendant parler anglais, la dame me jette un regard perçant. Son expression sévère semble s'adoucir.

— Peut-être pourriez-vous loger chez Shankar pendant une semaine. Lajwanti, montre-lui les communs.

Et c'est la fin de cet entretien, mené sur le pas de la porte.

Lajwanti m'escorte vers les communs situés juste derrière la maison, et je découvre un *chawl* version Inde du Nord. Les chambres – une bonne trentaine – s'articulent autour d'une immense cour pavée. Celle de Shankar est presque au milieu du couloir est. Il ouvre la porte avec sa clé, et nous pénétrons à l'intérieur. Il n'y a qu'un seul lit et une *almirah* encastrée, avec une minuscule cuisine à côté, exactement comme dans notre *chawl* de Ghatkopar. Les toilettes communes se trouvent tout au bout du couloir ouest. On ne peut se laver qu'au centre de la cour, sous le robinet municipal, au vu et au su de tous les locataires. Lajwanti indique sa propre chambre, huit chambres avant celle de Shankar. Et la chambre que j'aurai d'ici huit jours est la cinquième après celle de Shankar.

Avant que Lajwanti retourne au palais, je l'interroge brièvement.

— Excuse-moi, mais qui est ce garçon, Shankar ? Je viens de le rencontrer devant le Taj Mahal.

Elle soupire.

— C'est un orphelin qui habite ici. Nous l'aimons beaucoup. Le pauvre a eu un problème au cerveau et il n'arrive pas à parler normalement, il s'exprime en charabia. Toute la journée, il erre à travers la ville. Dans sa bonté, Madame lui a offert une chambre et elle lui donne de l'argent pour qu'il s'achète à manger. Autrement, on l'aurait embarqué depuis belle lurette à l'asile de fous.

Je suis sous le choc. Shankar m'a semblé être un garçon intelligent, avec juste un défaut d'élocution. Peut-être que je m'étais également trompé sur le compte de Madame. Vu sa générosité à l'égard de Shankar, elle ne doit pas être aussi dure qu'elle en a l'air.

Je demande à Lajwanti :

— Et Madame ? Parle-moi un peu d'elle.

Tel un historien de cour retracant la généalogie d'une impératrice, Lajwanti égrène l'impressionnant pedigree de sa maîtresse :

— Son vrai nom est reine Swapna Devi. Mais tout le monde ici l'appelle Madame ou Rani Sahiba. Son père, le rajah Shivnath Singh de la dynastie des Rathore, régnait sur la

principauté de Jamgarh. Du côté maternel, son grand-père était le rajah Ravi Pratap Singh, roi de Dharela, à côté d'Agra ; c'est lui qui possédait à l'origine ce *haveli*. À l'âge de vingt ans, Swapna Devi a été mariée au fils du roi de Bhadohi, Kunwar Pratap Singh, de la dynastie des Gautam, et elle est partie s'installer à Bénarès, dans une propriété familiale. Malheureusement, son mari, le jeune prince, est mort deux ans après leur mariage, et elle ne s'est jamais remariée. Elle a vécu douze ans à Bénarès. Entre-temps, son grand-père, le rajah Ravi Pratap Singh, est mort et lui a légué ce *haveli*. Du coup, elle a déménagé à Agra et depuis dix ans, elle habite ici.

— Des enfants ? je demande.

Lajwanti secoue la tête.

— Non. Elle n'a aucune descendance, alors elle se consacre aux œuvres de charité et à la vie mondaine. C'est sûrement la femme la plus riche d'Agra, et elle a énormément de relations. Le préfet de police et le juge du tribunal d'instance viennent dîner toutes les semaines chez elle, donc ne songe même pas à rester ici sans payer de loyer. Si tu ne la règles pas le 1<sup>er</sup> du mois, le 2 tu seras à la rue. Autant que les choses soient claires.

Ce soir-là, Shankar me prépare à manger et insiste pour que je dorme dans son lit. Lui-même dort sur le dur sol en pierre. Tant de bonté me fait monter des larmes aux yeux. Le fait que lui aussi soit orphelin crée un lien profond entre nous. Un lien au-delà de l'amitié. Au-delà de la camaraderie. Au-delà des mots.

Cette nuit-là, il pleut à Agra.

J'avais sept jours pour payer quatre cents roupies à Madame. Du coup, je me suis employé à acquérir sans tarder les connaissances nécessaires à ma nouvelle vocation. Les cinquante roupies que j'avais sur moi m'ont permis d'accéder au Taj deux jours de suite, et Shankar m'a prêté dix roupies pour y retourner le jour d'après. Dans le sillage de groupes de touristes occidentaux, j'écoutais les guides anglophones en essayant d'engranger un maximum de faits et de chiffres. Ce n'était pas difficile : au Taj Mahal, je me sentais comme un pickpocket dans un autobus bondé. Peut-être que j'avais ça dans le sang.

Ma mère aurait très bien pu compter Mumtaz Mahal parmi ses ancêtres. Ou alors mon père avait des origines mogholes. D'une manière ou d'une autre, le quatrième jour j'en avais appris suffisamment pour rejoindre les rangs de centaines de guides improvisés qui officiaient à Agra. Posté près du portail en grès rouge, j'offrais mes services aux touristes étrangers venus visiter le Taj malgré la chaleur étouffante de ce mois de juin. Mes premiers « clients », ç'a été une bande de jeunes étudiantes anglaises, bronzées, avec des taches de rousseur, des traveller's cheques, et fort peu vêtues. Elles m'ont écouté avec attention, sans poser de questions difficiles, ont pris beaucoup de photos et m'ont donné un billet de dix livres en guise de pourboire. C'est seulement au bureau de change que je me suis rendu compte que j'étais en possession de sept cent cinquante roupies, même après avoir déduit la commission de trois pour cent qu'on me demandait au guichet. Presque de quoi payer le loyer des deux prochains mois !

Au bout d'une semaine, j'ai emménagé dans ma propre chambre ; en sept jours passés en compagnie de Shankar, j'avais appris des tas de choses sur lui. J'ai remarqué que son langage n'était pas un simple charabia dépourvu de sens. Même si les mots n'avaient aucune signification pour nous autres, lui y voyait une certaine logique interne. J'ai aussi découvert que Shankar adorait les chapattis et les lentilles. Qu'il détestait le chou et les aubergines. Que les jouets ne l'intéressaient pas. Qu'il avait des dons artistiques hors du commun et pouvait dessiner quelqu'un de mémoire jusque dans les moindres détails. Et que, tout comme moi, il rêvait de sa mère. Deux nuits, je l'ai entendu crier « Maman, maman » dans son sommeil. Et j'ai su que tout au fond de lui, il avait la capacité de s'exprimer autrement que par des syllabes sans queue ni tête.

Vivre avec lui a dû m'affecter inconsciemment car je me rappelle avoir rêvé d'une grande jeune femme en sari blanc avec un bébé dans les bras. Le vent hurle derrière elle, rabattant ses cheveux de jais sur son visage. Le bébé la regarde dans les yeux et gazouille tendrement : « Maman... maman... » La mère ouvre la bouche pour lui répondre, mais tout ce qu'elle parvient à articuler, c'est : « Q Gkrz Ukj Hu Wxwu. » Le bébé crie et

dégringole de ses bras. Je me réveille et vérifie que j'ai toujours ma langue.

Durant l'année qui a suivi, j'ai accumulé quantité d'informations sur le Taj Mahal. J'ai appris des détails intimes de la vie de Mumtaz Mahal, comme le fait que son quatorzième enfant, dont la venue au monde lui a coûté la vie, se prénommait Gauharar. J'ai mémorisé des chiffres précis se rapportant à la construction du Taj, tels les 466,55 kilos d'or pur fournis en 1631 par les caisses de l'État, d'une valeur de 6 *lakhs* de roupies, ou les 41 848 826 roupies 7 annas et 6 paisa qui représentaient le coût global des travaux. Je me suis penché sur la controverse portant sur l'identité du véritable constructeur du Taj et les revendications fallacieuses de Geronimo Veroneo, un orfèvre italien. J'ai découvert la légende d'un second Taj Mahal, le mystère des pièces souterraines et l'existence probable d'une troisième tombe. Je pouvais disserter sur l'art de la *pietra dura* appliqué aux motifs floraux sur les murs du Taj, et les jardins inspirés du style persan du Char Bagh. Le fait de parler couramment l'anglais m'a été utile d'emblée. Les touristes étrangers affluaient à moi, et la renommée du guide Raju a eu tôt fait de se répandre sur le site. Ce qui ne voulait pas dire que j'étais devenu une autorité en la matière. J'avais des informations, mais pas de connaissances. Le guide Raju ne valait guère mieux qu'un perroquet reproduisant fidèlement ce qu'il avait entendu, sans le comprendre vraiment.

Avec le temps, j'ai appris à dire « Konichiwa » aux touristes japonais et « Da svidanyia » aux Russes, « Muchas gracias » aux hispanophones en échange de leur pourboire et « Au plaisir ! » aux bouseux débarqués du fin fond des États-Unis. Mais à mon immense regret, je n'ai jamais eu de client australien, quelqu'un à qui j'aurais pu taper dans le dos en disant : « Salout, mon paute, j'veais t'en conter une bonne sur c'te choucarde bicoque ! »

Je commençais à bien gagner ma vie, grâce à tous ces touristes. Ce n'était pas le Pérou, mais suffisant pour payer mon loyer, m'offrir de temps à autre un McDo ou une Pizza Hut et

même mettre un peu d'argent de côté pour les mauvais jours. Sauf qu'un mauvais jour, ça ne signifie pas grand-chose pour quelqu'un qui a vécu la majeure partie de sa vie dans la mouise. J'avais connu bien trop de malheurs, et avec la peur constante qu'une jeep au gyrophare rouge vienne m'embarquer un jour pour le meurtre du dacoït sans nom, de Shantaram, voire de Neelima Kumari, je ne voyais pas l'intérêt de faire des projets à long terme. L'argent, pour moi, c'était comme le reste de ma vie – une chose dont on peut se passer. Ça va, ça vient. Pas étonnant que j'aie vite acquis auprès de mes voisins une réputation de bonne poire.

Mon voisinage se composait d'une foule disparate : étudiants pauvres venus de quelque village lointain, fonctionnaires qui louaient au noir leur logement officiel à un prix exorbitant, conducteurs de trains, blanchisseurs, jardiniers, cuisiniers, balayeurs, plombiers, charpentiers et même un poète, forcément barbu. Beaucoup sont devenus mes amis. À vivre parmi eux, je me suis rendu compte que l'histoire de l'empereur Shah Jahan et de Mumtaz Mahal était loin d'être la seule dans cette petite ville endormie.

Notre « informatrice » attitrée, c'était Lajwanti. L'oreille collée au sol, elle savait exactement ce qui se passait dans les parages. Elle connaissait ceux qui battaient leur femme et ceux qui la trompaient, les ivrognes et les grippe-sous, les prévaricateurs et les mauvais payeurs. Malgré sa flagrante loyauté envers sa maîtresse, elle ne rechignait pas non plus à partager avec nous les nouvelles du palais. C'est par elle que j'ai entendu les ragots sur le passé mouvementé de Swapna Devi. On racontait qu'elle avait eu une liaison torride avec le frère de son défunt époux, Kunwar Mahendra Singh, mais que, lassée de lui, elle avait fini par l'empoisonner. On disait aussi que de cette relation il lui restait une fille illégitime à Bénarès. Personne ne savait ce qu'elle était devenue, et personne ne semblait s'en soucier.

Shakil, l'un des étudiants pauvres qui logent dans les communs, m'aborde un soir.

— Raju *bhai*, si ça ne t'ennuie pas, puis-je te demander une faveur ? hasarde-t-il.

— Mais oui, Shakil, de quoi s'agit-il ?

Je devine déjà l'objet de sa requête.

— Il se trouve que mon père n'a pas pu m'envoyer de mandat ce mois-ci à cause de la sécheresse au village, or si je ne règle pas mes frais de scolarité d'ici à lundi, je risque d'être exclu à titre temporaire. Pourrais-tu, s'il te plaît, me prêter cent cinquante roupies ? Je promets de te les rendre dès que j'aurai reçu mon prochain mandat.

— Bien sûr, Shakil. J'ai déjà prêté cinquante roupies à notre grand poète Najmi et cent à Gopal, et j'en gardais cent pour m'acheter une chemise. Mais comme tu en as plus besoin que moi, prends tout, va.

Lajwanti nous a invités à dîner, Shankar et moi. Elle est célibataire et vit seule, mais elle a une sœur cadette qui habite un village à environ trente kilomètres d'Agra. La première chose que je remarque dans la chambre de Lajwanti, c'est l'ordre, parfait jusqu'à la maniaquerie. Je n'ai jamais vu une chambre aussi propre. Le sol en pierre brille à force de polissage. Il n'y a pas un grain de poussière. Le lit est impeccamment fait, sans le moindre pli. Les quelques objets de décoration sont disposés avec une précision géométrique. Même la cuisine semble tellement aseptisée que j'imagine la cendre de sa *chulha* plutôt blanche que noire. Shankar et moi sommes assis sur des chaises ; Lajwanti, en sari rose, sur le lit. Elle nous annonce, tout excitée, qu'elle commence à chercher un fiancé convenable pour sa sœur, Lakshmi, âgée de dix-neuf ans.

Je lui demande :

— Et toi ? Ce n'est pas à la sœur aînée de se marier la première ?

— Si, répond-elle, mais je suis plus qu'une sœur pour Lakshmi. J'ai été son père et sa mère depuis la mort de nos parents, il y a cinq ans. C'est pour ça que je ne peux pas me montrer égoïste et ne penser qu'à moi. Une fois que j'aurai casé ma sœur, je n'aurai plus à veiller sur elle, et là, je pourrai me mettre en quête de mon prince à moi.

— Et comment vas-tu faire pour lui trouver un bon parti ?

— J'ai passé une annonce dans *Dainik Ujala*, le journal hindi, il y a deux mois, et grâce à l'intercession de la déesse Durga j'ai eu des tas de réponses. Regarde le nombre de lettres que j'ai reçues.

Elle exhibe une pile de lettres et d'enveloppes dont elle tire six photos pour nous les montrer.

— Dites-moi, lequel de ces garçons conviendrait le mieux à Lakshmi ?

Shankar et moi examinons les prétendants potentiels. Et à presque tous nous trouvons des défauts. L'un a l'air trop vieux. Un autre a un sourire désagréable. Celui-ci est moche. Celui-là a une cicatrice. Ce cliché-ci, on dirait qu'il a été fait en prison. Il ne nous reste plus qu'une photo, celle d'un beau jeune homme élégamment coiffé, avec une épaisse moustache.

— Oui, c'est lui le mieux, dis-je à Lajwanti.

Shankar hoche la tête avec ferveur.

— Q Gqfz Pdz Wku, confirme-t-il.

Lajwanti est enchantée de notre choix.

— Moi aussi, c'est celui que je préfère. Non seulement c'est le plus beau, mais il est aussi le plus qualifié et il vient d'une famille très respectable. Savez-vous qu'il occupe un poste important dans l'administration ?

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est directeur adjoint de l'Office régional de la canne à sucre. Lakshmi va vivre comme une reine avec lui. Alors, dois-je entamer les négociations avec la famille ? demander de nouveau l'intercession de la déesse Durga pour faire avancer les choses ?

— Évidemment, sans perdre une minute.

Lajwanti nous sert un excellent repas ce soir-là : des *puris*, des *kachoris*, des pommes de terre, des lentilles et du *muttar paneer*, sur des assiettes en inox tellement propres qu'on peut se mirer dedans. J'ose à peine manger dans sa vaisselle étincelante, de peur de la rayer. N'y tenant plus, je lui demande :

— Lajwanti, comment fais-tu pour avoir une maison aussi impeccable ? Tu as une bonne ou quoi ?

Elle est contente que je m'en sois aperçu.

— Ne plaisante pas avec moi. Comment une bonne pourrait-elle employer une bonne ? C'est moi qui entretiens l'ordre ici. J'y ai été habituée depuis l'enfance. Je ne peux pas vivre dans une maison mal tenue. Au moindre grain de poussière par terre, à la moindre miette sur la table, au moindre pli dans le couvre-lit, j'ai les doigts qui me démangent. Ma mère disait : « Lajwanti, elle ne supporte même pas qu'une feuille pousse dans le mauvais sens sur un arbre. » C'est pour ça que Rani Sahiba m'apprécie tellement. L'autre jour, je l'ai entendue dire à l'épouse du préfet sahib que Lajwanti est la meilleure femme de chambre qu'elle ait jamais eue et que jamais elle ne me laissera partir.

Elle rayonne de fierté.

— Je suis d'accord, tu dois être la personne la plus efficace au monde. Mais ne viens pas dans ma chambre, ça va te rendre malade.

Shankar pense lui aussi que Lajwanti est la meilleure.

— Q Gkrz Gxesxipq, dit-il dans un immense sourire.

Aujourd'hui, mes derniers clients, c'est un groupe de quatre riches étudiants de Delhi. Ils sont jeunes, turbulents, ils portent des jeans griffés et des lunettes de soleil de marque étrangère et échangent des vannes, des remarques désinvoltes sur le Taj Mahal et des plaisanteries grivoises. À la fin de la visite guidée, ils me donnent non seulement mes honoraires, mais aussi un gros pourboire. Puis ils m'invitent à me joindre à eux pour une virée nocturne dans leur minibus avec chauffeur.

— Allez, viens avec nous, Raju, tu vas t'éclater, implorent-ils.

Au début je refuse, mais ils insistent, et comme je leur suis redevable de leur généreux bakchich, je ne peux pas dire non. Je grimpe dans le minibus.

Pour commencer, nous allons à l'hôtel Palace. C'est la première fois que je mets les pieds dans un hôtel cinq étoiles. Assis dans le restaurant climatisé, je contemple les lustres étincelants qui dispensent une lumière tamisée, les serveurs en livrée, l'orchestre de musique de chambre et la clientèle bien habillée qui respire la fortune et l'influence. Les hommes

parlent à voix basse ; les femmes ressemblent à de délicates poupées. La nourriture a l'air délicieuse. L'un des garçons me passe la carte.

— Tiens, Raju, choisis ce qui te fait envie.

Je jette un œil et manque de m'étouffer en voyant les prix. Six cents roupies pour une assiette de poulet makkhan ! Je peux avoir la même chose au kiosque à côté de chez nous pour cinquante-cinq roupies. En fait, ici on ne paie pas seulement pour la nourriture mais aussi pour l'ambiance. Les garçons commandent pratiquement tout ce qu'il y a sur la carte, plus deux bouteilles de scotch.

Le spectacle de toute cette opulence me met mal à l'aise. À Mumbai, Salim et moi nous incrustions dans les mariages de nantis pour pouvoir manger à l'œil, mais jamais on ne leur a envié leur train de vie. Alors que là, en voyant ces riches étudiants jeter l'argent par les fenêtres, je me sens soudain complètement décalé. Le contraste avec ma propre condition laborieuse me frappe de plein fouet. Et me coupe l'appétit – c'est logique –, malgré les mets qui s'amoncellent sur la table. Je me rends compte que j'ai changé. Et je me demande quel effet ça fait de n'avoir plus aucun désir pour les avoir tous assouvis, étouffés dans l'œuf avec de l'argent. Une existence sans désir est-elle si désirable que ça ? La pauvreté du désir vaut-elle mieux que la pauvreté tout court ? Je rumine ces questions, sans parvenir à une conclusion satisfaisante.

Après avoir assez mangé et bu assez de whisky, les garçons m'invitent à remonter dans le minibus.

— Où allons-nous ?

— Tu verras, disent-ils en riant.

Le chauffeur nous conduit par les rues étroites et les marchés populeux vers la périphérie d'Agra. Finalement, il s'engage dans un drôle d'endroit proche de l'autoroute, appelé Basai Mohalla. Il y a un panneau à l'entrée : « Vous pénétrez dans le Quartier rose à vos risques et périls. N'oubliez pas d'utiliser un préservatif. Luttons contre le sida, sauvons des vies. » Je ne comprends pas la référence à la couleur rose. Il n'y a pas la moindre façade rose en vue. Une bonne dizaine de camions sont garés le long du trottoir. Des enfants aux pieds

nus traînent dans la rue... mais de leurs mères, nulle trace. Des sons étouffés de musique et de clochettes attachées aux chevilles de danseuses flottent vaguement dans l'air nocturne. Au loin, on aperçoit le dôme et les minarets du Taj Mahal baignés d'une lueur dorée. Le halo de la lune et la vue de l'édifice en marbre imprègnent même cette enclave crasseuse composée de taudis d'un ou deux étages de poussière d'or.

Descendus de leur minibus, les étudiants se dirigent vers un ensemble de petits bâtiments. J'hésite, mais ils m'entraînent avec eux. Je remarque à présent que le quartier grouille de monde. Des individus en *kurta* à la mine patibulaire musardent à l'entrée des maisons en mâchant des feuilles de bétel. Je vois des filles de tous les âges assises sur les marches en chemisier et combinaison, très maquillées et couvertes de bijoux. Certaines nous lancent des œillades suggestives et esquissent des gestes obscènes avec leurs doigts. Je comprends enfin ce qu'est un quartier rose. C'est un quartier réservé à la prostitution. J'ai déjà entendu parler de Falkland Road à Mumbai et de G B Road à Delhi, mais je n'ai jamais fréquenté ce genre d'endroit. Je ne savais même pas qu'il y en avait un à Agra. Décidément, cette soirée est pleine de surprises.

Les garçons entrent dans une grande maison à deux étages, qui a l'air moins sordide que les autres, après s'être bien assurés que je les suis. Nous nous retrouvons dans un vestibule d'où partent des couloirs étroits desservant des rangées de chambres.

Un homme vient à notre rencontre. Il est jeune, avec un visage balafré et un regard fuyant.

— Messieurs, soyez les bienvenus, vous avez fait le bon choix. Nous avons les plus jeunes et les plus jolies filles d'Agra, déclare-t-il.

Les garçons s'agglutinent autour de lui pour négocier le prix. Une liasse de billets change de mains.

— Nous avons payé pour toi, Raju. Va, profites-en, on te l'offre.

Et ils disparaissent chacun dans une chambre avec une fille. Je reste seul dans le vestibule. Une vieille femme qui mâche du *paan* arrive et m'emmène avec elle. Je la suis dans un escalier.

Elle s'arrête devant une porte en bois verte et me dit d'entrer. Puis elle redescend pesamment, d'un pas fatigué.

J'ai du mal à me décider : dois-je entrer ou bien retourner au minibus ? Une partie de mon cerveau me somme de m'en aller sur-le-champ. Mais l'autre, dévorée d'une curiosité fébrile, me pousse à rester. Dans les films hindi que j'ai vus, la prostituée est invariablement une fille au grand cœur, obligée d'exercer ce métier contre son gré. À la fin du film, elle se suicide presque à tous les coups en absorbant du poison. Et si je n'avais pas atterri dans ce bordel par hasard ? Peut-être qu'une héroïne m'attend derrière cette porte ? Et si j'étais son héros, censé venir la sauver ? Et si je pouvais changer la fin et l'empêcher de mourir ?

Je pousse la porte et pénètre dans la chambre.

C'est une petite pièce, avec un lit au milieu. Toutefois, je n'ai pas vraiment conscience du décor. Je n'ai d'yeux que pour la fille assise sur le lit, en sari rose bonbon. Elle est belle, la peau foncée, de jolis yeux soulignés de khôl, une bouche pulpeuse peinte en rouge et de longs cheveux noirs nattés avec des fleurs blanches odorantes. Elle est archimaquillée, et son cou et ses bras sont chargés de bijoux.

— Bonjour, dit-elle. Viens t'asseoir sur le lit à côté de moi.

Les mots s'échappent de sa bouche comme les notes de musique d'un piano.

Je m'approche à contrecœur. Elle sent mon hésitation et sourit.

— N'aie pas peur. Je ne vais pas te mordre.

Je m'assois près d'elle. Le drap du lit est assez sale, maculé d'éclaboussures et de taches bizarres.

— Tu es nouveau, dit-elle. Comment t'appelles-tu ?

— Ram Mohammad Thom... non, non, Raju Sharma.

Je me suis repris juste à temps.

— On dirait qu'un instant tu as oublié ton propre nom.

— Non... pas du tout. Et ton nom à toi, c'est quoi ?

— Nita.

— Nita comment ?

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, quel est ton nom complet ? Tu n'as pas un nom de famille ?

Elle rigole.

— Tu es dans un bordel ici, pas au bureau des mariages. Les prostituées n'ont pas de nom de famille. On nous appelle par notre prénom, comme un chat ou un chien de compagnie. Nita, Rita, Asha, Champa, Meena, Leena, fais ton choix.

Elle dit ça d'un ton neutre, sans rancœur ni regret.

— Ah bon, tu es donc une prostituée ?

Elle rit à nouveau.

— Tu es drôle, toi. *Arrey baba*, quand on vient à Basai Mohalla, on ne rencontre que des prostituées. Ça m'étonnerait fort que tu tombes sur ta mère ou tes sœurs dans ce quartier d'Agra !

— Quel âge as-tu ?

— Enfin une question sensée. J'ai dix-sept ans. Ne me dis pas que tu voulais quelqu'un de plus jeune. Toi-même, tu m'as l'air d'avoir seize ans à tout casser.

— J'en ai dix-sept, comme toi. Dis-moi, depuis combien de temps tu fais ce métier-là ?

— Qu'est-ce que ça change ? Il n'y a qu'une chose qui peut t'intéresser : savoir si je suis vierge ou pas. Eh bien, je ne le suis pas. Tu aurais dû payer quatre fois le prix, si tu voulais une vierge. Mais essaie et tu verras, je suis encore mieux qu'une vierge. Tu ne seras pas déçu.

— Et tu n'as pas peur d'attraper une maladie ? Il y a même un panneau à l'entrée qui met en garde contre le sida.

Son rire sonne creux, c'est un rire sans joie.

— Je ne fais pas ça pour m'amuser, figure-toi. Il s'agit de mon travail. Il me permet de nous nourrir, moi et toute ma famille. Sans ça, tous seraient morts de faim depuis longtemps. Nous, les prostituées, on est au courant pour le sida. Mais mieux vaut mourir de maladie demain que de faim aujourd'hui, tu ne crois pas ? Alors, tu continues à poser des questions ou on fait quelque chose ? Ne m'en veux pas après, si ton temps est écoulé et que Shyam m'envoie un autre client. Je suis très demandée.

— Qui est Shyam ?

— C'est mon mac. Tu lui as donné l'argent. Allez, viens, j'enlève mon sari.

— Non, attends. J'ai encore d'autres questions à te poser.

— Arrey, tu es ici pour baisser ou pour causer ? Tu es comme ce journaliste *firang* qui a débarqué avec son magnéto et son appareil photo. Soi-disant pour faire des recherches et parce qu'il s'intéressait à moi. Mais dès que j'ai ouvert mon *choli*, ses recherches, il les a complètement oubliées. Tout ce qu'il y aura sur sa cassette, ce seront ses propres gémissements. Voyons si c'est la même chose pour toi.

D'un seul geste, elle ouvre son corsage. Elle ne porte pas de soutien-gorge. Deux seins coquins en jaillissent tels les dômes d'un Taj Mahal brun. Ils sont parfaitement ronds et lisses, avec des mamelons semblables à des pics délicats. J'ai la bouche sèche et la respiration saccadée. Mon cœur cogne contre mes côtes. Sa main glisse le long de mon torse et me trouve tout dur en dessous. Elle rit.

— Vous, les hommes, vous êtes tous pareils. Un coup d'œil sur les nichons d'une femme, et votre morale part en fumée. Viens.

Elle me guide en elle, et je connais un instant de pure extase. Un courant électrique me traverse, qui galvanise plus qu'il ne paralyse. Je frissonne de plaisir.

Plus tard, lorsque nous sommes allongés côté à côté sous le ventilateur branlant et que j'ai laissé ma propre tache sur le drap maculé, je respire le parfum des fleurs dans ses cheveux de jais et l'embrasse maladroitement.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que c'était la première fois ? demande-t-elle. J'y serais allée plus doucement. Va-t'en maintenant, ton temps est terminé.

Elle se lève abruptement et commence à ramasser ses vêtements.

Sa soudaine brusquerie me chagrine. Il y a cinq minutes, j'étais son amant ; à présent, je ne suis qu'un client dont le délai a expiré. Je me rends compte alors que l'heure a effectivement tourné. Le charme a été rompu et, comme je ne suis plus aveuglé par le désir, je vois la chambre telle qu'elle est réellement. Je vois un magnétophone antique sur une console,

relié à la prise de courant par un vilain câble noir. Je vois les murs moisiss et la peinture qui s'écaille. Je vois le rideau rouge passé et déchiré à la fenêtre. Je vois les taches sur le drap et les larmes sur le matelas. J'éprouve une légère sensation de démangeaison, sans doute à cause des mites qui infestent le lit. Je respire l'odeur de renfermé, de pourriture. Tout a l'air sordide, minable. Couché dans ce lit souillé, je me sens sale, pollué. Je me lève aussi et me rhabille à la hâte.

— Et mon pourboire ? fait-elle en enfilant son corsage.

Je sors un billet de cinquante roupies de mon portefeuille et le lui tends. Elle le glisse, reconnaissante, dans son corsage.

— Ça t'a plu ? Tu reviendras ? s'enquiert-elle.

Je ne réponds pas et m'empresse de partir.

Assis dans le minibus qui me ramène en ville, je repense à ses questions. Si ça m'a plu ? Oui. Si je reviendrai ? Oui. Un sentiment inconnu, étrange, s'empare de mon cœur et me donne le vertige. Serait-ce de l'amour ? Je n'ai pas la réponse, mais une chose est sûre : j'ai pénétré dans le quartier rose à mes risques et périls. J'ai rencontré une pute qui m'a passé à la casserole. Et maintenant, je suis cuit.

Il y a une alerte à la rage en ville. Beaucoup d'enfants sont morts après avoir été mordus par un chien enragé. Le ministère de la Santé recommande une extrême vigilance et la prise de mesures préventives. J'avertis Shankar :

— Fais attention quand tu sors. Ne t'approche pas des chiens. Tu as compris ?

Shankar hoche la tête.

Aujourd'hui, c'est au tour de Bihari le cordonnier. C'est le seul qui ne m'ait pas demandé de l'argent jusqu'à présent.

— Raju, mon petit Nanhey est très malade. Il a été admis à la clinique privée du Dr Aggarwal. Le docteur dit qu'il faut que j'achète des médicaments de toute urgence, et ça coûte très cher. J'ai réussi à grappiller quatre cents roupies. Pourrais-tu me prêter un peu d'argent, s'il te plaît ? Je t'en supplie.

Je lui donne deux cents roupies, sachant que je ne les reverrai jamais. Mais il n'a toujours pas de quoi acheter tous les

médicaments. Deux jours plus tard, Nanhey, âgé de six ans, décède à la clinique.

Ce soir-là, Bihari rentre chez lui avec le corps de son fils enveloppé dans un linceul blanc. Il a manifestement bu et titube en marchant. Il dépose le cadavre de son fils au milieu de la cour pavée, près du robinet municipal, et demande à tout le monde de sortir des chambres. Puis il se lance dans un monologue truffé d'invectives vaseuses. Il s'en prend à tout et à tous. Il insulte les riches qui vivent dans leurs palais sans se soucier des pauvres qui les servent. Il insulte les médecins qui tondent leurs patients pour se remplir les poches. Il insulte le gouvernement qui ne tient pas ses promesses. Il nous insulte, nous les spectateurs muets. Il insulte ses enfants parce qu'ils ont eu l'idée de naître. Il s'insulte lui-même parce qu'il est toujours en vie. Il insulte Dieu qui a créé ce monde injuste. Il insulte l'univers, le Taj Mahal, l'empereur Shah Jahan. Ni l'ampoule qui pend au-dessus de sa porte et qui un jour a envoyé une décharge électrique à Nanhey, ni le robinet municipal n'échappent à son courroux.

— Espèce de tas de ferraille rouillée, quand on a besoin de toi, on n'arrive pas à obtenir deux gouttes d'eau, mais quand il s'agit de mon fils, tu le laisses jouer pendant deux heures et il attrape la pneumonie. Qu'on t'arrache de la terre, que tu ailles rouiller en enfer !

Et il donne un coup de pied dans le robinet.

Au bout d'une demi-heure de récriminations ininterrompues, il s'effondre sur le sol et éclate en sanglots. Serrant dans ses bras son fils mort, il se lamente jusqu'à ce que ses larmes tarissent, jusqu'à n'avoir plus de voix.

Dans ma chambre, couché sur le lit, je songe à l'iniquité de la vie. Les images du petit Nanhey gambadant dans les communs me traversent l'esprit. J'ai envie de pleurer, mais les larmes refusent de sortir de sous mes paupières. J'en ai trop vu, des cadavres. Je remonte le drap blanc sur ma tête et m'endors. Et je rêve d'un Taj Mahal teinté d'une nuance particulière de brun. Avec deux dômes délicatement galbés.

Huit jours plus tard, je rends une nouvelle visite à Nita. Cette fois-ci, je dois payer plein tarif à son souteneur, Shyam. Trois cents roupies. Je m'allonge sur son lit souillé, je lui fais l'amour et l'écoute dire des cochonneries.

— Alors, ça te plaît d'être prostituée ? je lui demande, une fois qu'on a fini.

— Pourquoi ? Quel mal y a-t-il à faire ça ? C'est un métier comme un autre.

— Mais toi, ça te plaît ?

— Oui. J'aime coucher avec des inconnus. Comme toi, par exemple. Ça me rapporte suffisamment pour entretenir ma famille. Et tous les vendredis, je vais voir un nouveau film. Qu'est-ce qu'une fille peut désirer de plus ?

Je regarde ses yeux de biche. Je sais qu'elle ment. Elle joue un rôle, exactement comme une actrice. Sauf que, contrairement à Neelima Kumari, elle n'en retirera aucun prix.

Plus Nita semble être un mystère, plus désespérément j'aspire à la connaître. Elle éveille en moi une faim comme je n'en ai jamais ressenti auparavant. J'ai peut-être pénétré son corps, mais maintenant je voudrais pénétrer son esprit. Je commence donc à venir la voir le lundi, jour de la fermeture du Taj Mahal. Au bout de cinq ou six visites, je parviens enfin à rompre la glace entre nous.

Elle m'explique qu'elle vient de la tribu bedia dans la région de Bhind, État du Madhya Pradesh. Ses deux parents sont toujours en vie ; elle a un frère, et une sœur qui est bien mariée. Dans sa communauté, la tradition veut qu'une fille de chaque famille serve comme prostituée, appelée *Bedni*. C'est elle qui gagne l'argent de la famille pendant que les hommes passent leur temps à boire de l'alcool et à jouer aux cartes.

— C'est pour ça que chez nous, on fête la naissance d'une fille plutôt que d'en faire un drame. Alors qu'un garçon, c'est un handicap. On trouve des *Bednis* de mon village dans les bordels, les relais routiers, les hôtels et les gargotes, qui toutes vendent leur corps pour de l'argent.

— Mais pourquoi t'avoir choisie, toi ? Ta mère aurait pu choisir ta sœur.

Nita laisse échapper un rire sans joie.

— Parce que ma beauté est devenue une malédiction. Ma mère avait le droit de décider laquelle de ses deux filles se marierait et laquelle serait une prostituée. Son choix s'est porté sur moi. Peut-être, si j'avais eu un physique ordinaire, comme ma sœur, on ne m'aurait pas envoyée ici. J'aurais pu aller à l'école, me marier, avoir des enfants. Aujourd'hui, je suis dans cette maison de passe. C'est le prix que je paie pour ma beauté. Alors, s'il te plaît, ne me dis pas que je suis belle.

— Et tu fais ça depuis combien de temps ?

— Depuis la puberté. Une fois que la cérémonie du *nathni utherna*, quand on t'enlève l'anneau nasal, et le rituel du *sardhakwana*, quand on te couvre la tête, sont terminés, on est censée être devenue une femme. À l'âge de douze ans, ma virginité a été vendue aux enchères ici, dans cette maison, au plus offrant.

— Mais enfin, si tu le voulais, tu pourrais quitter ce métier et te marier, non ?

Elle écarte les mains.

— Qui voudrait épouser une prostituée ? Normalement, nous devons travailler jusqu'à ce que notre corps devienne flasque ou que nous mourions de maladie, ce qui est beaucoup plus courant.

— Je sais que tu trouveras ton prince un jour.

J'en ai les larmes aux yeux.

Ce jour-là, Nita n'accepte aucun pourboire de ma part.

Plus tard, lorsque je repense à cette conversation, je me demande bien pourquoi je lui ai menti. Je n'ai pas vraiment envie qu'elle rencontre un autre prince. Sans m'en rendre compte, je suis tombé amoureux d'elle.

Jusqu'à présent, ma conception de l'amour était entièrement fondée sur ce que j'avais vu dans les films hindi, où le héros et l'héroïne se pâment au premier regard, une étrange alchimie fait battre leurs cœurs et titille leurs cordes vocales, et tout de suite après ils partent chanter des chansons dans un village suisse ou un centre commercial américain. Je croyais avoir vécu ce genre de coup de foudre avec la fille en *salwar kameez* bleu rencontrée dans un train. Mais le véritable amour,

je l'ai découvert cet hiver-là à Agra. Et j'ai compris, une fois de plus, que la vraie vie est très différente de la vie sur écran. L'amour, ce n'est pas l'affaire d'un instant. Il vous prend par surprise, et votre existence s'en trouve chamboulée. Il colore vos journées et emplit vos rêves la nuit. Vous marchez sur un nuage et voyez les choses sous un jour éclatant. Mais c'est aussi une exquise douleur, une douce torture. Quand je ne voyais pas Nita, je passais mon temps, entre deux rendez-vous fébriles, à me languir d'elle. Elle m'apparaissait dans les lieux et les moments les plus incongrus. Je revoyais son beau visage tout en débitant mon laïus à un excursionniste octogénaire hébété. Je sentais le parfum de ses cheveux, assis sur le siège des toilettes. J'avais la chair de poule en me remémorant nos étreintes, alors que j'étais en train d'acheter des tomates et des pommes de terre au marché. Je savais au fond de mon cœur qu'elle était ma princesse. Ma plus grande ambition était de pouvoir l'épouser un jour. Et ma plus grande angoisse était de savoir si elle dirait oui.

Une jeep au gyrophare rouge s'arrête devant les communs. Un inspecteur et deux agents de police en descendant. Mon cœur fait un bond. La peur se love en boule au creux de mon estomac. Mes crimes ont fini par me rattraper. C'est l'histoire de ma vie, ça. Dès que les choses commencent à aller mieux, il m'arrive une tuile. Ainsi, à peine ai-je découvert l'amour qu'on va me jeter en prison où, comme l'empereur Shah Jahan, je pleurerai dans la solitude Nita, ma Mumtaz Mahal à moi.

L'inspecteur s'empare d'un porte-voix pour faire une annonce. Je m'attends à ce qu'il dise : « Je veux que Ram Mohammad Thomas, alias Raju Sharma, sorte avec les mains en l'air ! » Au lieu de quoi, il déclare :

— Tous les locataires de cette résidence sont priés de sortir. Il y a eu un cambriolage à la Banque d'Agra, et nous avons des raisons de croire que le voleur se trouve parmi vous. Nous allons procéder à la fouille des lieux.

C'est comme si on m'ôtait un énorme poids du cœur. Je suis tellement heureux que j'ai envie d'aller embrasser l'inspecteur.

Les policiers passent une chambre après l'autre au peigne fin. Arrivés devant chez moi, ils me demandent mon nom, mon âge et ma profession. Et si je n'aurais pas croisé d'individus louches dans les parages. Je ne leur dis pas que j'exerce illégalement le métier de guide. Je dis que je suis étudiant et que je viens d'emménager. Ça l'air de les satisfaire. Ils regardent sous mon lit. Ils jettent un œil dans la cuisine, tapotent les poêles et les casseroles, retournent le matelas, puis s'en vont à côté. L'inspecteur se joint à eux.

Ils entrent dans la chambre de Shankar.

— Ton nom ? fait l'inspecteur d'un ton bourru.

— Hu Ixhz Qo Odxifxn, répond Shankar, quelque peu désarçonné.

— Comment ? Tu peux me répéter ça ?

— Odxifxn.

— Tu te moques de moi, canaille ?

Furieux, l'inspecteur brandit sa matraque pour le frapper.

Je m'emprise d'intervenir :

— Inspecteur sahib, Shankar a des problèmes psychologiques. Il ne parle pas.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt, hein ?

Il se tourne vers ses agents.

— Allons-y. On ne pourra rien tirer d'un demeuré.

Ils fouillent les trente chambres trois heures durant et, pour finir, découvrent une cache d'argent liquide chez Najmi, le poète barbu, qui prétendait écrire des paroles de chansons pour Bollywood. Nous sommes stupéfaits d'apprendre que notre jeune poète est aussi braqueur de banques à ses heures. Ça prouve à quel point les apparences peuvent être trompeuses. Enfin, je suis mal placé pour m'en plaindre. Mes voisins seraient tout aussi scandalisés s'ils découvraient mon passé en dents de scie !

Lajwanti est venue m'offrir des *laddoos* tout frais provenant du temple de Durga. Elle ne cache pas son excitation.

— Arrey, Lajwanti, c'est en quel honneur, les friandises ? Tu as eu une augmentation ?

— C'est le plus beau jour de ma vie. Grâce à l'intercession de la déesse Durga, le fonctionnaire qui est dans la canne à sucre a finalement accepté d'épouser Lakshmi. Désormais, ma sœur vivra comme une reine. Je suis en train de préparer le mariage du siècle.

— Et la dot ? La famille du fiancé n'a donc formulé aucune exigence ?

— Non, absolument aucune. Ce sont des gens très bien. Ils ne veulent pas de liquide. Ils ont juste demandé quelques petites choses, c'est tout.

— Comme quoi, par exemple ?

— Un scooter Bajaj, un mixeur Sumeet, cinq costumes Raymond et des bijoux en or. J'allais de toute façon donner tout ça à Lakshmi.

Je suis choqué.

— Voyons, Lajwanti, ça va te coûter bonbon... au moins un *lakh* de roupies. Où vas-tu trouver cet argent ?

— J'ai mis de l'argent de côté pour le mariage de Lakshmi. J'arrive presque à cinquante mille roupies. Et j'en emprunterai cinquante autres à Rani Sahiba.

— Tu es sûre qu'elle te prêtera une telle somme ?

— Certaine. Je suis la meilleure femme de chambre qu'elle ait jamais eue.

— Eh bien, bonne chance.

Je continue à voir Nita, mais l'ambiance de la maison de passe m'opresse. Et j'ai horreur d'avoir affaire à Shyam, ce maquereau au regard fuyant. Nita propose alors qu'on se voie au-dehors. Tous les vendredis, elle va seule au cinéma. Je me joins à elle. Elle adore le pop-corn. Je lui en achète un gros paquet, et nous nous installons au fond de la salle sombre et crasseuse du cinéma Akash. Elle mange du pop-corn et glousse quand je glisse la main sous la fine mousseline de sa robe pour toucher ses seins. À la fin du film, je sors de la salle dans tous mes états, sans bien savoir si j'ai vu un drame familial, une comédie ou un thriller. Car je n'ai d'yeux que pour Nita, et j'espère que notre histoire va tourner lentement mais sûrement à la grande épopée sentimentale.

Shankar arrive dans ma chambre en pleurant.

Je demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il désigne son genou, égratigné et couvert de bleus. Je m'inquiète aussitôt.

— Comment tu t'es fait ça, Shankar ? Tu es tombé ?

Il secoue la tête.

— X Akc Wqp Hz.

Pour une fois, j'aimerais qu'il puisse parler normalement.

— Désolé, je ne comprends pas. On n'a qu'à sortir, et tu vas me montrer où tu t'es fait mal.

Il m'emmène dehors, à l'endroit où la cour pavée donne sur la rue. Il y a là un petit parapet d'où les gosses s'amusent souvent à sauter.

— Xxi Ukj Ozz Pdxp Akc ? Dq Wqp Hz Dznn, dit Shankar en montrant son genou.

Je suis la direction de son doigt et hoche la tête d'un air entendu. Je suppose qu'il a dû s'érafler en sautant du parapet.

— Viens, Lajwanti a une trousse à pharmacie dans sa chambre. Elle va te mettre un pansement.

Je ne remarque pas le petit chien errant, décoré de taches noires, qui souffle bruyamment au pied du parapet ; de la bave coule entre ses crocs blancs et pointus.

C'est la nouvelle année, avec son lot de rêves et d'espoirs. Nita et moi venons tous deux d'avoir dix-huit ans, âge légal du mariage. Pour la première fois je commence à songer à l'avenir, et à croire que je pourrais peut-être en avoir un. Avec Nita à mes côtés. J'arrête de prêter de l'argent à droite et à gauche. Dorénavant, j'en aurai besoin jusqu'au dernier sou.

Aujourd'hui vendredi, c'est également la pleine lune, une coïncidence rare s'il en est. Je persuade Nita de ne pas aller au cinéma, mais plutôt de venir avec moi au Taj Mahal. Nous nous asseyons sur le socle en marbre et attendons que la lune fasse son apparition derrière les jets des fontaines et les rangées de cyprès vert foncé. Nous entrevoyons d'abord une lueur argentée entre les grands arbres sur notre droite, tandis que la lune

cherche à se dégager du feuillage et de l'amas d'édifices, puis soudain elle s'élève majestueusement dans le ciel. Le voile de la nuit s'écarte, et le Taj Mahal se révèle à nos yeux dans toute sa splendeur. Nita et moi en avons le souffle coupé. Le Taj est comme une vision du paradis, une apparition moirée surgie des eaux de la Yamuna. Les doigts entrelacés, nous sommes sourds et aveugles aux hordes de touristes étrangers qui ont payé cinquante dollars par tête pour le privilège de voir le Taj une nuit de pleine lune.

Je regarde le mausolée, puis je regarde Nita. La perfection stérile du monument commence à pâlir, comparée à la beauté ineffable de son visage. Des larmes jaillissent de mes yeux : tout l'amour que j'avais depuis dix-huit ans engrangé dans mon cœur surgit sous la forme d'un torrent d'émotions tumultueux. Je me sens délivré, comme si un barrage venait de céder, et je comprends pour la première fois ce que l'empereur Shah Jahan a dû éprouver pour Mumtaz Mahal.

Cet instant, je l'ai attendu toute ma vie et m'y suis préparé. Najmi, le poète barbu, m'a laissé un recueil de poèmes ourdous avant d'aller en prison, et j'ai appris par cœur plusieurs poésies romantiques. Dans un accès d'inspiration, Najmi a même composé un quatrain original à la gloire de Nita, quelque chose comme ceci :

*Ta beauté est un élixir,  
Qui a donné vie à un orphelin,  
D'amour je mourrai, de la tombe je pleurerai,  
Si jamais tu refuses de m'épouser.*

Je me rappelle également des tas de dialogues immortels tirés d'histoires d'amour sur pellicule. Mais, assis avec Nita face au Taj Mahal baigné de clair de lune, je renonce à l'univers de la poésie et du cinéma. La regardant dans les yeux, je demande simplement :

— Tu m'aimes ?  
Et elle répond d'un seul mot :  
— Oui.

Ce mot-là a plus de signification pour moi que tous les livres de poésie et tous les guides touristiques d'Agra. Quand je l'entends, mon cœur bondit d'allégresse. Libéré de l'attraction terrestre, mon amour fuse dans le ciel tel un cerf-volant. De tombeau impersonnel, le Taj Mahal se métamorphose en maison d'habitation ; la pleine lune, notre astre personnel, brille rien que pour nous, et nous recueillons sa bénédiction, baignés de sa clarté céleste dans notre propre paradis secret.

Shankar arrive en courant dans ma chambre.

— Ykhz Mjqtyfgu. Gxesqipq qo ynuqic, annonce-t-il, et il m'entraîne chez Lajwanti.

Lajwanti est en train de pleurer sur son lit. Les gouttes qui tombent de ses yeux comme de petites perles et laissent des traces sombres sur son lit immaculé paraissent incongrues dans ce décor à l'ordre spartiate.

— Qu'y a-t-il, Lajwanti ? je demande. Pourquoi tu pleures ?

— À cause de cette garce de Swapna Devi. Elle a refusé de me prêter de l'argent. Comment vais-je faire pour payer le mariage de ma sœur ?

Et la voilà qui sanglote de plus belle.

— Écoute, personne ici ne dispose d'une somme pareille. Tu ne peux pas t'adresser à une banque ?

— Quelle banque accorderait un prêt à une pauvre servante comme moi, hein ? Non, il ne me reste plus qu'une seule solution.

— Laquelle ? Annuler le mariage de ta sœur ?

Ses yeux étincellent de colère.

— Non, jamais de la vie. Mais peut-être que je ferai comme notre poète Najmi. Je volerai cet argent.

Je bondis de ma chaise.

— Tu dérailles ou quoi, Lajwanti ? Oublie ça. Tu n'étais pas là quand la police a embarqué Najmi ?

— Najmi était un imbécile. Moi, j'ai un plan infaillible que je veux bien partager avec toi, parce que tu es comme mon petit frère. N'en parle à personne, pas même à Shankar. Figure-toi que je connais l'emplacement du coffre-fort où Swapna planque tous ses objets de valeur. Dans sa chambre, il y a un immense

tableau sur le mur de gauche. Derrière ce tableau, il y a une cavité où est encastré un coffre en acier. Elle garde la clé de ce coffre sous son matelas, dans le coin gauche. Je l'ai épiée une fois, quand elle l'a ouvert. Il est bourré d'argent et de bijoux. Je ne prendrai pas d'argent car ça se verrait tout de suite, mais je pourrais lui piquer un collier. Il y en a tellement dans ce coffre qu'elle ne s'en apercevra même pas. Qu'en penses-tu ?

— Lajwanti, Lajwanti, écoute-moi. Si tu me considères comme ton frère, suis mon conseil. Renonce à cette idée. Fais-moi confiance, j'ai souvent eu maille à part avec la justice, et je sais que ton crime finira par te retomber dessus. Alors, au lieu d'assister au mariage de ta sœur, tu te retrouveras à concasser du grain dans une prison.

— Oh, vous les hommes, vous êtes tous des mauviettes, rétorque-t-elle, dégoûtée. Tu peux dire ce que tu veux. Je ferai ce que j'ai à faire.

En désespoir de cause, je me tourne vers ma fidèle pièce porte-bonheur.

— Tant pis, Lajwanti, si tu ne me crois pas. Mais crois au moins au pouvoir de cette pièce magique. Elle ne t'indiquera jamais la mauvaise voie. Voyons un peu ce qu'elle va nous dire. Face, tu renonces à ton plan ; pile, tu fais ce qui te plaît. OK ?

— OK.

Je lance la pièce. Elle retombe côté face. Lajwanti soupire.

— Apparemment, je n'ai pas la chance pour moi. Soit, je vais rentrer chez moi et demander de l'argent au chef du village, qui me connaît. N'en parlons plus.

Trois jours plus tard, Lajwanti ferme sa chambre à clé, prend une semaine de congé et part dans son village.

— Je veux que tu arrêtes de te prostituer, dis-je à Nita.

Elle acquiesce.

— Je n'ai pas envie de mourir avant l'âge de vingt ans, comme Radha. Emmène-moi loin d'ici, Raju.

— Promis. Dois-je en toucher deux mots à Shyam ?

— Oui, il nous faut son accord.

Le soir même, j'en parle au souteneur.

— Voilà, Shyam, je suis amoureux de Nita et je veux l'épouser. Elle ne travaillera plus dans cette maison.

Shyam me toise de haut en bas comme si j'étais un insecte.

— Je vois, c'est toi qui lui as mis toutes ces idées stupides en tête. Écoute-moi bien, fils de pute : personne ne dira à Nita de cesser de travailler. Je suis le seul à pouvoir le faire, mais je ne le ferai pas. C'est la poule aux œufs d'or, et moi, je veux récolter ces œufs le plus longtemps possible.

— Tu ne l'autoriseras donc jamais à se marier ?

— Elle pourra se marier, mais à une seule condition. Que l'homme qui l'épouse me dédommage du préjudice subi.

— Et à combien estimes-tu ce préjudice ?

— Disons... quatre *lakhs* de roupies. Tu peux me trouver cette somme d'argent ?

Il rit et me congédie.

Ce soir-là, je compte mes économies. Je dispose d'un total de 480 roupies. Il ne m'en manque plus que 399.520.

Je suis tellement en colère que j'ai envie d'étrangler ce maquereau.

— Shyam n'acceptera jamais que tu m'épouses, dis-je à Nita le lendemain. La seule solution, c'est de s'enfuir.

— Non, répond-elle craintivement, ils nous retrouveront. L'année dernière, Champa a essayé de s'enfuir avec un homme. Ils les ont rattrapés, ont brisé les deux jambes à l'homme et ont privé Champa de nourriture pendant dix jours.

— Dans ce cas, je vais devoir tuer Shyam, dis-je avec une lueur mauvaise dans l'œil.

— Non, proteste-t-elle avec véhémence. Promets-moi de ne jamais faire ça.

Je suis pris de court.

— Mais pourquoi ?

— Parce que Shyam est mon frère.

Une jeep au gyrophare rouge s'arrête devant les communs. Des agents de police en jaillissent. Cette fois-ci, il y a un nouvel inspecteur. On nous refait tous sortir.

— Écoutez-moi, bande de bons à rien, il est arrivé quelque chose de grave : un précieux collier d'émeraudes a disparu de la

maison de Swapna Devi. Je soupçonne fortement que le voleur se trouve parmi vous autres, salopards. Profitez donc de l'occasion pour avouer ; sinon, quand je l'aurai attrapé, le voleur va le sentir passer.

Je m'inquiète aussitôt pour Lajwanti, mais en voyant le cadenas sur sa porte, je me souviens qu'elle est dans son village et je pousse un soupir de soulagement. Heureusement qu'elle a renoncé à cette idée ridicule de voler un collier ! Elle croyait que Swapna Devi ne le remarquerait pas, or voilà que la police est déjà sur le coup.

On nous interroge un par un. Quand arrive le tour de Shankar, le même scénario se répète.

— Nom ? demande l'inspecteur.

— Odxifxn, répond Shankar.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Q Oxqa Hu Ixhz Qo Odxifxn.

— Vaurien, tu cherches à faire le malin..., gronde l'inspecteur entre ses dents.

J'interviens de nouveau, et l'inspecteur capitule. Il renvoie Shankar d'un geste de la main.

Cette fois-ci, les policiers repartent bredouilles. Sans collier et sans aucun suspect en vue.

Le soir même, un petit chien errant constellé de taches noires meurt à côté du Taj Mahal, sans que quiconque y prête attention.

Rentrée le lendemain de son village, Lajwanti est arrêtée sur-le-champ. Un agent de police en sueur la traîne jusqu'à la jeep au gyrophare rouge. Elle pleure et gémit à fendre l'âme.

J'assiste, impuissant, à la scène en compagnie d'Abdul, le jardinier.

— Abdul, pourquoi la police emmène-t-elle Lajwanti ? Pourquoi est-ce que Rani Sahiba ne fait rien ? Lajwanti est la meilleure femme de chambre qu'elle ait jamais eue.

Abdul sourit.

— C'est Madame elle-même qui a appelé la police pour arrêter Lajwanti.

— Mais pourquoi ?

— Parce que Lajwanti a volé le collier dans son coffre. La police a fouillé sa maison au village et l'a retrouvé aujourd'hui.

— Et comment Swapna Devi a-t-elle su que c'était Lajwanti ? Elle n'était même pas là le jour où le vol a eu lieu.

— Elle a laissé un indice, un indice qui ne trompe pas. En fait, elle n'est pas partie directement au village. Elle est restée à Agra et a attendu le moment propice pour s'introduire dans la maison sans se faire remarquer. Quand finalement elle est entrée dans la chambre pour prendre le collier, Madame était à une soirée. Avant son départ, elle s'était peigné les cheveux sur le lit, et il restait quelques pinces et épingle éparpillées sur le couvre-lit en satin. À son retour, Madame a trouvé ses pinces et épingle soigneusement rangées sur sa coiffeuse. C'est ça qui lui a mis la puce à l'oreille. Elle a regardé dans le coffre et s'est aperçue qu'il manquait un collier. Elle a compris immédiatement que ça ne pouvait être que Lajwanti.

Je me frappe le front. Alors même qu'elle était en train de cambrioler sa maîtresse, Lajwanti n'a pas pu s'empêcher de jouer les femmes de chambre modèles.

Je tente d'intercéder pour elle auprès de Swapna Devi, mais me heurte à un mépris glacial.

— Je dirige une maîtrise, pas une œuvre de bienfaisance. Pourquoi fallait-elle qu'elle organise un mariage en grande pompe pour sa sœur ? Vous les pauvres ne devriez jamais chercher à échapper à votre condition. Sachez rester à votre place, et vous éviterez les ennuis.

J'éprouve une véritable haine pour elle ce jour-là. Mais au fond, elle n'a peut-être pas tort. Lajwanti a commis l'erreur colossale de vouloir franchir la frontière qui sépare les riches et les pauvres. L'erreur fatale : rêver au-dessus de ses moyens. Plus le rêve est grandiose, plus dure est la chute. C'est pour ça que moi, je rêve petit. Comme d'épouser une prostituée après avoir versé à son escroc de mac la modique somme de quatre cent mille roupies. Seulement.

Je suis à peine remis de l'arrestation de Lajwanti quand un nouveau malheur vient me frapper.

Shankar arrive dans ma chambre en toussant et se laisse tomber sur le lit. Il a l'air fatigué et se plaint d'avoir mal aux bras et aux genoux.

— Q Xh Oqyf, dit-il en agitant les mains.

Je tâte son front et m'aperçois qu'il a un peu de fièvre.

— Tu as pris froid, Shankar. Va te reposer. Je passerai te voir avec des médicaments.

Il se lève et regagne sa chambre sur la pointe des pieds. Il paraît nerveux et irritable.

Plus tard dans la soirée, je lui donne des antalgiques, mais son état continue à se détériorer. Le lendemain, il devient violent. Il est incapable de bouger son bras et crie dès qu'on allume la lumière. Avec beaucoup de difficulté, je réussis à prendre sa température et constate, atterré, qu'elle frôle les quarante degrés. Je pars immédiatement chercher un médecin. Le généraliste qui exerce au dispensaire public refuse tout net de me suivre ; je suis donc obligé de m'adresser à un cabinet. Ce docteur-là me réclame quatre-vingts roupies pour venir avec moi dans les communs. Il examine Shankar et me demande si je n'ai pas remarqué chez lui de coupures ou de bleus récents. Je lui parle du genou éraflé. Le médecin hoche la tête et prononce son diagnostic. Shankar a contracté la rage — probablement à la suite d'une morsure de chien. Il aurait dû recevoir une série d'injections du vaccin à base de cellules diploïdes humaines et d'immunoglobuline antirabique humaine sitôt après l'infection, mais maintenant il est trop tard. Son état est très grave. Il va bientôt manifester de l'aversion pour l'eau. Il pourrait montrer des signes d'agitation et de confusion, et même avoir des hallucinations. Il pourrait avoir des spasmes et des contractures musculaires. Il risque de perdre l'usage de la parole en raison de la paralysie des cordes vocales. Pour finir, il va sombrer dans le coma et cesser de respirer. En langage simple, ça s'appelle mourir. Le tout en l'espace de quarante-huit heures.

Le médecin débite ce catalogue d'horreurs sans sourciller. Je suis complètement anéanti. Rien que de penser à la mort de Shankar, j'en ai les larmes aux yeux.

— Il n'y a absolument rien qui puisse le sauver, docteur ? dis-je d'un ton implorant.

— Ma foi, hésite-t-il. Le mois dernier encore, il n'y avait rien, mais j'ai entendu parler d'un tout nouveau vaccin expérimental importé des États-Unis. Ça s'appelle RabCure et on ne le trouve qu'à la pharmacie Gupta.

— Celle qui est à Rakab Ganj ?

— Oui. Mais je doute que vous ayez les moyens de l'acquérir.

— Pourquoi, combien ça coûte ? je demande, le cœur serré.

— Dans les quatre cent mille roupies.

Je songe à l'ironie du destin. Le traitement de Shankar revient à quatre *lakhs* de roupies, et le souteneur de Nita me réclame exactement la même somme. Or je dispose royalement de quatre cents roupies dans ma poche.

J'ignore où je vais me procurer cet argent, mais je sais que Shankar ne peut pas rester seul. Je décide donc de le transporter dans ma chambre. Je le prends dans mes bras. Bien que nous ayons pratiquement le même âge, son corps semble léger comme une plume. Ses bras et ses jambes pendent, inertes, sur les côtés ; j'ai davantage l'impression de porter un sac à patates qu'un être humain. Je dépose Shankar sur mon lit et me couche par terre, exactement ce qu'il a fait pour moi il y a deux ans, deux ans qui en paraissent vingt.

Shankar remue, se tourne, s'agitte dans son sommeil. Moi aussi, j'ai du mal à dormir : je rêve de chiens enragés et de bébés qui ne parlent qu'en charabia. Soudain, en pleine nuit, je crois entendre crier : « Maman ! Maman ! » Je me réveille. Shankar dort paisiblement. Je me frotte les yeux, me demandant si son rêve ne s'est pas mêlé inopinément au mien.

Le lendemain, Shankar garde le lit toute la journée. Il s'affaiblit à vue d'œil. Bien que parfaitement conscient de la menace de mort qui pèse sur lui, je me comporte comme s'il avait une simple grippe. Ça me fend le cœur de voir son doux visage et de m'imaginer que je ne le reverrai plus jamais. Même son galimatias ressemble aujourd'hui à un discours profond qui mériterait d'être consigné.

La nuit tombe, et Shankar commence à avoir des spasmes dans les bras. Il éprouve de la difficulté à absorber des liquides et ne mange qu'un chapatti avec des lentilles, son plat préféré.

Son front est brûlant. Je prends sa température et découvre qu'elle est montée à 40,5°.

— Q Akip Sxip Pk Aqe, Nxej, dit-il, et il se met à pleurer.

Je fais de mon mieux pour le réconforter, mais il n'est pas facile de remonter le moral à quelqu'un quand on se sent soi-même vide à l'intérieur.

Je m'endors péniblement cette nuit-là encore, tourmenté par les démons de mon passé. Vers deux heures du matin, j'entends un bruit provenant du lit de Shankar, comme un gémissement. Je me lève avec effort, passablement désorienté. Shankar a les yeux fermés, mais ses lèvres remuent. Je tends l'oreille pour déchiffrer ses balbutiements et manque de sauter au plafond. Car, je le jure, Shankar est en train de dire :

— S'il te plaît, maman, ne me tape pas.

— Shankar ! Shankar ! (Je titube jusqu'au lit.) Tu viens de dire quelque chose, non ?

Mais, perdu dans son monde, il ne m'entend guère. Ses yeux se révulsent ; à l'évidence, il délire. Sa poitrine se soulève spasmodiquement ; du mucus coule de sa bouche.

— Pourquoi tu m'as jeté dehors, maman ? marmonne-t-il. Excuse-moi, j'aurais dû frapper. Comment pouvais-je savoir que mon oncle était là, avec toi ? Je t'aime, maman. Je t'ai dessinée. Mon cahier bleu est plein de dessins. De portraits de toi. Je t'aime, maman. Je t'aime très fort. Ne me frappe pas, maman. Je promets que je ne le dirai à personne. Maman, maman, maman...

Shankar parle avec la voix d'un enfant de six ans. Il a régressé à une époque lointaine. Une époque où il avait une mère. Une époque où sa vie, et ses paroles, avaient un sens. J'ignore comment il fait pour s'exprimer de manière aussi lucide et sensée alors que le médecin a prédit qu'il ne parlerait plus du tout. Mais je ne cherche pas à comprendre. Un miracle, ça ne s'analyse pas.

Je n'en apprends pas plus cette nuit-là. Le lendemain, à son réveil, Shankar est redevenu le garçon de seize ans qui ne communique qu'en charabia. Mais je me rappelle son allusion à un cahier bleu. Je fouille sa chambre et le trouve caché sous son lit.

Il contient des feuilles volantes, des feuilles à dessin avec de beaux portraits au crayon. Les dessins sont très minutieux, jusque dans les plus petits détails. Mais ce qui me fascine, ce n'est pas leur qualité, c'est la femme qu'ils représentent. Cette femme, c'est Swapna Devi.

— Je sais ce que tu m'as dissimulé pendant tout ce temps, Shankar. Je sais que Swapna Devi est ta mère, lui dis-je en brandissant le cahier bleu.

— Ses yeux se dilatent de peur, et il tente de m'arracher le cahier.

— Cqrz Hz Wxyf Hu Aqynu ! crie-t-il.

— Je connais la vérité, Shankar. Tu as dû découvrir son sordide secret, et c'est pour ça qu'elle t'a jeté dehors. C'est là aussi que tu as perdu la faculté de parler normalement. Je pense que ta mère a vécu toute sa vie avec ce sentiment de culpabilité. Ça expliquerait pourquoi elle paie ton loyer et te donne de l'argent. D'ailleurs, je vais voir ta maman de ce pas, pour lui demander de quoi te soigner.

— Ik, ik, ik, Lgzxoz Akip Ck Pk Hu Hjhhu ! s'exclame-t-il.

Mais j'ai déjà mis le cap sur le palais Swapna, pour avoir une petite conversation entre quat-z-yeux avec Rani Sahiba.

Elle refuse tout d'abord de me rencontrer, prétextant qu'elle reçoit seulement sur rendez-vous. Je campe sur son pas de porte pendant deux heures, et elle finit par céder.

— Oui, pourquoi venez-vous m'importuner ? demande-t-elle insolemment.

— Je connais votre secret, Swapna Devi, lui dis-je bien en face. J'ai découvert que Shankar était votre fils.

Son masque altier se décompose un instant ; elle pâlit, mais se reprend aussitôt et me rétorque avec un mépris cinglant :

— Espèce de bon à rien, comment osez-vous proférer ces accusations mensongères ? Je n'ai aucun lien de parenté avec Shankar. Parce que j'ai été gentille avec ce garçon, vous en avez déduit qu'il était mon fils ? Allez-vous-en tout de suite, ou je vous fais jeter dehors.

— Je vais m'en aller. Mais seulement après que vous m'aurez remis quatre *lakhs* de roupies. J'en ai besoin pour faire soigner Shankar. Il a attrapé la rage.

— Vous avez perdu la tête ? Vous croyez que je vais vous donner quatre *lakhs* ? s'égoisse-t-elle.

— Si je n'ai pas cet argent, Shankar va mourir dans les vingt-quatre heures.

— Faites ce que vous voulez, mais ne venez pas me déranger.

Et elle poursuit par ces mots, les plus ignobles que j'aie jamais entendus dans la bouche d'une mère :

— C'est peut-être aussi bien qu'il meure. Le pauvre garçon sera enfin délivré de ses souffrances. Et ne vous avisez pas d'aller répéter à d'autres ce mensonge selon lequel il serait mon fils.

Elle ferme la porte.

Je reste là, sur le seuil, des larmes dans les yeux. Moi, au moins, j'ai eu la chance d'être abandonné à la naissance, alors que le pauvre Shankar a été rejeté par sa mère à mi-chemin de sa vie, et à présent elle vient de refuser de lever le petit doigt pour le sauver d'une mort imminente.

Le cœur lourd, je regagne ma chambre. Les paroles de Swapna Devi résonnent à mes oreilles aussi fort que des coups de marteau. Elle souhaite que Shankar meure comme un chien enragé. Jamais ma pauvreté ne m'a autant pesé. J'aurais voulu pouvoir expliquer au chien qui a mordu Shankar qu'il aurait dû se renseigner d'abord, pour savoir si la personne qu'il attaquait avait les moyens de se payer un antidote.

Le lendemain, je fais quelque chose que je n'ai pas fait depuis dix ans : je prie. Je me rends au temple de Durga et offre des fleurs pour la guérison de Shankar. Je vais à l'église St John et allume un cierge pour Shankar. Je vais au Kali Masjid et m'incline devant Allah en implorant sa pitié pour Shankar. Mais le pouvoir de la prière se révèle insuffisant. Toute la journée, Shankar souffre le martyre ; il n'y a pas une partie de son corps qui ne lui fasse pas mal. Et sa respiration devient plus irrégulière.

La nuit tombe. C'est une nuit sans lune, mais dans les communs on ne s'en rend pas compte à cause des lumières qui illuminent le palais Swapna comme un cierge géant. Il y a une réception au palais. Le préfet de police est là, ainsi que le juge du tribunal d'instance, et tout un tas d'hommes d'affaires, de mondains, de journalistes et d'écrivains. Des bribes de musique douce, des rires parviennent jusqu'à nous. On entend le tintement des verres, le brouhaha des conversations, le cliquetis de l'argent. Dans ma chambre, le silence irréel n'est troublé que par la respiration laborieuse de Shankar. Toutes les demi-heures ou presque, son corps est secoué de convulsions. Mais ce qui le gêne le plus, c'est la constriction de sa gorge, où se forment des glaires filandreuses qui lui causent un profond inconfort. À présent, la simple vue d'un verre d'eau lui donne des spasmes. Idem pour les courants d'air.

De tous les maux dont on peut mourir, l'hydrophobie est peut-être le plus cruel : l'eau qui est censée donner la vie devient ici l'agent de la mort. Même un cancéreux peut garder une lueur d'espoir, mais un malade atteint de la rage n'en a point.

En assistant à la lente agonie de Shankar, je songe à Swapna Devi, cette femme sans cœur capable de festoyer pendant que son fils se meurt dans d'atroces souffrances. Encore une chance que j'aie balancé le colt dans la rivière, sinon ce soir j'étais bon pour commettre un nouveau meurtre.

Au fil des heures, les spasmes deviennent de plus en plus fréquents ; Shankar hurle de douleur et commence à baver. Je sais que la fin est proche.

Il s'éteint finalement à minuit quarante-sept. Juste avant de mourir, il a un autre éclair de lucidité. Ma main dans la sienne, il profère un seul mot :

— Raju.

Puis il agrippe son cahier bleu et crie :

— Maman, maman !

Après quoi, ses yeux se ferment à jamais.

Agra est désormais la cité de la mort. J'ai un cadavre dans ma chambre et un cahier bleu entre les mains. Je le feuillette sans but, contemplant les esquisses au crayon d'une mère sans

œur. Non, je ne l'appellerai pas « mère » car ce serait faire insulte à toutes les autres mères.

Je ne sais pas comment réagir à la mort de Shankar. Je pourrais hurler à l'instar de Bihari. Je pourrais injurier tous les dieux du ciel et tous les puissants de la terre. Je pourrais marteler une porte, jeter des meubles, donner des coups de pied dans un lampadaire. Après quoi, je m'effondrerais en pleurs. Mais aujourd'hui, les larmes ne viennent pas. Une rage incandescente monte lentement du fond de mes tripes. J'arrache les pages du cahier et les déchire en mille morceaux. Puis, soudain, je prends Shankar dans mes bras et me dirige vers le palais illuminé.

Les gardes en uniforme me barrent le passage, mais en voyant le corps inerte ils s'empressent d'ouvrir le portail. Je remonte l'allée où de luxueuses voitures de marques étrangères sont garées les unes derrière les autres. J'arrive à la porte d'entrée ouvragée et la trouve grande ouverte. Je traverse le vestibule de marbre et pénètre dans la salle à manger où les convives s'apprêtent à prendre le dessert. Ils me voient, et toutes les conversations s'arrêtent instantanément.

Je grimpe sur la table et dépose en douceur le corps de Shankar au milieu, entre un bavarois à la vanille et un bol de *rasagullas*. Les serveurs sont comme statufiés. Les hommes d'affaires élégants toussent et se tortillent, gênés, sur leurs chaises. Les dames portent la main à leur collier. Le juge et le préfet de police m'étudient d'un œil inquiet. Swapna Devi, qui préside la tablée vêtue d'un lourd sari en soie et couverte de bijoux, a l'air de suffoquer. Elle essaie d'ouvrir la bouche et découvre que ses cordes vocales sont paralysées. Je la regarde fixement, avec tout le mépris dont je suis capable, et déclare :

— Madame Swapna Devi, puisque ceci est votre palais et que vous en êtes la souveraine, veuillez en accueillir le prince. Je viens vous remettre le cadavre de votre fils Kunwar Shankar Singh Gautam, décédé il y a une demi-heure dans les communs où vous l'aviez relégué depuis toutes ces années. Vous n'avez pas payé pour ses soins. Vous n'avez pas rempli votre devoir de mère. Honorez au moins vos obligations de propriétaire. Offrez, je vous prie, des obsèques à votre locataire indigent.

Je termine mon discours, salue d'un hochement de tête les invités assis dans un silence figé et quitte la touffer du palais pour la fraîcheur de la nuit. Personne, paraît-il, n'a pris de dessert ce soir-là.

La mort de Shankar m'affecte profondément. Je dors, je pleure et je me recouche pour dormir. Je ne vais plus au Taj Mahal. Je ne vais plus voir Nita. Je ne vais plus au cinéma. J'ai mis ma vie sur « Pause ». Pendant une quinzaine de jours après la mort de Shankar, j'erre à travers Agra tel un animal enragé. Shakil, l'étudiant, me trouve un soir devant la chambre de Shankar, en train de fixer le cadenas sur la porte comme un ivrogne regarde une bouteille de whisky. Bihari, le cordonnier, me découvre assis à côté du robinet municipal, mais l'eau qui coule jaillit de mes yeux. Abdul, le jardinier au palais Swapna, me voit traverser les communs sur la pointe des pieds, comme le faisait Shankar. Au cœur de l'hiver, la ville devient pour moi un désert brûlant et solitaire. J'essaie de me perdre dans son existence chaotique. J'essaie de me transformer en une syllabe incompréhensible de son bavardage incessant et réussis presque à sombrer dans la prostration.

Le temps que je me réveille, il est déjà trop tard. Il y a eu un coup de fil pour moi au bureau de poste du coin, et Shakil arrive en courant pour me prévenir :

— Raju, Raju, une dénommée Nita vient de téléphoner. Elle veut que tu ailles là, tout de suite, aux urgences de l'hôpital Singhania.

Mon cœur fait un bond, et je franchis les cinq kilomètres qui me séparent de l'hôpital au pas de course. J'évite de justesse une collision avec un médecin, de manque de renverser un chariot et fais irruption au service des urgences tel un inspecteur de police sur le lieu d'un braquage.

J'interpelle une infirmière médusée :

— Où est Nita ?

— Je suis là, Raju.

Sa voix est faible. Elle est allongée sur un chariot, derrière un rideau. Un seul regard sur elle, et je m'évanouis presque. Son visage est tuméfié et ses lèvres bizarrement sont tordues,

comme si elle avait la mâchoire disloquée. Elle a du sang sur deux de ses dents, et un coquard sous son œil gauche.

— Qui... qui t'a fait ça ?

Je reconnaissais à peine le son de ma propre voix.

Elle a du mal à parler.

— Un homme de Mumbai. Shyam m'a envoyée dans sa chambre au Palace. Il m'a attachée et m'a fait tout ça. Mon visage, c'est rien. Attends de voir ce qu'il a fait à mon corps.

Nita se tourne sur le flanc : son dos mince est couvert de zébrures rouges, comme si on l'avait fouettée. Puis elle remonte son corsage, et là, je frôle la crise cardiaque. La chair brune et lisse de ses seins est truffée de brûlures de cigarette, comme autant de traces de vérole. J'ai déjà vu ça quelque part.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Je sais qui c'est. Est-ce qu'il t'a dit son nom ? Je vais le tuer.

— Je ne connais pas son nom. Il était grand et...

Là-dessus, Shyam arrive avec un paquet de médicaments. En me voyant, il entre en rage.

— Comment oses-tu te pointer ici, fumier ? hurle-t-il en m'empoignant par le col. C'est à cause de toi et de toi seul que Nita a atterri là.

— Tu as perdu la tête, Shyam ? je crie.

— Non, c'est toi qui es fou. Tu considères Nita comme ta propriété, tu la pousses à quitter le métier, à ne plus se plier aux exigences des clients. Tu sais combien ce type de Mumbai m'a payé pour elle ? Cinq mille roupies. Mais ma sœur t'a écouté ; elle a dû lui résister et tu as vu le résultat. Je vais te dire une chose : si tu veux revoir Nita, reviens avec quatre *lakhs* de roupies. Sans ça, oublie-la. Si jamais je te vois rôder autour de l'hôpital, je te fais descendre, compris ? Maintenant, fiche le camp.

J'aurais pu tuer Shyam en cet instant, l'étouffer jusqu'à ce qu'il ne reste plus un souffle d'air dans ses poumons, ou bien lui crever les yeux avec mes ongles. Mais, me rappelant la promesse faite à Nita, je réussis à contenir ma colère. Incapable de supporter plus longtemps la vue du visage de Nita, je quitte les

urgences. Je ne pense qu'à une chose : il faut que je trouve ces quatre cent mille roupies. Oui, mais comment ?

J'échafaude mon plan et attends que Swapna Devi s'absente de chez elle. Deux jours plus tard, je vois Rani Sahiba monter dans sa Contessa pour se rendre à une nouvelle réception. Je m'introduis dans sa propriété par une brèche dans la clôture. Lajwanti m'a expliqué avec précision la topographie des lieux ; je repère donc sans difficulté la fenêtre de la chambre de Swapna Devi. Je l'ouvre à l'aide d'une pince-monseigneur et me glisse dans la pièce somptueusement décorée. Je n'ai guère le temps d'admirer le lit sculpté en noyer massif ni la coiffeuse en teck. Je n'ai d'yeux que pour le grand tableau que j'aperçois sur le mur de gauche. Signé d'un certain Husain, il représente des chevaux peints dans des couleurs vives. Je le décroche à la hâte et découvre un coffre-fort en acier encastré dans le mur. Je cherche sous le matelas, dans le coin gauche, mais ne trouve pas de dé. Momentanément désarçonné, je constate avec soulagement que la clé est cachée du côté droit. Elle correspond parfaitement à la serrure, et la lourde porte pivote lentement. Je jette un œil dans le coffre et reçois un nouveau choc. Il est pratiquement vide. Il n'y a là ni colliers d'émeraudes ni bracelets en or. Je ne vois que quatre petits paquets de billets de banque, quelques documents officiels et la photo d'un bambin en noir et blanc. Je n'ai pas besoin de regarder de près pour savoir que c'est une photo de Shankar. Je n'éprouve aucun scrupule à me servir. Je fourre les liasses dans mes poches, referme le coffre, remets le tableau et la clé à leur place et repars comme je suis venu.

Je me précipite dans ma chambre, puis verrouille la porte et m'assieds pour évaluer mon butin. Les quatre liasses contiennent un total de 399.844 roupies. Je fouille toutes mes poches et rassemble 156 roupies. Le tout fait quatre *lakhs* de roupies. On dirait que même la déesse Durga m'a accordé sa bénédiction.

Je range l'argent dans un sac en papier brun et, le serrant dans ma main droite, fonce à l'hôpital. À l'entrée des urgences, je suis bousculé par un homme d'âge moyen, à lunettes, mal

rasé et mal coiffé. Je tombe sur le carrelage et laisse échapper le sac en papier. Les billets s'éparpillent. Une lueur démente s'allume dans l'œil du bonhomme. Il se rue pour ramasser les billets comme un enfant excité. L'espace d'une seconde, je me fige : j'ai l'impression de revivre l'épisode du braquage dans le train. Mais après avoir récupéré tout l'argent, l'homme me le rend et s'adresse à moi en joignant les mains :

— Cet argent est à vous, mais je vous en supplie, mon frère, prêtez-le-moi. Sauvez la vie de mon fils. Il n'a que seize ans. Je refuse de le voir mourir, m'implore-t-il tel un mendiant.

Je m'empresse de glisser les billets dans le sac en papier et essaie de me débarrasser de lui.

— Qu'est-ce qu'il a, votre fils ?

— Il a été mordu par un chien enragé. Maintenant, il souffre d'hydrophobie. Le docteur dit qu'il mourra cette nuit, à moins que je ne me procure un vaccin appelé RabCure et qu'on trouve seulement à la pharmacie Gupta. Mais ça coûte quatre *lakhs*, et un professeur de collège comme moi n'a pas les moyens de réunir une somme pareille. Vous avez cet argent, mon frère, je le sais. Je vous en supplie, sauvez la vie de mon fils, et je serai votre esclave à jamais.

Sur ce, il se met à pleurer comme un bébé.

— Cet argent est destiné à soigner quelqu'un qui m'est très cher. Je regrette de ne pas pouvoir vous aider, dis-je en poussant la porte vitrée.

L'homme m'emboîte le pas et m'attrape par les pieds.

— S'il vous plaît, attendez une minute, mon frère. Regardez cette photo. C'est mon fils. Dites-moi, comment vivrai-je s'il meurt cette nuit ?

Il me tend la photo couleurs d'un jeune et beau garçon aux yeux noirs expressifs et au sourire chaleureux. Il me fait penser à Shankar. Je détourne précipitamment la tête.

— Je vous l'ai dit, je regrette. S'il vous plaît, cessez de m'importuner.

Et je dégage mes jambes de son étreinte.

Sans plus me soucier de lui, je me rends au chevet de Nita. Shyam et un autre homme de la maison de passe montent la garde devant son lit, assis sur des chaises. Ils sont en train de

manger des samosas sur du papier journal ramolli. Nita a l'air de dormir. Son visage est couvert de bandages.

— Oui ? fait Shyam en mastiquant bruyamment. Qu'est-ce que tu fais là, ordure ?

— J'ai l'argent que tu m'as demandé. Quatre *lakhs* de roupies. Tiens.

Je lui montre les liasses de billets.

Shyam émet un sifflement.

— Où tu as volé tout cet argent ?

— Ça ne te regarde pas. Je suis venu chercher Nita.

— Nita n'ira nulle part. Les médecins disent qu'il lui faudra quatre mois pour se rétablir. Et puisque tu es responsable de son état, c'est à toi de payer les soins. Elle aura besoin de chirurgie plastique. Ça va me coûter les yeux de la tête, presque deux *lakhs*. Alors, si tu tiens vraiment à Nita, reviens avec six *lakhs* ou mon pote va s'occuper de toi.

L'homme assis à côté de Shyam tire un couteau à cran d'arrêt de sa poche et le fait tourner entre ses doigts comme un barbier qui s'apprête à raser un client. Il sourit avec malveillance, montrant des dents tachées de *paan*.

Je sens que Nita ne sera jamais à moi. Que Shyam ne la laissera pas partir. Même si je lui apporte six *lakhs*, il en exigera dix. Un voile noir descend sur moi, une vague de nausée me submerge. Lorsque je recouvre mes esprits, j'aperçois un journal tout ramolli par terre. Un homme sourit sur une publicité, avec plusieurs billets de mille roupies entre ses doigts. La légende dit : « Bienvenue dans la meilleure émission télévisée. Bienvenue dans *Qui Va Gagner un Milliard* ? Nos lignes téléphoniques sont ouvertes. Appelez-nous ou écrivez-nous pour savoir si vous serez l'heureux gagnant du plus grand jackpot du monde ! » Je regarde l'adresse mentionnée dans la publicité : « Studios Prem, Khar, Mumbai. » Je sais déjà que je vais me rendre à Mumbai.

Je sors du service des urgences comme en transe. L'odeur d'antiseptique qui règne à l'hôpital ne m'agace plus les sens. Le bonhomme à lunettes est toujours dans le couloir. Il me regarde avec espoir, mais ne cherche pas à m'aborder. Peut-être qu'il s'est résigné à l'idée de perdre son fils. J'ai toujours mon sac en

papier à la main. Je lui fais signe. Il s'approche comme un chien qui attend de recevoir un os.

— Tenez, prenez ça.

Je lui donne le sac.

— Il y a quatre cent mille roupies là-dedans. Allez sauver la vie de votre fils.

Il prend le paquet, tombe à mes pieds et se met à pleurer.

— Vous n'êtes pas un homme, vous êtes un dieu.

— Si j'étais Dieu, dis-je en riant, on n'aurait pas besoin d'hôpitaux. Non, je n'étais qu'un petit guide avec de grands rêves.

Je tourne les talons, mais il me barre à nouveau le chemin. Sortant un portefeuille fatigué de sa poche, il en tire une carte.

— L'argent que vous m'avez donné, c'est une dette que j'ai envers vous. Voici ma carte. Je vous le rembourserai dès que je pourrai, mais à partir de maintenant, je suis votre serviteur.

— Je ne pense pas que j'aurai besoin de vous. En fait, je n'aurai besoin de personne à Agra. Je pars pour Mumbai, lui dis-je distraitemment en glissant sa carte dans la poche de ma chemise.

L'homme m'adresse un dernier regard humide, puis s'en va en courant, direction Rakab Ganj et la pharmacie Gupta ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Au moment où je quitte l'hôpital, une jeep au gyrophare rouge s'arrête en trombe devant l'entrée. Un inspecteur et deux agents en jaillissent. Deux autres hommes descendent de la banquette arrière. Je les connais : c'est un garde du palais Swapna et Abdul, le jardinier. Le garde me montre du doigt.

— C'est lui, inspecteur sahib, c'est ce garçon, Raju, qui a volé l'argent de Rani Sahiba.

L'inspecteur donne des ordres à ses agents.

— Puisqu'on n'a rien trouvé dans sa chambre, il doit avoir les billets sur lui. Fouillez-lui les poches, à cet enfant de salaud !

Les policiers palpent ma chemise et mon pantalon. Ils découvrent un petit paquet de chewing-gum, quelques grains de maïs et une pièce de une roupie qui, sur ce coup-là, ne m'a pas porté bonheur.

— Il est OK, sahib. Il n'a pas d'argent sur lui.

— Ah bon ? Ça ne fait rien, on l'embarque pour l'interroger. Comme ça, on saura où il était ce soir, déclare l'inspecteur d'un ton brusque.

— Ztyjoz Hz ? dis-je en me tordant la bouche.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? Je n'ai pas bien saisi, répond l'inspecteur, déconcerté.

— Q Oxqa Ukj Xnz Xi Qaqkp.

— C'est quoi, ce charabia ? s'emporte-t-il. Tu te fiches de moi, hein ? Tu vas voir.

Il lève sa matraque pour me frapper, mais Abdul s'interpose :

— S'il vous plaît, ne le frappez pas, inspecteur sahib. Raju n'a plus toute sa tête depuis la mort de son ami Shankar. Shankar aussi parlait comme ça.

— C'est vrai, ça ? Pourquoi l'avoir soupçonné, alors ? On ne pourra rien tirer d'un demeuré. Allez, venez.

Il fait signe à ses agents, puis se tourne vers moi.

— Désolé de t'avoir dérangé, tu peux rentrer chez toi maintenant.

— Pdxif Ukj, dis-je. Pdxif Ukj Rznu Hjyd.

Assis sur le lit de Smita, je donne libre cours à mes larmes. Elle s'empare de ma main et la presse doucement. Je m'aperçois qu'elle aussi a les yeux humides.

— Pauvre Shankar, dit-elle. D'après ce que tu m'as raconté, ce devait être un enfant autiste. Quelle mort atroce ! Tu as vraiment vécu l'enfer, Thomas ! Tu ne méritais pas de souffrir autant.

— Mieux vaut encore mon enfer à moi que celui de Nita. Imaginez un peu ce qu'elle a dû endurer depuis l'âge de douze ans.

Smita hoche la tête.

— Oui, je m'en doute. Est-ce qu'elle est toujours à Agra ?

— Normalement, oui, mais je n'en ai pas la certitude. Ça fait quatre mois que je n'ai plus de ses nouvelles. Je ne sais même pas si je la reverrai un jour.

— Je suis sûre que oui. Bon, allez, voyons l'avant-dernière question.

Le panneau lumineux affiche « Silence », mais le public du studio refuse d'obtempérer. Les gens bavardent avec animation en montrant du doigt ce crétin de serveur qui a misé cent millions de roupies sur une seule question.

Prem Kumar s'adresse à la caméra.

— Passons maintenant à la question numéro onze, question à cent millions. Croyez-moi, rien que d'y songer, j'en ai la chair de poule. Alors, monsieur Thomas, vous avez le trac ?

— Non.

— C'est incroyable... Vous remettez en jeu les dix millions de roupies que vous venez de gagner, et ça ne vous angoisse pas le moins du monde. N'oubliez pas, si vous donnez une mauvaise réponse, vous perdez tout. Mais si vous répondez correctement, les cent millions de roupies sont à vous. Personne n'a encore gagné une aussi grosse somme, même au loto. Voyons donc si l'histoire va s'écrire en direct, là, sous nos yeux. OK, voici la question numéro onze, tirée de l'univers de...

Prem Kumar marque une pause pour ménager son effet.

— ... la littérature anglaise !

Le panneau affiche « Applaudissements ».

— Dites-moi, monsieur Thomas, vous vous y connaissez un peu, en littérature anglaise ? Avez-vous lu des romans anglais, des poèmes, des pièces de théâtre ?

— Eh bien, je peux réciter « Bêê, bêê, brebis noire », si c'est ce que vous entendez par poésie anglaise.

La salle éclate de rire.

— J'avoue que je pensais à quelque chose de plus complexe, mais peu importe. Vous avez sûrement entendu parler de Shakespeare ?

— Cheikh qui ?

— Vous savez, le plus grand poète et dramaturge de langue anglaise. Oh, comme je regrette mes années de fac, quand je passais mon temps à jouer du Shakespeare. Quelqu'un ici se souvient-il du monologue d'Hamlet ? « Être ou ne pas être, c'est la question. Est-il plus noble pour une âme de souffrir les flèches et les pierres d'une fortune affreuse ou de s'armer contre une mer bouleversée, et d'y faire face...» Mais assez parlé de

moi. C'est à M. Thomas de répondre à la prochaine question... que voici, pour la somme astronomique de cent millions de roupies. Dans quelle pièce de Shakespeare trouve-t-on un personnage nommé Costard : a) *Le Roi Lear*, b) *Le Marchand de Venise*, c) *Peines d'amour perdues* ou d) *Othello* ?

La musique retentit. Je dévisage Prem Kumar sans réagir.

— Dites, monsieur Thomas, avez-vous la moindre idée de ce dont on parle là ?

— Non.

— Non ? Que comptez-vous faire, alors ? Il faut que vous donniez une réponse, quitte à la jouer à pile ou face. Qui sait, si la chance continue à vous sourire, vous pourriez tomber juste et empocher cent millions de roupies. Que décidez-vous ?

Dans ma tête, c'est le black-out complet. J'ai fini bel et bien par me retrouver au pied du mur. Je réfléchis trente secondes et me lance :

— Je vais utiliser une Bouée de Sauvetage.

Prem Kumar me regarde sans comprendre. Il semble avoir oublié que son jeu comporte quelque chose qui se nomme Bouées de Sauvetage. Enfin il se réveille.

— Une Bouée de Sauvetage ? Oui, bien sûr, vous avez vos deux Bouées de Sauvetage à disposition. Laquelle préférez-vous ? Vous avez le choix entre le Tuyau Ami et Cinquante-Cinquante.

Je suis de nouveau perplexe. À qui pourrais-je m'adresser ? Salim serait aussi perdu que moi. Le patron de Chez Jimmy doit en savoir à peu près autant sur Shakespeare qu'un ivrogne sur le sens de l'orientation. Et les habitants de Dharavi se soucient de la littérature comme la police de l'honnêteté. Le seul qui aurait pu m'aider, c'est le père Timothy, mais il n'est plus de ce monde. Peut-être devrais-je demander Cinquante-Cinquante ? Je fouille dans la poche de ma chemise à la recherche de ma fidèle vieille pièce. À ma surprise, je sens sous mes doigts le bord d'une carte. Je la sors. C'est une carte de visite sur laquelle on peut lire : « UTPAL CHATTERJEE, PROFESSEUR D'ANGLAIS, COLLEGE ST JOHN, AGRA », avec un numéro de téléphone. Au début, je ne comprends pas. Je ne connais personne de ce nom, et je n'ai aucun souvenir de la façon dont cette carte a

atterri dans ma poche. Puis, soudain, je revois la scène à l'hôpital : le bonhomme à lunettes, d'allure débraillée, dont le fils de seize ans était en train de mourir d'hydrophobie. Un cri involontaire s'échappe de mes lèvres.

Prem Kumar l'entend et me jette un regard perçant.

— Excusez-moi, vous avez dit ?

— J'ai dit : Pourriez-vous, s'il vous plaît, appeler ce monsieur ?

Je lui tends la carte.

— J'ai choisi d'utiliser le Tuyau Ami.

Prem Kumar retourne la carte entre ses doigts.

— Je vois. Vous connaissez donc quelqu'un qui pourrait vous aider à répondre à cette question.

L'air inquiet, il interroge du regard le producteur. Ce dernier esquisse un geste d'impuissance. Les mots « Bouée de Sauvetage » s'affichent à l'écran. Suit une animation dans laquelle une barque tangue sur la mer, un nageur appelle au secours et on lui lance une bouée rouge.

Prem Kumar décroche un téléphone sans fil de sous son bureau et me le passe.

— Tenez. Demandez ce que vous voulez, à qui vous voulez. Mais vous n'avez que deux minutes, et le décompte commence — il consulte sa montre — maintenant !

Je prends le téléphone et compose le numéro qui figure sur la carte. Ça sonne à l'autre bout, à Agra. Ça sonne et ça continue de sonner, mais personne ne répond. Une demi-minute s'écoule. Le suspense dans le studio est à couper au couteau. Le public retient son souffle. Je dois leur faire l'effet d'un trapéziste de cirque exécutant son numéro de corde raide sans filet. Un seul faux mouvement, et l'acrobate plongera vers la mort. Quatre-vingt-dix secondes de plus, et je vais perdre cent millions de roupies.

Juste quand je suis sur le point de raccrocher, quelqu'un répond. Il me reste un peu plus d'une minute.

— Allô ?

— Puis-je parler à M. Utpal Chatterjee ? dis-je précipitamment.

— C'est lui-même à l'appareil.

— Monsieur Chatterjee, ici Ram Mohammad Thomas.

— Ram Mohammad... comment ?

— Thomas. Vous ne devez pas connaître mon nom. C'est moi qui vous ai aidé à Singhania, où était hospitalisé votre fils. Vous vous souvenez ?

— Oh, mon Dieu !

Changement complet de ton.

— Je vous ai cherché désespérément ces quatre derniers mois. Heureusement que vous avez appelé. Vous avez sauvé la vie de mon fils, vous n'imaginez pas à quel point j'ai...

Je le coupe tout net.

— Monsieur Chatterjee, je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Je suis en train de participer à un jeu télévisé et j'ai besoin de vous pour répondre à une question, vite.

— Une question ? Oui, bien sûr, tout ce que vous voudrez.

Il me reste moins d'une demi-minute. Tous les regards sont rivés sur l'horloge murale qui égrène bruyamment les secondes.

— Dites-moi rapidement dans quelle pièce de Shakespeare il y a un personnage nommé Costard. Est-ce dans : a) *Le Roi Lear*, b) *Le Marchand de Venise*, c) *Peines d'amour perdues* ou d) *Othello* ?

Les secondes passent, et Chatterjee se tait.

— Monsieur Chatterjee, pouvez-vous me donner la réponse ?

Il ne reste plus que quinze secondes lorsque Chatterjee réplique :

— Je ne sais pas.

Je suis atterré.

— Quoi ?

— Désolé, je ne connais pas la réponse. Ou plutôt je n'en suis pas sûr. Je ne me souviens pas de ce personnage-là dans *Le Marchand de Venise* ou dans *Othello*. C'est donc soit *Le Roi Lear* soit *Peines d'amour perdues*... mais je ne saurais dire laquelle.

— Je n'ai droit qu'à une seule réponse !

— Alors optez pour *Peines d'amour perdues*. Comme je l'ai dit, je n'en suis pas vraiment sûr. Je regrette de ne pas pouvoir vous ai...

Prem Kumar coupe la communication.

— Désolé, monsieur Thomas, vos deux minutes sont écoulées. Il me faut votre réponse maintenant.

La musique de fond n'entretient plus le suspense. Elle glace carrément le sang. Je m'absorbe dans une profonde réflexion.

— Monsieur Thomas, vous le connaissez bien, ce M. Chatterjee ? s'enquiert Prem Kumar.

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois.

— Et c'est un bon professeur d'anglais ?

— Aucune idée.

— Alors vous allez lui faire confiance ou vous fier plutôt à votre propre instinct ?

— Ma décision est prise.

— Je me fie à mon instinct, et mon instinct me dit de faire confiance à M. Chatterjee. La réponse est C. *Peines d'amour perdues*.

— Réfléchissez bien. Rappelez-vous, si vous ne répondez pas correctement, non seulement vous ne gagnez pas les cent millions, mais vous allez perdre les dix millions que vous avez gagnés jusque-là.

— Ma réponse est toujours C.

— Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche à l'écran.

— Oh, mon Dieu, c'est C. Absolument, cent pour cent correct !

Prem Kumar se lève.

— Ram Mohammad Thomas, vous êtes la première personne dans cette émission à avoir gagné cent millions de roupies. Mesdames et messieurs, nous venons d'entrer dans l'histoire ! Et maintenant, il nous faut à tout prix faire une pause.

La salle se déchaîne. Tout le monde se lève et applaudit pendant plus d'une minute.

Le visage en feu, Prem Kumar transpire abondamment.

— Comment vous sentez-vous ? me demande-t-il.

Je réponds :

— Q Bzzg Cnzxp !

Il a l'air décontenancé.

— Pardon, qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je me sentais en pleine forme.

Je lève les yeux et vois Shankar qui me sourit, là-haut.

Apparemment, la déesse Durga veille aussi sur moi ce soir.

**1 000 000 000**

## **La treizième question**

NOUS SOMMES TOUJOURS EN PLEINE PAUSE PUBLICITAIRE. Dans un coin, Prem Kumar tient un conciliabule avec le producteur chevelu. Je regarde autour de moi – le studio, les jolis lambris, les projecteurs, les caméras multiples, le système de sonorisation high-tech. Dans la salle, beaucoup de gens m’observent : ils doivent se demander à quoi je pense.

Son conciliabule terminé, Prem Kumar s’approche de moi, un sourire sinistre aux lèvres.

— Thomas, nous ignorons comment vous avez réussi à répondre aux onze questions, mais il est totalement impossible que vous puissiez répondre à la douzième et dernière.

— On verra.

— Préparez-vous à tout perdre.

Il regagne son siège. Le panneau affiche « Applaudissements ». L’indicatif retentit. Le public applaudit bruyamment.

Prem Kumar regarde la caméra.

— Mesdames et messieurs, nous abordons maintenant un moment historique, non seulement pour cette émission, mais peut-être pour la postérité. Ram Mohammad Thomas, dix-huit ans, serveur à Mumbai, est allé plus loin que n’importe quel autre de nos candidats. À présent, il est sur le point de poser un nouveau jalon. S’il répond correctement à cette dernière question, il remportera le plus gros jackpot de l’histoire : un milliard de roupies. S’il échoue, il perdra la plus grosse somme d’argent que quelqu’un ait jamais perdue en l’espace de soixante secondes : cent millions de roupies. D’une façon ou d’une autre, il entrera dans l’histoire. Alors, s’il vous plaît, éclaircissez-vous

les idées, emplissez votre cœur et joignez-vous à moi pour acclamer une fois de plus notre candidat de ce soir, M. Ram Mohammad Thomas !

Le panneau affiche « Applaudissements ». Tout le monde, Prem Kumar y compris, se lève et applaudit longuement.

Je ne puis qu'admirer la stratégie de QVGM. On me fête avant de me renvoyer sans un sou en poche. Tel un agneau, on m'engraisse avec adulation avant de me massacer sur la prochaine question. Le moment que j'attendais, et que je redoutais, depuis le début est enfin arrivé. J'inspire profondément et me prépare à affronter mon destin.

— Mesdames et messieurs, je suis prêt à révéler la question numéro douze, question finale à un milliard de roupies, le plus gros gain jamais offert de toute l'histoire de la planète. N'oubliez pas, nous sommes toujours dans la logique du Jouer ou Payer : on a tout à gagner et tout à perdre. OK, sans plus de préambule, voici la dernière question pour vous, monsieur Thomas, et elle est tirée de... des pages d'histoire ! Nous savons tous que Mumtaz Mahal était l'épouse de l'empereur Shah Jahan et qu'il a érigé le mondialement célèbre Taj Mahal à sa mémoire, mais quel était le nom du père de Mumtaz Mahal ? C'est notre question à un milliard de roupies. Vous avez le choix, monsieur Thomas, entre a) Mirza Ali Kuli Beg, b) Siraj ud-Daulah, c) Asaf Jah ou d) Abdur Rahim Khan Khanan. Réfléchissez soigneusement à votre réponse, monsieur Thomas. Rappelez-vous que vous vous trouvez à un tournant historique. Je sais qu'il vous faut du temps pour réfléchir et, afin que vous puissiez en profiter, nous allons marquer une brève pause publicitaire. Mesdames et messieurs, surtout restez à votre place.

Le panneau affiche « Applaudissements ». L'indicatif repart.

Prem Kumar m'adresse un large sourire.

— Je vous tiens, là. À moins d'avoir une maîtrise d'histoire médiévale, jamais vous ne pourrez répondre à ça. Alors dites au revoir à vos cent millions et préparez-vous à reprendre votre carrière de serveur. Qui sait, peut-être que je passerai chez Jimmy demain. Que me servirez-vous, hein ? Du poulet makkhani et de l'agneau vindaloo ?

Il rigole. Mais moi, je rigole aussi.

— Ha ! Je n'ai pas de maîtrise d'histoire, mais je connais la réponse à cette question.

— Quoi ? Vous plaisantez, non ?

— Je ne plaisante pas. La réponse est Asaf Jah.

Prem Kumar a l'air sidéré.

— Comment... comment le savez-vous ?

— Je le sais parce que j'ai travaillé deux ans comme guide au Taj Mahal.

Le visage de Prem Kumar devient livide. Pour la première fois, il me considère presque avec crainte.

— Vous... vous avez dû jeter un sort, j'en suis sûr.

Et il court voir le producteur. Ils se concertent en chuchotant. Prem Kumar gesticule dans ma direction. Quelqu'un apporte un gros livre, et ils se plongent dedans. Dix minutes passent. Le public commence à s'agiter. Finalement, Prem Kumar retourne à sa place. Son expression est neutre, mais je parie qu'il bout intérieurement.

— Mesdames et messieurs, juste avant la pause j'ai demandé quel était le nom du père de Mumtaz Mahal. Vous avez cru certainement que c'était la dernière question. Eh bien, non, c'est totalement faux.

Le public est abasourdi. Moi, je suis estomaqué. Est-ce qu'ils vont introduire une nouvelle question ? L'atmosphère est chargée d'électricité.

Prem Kumar poursuit :

— Non seulement ce n'était pas la dernière question, mais ce n'était pas une question du tout. En fait, il s'agissait d'une publicité pour le thé Mumtaz, l'un des sponsors de notre émission. Ce qui explique l'introduction d'une question factice.

Des murmures s'élèvent dans la salle. Des rires étouffés. Quelqu'un crie :

— Vous nous avez bien eus, monsieur Kumar !

La tension se dissipe. Le panneau lumineux affiche « Applaudissements » une fois de plus.

Je suis le seul à ne pas sourire : je sais maintenant que cette émission est produite et réalisée par des escrocs.

Le panneau affiche « Silence », et on nous repasse l'indicatif. Prem Kumar parle à la caméra.

— Mesdames et messieurs, je suis prêt à révéler la question numéro douze, question finale à un milliard de roupies, le plus gros gain jamais offert de toute l'histoire de la planète. N'oubliez pas, nous sommes toujours dans la logique du Jouer ou Payer : on a tout à gagner et tout à perdre. OK, sans plus de préambule, voici la dernière question pour vous, monsieur Thomas, et elle est tirée de... l'univers de la musique classique occidentale ! La sonate de Beethoven n°29, opus 106, également connue sous le nom de sonate Hammerklavier, a été composée dans quel ton : a) en si bémol majeur, b) en sol mineur, c) en mi bémol majeur ou d) en ut mineur ? Réfléchissez soigneusement à votre réponse, monsieur Thomas. Rappelez-vous que vous vous trouvez à un tournant historique ! C'est la décision la plus importante de toute votre vie. Je sais qu'il vous faut du temps pour réfléchir et, afin que vous puissiez en profiter, nous allons marquer une nouvelle pause publicitaire. Mesdames et messieurs, surtout restez à votre place.

Le panneau affiche « Applaudissements ». Prem Kumar me regarde avec un sourire patelin. Dans la salle, les gens commencent à bavarder entre eux.

Prem Kumar se lève.

— Je reviens tout de suite.

Je me lève aussi.

— Il faut que j'aille aux toilettes.

— Dans ce cas, venez avec moi. La règle stipule que le candidat doit être accompagné partout où il va.

Les toilettes du studio, éclairées au néon, sont d'une propreté impeccable. Le carrelage est d'une blancheur éclatante. Il y a d'immenses miroirs, et pas de graffiti aux murs.

En dehors de moi et de Prem Kumar, il n'y a personne. Il siffle en urinant. Puis il intercepte mon regard.

— Vous attendez quoi, là ? Ne me dites pas que la dernière question est si dure que vous en avez oublié comment on fait pour vider sa vessie.

Il renverse la tête et éclate de rire.

— Dommage que ça se termine comme ça. Enfin, sans mon aide, vous auriez été éliminé depuis longtemps — dès la deuxième question, en fait. Autrement dit, vous seriez reparti avec mille roupies seulement. J'ai une proposition à vous faire, tiens. Demain, quand je viendrai dans votre restaurant, je promets de vous donner mille roupies de pourboire. Et, croyez-moi, cette fois-ci je tiendrai ma promesse.

Il me sourit d'un air condescendant.

— Ce n'est pas à moi que vous avez fait une fleur en me soufflant la réponse à la deuxième question, mais à vous-même, dis-je.

Prem Kumar me jette un coup d'œil perçant.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire par là, monsieur Kumar, que je ne suis pas venu ici pour gagner de l'argent. Loin de là.

Je secoue la tête avec exagération.

— Non, je suis venu participer à votre quiz pour me venger.

Ça lui coupe toute envie de pisser. Il referme hâtivement sa braguette et me regarde de biais.

— Vous venger ? Comment ça ? Et de qui ?

Je réponds avec défi :

— De vous.

Je recule et sors une arme de la ceinture de mon pantalon. Un petit revolver court et compact, guère plus gros que mon poing. Je resserre les doigts sur la crosse et le pointe sur lui.

Le visage de Prem Kumar se vide de son sang.

— Vous... vous faites erreur, monsieur Thomas. Nous ne nous sommes jamais rencontrés dans le passé, dit-il dans un murmure à peine audible.

— Non, c'est vous qui faites erreur. Nous nous sommes rencontrés une fois, devant chez Neelima Kumari. C'était un matin de bonne heure. Vous êtes sorti en titubant, en chemise blanche et jean, les yeux injectés de sang et les cheveux sales. Vous aviez une liasse de billets à la main, de l'argent extorqué à Neelima, et vous jouiez avec des clés de voiture. Vous l'avez détruite. Mais ça ne vous a pas suffi. Vous avez fait la même chose à ma bien-aimée Nita.

— Nita ?

Prem Kumar hausse les sourcils.

— Ce prénom ne me dit rien.

— La jeune fille qui a failli mourir à Agra, par votre faute, et maintenant...

Je serre le revolver encore plus fort.

— ... maintenant, c'est votre tour.

Prem Kumar surveille anxieusement ma main. Il cherche à gagner du temps.

— Agra, vous avez dit ? Ça fait des mois que je ne suis pas allé à Agra.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire. Il y a quatre mois, vous êtes descendu au Palace. Vous avez fait venir une fille dans votre chambre, et vous l'avez attachée. Après quoi, vous l'avez sauvagement battue et brûlée avec une cigarette, exactement comme vous l'avez fait avec Neelima.

Sa lèvre se met à trembler. Puis elle se retrousse.

— C'était une prostituée, voyons. J'ai donné cinq mille roupies à son mac. En plus, je ne connaissais même pas son nom.

— Elle s'appelle Nita.

Je lève mon arme.

Prem tend ses paumes vers moi.

— Non... non... ! crie-t-il en reculant.

Son pied droit s'enfonce dans la rigole creusée dans le sol.

— Ne tirez pas... lâchez ça, s'il vous plaît.

Il marque une pause pour s'extraire de la rigole.

Je pointe le revolver droit sur son cœur. Je le vois qui tremble.

— J'ai juré de me venger de celui qui avait fait du mal à Nita. Mais je ne savais pas où vous trouver. C'est là que j'ai vu l'annonce dans un journal à Agra. Avec votre tête, souriant comme un singe et invitant les gens à participer à un jeu télévisé à Mumbai. C'est pour ça que je suis ici. Je vous aurais abattu à la première question à laquelle je n'aurais pas su répondre, mais miraculeusement, j'ai réussi à répondre à toutes. Donc, quand vous m'avez aidé sur la question numéro deux, vous ne m'avez pas rendu service, vous avez simplement prolongé le temps qu'il

vous restait à vivre. Mais maintenant, il n'y a plus d'échappatoire.

— Écoutez-moi... implore Prem Kumar.

Il est en train de craquer.

— ... c'est vrai, j'ai maltraité Neelima et j'y suis allé un peu fort avec cette prostituée à Agra. Mais qu'avez-vous à gagner en me tuant ? Vous ne toucherez pas votre argent. Lâchez cette arme, et je vous promets de vous faire décrocher le grand prix. Réfléchissez un peu, vous serez riche au-delà de tout ce qu'un serveur comme vous aurait pu imaginer, même dans ses rêves les plus fous.

Je ris amèrement.

— Et que ferai-je de toute cette fortune ? Tout homme, à l'arrivée, n'a besoin que de deux mètres de tissu pour son linceul.

Il blêmit de plus belle et lève la main en un geste de défense.

— Par pitié, n'appuyez pas sur la détente. Si vous me tuez, vous serez arrêté sur-le-champ. Arrêté et pendu. Vous mourrez aussi.

— Et alors ? Je ne vis que pour ma vengeance.

Je vous en supplie, réfléchissez bien, Thomas. Épargnez-moi, et je vous jure de vous donner la réponse à la dernière question. Vous serez notre plus grand gagnant.

— Je ne retourne pas à l'émission, et vous non plus.

J'ôte le cran de sûreté.

Prem Kumar a cessé de plastronner et se montre à moi en vrai lâche qu'il est. Il s'accroche au mur derrière lui et ferme les yeux. Le moment que j'attendais depuis ces quatre derniers mois est enfin arrivé. J'ai Prem Kumar en face de moi et une arme chargée à la main. Une arme d'excellente qualité. J'ai déjà tiré une fois pour la tester et trouvé que le recul était très léger. De toute façon, à bout portant, je peux difficilement rater mon coup.

J'accentue la pression sur la détente, mais plus j'appuie, plus la résistance que je rencontre est forte. Mon doigt est comme tétanisé.

Au cinéma, on nous montre que tuer un homme est aussi facile que crever un ballon. Pan, pan, pan... on tire des coups de

feu comme on écraserait une fourmi. Même un héros débutant, qui n'a jamais vu une arme de sa vie, est capable de refroidir une bonne dizaine de méchants à cent cinquante mètres de distance. La réalité est tout autre. Prendre une arme chargée et mettre quelqu'un en joue, ce n'est pas un problème. Mais quand on sait qu'une vraie balle va frapper un vrai cœur, que le liquide écarlate qui en jaillira sera du sang et non du ketchup, on est forcément réfléchi à deux fois. Il n'est pas facile de tuer un homme. Il faut d'abord déconnecter son cerveau. L'alcool peut aider. Ou la colère.

Je m'efforce donc de faire appel à ma colère. J'invoque tout ce qui m'a fait en arriver là. Des images de Neelima Kumari et de Nita me traversent l'esprit. Je vois les traces noires de brûlures sur le corps de Neelima, les zébrures rouges sur le dos de Nita, son visage tuméfié, son œil au beurre noir, sa mâchoire disloquée. Mais plutôt que de sentir monter la colère, j'éprouve une immense tristesse, et ce n'est pas une balle qui sort de mon revolver, ce sont des larmes qui coulent de mes yeux.

J'essaie de puiser du courage ailleurs. Je songe à tous les outrages que j'ai subis, à toutes les souffrances et les humiliations que j'ai endurées. Je revois le cadavre ensanglanté du père Timothy, l'homme le plus généreux que j'aie jamais connu, et le corps inerte de Shankar, le garçon le plus doux que j'aie jamais rencontré. Je pense à Swapna Devi, à Shantaram, à Maman, et tente de compresser toutes ces émotions en cette unique fraction de seconde nécessaire pour que le coup parte. Mais j'ai beau faire, je me rends compte que je ne peux pas accuser de tous mes malheurs l'homme en face de moi. Je n'ai pas assez de colère pour justifier sa mort.

Le fait est que je suis incapable de tuer de sang-froid, même une vermine comme Prem Kumar.

Je baisse le revolver.

Le tout n'a pris qu'une demi-minute. Prem Kumar attend, les yeux fermés. N'entendant pas de coup de feu, il ouvre un œil. Il transpire comme un porc. Il me regarde bêtement, voit le revolver dans ma main et l'indécision peinte sur ma figure.

Pour finir, il ouvre les deux yeux.

— Merci de m'avoir épargné, Thomas.

Sa poitrine se soulève convulsivement.

— En échange de votre miséricorde, je vous dirai la réponse à la dernière question. Vous avez déjà gagné en bonne et due forme. La question sur Mumtaz Mahal était bien la dernière, et vous y avez répondu. Je vais maintenant vous donner la réponse à l'autre question.

— Et comment puis-je être sûr que vous ne la changerez pas à la dernière minute ?

— Gardez votre arme sur vous. Mais croyez-moi, vous n'aurez pas à vous en servir car je souhaite sincèrement votre victoire. Un milliard est un milliard. Et vous allez le toucher cash.

Pour la première fois, je suis tenté par la perspective de tout cet argent. Avec un milliard de roupies, je pourrais faire un tas de choses. Racheter la liberté de Nita. Aider Salim à réaliser son rêve de devenir une star de cinéma. Améliorer la vie de milliers de petits orphelins et de gamins des rues comme moi. M'offrir une belle Ferrari rouge. Je finis par me décider. Ce sera « oui » au milliard et « non » à l'assassinat.

— OK, alors quelle est la réponse ?

— Je vais vous la dire.

Prem Kumar regarde ses pieds.

Je demande :

— Où est le problème ?

— Je viens de me rendre compte que si je vous la dis, je romps mon contrat et enfreins les règles de l'émission. Votre gain risquerait d'être invalidé.

Il secoue lentement la tête.

— Non, je ne vous la dirai pas.

Je suis déboussolé.

L'ombre d'un sourire se profile sur le visage de Prem.

— Je ne peux pas vous la dire, mais rien dans mon contrat ne m'empêche de vous donner un indice. Écoutez-moi bien. Après l'émission, j'irai directement à la gare pour prendre un train. J'ai été invité par quatre amis à Allahabad, Baroda, Cochin et Delhi, mais je ne peux aller que chez un seul d'entre eux. J'ai donc décidé d'aller à Allahabad, me tremper dans le Sangam pour laver mes péchés. OK ?

Je hoche la tête.

— OK.

Nous sortons des toilettes et regagnons nos sièges sur le plateau. Prem Kumar me jette un regard anxieux. Je me demande s'il tiendra parole. Tout le monde applaudit lorsque je me rassois. Le revolver glissé dans ma poche me gêne. Je pose la main dessus.

Le panneau lumineux affiche « Silence ».

Prem Kumar se tourne vers moi.

— Monsieur Ram Mohammad Thomas, avant notre dernière pause, je vous ai posé la question finale, question numéro douze à un milliard de roupies. Je vais vous la répéter. La sonate de Beethoven n°29, opus 106, connue également sous le nom de sonate Hammerklavier, a été écrite dans quel ton : a) en si bémol majeur, b) en sol mineur, c) en mi bémol majeur ou d) en ut mineur ? Êtes-vous prêt à répondre ?

— Non.

— Comment ça, non ?

— Je ne connais pas la réponse à cette question.

La caméra zoome sur mon visage. Il y a des exclamations étouffées dans la salle.

— Eh bien, comme je vous l'ai dit, monsieur Thomas, vous vous trouvez à un tournant historique. Il peut vous mener à une fortune et une prospérité au-delà de tout entendement, mais si vous le ratez, vous reviendrez tout simplement à la case départ. Alors, même si vous devez choisir au hasard, prenez votre temps. Vous pouvez tout gagner ou tout perdre. C'est la décision la plus importante de votre vie.

— J'aimerais utiliser une Bouée de Sauvetage.

— OK, il vous en reste une, et c'est Cinquante-Cinquante. Nous allons retirer deux réponses incorrectes pour n'en laisser que deux : la bonne et la mauvaise. Vous avez une chance sur deux de tomber sur la bonne réponse.

Les mots « Bouée de Sauvetage » apparaissent à l'écran, suivis d'une animation dans laquelle une barque tangue sur la mer, un nageur appelle au secours et on lui lance une bouée rouge. Les images s'effacent, et la question s'affiche de nouveau

en entier. Puis deux réponses disparaissent, et seules les solutions A et C clignotent sur l'écran.

— Et voilà, déclare Prem Kumar. Vous avez le choix entre A et C. Donnez-moi la bonne réponse, et vous serez le premier homme de l'histoire à gagner un milliard de roupies. Donnez-moi la mauvaise réponse, et vous serez le premier homme de l'histoire à perdre cent millions en moins d'une minute. Que choisissez-vous ?

Je sors ma pièce d'une roupie porte-bonheur.

— Face, je réponds A ; pile, je réponds C. OK ?

Le public s'exclame devant mon audace. Prem Kumar hoche la tête. Son œil brille de nouveau.

Je lance la pièce.

Tous les regards suivent son envol, presque au ralenti. Ça doit être la seule pièce d'une roupie de l'histoire susceptible de rapporter un milliard. Elle retombe sur mon pupitre et tourne un moment sur elle-même avant de s'immobiliser. Prem Kumar se penche et annonce :

— C'est face !

— Dans ce cas, ma réponse est A.

— En êtes-vous absolument sûr, monsieur Thomas ? Vous pouvez encore opter pour C, si vous préférez.

— Cette pièce a décidé de mon choix. Ce sera A.

— Vous en êtes absolument, cent pour cent sûr ?

— Oui. J'en suis absolument, cent pour cent sûr.

Roulement de tambours. La bonne réponse s'affiche à l'écran, pour la dernière fois.

— C'est A ! Absolument, cent pour cent correct ! Ram Mohammad Thomas, vous venez d'entrer dans l'histoire en remportant le plus gros jackpot du monde. Un milliard de roupies, oui, un milliard de roupies que vous toucherez très prochainement. Mesdames et messieurs, je vous invite à applaudir chaleureusement le plus grand gagnant de tous les temps !

Des confettis se mettent à tomber du plafond. Des spots rouges, verts, bleus et jaunes illuminent le plateau. Pendant presque deux minutes, le public applaudit debout. On siffle, on

crie. Prem Kumar salue comme un magicien et m'adresse un clin d'œil complice. Que je ne relève pas.

Soudain, le producteur surgit sur le plateau et entraîne Prem Kumar à l'écart. S'ensuit un vif échange de propos.

Houston, je pense que nous avons un problème.

Smita jette un œil à sa montre et se lève du lit.

— Waouh ! Quelle histoire, quel spectacle, quelle soirée ! Je sais maintenant comment tu as gagné un milliard de roupies. Le coup du pile ou face, à la fin, c'était pour la galerie, non ? Tu connaissais déjà la réponse.

— Oui. Mais c'est à vous de décider si je mérite ce prix ou pas. Je ne vous ai rien caché. Je vous ai révélé tous mes secrets.

— Et il serait juste qu'en retour je te révèle le mien. Tu dois te demander qui je suis et pourquoi j'ai débarqué sans crier gare au commissariat de police.

— C'est vrai, mais je me dis qu'un miracle, ça ne s'analyse pas.

— Je suis Gudiya. La fille que tu as aidée dans le *chawl*. Et ne te sens pas coupable d'avoir poussé mon père : il s'est simplement cassé une jambe, et ça lui a remis les idées en place. Il ne m'a plus jamais importunée depuis. Je te dois tout. Je t'ai cherché pendant des années, mais tu avais disparu. Et puis, hier, j'ai vu ton nom dans le journal. Il était écrit qu'un garçon nommé Ram Mohammad Thomas avait été arrêté par la police. Comme il ne pouvait y avoir qu'un seul Ram Mohammad Thomas, j'ai foncé au commissariat. Considère ceci comme une toute petite avance sur l'acquittement de la dette que j'ai envers toi.

Submergé par l'émotion, je m'empare de la main de Smita et, au contact de sa chair, de ses os, mes larmes se mettent à couler. Je la serre dans mes bras.

— Je suis si content que tu m'aies retrouvé. En un seul coup, j'ai gagné une avocate, une amie et une sœur.

— Tes ennuis sont maintenant les miens, Ram Mohammad Thomas, déclare Smita avec une détermination farouche dans le regard. Je me battraï pour toi, exactement comme tu t'es battu pour moi.



# Épilogue

SIX MOIS ONT PASSÉ DEPUIS LA PLUS LONGUE SOIREE de ma vie.

Fidèle à sa parole, Smita s'est battue comme une mère peut se battre pour ses enfants. Tout d'abord, elle s'est occupée de la police. Elle leur a prouvé qu'ils n'avaient aucun motif pour m'arrêter. Elle a découvert au passage que personne n'avait entendu parler d'un dacoït mort dans un train, et qu'il n'y avait pas d'enquête en cours. Le dacoït anonyme est resté anonyme, jusque dans la mort.

Ensuite, elle s'est occupée de la société de production du quiz. Ils voulaient me poursuivre pour fraude et tricherie ; or Smita a démontré clairement que les rushes sur DVD faisaient de moi un gagnant légitime. Après quatre mois de tergiversations, la société a été forcée d'admettre qu'elle n'avait aucune raison valable de me refuser le paiement de mon gain.

Je n'ai pas touché le milliard entier. J'ai touché un peu moins. Il a fallu verser une certaine somme à l'État. On appelle ça la « taxe sur les jeux télévisés ». Là-dessus, la société productrice de *QVGM* a déposé son bilan. Je suis donc devenu le premier et le seul gagnant de l'émission.

Prem Kumar est mort il y a deux mois. Selon la police, il s'est suicidé au gaz d'échappement dans sa voiture. Mais la presse parle de crime. À mon avis, les escrocs qui avaient financé l'émission se sont vengés sur lui.

J'ai compris depuis longtemps que les rêves n'ont de pouvoir que sur notre propre esprit, mais avec de l'argent, on acquiert le pouvoir sur l'esprit des autres. Une fois que j'ai eu touché mon gain, j'ai découvert qu'avec de l'argent, j'avais du pouvoir même sur la police. Du coup, accompagné d'un solide

contingent de policiers, je me suis rendu il y a un mois à Goregaon, dans une grande bâtisse délabrée entourée d'une cour et d'un petit jardin avec deux palmiers. La police a arrêté cinq personnes et libéré trente-cinq enfants infirmes. Ils ont tous été confiés à une organisation internationale bien connue d'aide à l'enfance.

Lajwanti aussi est sortie de prison le mois dernier ; aujourd'hui elle vit chez moi, à Mumbai. En fait, elle vient de rentrer du mariage de sa sœur Lakshmi, qui a épousé à Delhi un haut fonctionnaire des services administratifs de l'État. La famille du marié n'a fait aucune demande de dot, mais Lajwanti a tout de même offert à sa sœur une Toyota Corolla, un téléviseur Sony avec un écran de quatre-vingts centimètres, vingt costumes Raymond et un kilo de bijoux en or.

Salim a décroché le rôle principal, celui d'un jeune étudiant de dix-sept ans, dans une comédie réalisée par Chimpu Dhawan ; ces jours-ci, il est occupé à tourner aux studios Mehboob. Il croit que le producteur est un certain Mohammad Bhatt, mais en réalité il s'agit de moi.

La femme de ma vie m'a rejoint à Mumbai. Elle est désormais ma légitime épouse, avec un nom complet en bonne et due forme. Nita Mohammad Thomas.

Smita et moi sommes en train de marcher dans Marine Drive. Un vent agréable nous envoie ici et là des embruns de l'océan où des vagues géantes se fracassent sur les rochers. Le chauffeur en uniforme nous suit à distance respectueuse au volant d'une Mercedes Benz. Il y a un autocollant sur le pare-chocs arrière de la Mercedes qui dit : « Ma seconde voiture est une Ferrari ».

— J'ai quelque chose à te demander, dis-je à Smita.

— Vas-y, je t'écoute.

— Le soir où tu es venue me récupérer au commissariat, pourquoi ne m'as-tu pas dit tout de suite que tu étais Gudiya ?

— Parce que je voulais entendre ta version des faits pour démêler le vrai du faux. C'est quand tu m'as raconté ma propre histoire, sans te douter que j'étais en face de toi, que j'ai compris que tu disais la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. C'est pour ça que je t'ai dit au début que ce n'était pas la peine de jurer sur un livre. J'étais ton témoin, comme tu étais le mien.

Je hoche la tête d'un air entendu.

— Et moi, je peux te poser une question ? demande Smita.

— Bien sûr.

— Ce même soir, quand je t'ai ramené à la maison, tu as lancé une pièce avant de me parler. Pourquoi ?

— Je ne savais pas trop si je pouvais te faire confiance. Le pile ou face était mon mécanisme décisionnaire. Face, j'allais tout te dire. Pile, c'était au revoir et merci. Et c'est tombé côté face.

— Alors, si c'était tombé côté pile, tu ne te serais pas confié à moi ?

— Ça ne serait pas tombé côté pile.

— Tu crois à ce point à la chance ?

— La chance n'a rien à voir là-dedans. Tiens, regarde.

Je sors la pièce d'une roupie de la poche de mon veston et la lui tends.

Elle l'examine, la tourne, la retourne.

— C'est... c'est face des deux côtés !

— Justement. C'est ma pièce porte-bonheur. Mais comme je l'ai dit, la chance n'a rien à voir là-dedans.

Je lui reprends la pièce et la lance loin en l'air. Elle brille un instant sur fond de ciel turquoise, puis plonge dans l'océan et s'enfonce rapidement dans ses profondeurs abyssales.

— Pourquoi as-tu jeté ta pièce porte-bonheur ?

— Parce que je n'en ai plus besoin. La chance, on la porte en soi.

# Lexique

*Akshay Kumar* : star de Bollywood célèbre pour ses films d'action.

*Amar Jyoti* : littéralement, la Flamme Éternelle.

*Amitabh Bachchan* : acteur légendaire de Bollywood, a animé la version indienne de *Qui veut gagner des millions ?*

*Arak* : alcool fort très prisé en Inde du Sud, obtenu à partir de sève de palme fermentée, de riz ou de mélasse.

*Arrey* : interjection en hindi pouvant signifier « Dis donc ! », « Eh là ! » (pour attirer l'attention) ou « Oh ! » (exprimant l'étonnement ou l'inquiétude)

*Aryabhatta* : grand mathématicien et astronome indien, né en 476 avant J.-C. dans le Kerala.

*Baba* : terme d'affection pour s'adresser à un jeune enfant.

*Bandgala* : sorte de manteau sans col.

*Barfee* : friandise de forme rectangulaire à base de sucre et de lait concentré.

*Bas* : utilisé comme adverbe – « bref », « en un mot » ; utilisé comme interjection – « Stop ! », « Assez ! »

*Beedi* : pincée de tabac roulée dans une feuille de tabac, fumée essentiellement par les classes populaires

*Bhai* : frère

*Bhajan* : chant religieux

*Bhakti* : piété religieuse

« *Bharat Mata ki jai* » : « Longue vie à notre Mère l'Inde ! »

*Bhel puri* : plat populaire composé d'un mélange d'ingrédients variés

*Bindi* : point ou marque qui orne le front des femmes

« *Bole So Nihal, Sat Sri Akal* » : « Quiconque invoque le véritable nom de Dieu est béni par Lui. » C'est la devise des sikhs. Gobind Singh, leur dernier gourou, avait pour mission de transformer un peuple pacifiste en une nation de *Sant Sipahis* (soldats saints). *Bole So Nihal, Sat Sri*

*Akal* était leur cri de guerre, destiné à impressionner l'ennemi et à lui faire croire que le nombre de combattants était supérieur à ce qu'il était en réalité. Il avait également pour but d'inciter les sikhs à se battre avec courage contre l'injustice et la tyrannie. Aujourd'hui, les sikhs ont coutume de se saluer en joignant les mains et en disant : « Sat Sri Akal ». Ces paroles sont aussi prononcées lors d'assemblées et de cérémonies religieuses.

*Chapatti* : fine galette de pain sans levain ; fait partie de la nourriture de base en Inde

*Chhole bhature* : plat à base de pois chiches bouillis, d'épices et de pain grillé

*Choli* : corsage

*Choti* : mèche de cheveux au sommet d'un crâne rasé, toupet

*Chulha* : fourneau, âtre

*Chunni* : foulard en tissu fin qu'on porte par-dessus l'épaule avec un *salwar kameez*

*Dargah* : sanctuaire dédié à un saint musulman.

« *Devdas* » : film hindi récent dans lequel Shahrukh Khan jouait le rôle de l'alcoolique Devdas.

*Dhaba* : sorte de gargote au bord de la route.

*Dhoti* : bande d'étoffe qu'on passe entre les jambes et qu'on porte enroulée autour des reins.

*Diwali* : fête des Lumières hindoue qu'on célèbre en faisant éclater des pétards.

*Doha* : distique.

*Dupatta* : châle fin en tissu doublé qu'on drape sur les épaules

*Ektara* : instrument de musique à une seule corde

*Firang* : étranger

*Cita* : texte sacré hindou faisant partie du Mahabharata, l'ancienne épopée sanskrite. Se présente sous la forme d'un dialogue philosophique dans lequel Krishna initie le prince Arjuna aux questions d'éthique et à la nature de Dieu

*Govinda* : acteur de Bollywood célèbre pour ses rôles comiques

*Gujarati* : provenant de l'État indien de Gujarat

*Gulab jamun* : friandise à base de fromage blanc cuit et trempé dans du sirop

*Gurudwara* : lieu de culte pour les adeptes de la foi sikh

*Hare Ram !* : interjection signifiant « Ô Hari (l'un des noms de Krishna) ! Ô Rama ! »

*Haveli* : demeure imposante

*interjection signifiant « Ô Seigneur Rama ! »*

*Hindi* : langue parlée principalement dans l'Inde du Nord

*Hrithik Roshan* : jeune superstar de Bollywood

« *Jai Hind !* » : « Vive l'Inde ! »

*Jaïn* : adepte du jaïnisme, religion qui professe la non-violence et un végétarisme strict

*Jalebi* : pâtisserie en forme de huit à base de pâte frite trempée dans du sirop

*Kabaddi* : sport national où chaque joueur criant « *kabaddi kabaddi* » essaie de toucher à son tour le plus d'adversaires possible sur leur territoire et de regagner le sien sans se faire prendre avant de se retrouver à bout de souffle

*Kabariwalla* : brocanteur

*Kachori* : sorte de galette frite fourrée aux légumes ou aux lentilles

« *Kaho Na Pyar Hai* » : littéralement « Dis-moi que tu m'aimes », film à succès bollywoodien avec Hrithik Roshan dans le rôle principal

*Kameez* : chemisier

« *Kaun Banega Crorepati* » : version indienne immensément populaire de *Qui veut gagner des millions ?*

*Keshto Mukherjee* : comique bollywoodien, aujourd'hui décédé, connu pour ses personnages de poivrot

*Khadi* : sorte de toile de coton épaisse, rendue célèbre par le Mahatma Gandhi

*Khallas !* : Terminé !

*Khel* : littéralement, « jeu ». Et aussi succès hollywoodien avec Akshay Kumar dans le rôle principal

*Kishore Kumar* : l'un des chanteurs les plus célèbres de Bollywood, mort en 1987

*Kurti* : chemisier court sans col

*Kyun* : dans le langage familier, « Alors ? C'était comment ? »

*Laddoo* : confiserie en forme de boule à base de farine de pois chiches ou de lait concentré, de sucre, de safran et d'autres

ingrédients. L'une des offrandes préférées dans les temples.

*Lakh* : cent mille

*Lakhpatti* : quelqu'un qui possède cent mille roupies ; en langage familier, millionnaire

*Lungi* : étoffe rectangulaire portée par les hommes, nouée autour de la taille et tombant sur les chevilles

*Marwari* : membre d'une communauté rattachée au milieu des affaires originaire de l'ouest du Rajasthan

*Matka* : jeu de cartes illégal, populaire dans l'ouest de l'Inde

*Mumbaikar* : habitant de Mumbai

« *Muqaddar ka Sikandar* » : littéralement « Le contrôleur du destin », film à succès hindi avec Amitabh Bachchan dans le rôle principal

*Muttar paneer* : mets végétarien à base de pois et de fromage blanc égoutté

*Paan* : feuille de bétel ; beaucoup d'Indiens en sont accros

*Palika Bazaar* : marché souterrain au centre de Delhi, spécialisé dans les articles de marché noir

*Pandit* : titre honorifique donné à un prêtre hindou

*Puri* : galette frite

*Raveena (Tandon)* : actrice hollywoodienne

*Sahib* : titre respectueux donné au maître ou au propriétaire

*Salman Khan* : acteur hollywoodien

*Salwar* : ample pantalon de coton porté par les femmes

*Samosa* : petit pâté de forme triangulaire frit dans de l'huile et fourré aux légumes épicés

« *Sare Jahan Se Achcha Hindustan Hamara* » : célèbre chant patriotique signifiant littéralement « Notre Inde est meilleure que le reste du monde »

*Sari* : vêtement traditionnel des Indiennes composé d'une bande de tissu longue de six mètres

*Sarkanda* : miscanthus ou herbe à éléphant

*Satta* : pari illégal

*Sethji* : titre respectueux donné à un commerçant prospère

*Shahrukh Khan* : l'une des plus grandes stars de Bollywood

*Shammi kebab* : mets mughlai (cuisine traditionnelle de l'Inde du Nord) à base de hachis de fruits secs, de pommes et de graisse

*Sherwani* : long manteau droit à col rond

*Surya* : soleil

*Tabeez* : amulette

*Tabu* : actrice de Bollywood

*Tai* : « sœur aînée » en langue marathe, parlée dans le Maharashtra

« *Thumaki Chalat Ram Chandra Baajat Painjaniya* » : œuvre célèbre du saint hindou Tulsidas composée en l'honneur du Seigneur Rama. Signifie littéralement « L'enfant Ram fait ses premiers pas, au son des clochettes de ses chevilles »

*Tilak* : signe d'appartenance sectaire, tracé avec du santal, du safran, etc., sur le front des prêtres hindous

*Tirupati* : site d'un temple célèbre en Inde du Sud dédié au Seigneur Venkateswara. Les pèlerins font la traditionnelle offrande de leurs cheveux pour apaiser la divinité

*Vaishno Devi* : temple célèbre près de Katra, dans le Jammu, fréquenté par des milliers de pèlerins

*Veerappan* : célèbre contrebandier de santal de l'Inde du Sud

*Zamindar* : propriétaire terrien

FIN

# **Remerciements**

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans le soutien de Peter Buckman. J'ai une dette de reconnaissance envers lui en tant qu'ami, mentor et agent, dans l'ordre. Merci également à Rosemarie et Jessica Buckman, qui ont déployé tant d'efforts pour faire de ce début un événement de portée internationale.

Je dois exprimer ma gratitude à Transworld, à la fois pour l'accueil enthousiaste réservé à ce roman et pour m'avoir donné le meilleur éditeur qu'un écrivain puisse espérer. Ce fut un plaisir de travailler avec Jane Lawson, qui, au fil de conversations téléphoniques prolongées longue distance, a su poser les bases d'une collaboration gratifiante pour l'un et l'autre.

Le général de brigade S. C. Sharma m'a apporté une contribution précieuse pour « L'histoire d'un soldat ». Je voudrais aussi remercier Navdeep Suri, Humphrey Hawksley, Patrick French, Tejinder Sharma, Maureen Travis, le réseau britannique de bibliothèques publiques et Google pour leur aide dans différents domaines.

Par-dessus tout, ce livre doit son existence à ma femme Aparna et mes fils Aditya et Varun, qui m'ont donné champ libre pour lancer ce projet et la force de le mener à terme.